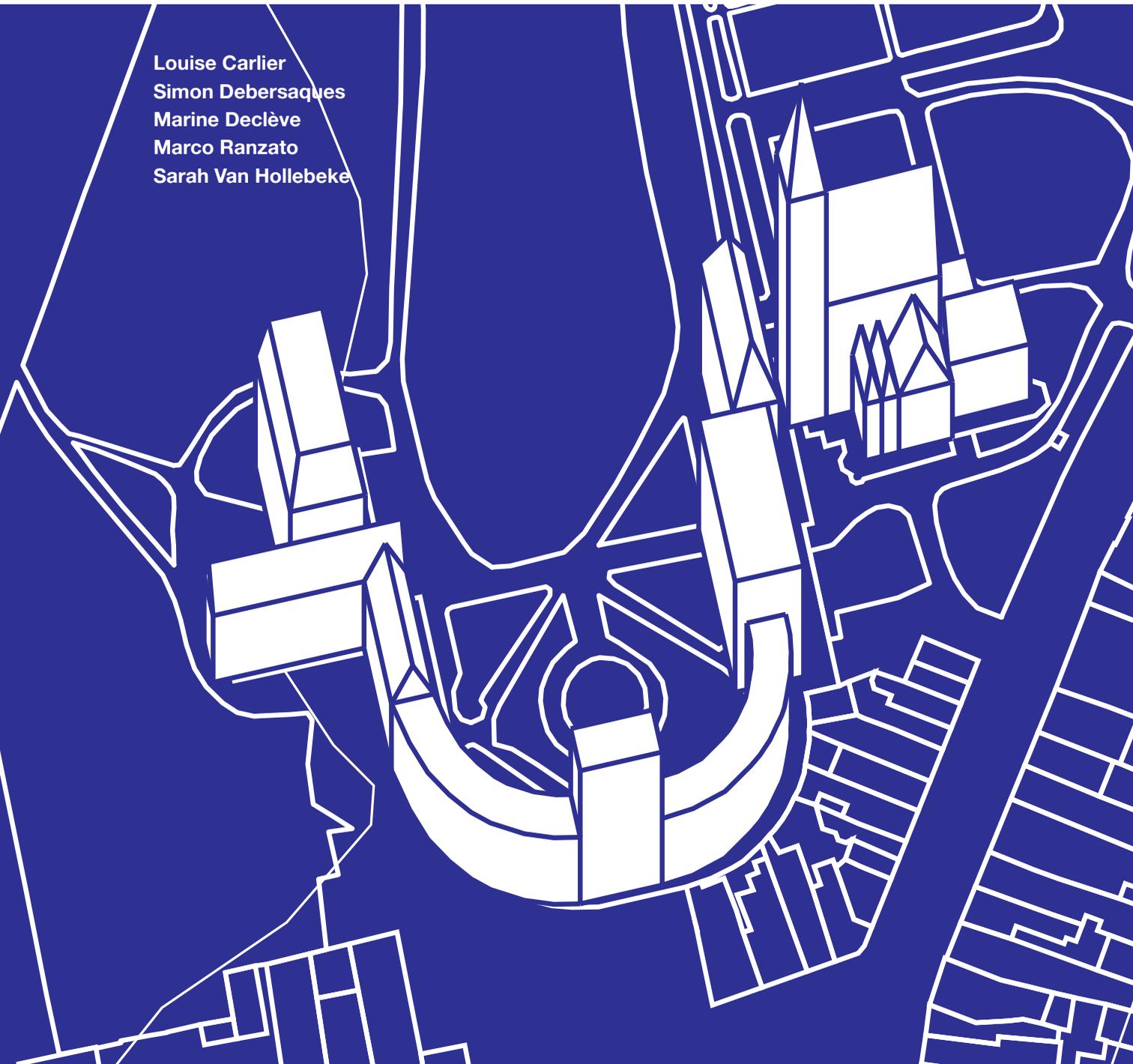


Metrolab series

Cartographeur l'environnement social d'un projet urbain

Metrolab Logbook

Louise Carlier
Simon Debersaques
Marine Declève
Marco Ranzato
Sarah Van Hollebeke



Metrolab series

Cartographier l'environnement social d'un projet urbain

Metrolab Logbook

**Louise Carlier
Simon Debersaques
Marine Declève
Marco Ranzato
Sarah Van Hollebeke**

Introduction: Une approche interdisciplinaire de la cartographie	5
Cartes issues des ateliers	25
Mondes sociaux, espaces et relations de coexistence dans l'environnement d'un projet — Louise Carlier	67
Développement urbain et équipements culturels : une action publique à l'épreuve des pratiques et représentations socio-spatiales — Simon Debersaques	87
Travailleurs du quotidien, image de la ville et production de l'espace urbain — Marine Declève	111
Approcher la géographie socio-naturelle par la cartographie participative — Marco Ranzato	133
Expérimenter des façons de s'accorder et d'intervenir dans le projet urbain — Sarah Van Hollebeke	151
Ex-post	187
Colophon	188

Introduction

Une approche interdisciplinaire de la cartographie

Louise Carlier, Simon Debersaques, Marine Declève,
Marco Ranzato, Sarah Van Hollebeke

Ce logbook¹ présente la démarche, la méthode et les résultats d'une enquête interdisciplinaire menée par cinq chercheurs du Metrolab Brussels autour du projet de reconversion de l'Abbaye de Forest en pôle culturel. Ce projet, financé dans le cadre de la programmation FEDER 2014-2020², s'inscrit dans un processus de rénovation urbaine comprenant également un Contrat de Quartier Durable³. Cette enquête, menée à partir d'ateliers de cartographie collective, vise, d'une part, à comprendre l'environnement social de ce projet à partir des pratiques et des usages actuels du site par différents publics qui le fréquentent quotidiennement; et d'autre part, à développer des outils permettant de donner à voir ces dynamiques actuelles selon une forme qui soit mobilisable par les acteurs impliqués dans la conception et la réalisation du projet.

Visualiser la dimension sociale des « espaces en projet »

Si cette recherche prend pour point de départ un cas spécifique – le projet de rénovation de l'Abbaye de Forest – elle vise plus largement à proposer, à partir d'une expérimentation méthodologique, des modalités de visualisation de la dimension sociale des espaces urbains en projet.

- 1 Cette publication fait partie d'une série de "logbooks" qui présentent des travaux réalisés entre 2016 et 2020 au sein du Metrolab Brussels, dans une perspective de recherche interdisciplinaire et appliquée.
- 2 Le FEDER est un programme de financement d'opérations visant à renforcer la cohésion économique et sociale des territoires de l'Union européenne en corrigeant les déséquilibres entre ses régions. Le FEDER concentre ses investissements sur plusieurs domaines prioritaires clés : l'innovation et la recherche, la stratégie numérique, le soutien aux petites et moyennes entreprises (PME), l'économie à faible émission de carbone. L'action du FEDER vise à réduire les problèmes économiques, environnementaux et sociaux dans les zones urbaines, avec un accent particulier sur le développement urbain durable.
- 3 Outil régional de rénovation urbaine, les Contrats de Quartier Durable portent sur un territoire spécifique d'une des communes de la Région, au sein de la Zone de Revitalisation Urbaine. Ils ont une portée limitée dans l'espace et dans le temps et concernent : la construction/ rénovation de logements sociaux, l'amélioration des espaces publics, la mise à disposition d'équipements culturels et sportifs pour les jeunes, la création d'espaces verts, le soutien à l'intégration sociale et économique, etc. Chaque Contrat de Quartier Durable comprend un processus de participation avec les habitants du quartier.

Les politiques urbaines, à Bruxelles comme ailleurs, s'appuient en effet sur tout un ensemble d'outils et d'instruments de connaissance territoriale issus principalement de l'urbanisme, de l'architecture et de la géographie quantitative, donnant à voir les éléments de l'environnement physique et naturel, et les caractéristiques socio-économiques et démographiques des espaces à aménager ou rénover. C'est sur cette même base objective, mais à une autre échelle, que sont produits des « diagnostics territoriaux » en vue de la mise en œuvre de projets ou de politiques urbaines, qui tendent aussi à se focaliser sur les dimensions physiques et matérielles des territoires de l'action publique.

La dimension sociale de l'espace n'est donc que marginalement prise en compte : ainsi en est-il des usages et des pratiques spatiales, autant que des relations entre les différents groupes d'utilisateurs, qui échappent habituellement aux instruments de connaissance et de visualisation mobilisés dans le cadre des politiques urbaines. Pourtant, ces dernières intègrent des missions sociales – comme améliorer la « cohésion sociale » ou la « mixité sociale », promouvoir la « rencontre » entre les groupes, ou encore lutter contre la « dualisation sociale » – et entendent, par une réorganisation spatiale, modifier ou influencer sur les modalités du vivre-ensemble dans les espaces en projet. Comment agir, de façon éclairée, informée, et avec tact, sur ces problématiques urbaines, sans se donner les moyens de les comprendre et de les adresser ?

Cette enquête a donc tenté, en toute modestie mais avec une certaine rigueur, de contribuer à l'action publique en développant quelques outils permettant de comprendre et de visualiser cette dimension sociale de l'espace. Le projet de reconversion de l'Abbaye de Forest a été considéré comme un cas d'étude assez typique à cet égard ; ce projet vise conjointement un objectif de rénovation d'un bâtiment patrimonial et de ses espaces publics alentours, et un objectif social – la rencontre entre les différents groupes au sein d'un espace culturel – tout en étant confronté, comme beaucoup de projets à Bruxelles, à une relativement faible mobilisation des habitants et usagers dans les dispositifs de discussion et de participation qui accompagnent sa conception.

La *masterclass* organisée en 2017 par le Metrolab sur la thématique *urban inclusion* (Berger, Moritz, Carlier & Ranzato, 2018) avait été l'occasion de problématiser cet enjeu de participation des publics et d'entamer une collaboration avec les porteurs de projet (la commune de Forest). La reconversion de l'Abbaye en centre culturel avait été pris comme cas d'étude pour investiguer les qualités d'hospitalité et d'inclusion du projet ; et développer différentes pistes permettant de les amplifier. Les participants de la *masterclass*⁴ avaient dans ce cadre développé une réflexion critique invitant à concevoir le projet de centre culturel selon une approche pluraliste : comme un lieu hospitalier à une diversité de groupes, tenant compte de leurs besoins particuliers, de leurs modes de vie propres, de leurs pratiques culturelles diversifiées et de leurs activités spécifiques, tout en les amenant à interagir et à coopérer dans un espace commun. Sa conception et sa réalisation supposaient, pour rencontrer les enjeux d'inclusion et

4 Principalement des étudiants en architecture, urbanisme et études urbaines. Pour voir leur travail : Voir "Site 3 : Abbaye Cultural Project, Community and Participation" in Berger M. et al. (2018). *Designing Urban Inclusion : Metrolab Brussels MasterClass I*. Metrolab Series, p.100-119.

d'hospitalité, de mettre en place des dispositifs de participation avec les publics concernés, présents dans l'environnement du projet.

Le travail réalisé autour des ateliers cartographiques s'inscrit dans le prolongement de ces réflexions : suite à la *masterclass*, il s'agissait d'aller un pas plus loin, et de prendre comme objet d'investigation ces besoins, pratiques et relations, via un dispositif d'enquête susceptible de rencontrer les enjeux de participation des publics. La recherche a été envisagée comme pouvant jouer un rôle de médiation entre les usagers et habitants, d'une part, et les acteurs engagés dans la conception et la mise en œuvre du projet, d'autre part. Elle visait à comprendre les pratiques, les expériences et les perspectives des premiers, pour qu'elles soient prises en compte par les seconds dans le processus de réalisation du projet.

Nous avons cherché à rendre compte de ces éléments par la production de cartes, c'est-à-dire selon une forme visuelle qui soit susceptible d'entrer en communication avec les outils habituels de l'urbanisme (cartes, plans), et qui soit donc susceptible d'être utilisée par les acteurs impliqués dans la conception et la réalisation du projet. Compte-tenu des temporalités de projet relativement courtes, ces visuels devaient permettre de relier les publics concernés par les transformations à venir et de faciliter la communication entre eux tout au long des différentes phases du projet (Söderström, 2001). Ces médiations permettent de transcender l'improbabilité de la communication entre des interlocuteurs très différents. Pour reprendre les termes d'H. Lefebvre, il s'agissait de saisir à partir de media similaires "l'espace perçu" (celui des pratiques sociales et quotidiennes) ainsi que l'espace vécu (celui des représentations et des imaginaires), afin qu'ils soient pris en compte dans le développement du projet, plus axé sur "l'espace conçu" (l'espace des aménageurs) (Lefebvre, 1974).

Deux objectifs étaient donc donnés à cette forme de « recherche-action », menée en collaboration avec différents acteurs engagés ou impliqués par le projet. Premièrement, développer par une approche interdisciplinaire une compréhension de l'environnement social d'un projet urbain à travers des ateliers cartographiques impliquant des habitants et usagers concernés. Deuxièmement, questionner, à partir de ce corpus de données qualitatives, les techniques classiques de production d'un projet urbain, en développant des outils susceptibles d'améliorer ses conditions d'ancrage dans un environnement social donné.

Cartographier la dimension sociale de l'espace

Les chercheurs impliqués dans cette enquête viennent de différentes disciplines – sociologie, architecture, urbanisme et géographie – qui ont toutes une approche spécifique de la carte, de son statut et de ses modes de production. La première tâche fut donc de mettre en place une méthode croisant les apports de ces différentes disciplines et dont la qualité pouvait être reconnue par chacun d'entre nous. S'inspirant des cartographies dites « mentales » ou « subjectives » (Tourelle, 2016), nous avons tenté de réorienter les méthodologies existantes selon nos objectifs propres.

D'une part, il importait de se garder d'une « esthétisation » de la carte et d'une perte de sa dimension politique (Mekdjian et al., 2014). De plus en plus de

cartes « subjectives » sont en effet produites hors du champ académique à des fins d'animation créative ou de participation citoyenne, et dont les apports sont moins heuristiques qu'esthétiques. A Bruxelles, on peut citer l'exemple du « projet documentaire cartographique » de la psychanalyste et artiste Catherine Jourdan qui vise à cartographier différentes communes bruxelloises – et notamment la commune de Forest en 2018⁵ – à partir des perceptions sensibles de groupes d'habitants. Ce type de cartographie constitue un dispositif de prise de parole et de création collective qui intègre toute contribution sans spécification ni distinction des différents interlocuteurs et perspectives pris en compte, et sans que les divergences des points de vue ne soient mises en évidence et questionnées. Nous avons pour notre part tenté de développer une cartographie rencontrant un objectif heuristique – en informant sur la dimension sociale d'un environnement urbain – et présentant une dimension critique – par sa capacité à adresser les problématiques sociales qui s'y jouent.

D'autre part, nous avons tenté de « (re-)sociologiser » la carte mentale de K. Lynch (1960), en réorientant les objets représentés du matériel⁶ vers le social; et de considérer d'un point de vue plus collectif la « carte sensible » de E. Olmédo, en réorientant les perceptions sensorielles vers les pratiques et représentations sociales communes pour chaque public rencontré. C'est pourquoi chaque atelier fut mené avec le public d'une association spécifique, rassemblant des individus ayant en commun certaines caractéristiques sociales (de genre, d'âge, de conditions socio-économique ou de statut), entretenant de façon régulière des relations d'interconnaissance, et partageant certaines pratiques et expériences de l'espace.

Concernant la démarche de l'enquête, nous avons d'abord rencontré la maîtrise d'ouvrage⁷ du projet (la municipalité de Forest), les différentes organisations liées au projet de pôle culturel en tant que « maîtrise d'usage »⁸, ainsi que différentes associations socio-culturelles actives à proximité du site de l'Abbaye, en vue d'acquiescer une meilleure compréhension des publics avec lesquels elles travaillent, des activités qu'elles mettent en place dans le quartier, et du réseau local dans lequel elles s'inscrivent. Ces rencontres visaient également à identifier des personnes-relais – coordinateurs d'associations locales – pour organiser les ateliers cartographiques avec leurs publics (figure 1). Nous avons ensuite testé la méthodologie que nous voulions mettre en place avec ces publics lors d'un premier « atelier-test » qui rassemblait les représentants de la maîtrise d'ouvrage et la maîtrise d'usage du projet de pôle culturel :

5 http://www.geographiesubjective.org/Geographie_subjective/Forest.html

6 Kevin Lynch, dans son ouvrage de référence *The image of the city* (1960), s'intéressait à l'image de la ville qu'ont les citadins en se focalisant sur différentes formes spatiales élémentaires : les axes, les limites, les noeuds, les points de repère...

7 Notre « recherche-action » (2016-2018) a pris place à un moment clé de la mise en œuvre du projet, à savoir le lancement des réflexions architecturales et paysagères, communicationnelles, et surtout, participatives. Cette intervention dans la sphère publique du projet, et les enjeux qu'elle soulève, nous a amenés à négocier notre collaboration avec les porteurs de projet; découlant *in fine* sur une position indépendante mais concertée.

8 Expression utilisée par les porteurs de projet, qui renvoie à l'ensemble des organisations et associations qui occuperont les locaux du futur pôle culturel de l'Abbaye – et dont les acteurs sont d'ores et déjà impliqués dans les différentes étapes de développement du projet.

des représentants de la Commune de Forest, le centre culturel BRASS, l'Académie de musique, de Danse et des Arts parlés, la Bibliothèque francophone et la Maison des Jeunes de Forest.

Figure 1. Flyer d'invitation envoyé aux associations



Nous avons ensuite organisé une série d'ateliers cartographiques dans les locaux de différentes associations, des espaces familiaux et sécurisants pour leurs publics. Les ateliers, auxquels participait en moyenne une petite dizaine de personnes, ont chaque fois été accompagnés par un ou plusieurs coordinateurs de l'association en question, jouant le rôle de personnes-relais, ce qui permettait de faciliter la prise de contact avec le groupe, d'instaurer un climat de confiance et de relancer les questions en les reformulant si besoin. Au total, nous avons organisé huit ateliers cartographiques (hors « atelier-test ») qui ont duré entre 2 et 3 heures, et mobilisé une soixantaine d'habitants et d'usagers du bas de Forest, se distinguant selon des critères de genre, d'âge, de confession religieuse, de statut politique, de condition socio-économique ou encore d'origine ethnoculturelle. Le tableau qui suit présente brièvement ces groupes de participants.

Groupe (association)	Nb. de participants (animateurs)	Caractéristiques
Cairn asbl – Omar Khayam	7 (+3)	Femmes primo-arrivantes (en Belgique depuis 1 à 10 ans), âgées entre 25 et 75 ans, engagées dans un parcours d'intégration.
Association socioculturelle Al Malak	4 (+2)	Adolescentes et jeunes femmes (animatrices) de l'école des devoirs de l'association rattachée à la mosquée du même nom.
FIREFEC – Forum Inter-Régional des Femmes Congolaises	4	Femmes congolaises de plus de 50 ans, notamment impliquées dans les activités de l'Unité pastorale des Serments forestois (église de Saint-Denis).
QuartierWIELSwijk – quartier durable	4	Deux femmes et deux hommes, âgés entre 40-50 ans, et membres du « Quartier Durable Citoyen » (Bruxelles Environnement, 2012).
Maison des Jeunes de Forest (MJF)	7 (+2)	Adolescents et jeunes adultes (animateurs) participant aux activités des Maisons de jeunes du bas de Forest. A l'exception d'un participant, ils étaient tous descendants de l'immigration nord-africaine.
Projet de Cohésion Sociale Bempt (logements sociaux)	8 (+3)	8 locataires (et 3 animateurs) des logements sociaux du Bempt – les « blocs jaunes ». Le groupe est composé de deux types de population : une population plus âgée qui habite le quartier depuis plus de 20 ans ; une population plus jeune, descendante de l'immigration nord-africaine, qui habite le quartier depuis moins longtemps.
Maison de quartier « Une Maison en plus »	4 (+2)	Femmes, issue de l'immigration nord-africaine, dont les enfants participent aux activités (école de devoirs) de la Maison de quartier.
Comité d'habitants de la rue du Dries et du Comité « Stop inondations Saint-Denis »	4	3 femmes et un homme, d'âges et d'origines différentes habitant à proximité de la Place Saint Denis et impliqués dans des initiatives citoyennes de quartier.

Concernant la méthodologie des ateliers cartographiques, nous avons procédé en deux phases distinctes : la production de « cartes individuelles » et la production d'une « carte collective ».

Dans un premier temps, les participants étaient invités à représenter librement par le dessin ou par des mots écrits, sur une page blanche, leurs pratiques et usages quotidiens du territoire en projet. Pour les guider, la consigne était celle-ci : « Dessinez 1. Là où vous habitez 2. Vos lieux de vie quotidienne; 3. Vos trajets quotidiens; 4. Vos lieux de rendez-vous, vos points de repère ». Un certain temps était consacré à cet exercice, afin de permettre à l'ensemble des participants de retracer leurs trajets, de repenser à leurs activités quotidiennes, de se plonger dans l'environnement investigué. Dans cet ouvrage, certaines de ces cartes individuelles sont présentées au chapitre deux (qui reprend les cartes produites à partir des ateliers).

Dans un deuxième temps, chaque participant présentait sa carte individuelle, les différents lieux qui y étaient représentés et les pratiques et usages qui y étaient liés. Ces récits intégraient aussi nécessairement des éléments relatifs aux imaginaires et aux représentations associés à ces lieux, qui révélaient des perceptions relatives à leurs qualités (par exemple, leurs qualités de confort, de refuge ou d'hospitalité) et qui permettaient de donner une signification à certaines pratiques spatiales (d'évitement par exemple). Ces témoignages individuels constituaient le prétexte pour lancer les discussions collectives. L'objectif était de croiser ces récits pour aboutir à la production collective d'une carte de leur espace de vie commun, à partir d'un fond de plan prédéfini et circonscrit aux limites communales⁹ (figure 2). Une légende réalisée en amont des ateliers était proposée pour élaborer cette carte, structurer les propos par des symboles et orienter les discussions sur certains éléments (figure 3). Cette légende a été complétée, dans presque chaque atelier, par les participants eux-mêmes : les « contrôle de police », les « coeurs », les « bulles », les « chaos », etc. Cela nous permettait de considérer dans la réalisation des cartes collectives des éléments communs aux différents groupes autant que des éléments propres à chacun d'entre eux. Nous avons tenté d'accéder à des pratiques et usages de l'espace relatifs à des groupes d'habitants, plutôt qu'à des pratiques considérées de façon individuelle. Nous avons cherché à resituer ces pratiques et usages dans un contexte, une histoire de quartier et des relations sociales.

La plupart du temps, un chercheur s'occupait de retranscrire les récits des participants sur la carte collective – et se faisait « médiateur de la transcription spatiale de la parole ». Il est arrivé, dans certains ateliers, que des participants plus à l'aise avec l'exercice dessinent par eux-mêmes. Les récits, commentaires, et discussions, construits sur base de ce médium cartographique, ont été enregistrés et retranscrits afin de respecter le plus fidèlement possible la parole des personnes rencontrées et de compléter les informations qui nous auraient échappées lors de la prise de note.

Dans cet ouvrage, ces cartes collectives sont rassemblées dans le chapitre 2.

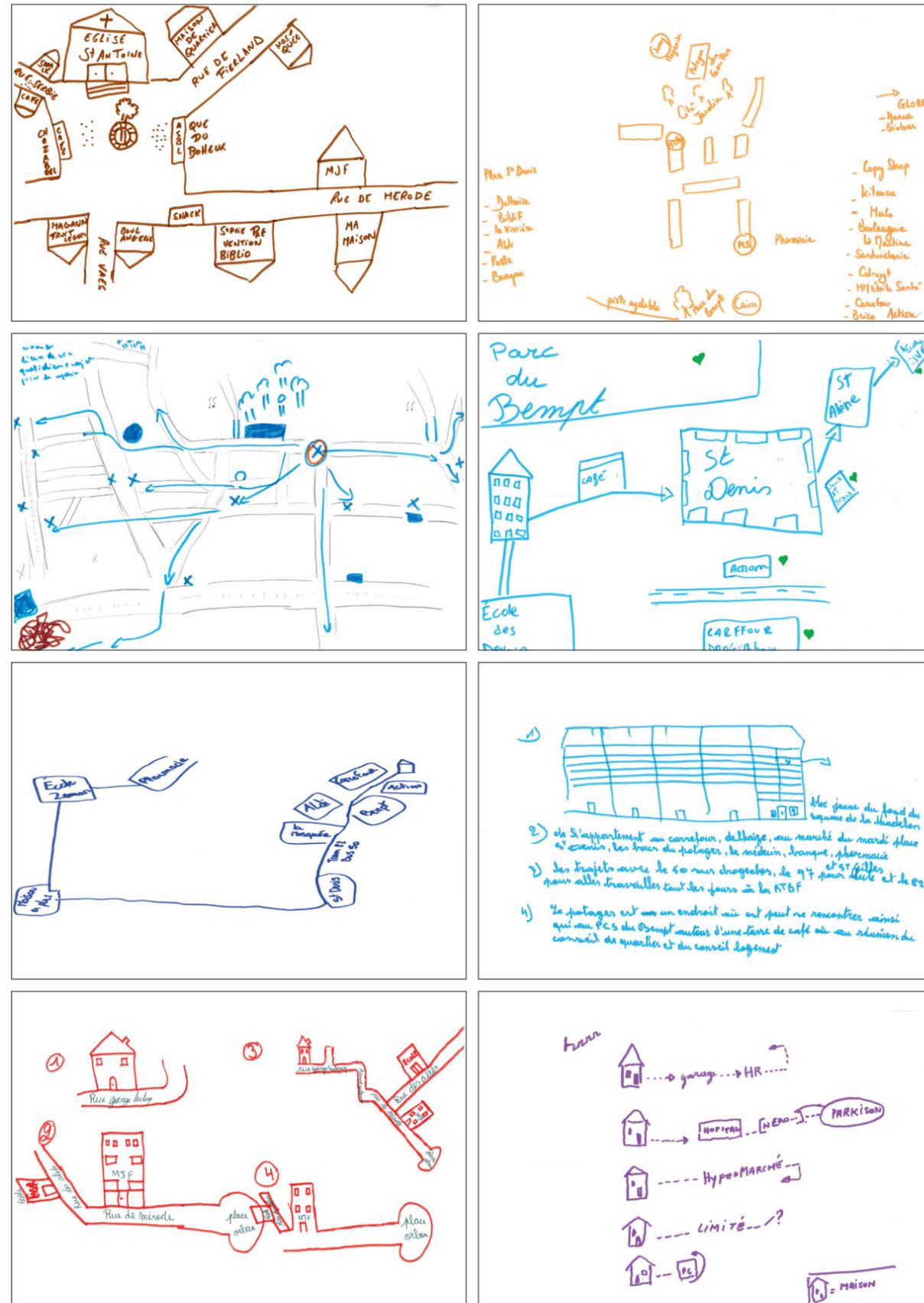
⁹ Cette carte n'a pas été modifiée aux cours des ateliers cartographiques malgré les limites de son utilisation et appropriation que l'on a pu observer (voir infra).



Figure 2. Fond de plan de la carte collective

- habitat
- △ lieu de rencontre
- équipement
- lieu de passage
- trajet
- ☆ point de repère
- × lieu évités

Figure 3. Légende commune



Figures 4: cartes individuelles intro

Par ailleurs, nous avons également complété ces ateliers avec des entretiens réalisés en situation avec différents « personnages publics » du quartier – au sens de Jane Jacobs, c’est-à-dire des personnes ayant une fonction sociale dans le quartier, étant du même coup en contact avec ses usagers, et ayant les yeux sur ses espaces publics. Il s’agit pour cette enquête de personnes engagées dans différents équipements collectifs du quartier, ou de commerçants¹⁰. Enfin, un reportage photographique a également accompagné notre processus d’enquête, qui répondait à deux objectifs : photographier les échanges qui se déroulaient durant les ateliers et photographier différents espaces privés (logements, lieux de travail, etc.), équipements et espaces publics mentionnés lors des ateliers. Certaines photos réalisées par Bruno Dias Ventura sont reprises dans cet ouvrage.

Une interprétation délicate des « espaces de vie »

A partir de cette méthode d’ateliers cartographiques, nous avons cherché à donner à voir “les espaces de vie” de différents publics d’habitants et d’usagers, compris comme l’ensemble des lieux et des espaces qu’ils fréquentent de manière régulière, en vue de saisir leur rapport à leur environnement. Pour mieux comprendre cette notion, nous nous basons sur la conceptualisation qu’en propose Mathieu Berger, dans une perspective inspirée de la psychologie environnementale et de la phénoménologie (2021):

« L’espace de vie, ou *life space*, est un concept utilisé dès les années 1920 par deux des pionniers de la psychologie environnementale, Kurt Lewin et Martha Muchow, pour désigner l’espace qui résulte de l’interaction entre un individu et son environnement. Bien que tous deux influencés par la phénoménologie de Husserl et la psychologie de la forme, ils développeront chacun sans se concerter leur propre conception du *life space*. Pour Lewin (1936), l’un des représentants de l’École berlinoise de la *gestalt theory*, il s’agit d’un espace psychologique en partie autonome vis-à-vis de l’espace géographique, et correspondant à la situation globale de la personne, au champ de possibilités et de contraintes au sein duquel elle évolue à tout moment, quelle que soit son activité, qu’elle cherche son chemin dans une ville, un coup dans une partie d’échecs, une issue dans un conflit relationnel, ou une avancée dans un problème mathématique. Martha Muchow, influencée à l’Université de Hambourg par les recherches de Jakob Von Uexküll sur les interactions constitutives entre les formes de vie animales et leur milieu (*Umwelt*) et celles de son mentor William Stern sur la formation des « mondes personnels », est particulièrement sensible aux aspects concrets, matériels et écologiques de l’expérience, qu’elle observe et documente dans une démarche ethnographique rigoureuse. Dans son étude classique sur l’espace de vie d’un groupe d’enfants du quartier Barmbeck de Hambourg, Muchow (2021 [1935]) conçoit le *life space* comme un espace triple, articulant un espace physique et géographique, un espace biographique et un espace phénoménologique. Elle montre aussi, plus clairement que ne le fait Lewin, que le façonnement par ces

¹⁰ Le concierge de l’Abbaye, une serveuse et un patron de deux bars de la place Saint-Denis, le tenancière d’un magasin Bio plus récent de la place Saint-Denis, le gérant d’un snack réputé sur la place; la personne en charge de l’animation de l’Eglise Saint-Denis; un collectif d’artisans occupant l’espace d’atelier de l’Abbaye; un animateur de la MJF chargé des activités organisées avec les jeunes sur la place.

enfants de leur espace de vie est un processus social et collectif. En cela, le concept de *life space* tel que l'utilise Muchow est sans doute plus directement éclairant pour la recherche urbaine.»

La recherche que nous avons menée peut être rapprochée de cette perspective: elle vise à comprendre et à visualiser les «espaces de vie» des publics rencontrés. Leur retranscription spatiale fut cependant délicate, et influencée par notre méthode et notre interprétation des données.

Concernant les cartes individuelles réalisées par les participants aux ateliers, ces dernières montrent différentes manières de (se) représenter son espace de vie et son environnement proche (figure 4). L'énonciation de la consigne de départ a fort probablement influencé ces représentations graphiques. Ainsi, certaines cartes présentent un réseau d'axes de circulation dans le quartier, en indiquant par exemple les noms de rue. D'autres schématisent les lieux qu'ils fréquentent quotidiennement soit sous forme d'un réseau connecté par des lignes abstraites soit sous forme de liste qui énumère ces lieux. Sur d'autres cartes, les bâtiments, les parcs sont dessinés avec plus de détails et de précisions (certains participants vont jusqu'à représenter le nombre de fenêtres, la présence d'arbres ou de fleurs) ou donnent des informations sur des expériences sensibles ou affectives (bruit, chaos, silence, malaise, etc.). Enfin, nous notons aussi que certaines cartes indiquent davantage les séquences temporelles des déplacements entre le logement et différents lieux fréquentés au quotidien.

En partant des récits accompagnant les cartes individuelles, les cartes collectives permettent quant à elles de rendre compte de différents usages partagés du quartier et d'identifier les lieux fréquentés collectivement: les commerces, les équipements, les services, les espaces publics et espaces verts, etc. Une attention a également été portée sur les lieux évités par les participants, qui marquent certaines limites de leur espace de vie quotidien; ainsi que sur les rapports entre les différentes personnes et groupes cohabitant dans le quartier. Les trajets quotidiens ont par ailleurs permis de repérer les flux et lieux à haute fréquentation. En partant de la légende commune, complétée et modifiée durant les ateliers par les participants, s'est ainsi progressivement dessinée une carte de l'espace de vie de chaque groupe basée sur leurs usages et pratiques communes.

Cependant, notre méthodologie a induit certaines limites quant à l'espace de vie considéré. D'une part, le fond de plan se limitant à l'échelle communale, les pratiques supralocales ne furent pas prises en compte, réduisant par conséquent l'espace de vie considéré pour chaque groupe. D'autre part, la légende de base a amené à privilégier les usages liés aux espaces publics, équipements et services commerciaux. Cette tendance fut accentuée par le choix du fond de carte, présentant le réseau viaire dans une trame noire, conférant une importance visuelle à la voirie et aux axes de circulation – ce qui a pu orienter le regard et la structuration des usages et représentations de l'espace¹¹.

Etant donné le caractère «artisanal» et les limites techniques (lisibilité)

11 Notons à ce propos un aspect technique: la trame noire du réseau viaire – constituant une grande partie de «l'espace public» – eut pour conséquence de diminuer la précision de la retranscription des pratiques à une échelle fine (en particulier, sur la place Saint-Denis).

des cartes collectives réalisées *in situ*, il a alors été question de reproduire schématiquement ces différents espaces de vie, afin de les croiser et les comparer. Cette délicate étape de reconstitution du matériel brut en cartes collectives a soulevé de nombreuses discussions entre les chercheurs en termes de représentation graphique de ces données qualitatives, afin d'aboutir à une forme qui soit le plus fidèle possible aux données récoltées. Nous avons notamment été confrontés à la difficile distinction graphique entre les usages et fonctions d'un lieu (e.g. un commerce) et ses perceptions et significations sociales (e.g. «c'est le sang»). Dans l'objectif général d'identifier l'espace de vie de chaque groupe, nous avons restreint la carte aux espaces fréquentés qui avaient été cités (axes de circulation, lieux, commerces, équipements, bâtiments...), en extrayant le fond de carte initialement utilisé. Nous y avons ensuite apposé à l'identique l'ensemble des symboles de la légende qui avaient été associés à ces espaces lors de l'atelier (numérisation). La réalisation des cartes collectives s'est donc centrée sur les pratiques et les usages des espaces partagés pour chaque public considéré, à l'échelle communale.

Cette méthodologie nous a permis d'identifier, par la superposition des cartes, les lieux où ces publics se croisent, se posent, s'affairent, se retrouvent, s'isolent ou s'évitent; et d'identifier les espaces communs et les espaces propres à chacun d'entre eux. Nous avons ainsi produit une carte de synthèse, permettant d'identifier 3 centralités où convergent les espaces de vie des différents groupes: Saint-Antoine, Saint-Denis et Bempt. Afin d'analyser plus finement les relations sociales qui s'y jouent, nous avons produit trois «zooms cartographiques» sur ces centralités du bas de Forest. Ces différentes cartes de synthèse sont présentées dans le deuxième chapitre de cet ouvrage.

Restituer les résultats

Ce logbook présente les résultats de cette enquête, qui fut déjà rendue publique sous différentes formes. Tout d'abord, suite aux ateliers, nous avons publié une brochure reprenant une analyse des espaces de vie de chacun des collectifs rencontrés, que nous avons distribué tant aux associations qui avaient participé à l'enquête, qu'aux porteurs de projet. Nous avons ensuite organisé une exposition avec l'ensemble du matériel récolté – cartes collectives, cartes individuelles, photographies, extraits des discussions, les 3 zooms – qui s'est tenue dans les locaux mêmes de l'Abbaye, et qui fut visitée par une centaine de personnes. Outre l'objectif de rendre public les résultats de l'enquête, il s'agissait pour nous, par ces deux formes, de restituer nos productions aux personnes qui avaient accepté de participer aux ateliers, autant qu'aux acteurs des politiques urbaines susceptibles de s'en emparer. Notons que pour les participants aux ateliers, la finalité de notre recherche autant que notre positionnement (le rapport avec les porteurs de projets et l'impact de notre dispositif d'enquête) fut souvent compliqué à comprendre. Certains groupes ont ainsi perçu nos ateliers comme une simple animation (associée aux activités de leur association), d'autres encore comme un simple entretien collectif (une récolte d'informations pour des chercheurs), d'autres enfin comme un dispositif de participation lié au projet. Notre intervention a cependant permis de restituer le point de vue, les

expériences et les attentes de certains publics, souvent peu représentés dans les dispositifs de participation urbaine, aux acteurs en charge de l'aménagement de leur environnement ; et dans certains cas, de susciter un intérêt, auprès de ces publics, pour les dynamiques de transformation qui y sont à l'oeuvre.

Ce logbook prolonge sous une autre forme notre intention de restituer les résultats de cette enquête cartographique, en proposant à partir d'eux une analyse approfondie de certains enjeux – sociaux, culturels, économiques, écologiques – auxquels sont confrontés les acteurs des politiques urbaines. Ces analyses sont présentées à la suite du prochain chapitre regroupant les différentes cartes produites à partir des ateliers.

Le texte de **Louise Carlier** propose une analyse croisée des espaces de vie des différents collectifs ayant participé à l'enquête, portant sur les modalités sociales et spatiales de leur coexistence : les relations qu'ils entretiennent les uns avec les autres influent sur les logiques de connexion et de déconnexion spatiale observées entre leurs espaces de vie réciproques. Les trois textes suivants proposent tous une analyse thématique – le développement culturel, la production économique et les enjeux écologiques – s'appuyant sur les ateliers cartographiques, complétés d'autres méthodologies. Le texte de **Simon Debersaques** porte sur la question du rôle de la culture dans le développement urbain. Il replace le projet de l'Abbaye de Forest dans les politiques de rénovation urbaine et la reconfiguration symbolique récente de ce territoire. Il questionne les interactions de ces équipements culturels avec les pratiques et représentations socio-spatiales des habitants. Le texte de **Marine Declève** s'interroge sur la place des activités productives et commerciales dans le territoire investigué. Partant des résultats des ateliers, elle prolonge l'enquête par un « entretien en situation » avec un collectif d'artisans ayant occupé les locaux de l'Abbaye. Considérant le rôle que cet atelier d'artisanat a pris dans le quartier, et les collaborations nouées par ce collectif avec d'autres acteurs locaux, elle s'interroge sur la place donnée aux activités productives dans l'espace urbain, ou qui pourrait y être projetée. Le texte de **Marco Ranzato** porte quant à lui sur l'analyse comparée de deux processus de cartographie collective avec des habitants du bas de Forest : celui qui est au cœur du travail ici présenté, et celui qui a été mis en place autour des réseaux d'eau. Il s'interroge sur l'articulation entre les réseaux d'usages de l'espace, et les réseaux écologiques projetés pour améliorer la qualité environnementale du territoire investigué. Ces différents textes permettent de ressaisir certaines problématiques liées aux politiques urbaines à partir des apports des ateliers cartographiques qui ont été menés. Ils montrent aussi certaines limites de cette méthode, qui en appellent à mobiliser des outils complémentaires.

Enfin, le texte de **Sarah Van Hollebeke** propose de retracer la « chronologie » de cette enquête collective, par une analyse des modalités de collaboration et de coordination tant entre les chercheurs de la « cellule Abbaye » du Metrolab, qu'avec les porteurs du projet de rénovation de l'Abbaye en pôle culturel de la commune de Forest. A partir d'une « observation participante » des activités de la Cellule depuis sa formation, elle revient sur les épreuves de l'interdisciplinarité, et de la recherche dite appliquée, auxquelles les chercheurs rassemblés dans ce logbook ont directement été confrontés.

Quelques réflexions collectives clôturent, dans le texte *Ex post*, ce logbook, en soulignant les apports méthodologiques, critiques, et politiques de la démarche cartographique explorée.

Références

Berger M., Moritz B., Carlier L., Ranzato M. (2018). *Designing Urban Inclusion: Metrolab Brussels MasterClass I*. Metrolab Series.

Berger M. (2021). Topologie des espaces de vie. Apports gestaltistes à l'écologie urbaine (K. Lewin, M. Muchow), in D. Cefai, M. Berger, L. Carlier, O. Gaudin, *Ecologie humaine. Une science sociale des milieux de vie*, Paris, Creaphis.

Carlier, L., Debersaques S., Declève M., Ranzato M. & S. Van Hollebeke (2018). Ethnographie du bas de Forest. A partir des ateliers cartographiques. <http://www.metrolab.brussels/medias/1550066305-ethnographie-basdeforest-web.pdf>.

Jacobs, J. (1961). *The Death and Life of Great American Cities*. Vintage Books.

Jourdan C. : http://www.geographiesubjective.org/Geographie_subjective/Presentation.html

Lefebvre H. (1974). *La production de l'espace*. Anthropos, 4e édition.

Lewin K. (1936). *Principles of Topological Psychology*. McGraw-Hill.

Lynch K. (1976 [1960]). *L'image de la Cité*. Dunod

Mekdjian S., Amilhat-Szary A-L., Moreau M., Nasruddin G., Deme D., Houbey L., Guillemin C. (2014). Figurer les entre-deux migratoires. Pratiques cartographiques expérimentales entre chercheurs, artistes et voyageurs. Dans *Carnets de géographes*, n°7 : https://www.carnetsdegeographes.org/carnets_terrain/terrain_07_01_Mekdjian.php

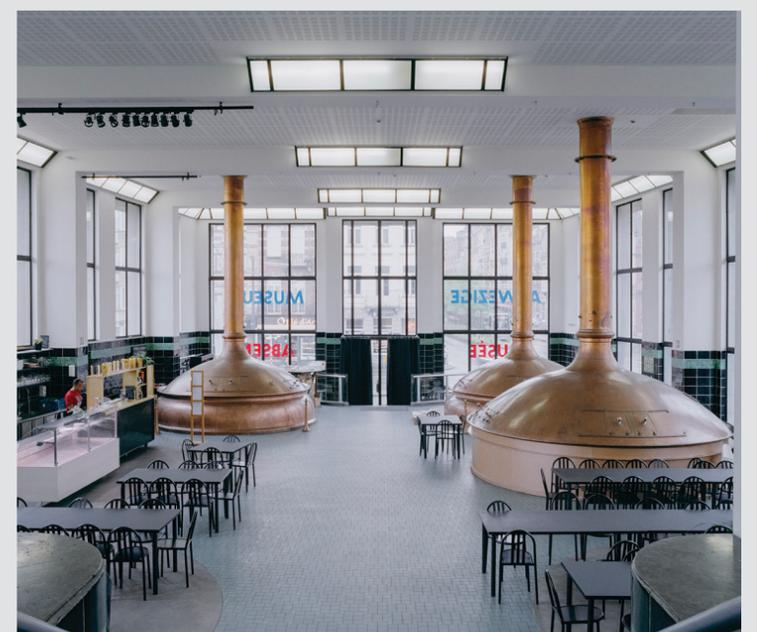
Muchow M. & Muchow H. (2021). La ville que vit l'enfant (traduction française du 3ème chapitre de : *Der Lebensraum des Großstadtkindes*, 1935). In Cefai D., Berger M., Carlier L., O. Gaudin (eds.). *Ecologie humaine. Une science sociale des milieux de vie*. Creaphis.

Olmedo E. (2015). *Cartographie sensible. Tracer une géographie du vécu par la recherche-création*, thèse.

Söderström O., 2001, *Des images pour agir : le visuel en urbanisme*, Lausanne, Payot.

Tourelle E. (2016). "Cartes mentales et autres techniques projectives visuelles". Dans Morange M., Schmoll C. *Les outils qualitatifs en géographie*. Armand Colin : "Cursus".

« Moi je ne trouve pas d'agriculture urbaine pour le moment donc j'aurais aimé le parc justement, le potager du WIELS, en agriculture urbaine. Quand je suis arrivée, en 10 ans, tous les potagers [ouvriers], où il y avait des personnes qui se rencontraient, très très conviviaux, ont disparus. Il y avait l'Union, Van Volxem-Delta... Mais là, je me souviens quand j'allais me promener, il y avait vraiment des rencontres, des personnes âgées qui travaillaient là tous les jours, le vendredi ils se faisaient des petits barbecues. Il y en a un qui me disait: « moi je n'en ai rien à foutre de la mosquée, je préfère venir ici ».





« Chaque jour ils [les travailleurs d'Audi] sont ici. (...) A 11h ils viennent manger leur soupe. J'ai trois des grands administrateurs, toujours ici. Mais ils viennent pour ça. Ils laissent tout le cauchemard de l'usine... et ici c'est, on rigole, on donne des bisous, on s'amuse,... c'est un peu de chaleur. »

« Ici, c'est calme. C'est juste le soir. C'est normal, ceux qui habitent ici, ils viennent ici, ils fument, c'est normal. Parce que le parc [de l'Abbaye] c'est ouvert. En général, c'est calme. (...) En journée, les gens viennent pour manger par exemple ici à midi (...) j'aime bien la nature ici, le paysage c'est joli! (...) Mais tout le monde ne connaît pas ça, parce que c'est caché! Les bâtiments là-bas ça cache la vue! »



« Ils vendent (...) sous la porte du concierge. Il pète un plomb, il en peut plus, il a envie de partir. (...) Ils se mettent là comme ça ils voient de partout. Ils mettent des mecs à chaque porche comme ça ils voient tout ce qu'il se passe et ils ont facile à fuir. De temps en temps tu vois les mecs qui courent, puis tu vois quatre, cinq flics qui courent derrière, et puis tu vois les mecs avec des menottes. C'est leur vie quoi. »

« [Ces bancs en face du local du PCS, je n'y vais] jamais, c'est toujours occupé par les drogués, les squatteurs, (...) ceux qui cuisent leurs saucisses. »



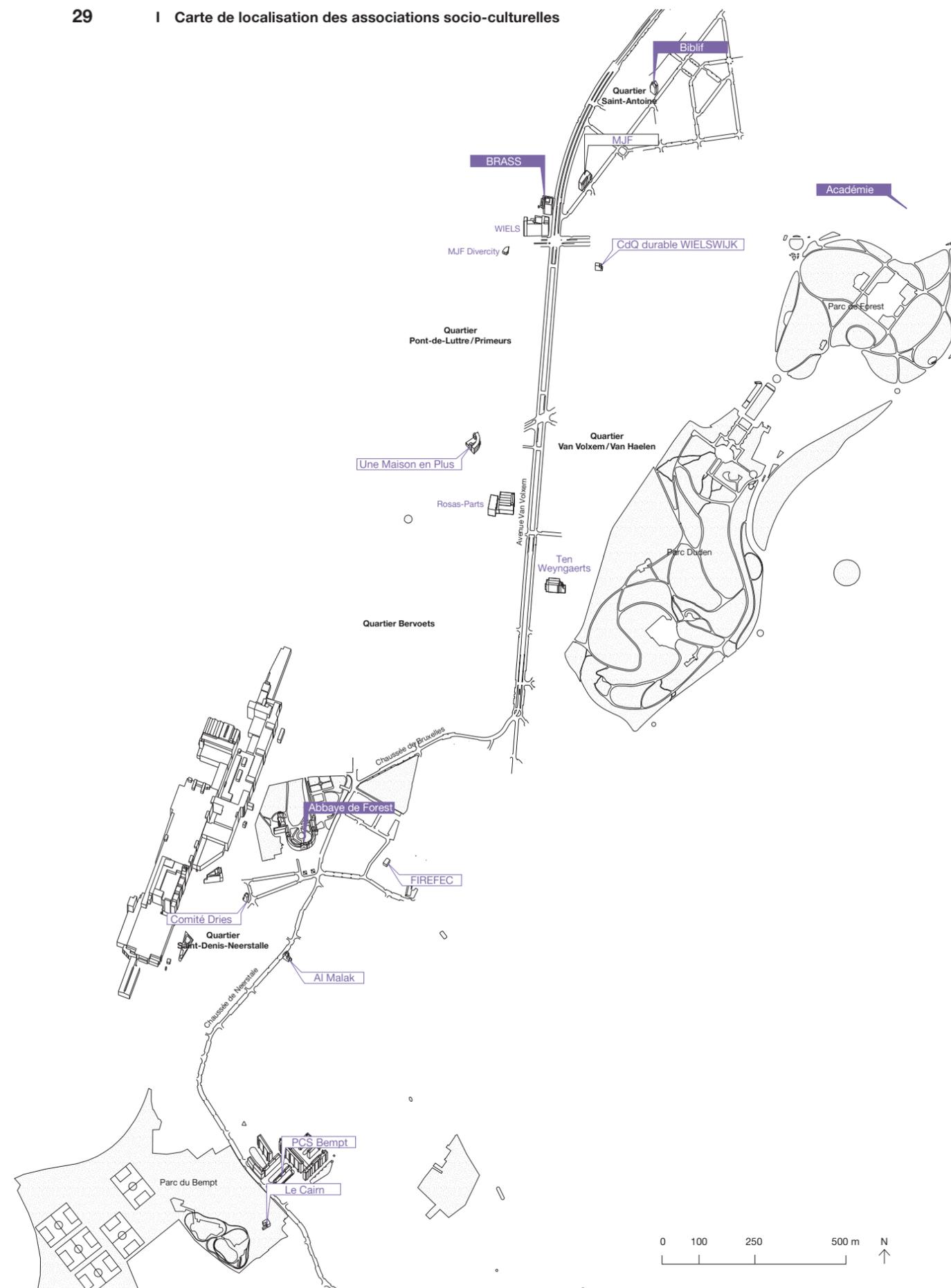
« Moi je fais gaffe [aux squatteurs] parce que je tourne dans le quartier. Il y a des gens qui m'appellent l'ange gardien parce que (...) je suis occupé à observer les allées et venues quand je me promène. (...) Je les dérange. C'est ça un peu le problème pour le moment. (...) Il y a ces bâtiments qui sont vides, et ça attire toutes sortes d'oiseaux ».

Cartes issues des ateliers

- I Carte de localisation des associations socio-culturelles
- II Cartes individuelles
- III Cartes collectives
- IV Carte de synthèse
- V Zooms

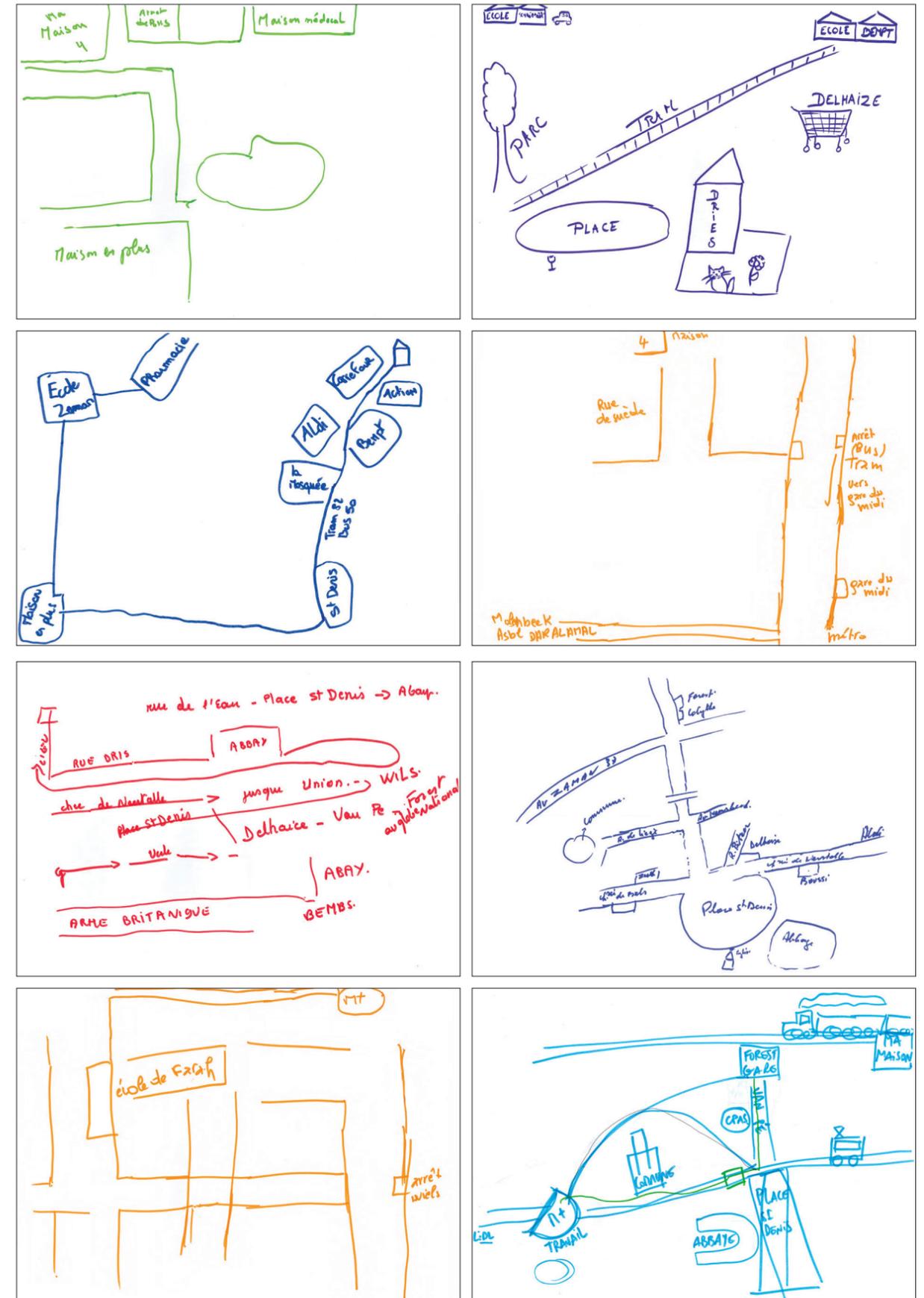
I Carte de localisation des associations socio-culturelles

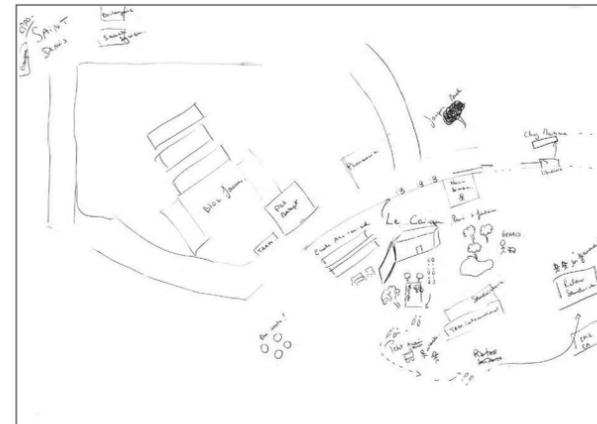
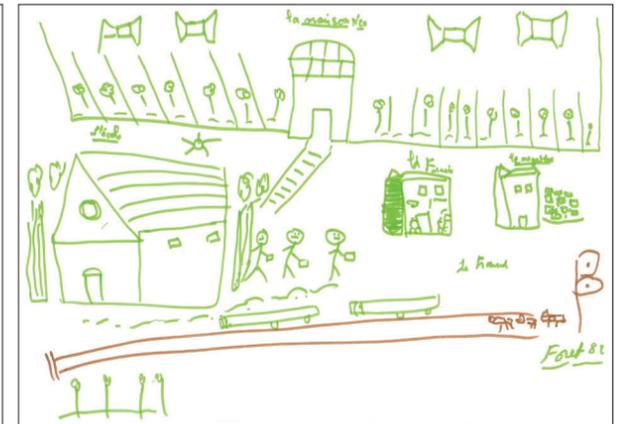
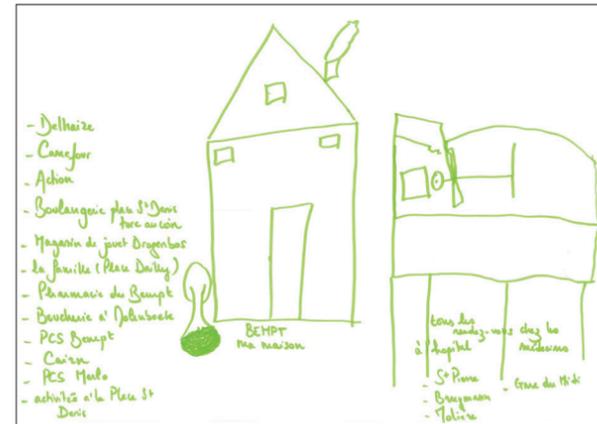
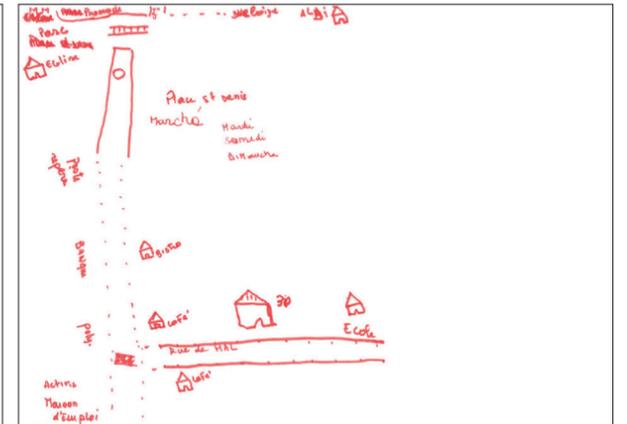
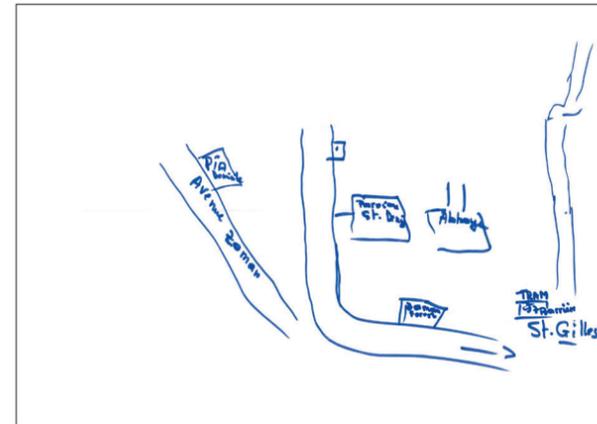
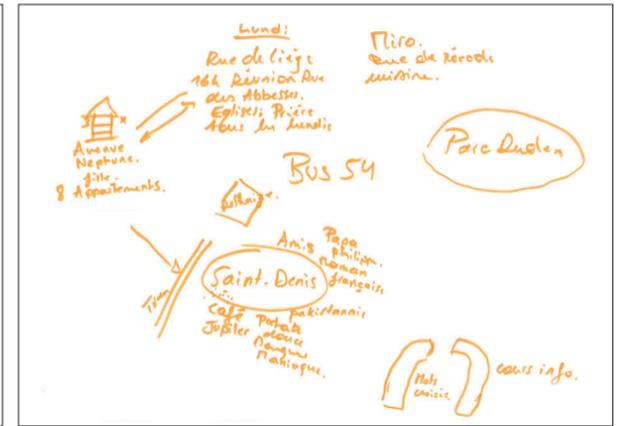
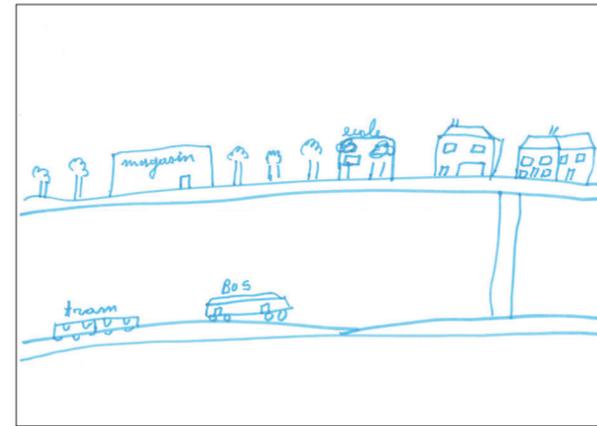
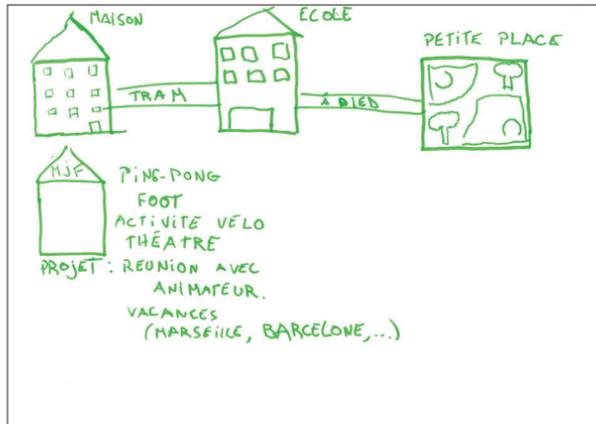
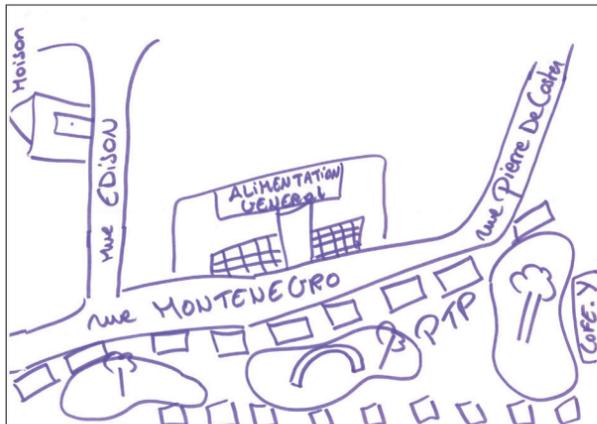
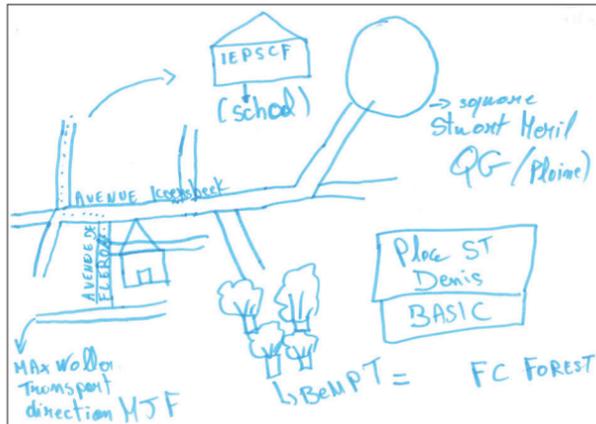
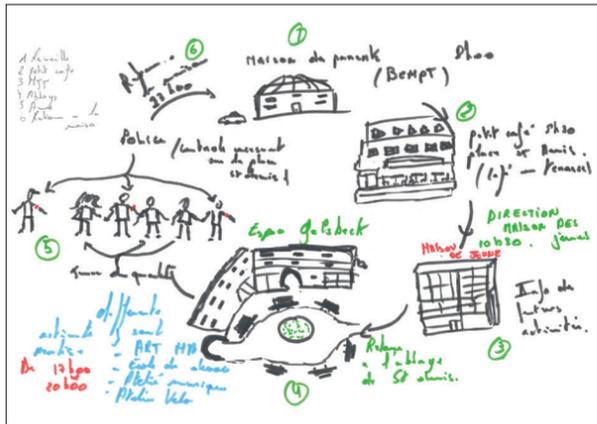
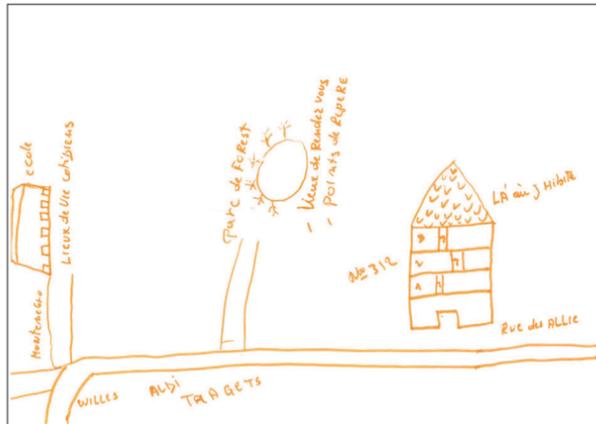
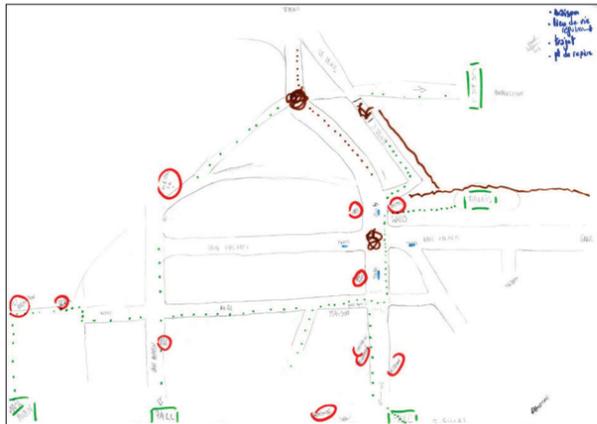
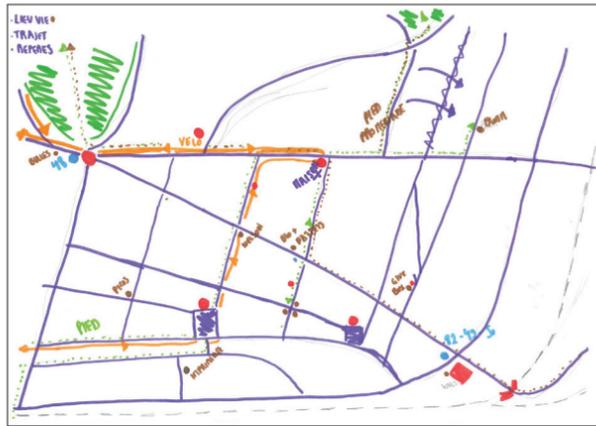
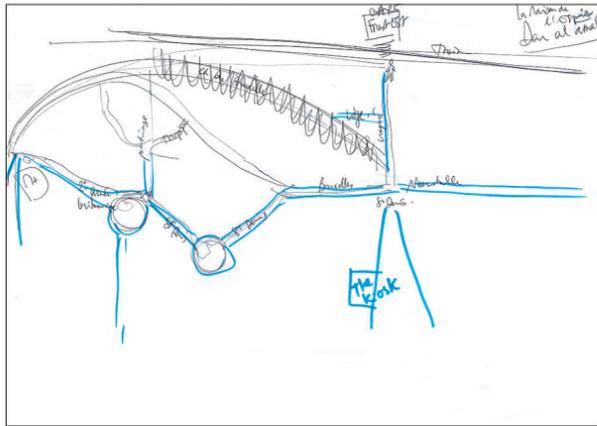
Cette carte montre les associations socio-culturelles situées le long de l'axe structurant du bas de Forest constitué par la chaussée de Neerstale, la chaussée de Bruxelles et l'avenue Van Volxem. Elle distingue les associations avec lesquelles nous avons mené des ateliers cartographiques (vignettes encadrées), de celles intégrées à la maîtrise d'usages du futur pôle culturel de l'Abbaye de Forest (vignettes colorées). Les noms des lieux qui apparaissent sans vignettes sont des associations qui n'ont pas fait l'objet d'un atelier cartographique et qui ne participent pas à la maîtrise d'usage du futur pôle culturel mais qui furent évoqués lors des ateliers et dont la présence est à considérer dans la structure de l'axe.

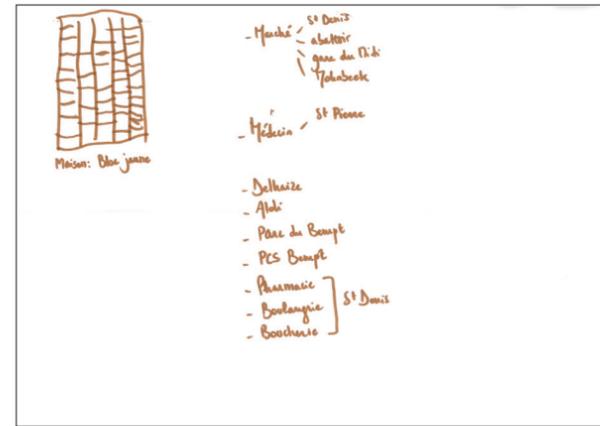
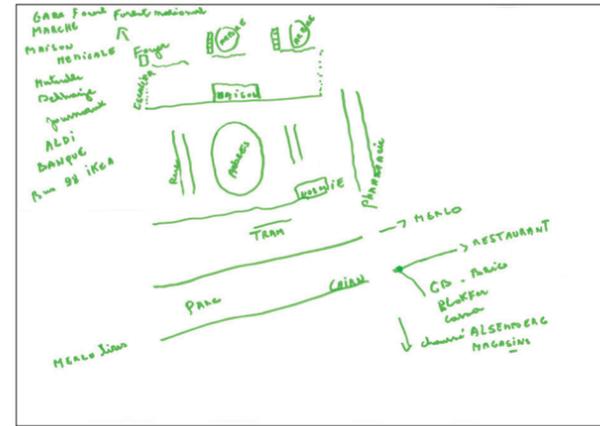
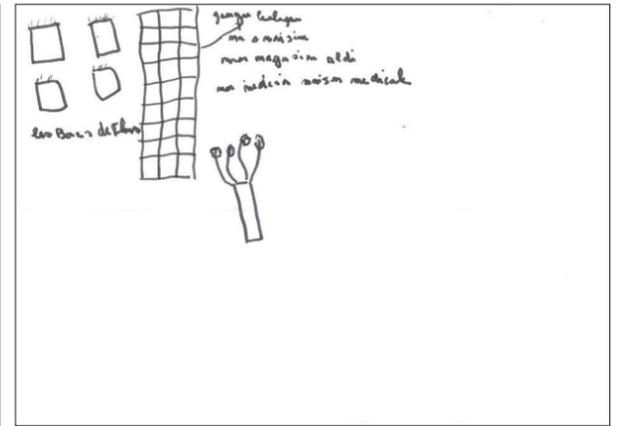
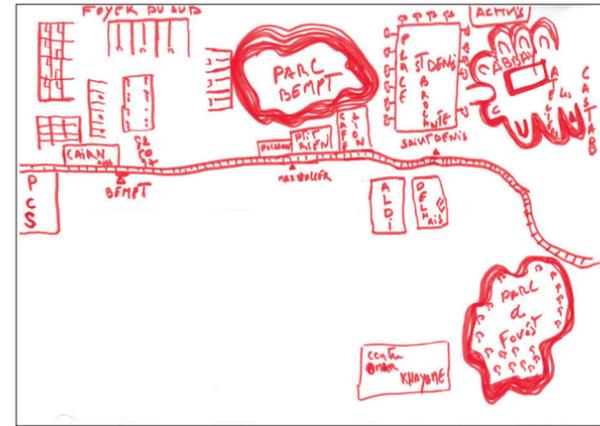
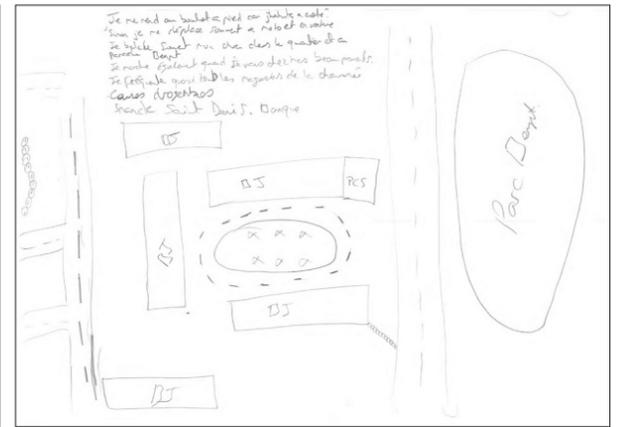
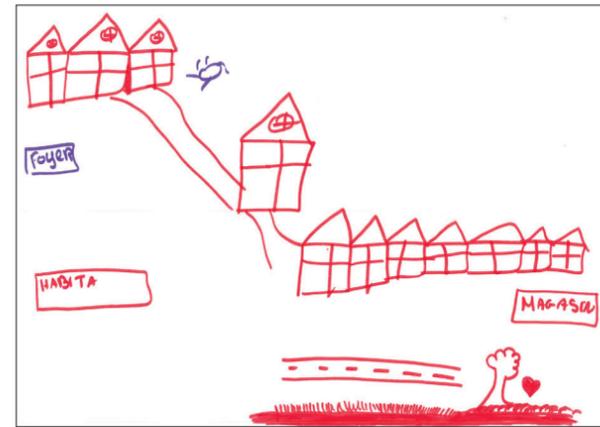
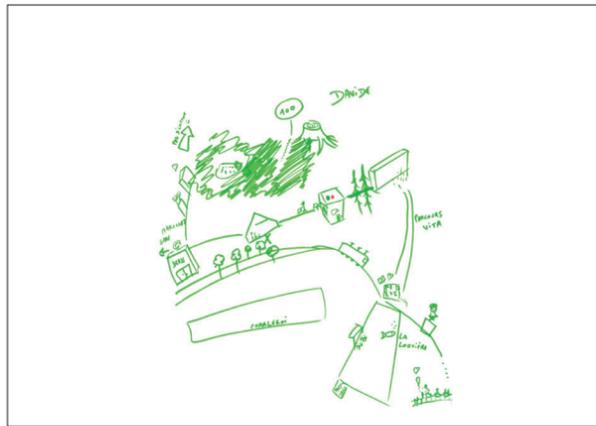
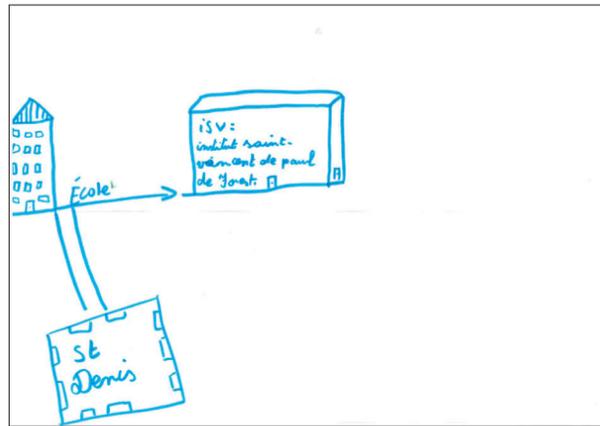
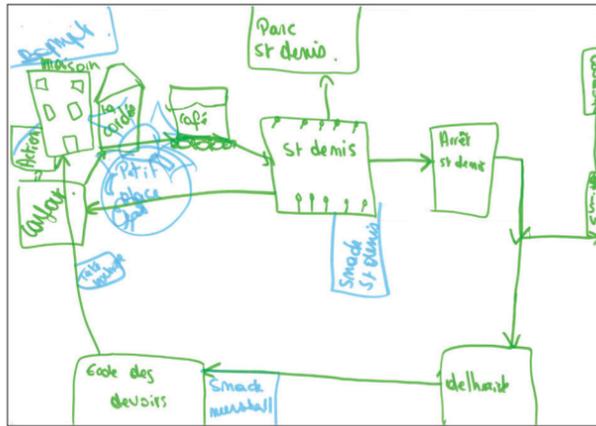
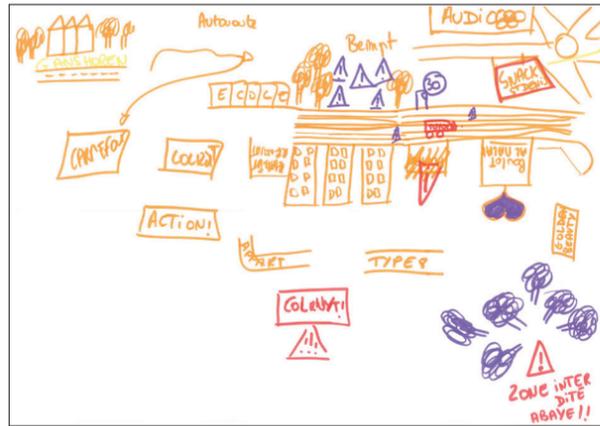
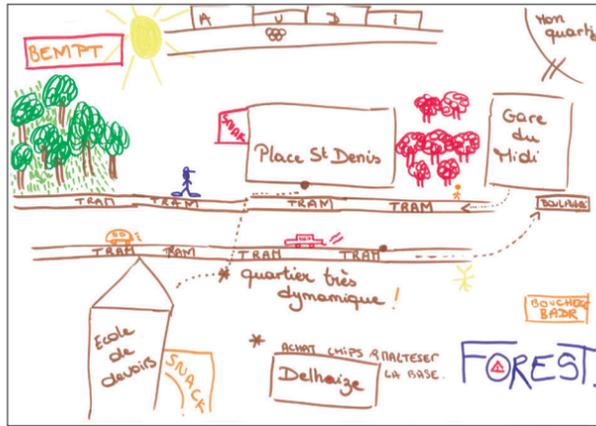
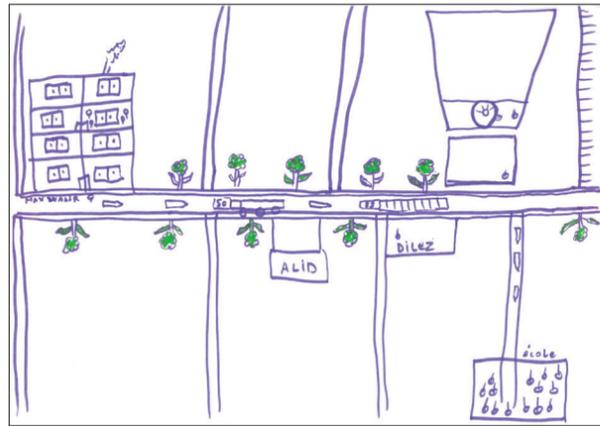
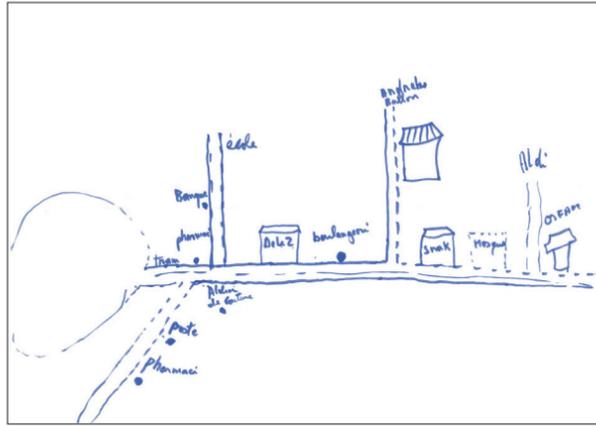
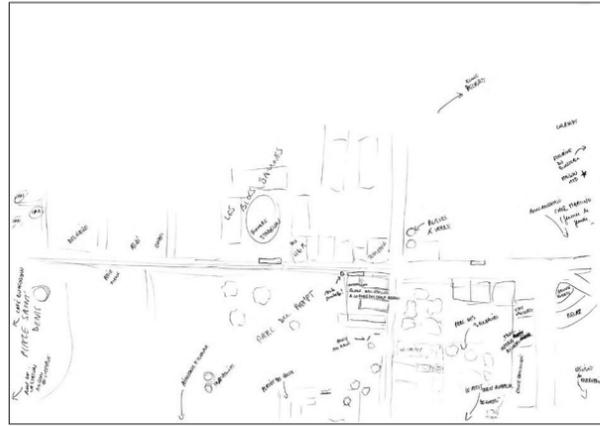


II Cartes Individuelles

Ces cartes mentales ont été réalisées par chacun des participants aux ateliers cartographiques. Il leur était demandé de représenter leurs lieux de vie – outre l’habitat, les espaces publics, équipements et commerces utilisés fréquemment. Ces cartes ont constitué la base de discussion pour l’élaboration des cartes collectives.







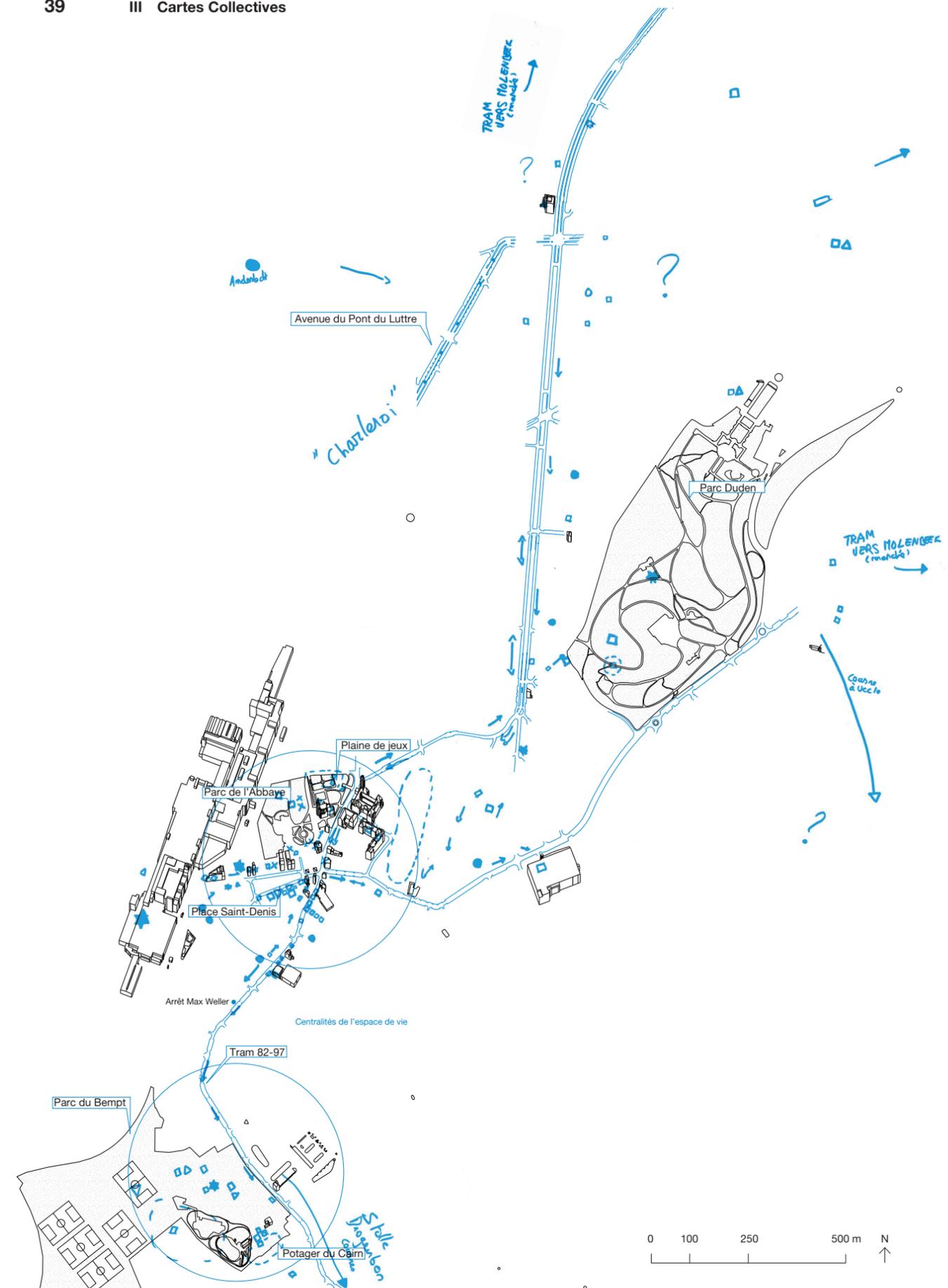
III Cartes collectives

Ces cartes ont été retravaillées par le Metrolab en vue d'une meilleure lisibilité et (re)produites en plusieurs étapes. Dans un premier temps, à la suite de la retranscription (audio et graphique) de l'atelier, nous avons réalisé un inventaire des lieux cités pour ensuite représenter les bâtiments en 3D et les trajectoires par l'emprise de la route (structure de l'espace de vie). Dans un second temps, les symboles cartographiques associés à la légende des cartes dessinés lors de l'atelier ont été extraits avec Photoshop afin de reproduire le plus fidèlement possible les cartes collectives (qualité de l'espace de vie). Enfin, nous avons associé à chaque groupe une couleur et un tableau qui permet une lecture horizontale du taux de fréquentation des lieux cités par les participants de l'atelier cartographique.

Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♀ 40 ans	♀ 38 ans	♀ 57 ans	♀ 25 ans	♀ 64 ans	♀ 42 ans	♀ 70 ans	♂ 35 ans
Commerces	Aldi (3)				■	■	■		■
	Boucherie Badr (2)				■	■			■
	Brasserie des Alliés (1)								■
	Brocante place Saint-Denis (dimanche) (2)								■
	Boulangerie Place Saint-Denis (2)	■			■				
	Café Abbaye (1)								■
	Colruyt (2)	■							
	Delhaize (4)	■							■
	Espace volaille (1)				■				
	ING (1)								■
	La Vivrière (1)				■				
	Magasin fruit et légume (1)	■							
	Marché place Saint-Denis (mardi) (1)								■
	Marché place Saint-Denis (samedi) (3)								■
	Pharmacie Saint-Denis (1)				■				
	Pharmacie Zaman Van Volxem (1)	■							
	Poissonnerie (1)								■
	La clé de sol (1)								■
Culture et éducation	Mosquée Al Karam (1)	■							
	Cairn (3)								■
	Ecole Saint-Denis (1)	■							
	Habitat et rénovation (1)		■						
	Eglise Abbaye (1)								■
	Omar Khayam (1)								■
	BRASS (1)								■
	Forest National (1)								■
	Ecole Les Maronniers (1)								■
	Ecole Sainte Alène (1)		■						
	Ecole Sainte Ursule (1)								■
	Ecole 9 (1)								■
	Musée de la Frite (1)								■
	Ecole du Vignoble (1)								■
Espaces publics	Parc du Bempt (6)	■							■
	Parc Duden (4)								■
	Parc de l'Abbaye (3)								■
	Les bancs de la place Saint-Denis (1)								■
	Plaine de jeux Abbaye (1)								■
	Arrêt de tram Merlot (1)								■
	Arrêt Max Waller (1)								■
	Parc de Forest (1)								■
	Potager du Cairn (1)								■
	Parc des 3 fontaines (1)								■
	Parc d'Uccle au terminus du 97 (1)								■
	Place Saint-Denis (4)	■							■
	Avenue Pont du Luttre (1)								■
	Santé	Maison médicale (1)							
Dentiste (1)		■							
Sport	Basic fit (1)								■
	Le pas (asbl) (1)								■
	Terrains de foot du Bempt (2)								■
Services publics et citoyens	Actiris (2)								■
	Maison communale (1)								■
	CPAS (1)								■
Mobilité	Poste (1)								■
	Ligne 48 (1)								■
Entreprises et ateliers	Tram 82-97 (3)	■							■
	Audi (2)								■

Carte collective de l'atelier avec les participants au Parcours Citoyen (via les associations Cairn et Omar Khayam). Les thèmes dominants sont les ressources commerciales et les « lieux refuge » ou les « bulles ». Date de l'atelier : 16/06/2017. Lieu de l'atelier : Omar Khayam. Le groupe se compose de sept femmes âgées entre 25 et 70 ans, d'un coordinateur de l'association Omar Khayam et de deux coordinatrices de l'asbl Le Cairn.

- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités
- ⊗ Frontières
- ⊙ Je ne connais pas
- Bulles



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♀ 17 ans	♀ 19 ans	♀ 14 ans	♀ 12 ans	♀ 27 ans	♀ 23 ans
Commerces	Delhaize (3)		■			■	■
	Action (1)						■
	Boucherie Badr (2)		■				■
	Boulangerie Place Saint-Denis (1)						■
	Colruyt (2)	■	■				
	Golden Beauty (1)						■
	Pompe Lukoil (1)						■
	Shahineze (sandwicherie) (2)		■				■
	Chaussée de Gand (1)	■					
	Docks BXL (1)	■					
	Westland Shopping Center (1)	■					
	Snack Saint-Denis (1)			■			
Culture et éducation	Al Malak (6)	■	■	■	■	■	■
	Habitat et rénovation (2)		■				■
	BRASS (1)	■					
	Bibliif (1)	■					
	Institut des filles de Marie (1)	■					
	Ecole de type B (1)						■
	Institut Saint-Vincent de Paul (1)				■		
	Ten Weyngart (1)				■		
	Ecole Sainte Alène (1)				■		
	Cairn (1)	■					
Espaces publics	Parc Bempt (5)	■	■	■	■	■	■
	Plaine de jeux de l'Abbaye (1)				■		
	Square Toinon (2)		■				■
	Arrêt de bus 50 (1)						■
Sport	Haltheromania (1)	■					
Santé	Maison médicale (1)	■	■				
Mobilité	L'autoroute (1)						■
	Gare du Midi (2)					■	■
Entreprises et ateliers	Entrepôt de la STIB (1)					■	■
	Audi (1)						■

Carte collective de l'atelier avec le centre socioculturel Al Malak.
 Les thèmes dominants sont l'(in)visibilisation, les commérages et le contrôle communautaire des rapports de genre dans les espaces publics (induisant certaines « zones interdites »). Date de l'atelier: 20/11/2017. Lieu de l'atelier: Al Malak. Le groupe se compose de six jeunes filles âgées entre 12 et 27 ans. Les deux plus âgées, 23 et 27 ans, sont animatrices du centre culturel Al Malak.

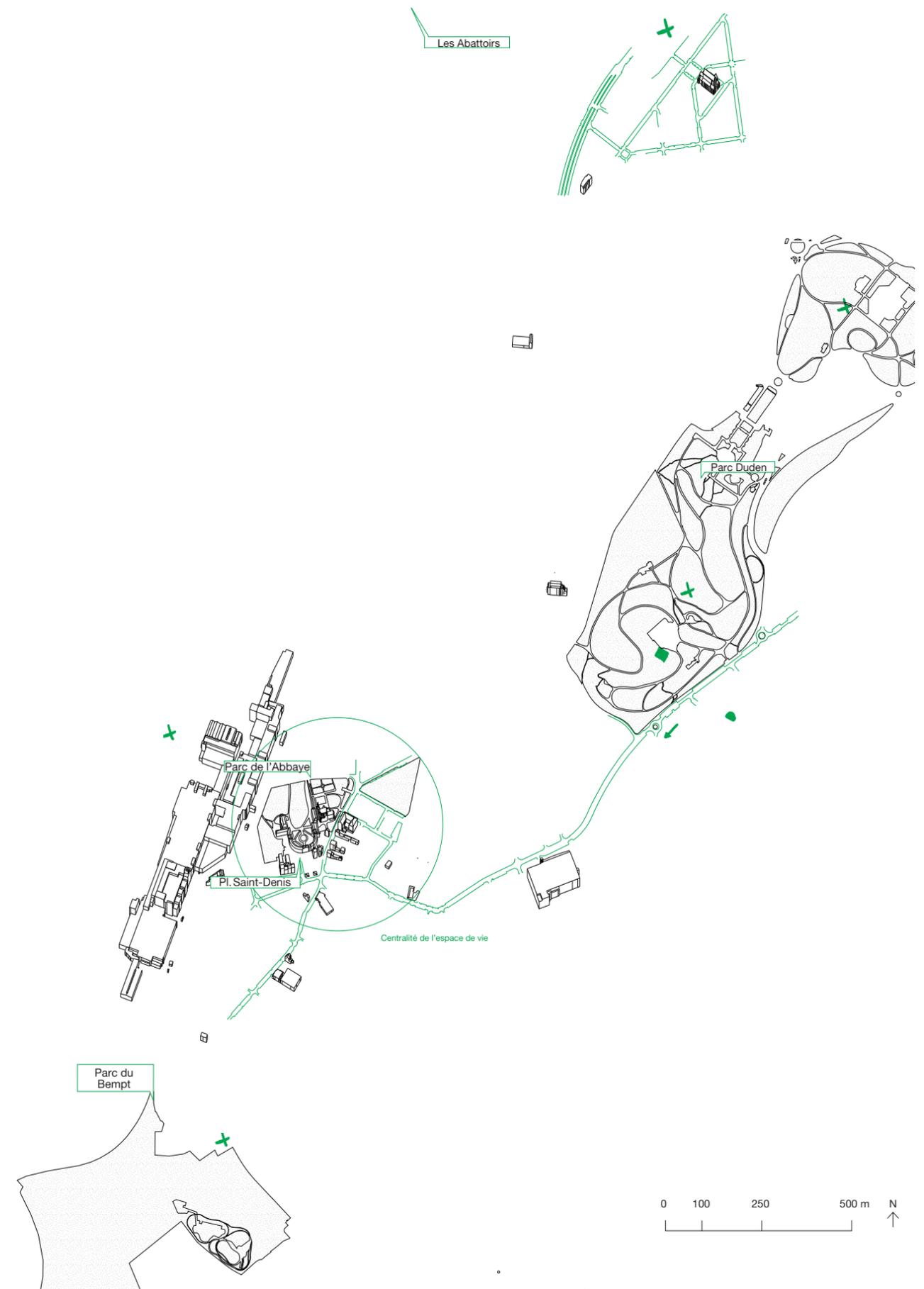
- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- ✕ Lieux évités
- ☹ Tristes
- ❤ Le sang
- ⚠ Zones interdites
- ☠ Dangereux



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♀ 72 ans	♀ 62 ans	♀ 56 ans
Commerces	Aldi (1)	■		
	Banque Transaction vers l'Afrique (1)			
	Boucherie Badr (1)	■		
	Boucherie Bougar (1)	■		
	Boulangerie Place Saint-Denis (1)			■
	Café Fauboug (1)		■	
	Chez Bousi (2)	■	■	
	Delhaize (1)	■		
	ING (1)	■		
	Lidl (1)			■
	Téléphone ("belgium phone") (1)			■
	Marché des Abattoirs (1)	■		
	Zeeman (1)	■		
	Culture et éducation	Eglise saint-denis (1)	■	
Eglise place Saint-antoine (1)			■	
Miro (atelier cuisine) (3)		■	■	■
Abbaye de forest (Salle orange) (3)		■	■	■
FIREFEC (Salle CPAS rue de Liège) (3)		■	■	■
Ten weyngards (3)		■	■	■
Unité pastorale des sarments forestois (1)	Unité pastorale des sarments forestois (1)	■		
Espaces publics	Parc de l'Abbaye (1)	■		
	Parc duden (1)	■		
	Parc du Bempt (1)	■		
	Les bancs de la place Saint-Denis (1)			■
	Place saint-denis (évangélisation le samedi) (3)	■	■	■
Santé	Maison médicale (1)			■
Services publics et citoyens	La Poste (2)	■		
	Actiris (1)			■
	Mutuelle (1)			■
Sport	Stardust Park (1)	■		
	Ten weyngards (gym) (1)	■		

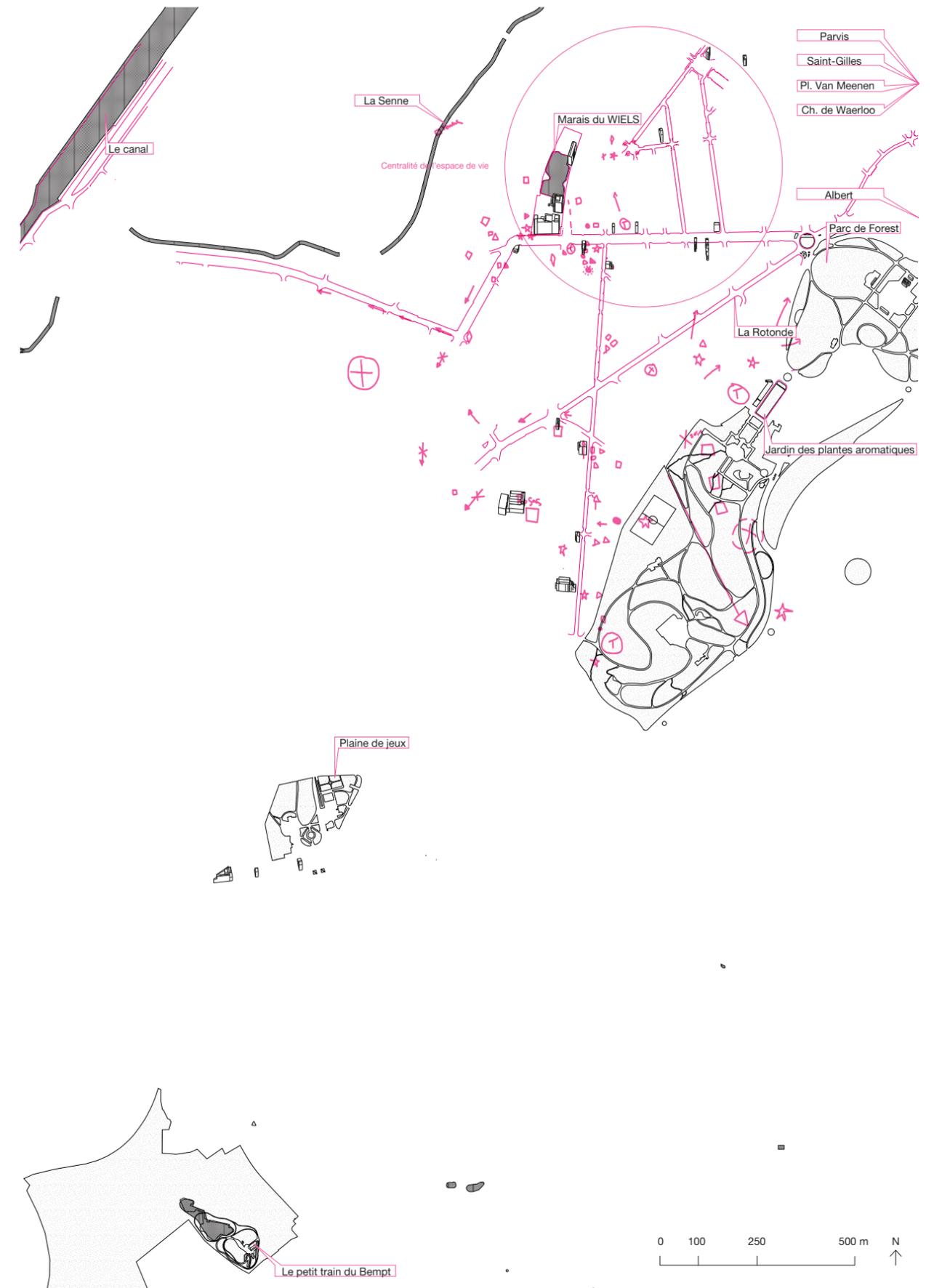
Carte collective de l'atelier avec le Forum Interregional des Femmes Congolaises (FIREFEC). Les thèmes dominants sont les pratiques communautaires et religieuses. Date de l'atelier: 02/10/2017. Lieu de l'atelier: Rue de Liège (CPAS). Le groupe se compose de quatre femmes de la communauté congolaise, âgées de plus de cinquante ans. Trois d'entre elles habitent Forest, l'une habite en dehors de la Région de Bruxelles-Capitale.

- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♀ 40 ans	♂ 41 ans	♀ 40 ans	♂ 42 ans
Commerces	Bar à Nelson (4)				
	Bloum (3)				
	Boubas (superette marocaine) (1)				
	Brasserie des Alliés (2)				
	Delhaize (rue Berthelot?) (1)				
	Eric Men's coiffure (1)				
	Imprimeur (1)				
	L'épi (boulangerie portugaise) (2)				
	La Biche (1)				
	La Pompe (2)				
	Carrefour rue Wielemans Ceuppens (1)				
	La Vivrière (1)				
	Le Bar du Matin (2)				
	Le Micro-Brico (1)				
	Le Panache-Chez Abdel (1)				
	Magasin Bio (2)				
	Manolito (1)				
	PICOS de europa (1)				
	Diversity-Foresto (2)				
	Pizzeria Le Pont de Luttre (1)				
Café Au téléphone (place Orban) (1)					
Brasserie le Waterloo (1)					
Restaurant portugais place van Meenen (1)					
Schievelavabo (1)					
Culture et éducation	Ancienne bibliothèque (books' box Van Haelen) (2)				
	BRASS (1)				
	La maison des cultures de Saint-Gilles (école de cirque) (1)				
	Rosas (PARTS) – école de danse (1)				
	Ten Weyngart (1)				
	Diversity (1)				
	Ecole Peter Pan (barrière de Saint-Gilles) (1)				
	Maison en + (1)				
	WIELS (3)				
	Espaces publics	Jardin partagé "imprimerie" (1)			
La Rotonde (3)					
Le jardin de plantes aromatique (1)					
Parvis de Saint-Gilles (1)					
Place Van Meenen (1)					
Parc de Forest (2)					
Parc Duden (3)					
Place Saint-Antoine (1)					
Petit train du Bempt (1)					
Le Marais Du WIELS (1)					
Plaine de jeux de l'abbaye (1)					
Services publics et citoyens	Actiris (1)				
	La Give box (2)				
	La Poste (1)				
	Box à vélos (1)				
Santé	La croix rouge (intérieur d'îlot) (1)				
Mobilité	Itinéraires cyclistes et piétons (4)				
	Gare du Midi (1)				
	Canal (vélo) (1)				

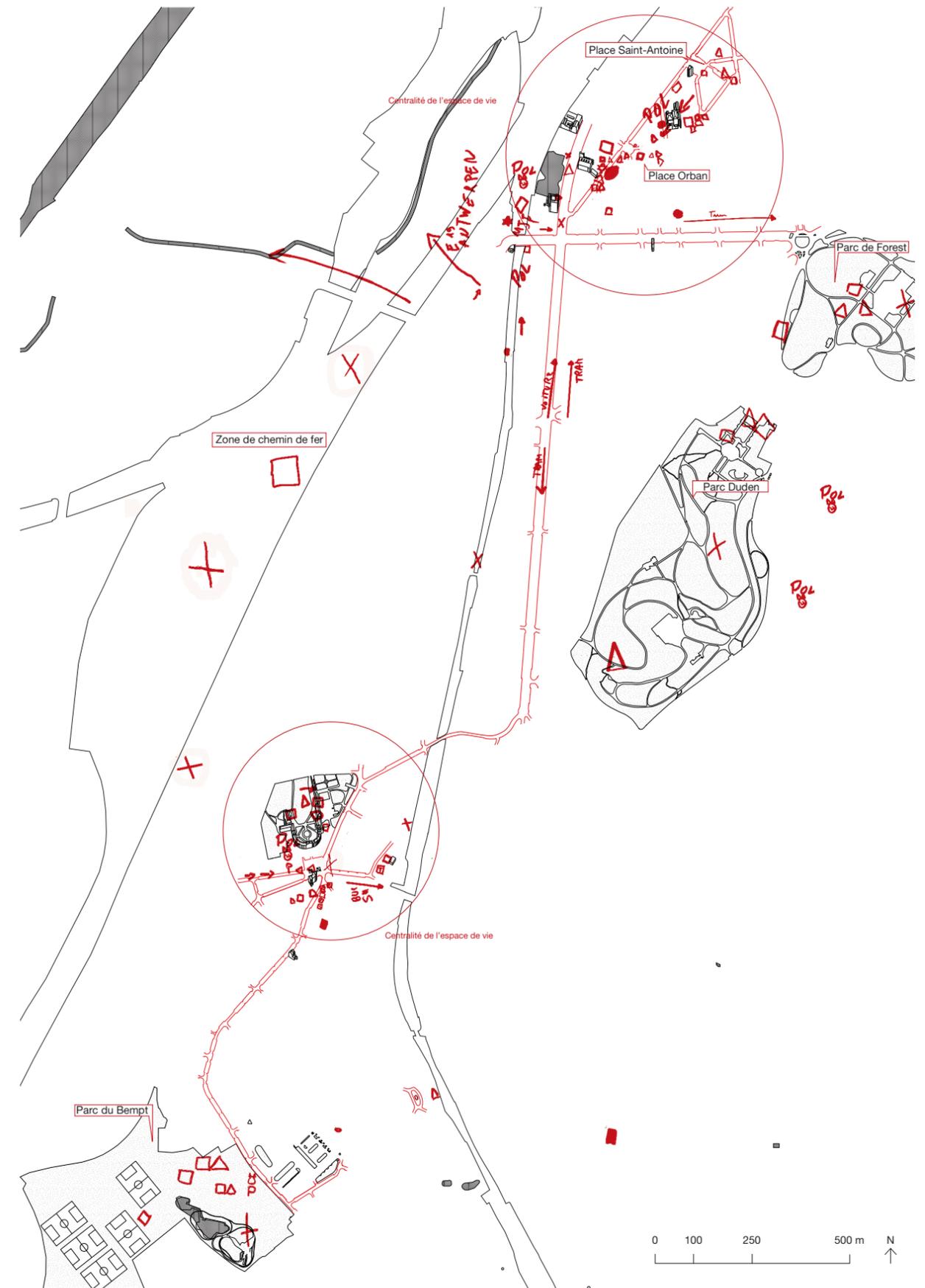
Carte collective de l'atelier avec le Quartier Durable Wiels (QuartierWielsWijk). Les thèmes dominants sont la mobilité, les initiatives citoyennes et les conflits d'usage. Date de l'atelier : 07/10/2017. Lieu de l'atelier : LOCI. Ce groupe citoyen était composé de quatre habitants des quartiers Van Volxem-Van Haelen (2 femmes) et Saint-Antoine (2 hommes).



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♂ 25 ans	♂ 22 ans	♂ 18 ans	♂ 15 ans	♂ 19 ans	♂ 16 ans	♂ 21 ans	♂ 17 ans
Commerces	Café Au Ballon (1)								
	Café Saint-Antoine (1)								
	Snack Saint-Denis (4)								
Culture et éducation	Mosquée El Hikma (1)								
	École des devoirs (salle CPAS rue de Liège) (2)								
	Ecole IEPSCP (1)								
	MJF – Rue de Mérode (8)								
	MJF – Atelier vélo (1)								
	MJF – Atelier de musique (1)								
Espaces publics	MJF – Atelier arts martiaux (1)								
	Parc de l'abbaye (2)								
	Abbaye de Forest (espace Geleytsbeek) (2)								
	Parc de Forest (3)								
	Parc Duden (1)								
	Ecole Ma Campagne (1)								
	Place Orban (3)								
	Place Saint-Denis (5)								
	Place Saint-antoine (1)								
	Potager/jardins du wiels (1)								
	Parc du Bempt (2)								
	Ecole Victor Horta (1)								
	Ecole André Thomas (1)								
	Quartier Marconi (1)								
	Square Stuart Mèril (1)								
	Sport	Basic fit (1)							
Hall des Sports Van Volxem (1)									
Rond-point Meis à Anderlecht (2)									
Entraînement de boxe à l'Abbaye (3)									
Club de foot du Bempt (1)									
Entreprises et ateliers	Zone de chemin de fer (1)								

Carte collective de l'atelier avec la Maison des Jeunes de Forest (MJF). Les thèmes dominants sont l'occupation et la surveillance des espaces publics par les contrôles de police. Date de l'atelier: 19/05/2017. Lieu de l'atelier: MJF. Le groupe se compose de sept jeunes, ayant entre 15 et 25 ans, et de deux animateurs de la Maison des Jeunes, d'une trentaine d'années.

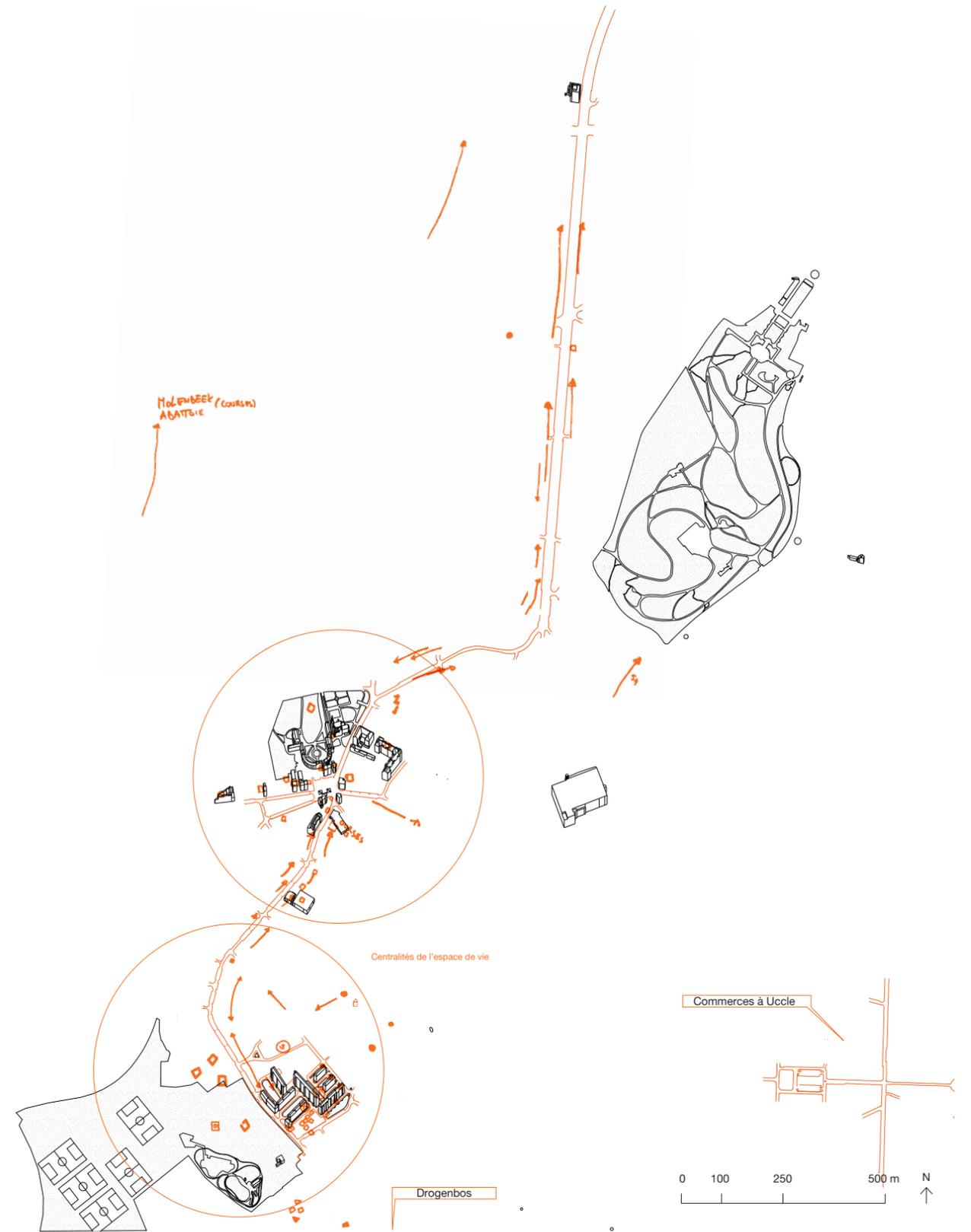
- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités
- ☞ Contrôles de police



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♂ 65 ans	♀ 62 ans	♀ 36 ans	♂ 41 ans	♂♀ 65 ans	♀ 51 ans	♀ 44 ans	♂ 23 ans	♀ 26 ans
Commerces	Action (3)									
	Aldi (6)									
	Boucherie Bougar (4)									
	Boulangerie Place Saint-Denis (3)									
	Brocante place Saint-Denis (dimanche) (2)									
	Café Au Ballon (1)									
	Café Fauboug (1)									
	Café Lion (1)									
	Carrefour (5)									
	Delhaize (7)									
	ING (2)									
	La clé de sol (2)									
	Les Petits Riens (1)									
	Marché place Saint-Denis (mardi) (1)									
	Marché de la Gare du Midi (2)									
	Marché de Molenbeek (1)									
	Marché des Abattoirs (1)									
	Marché place Saint-Denis (samedi) (3)									
	Pharmacie Bempt (3)									
	Superette Sury (cité-jardin) (2)									
	Pharmacie Saint-Denis (2)									
	Poissonnerie (1)									
	Restaurant Donato (1)									
	Chaussée d'Alsemberg (2)									
	Ikea (1)									
	Copy shop (1)									
	Troc (1)									
	Snack Saint-Denis (1)									
Culture et éducation	Habitat et rénovation (9)									
	Forest National (1)									
	Le Merlot (2)									
	BRASS (1)									
	Omar Khayam (1)									
Espaces publics	Bibli place Saint-Denis (1)									
	Cairn (2)									
	Potager du bempt (bacs à fleurs) (3)									
	Square Toinon (2)									
	Place Saint-Denis (2)									
Santé	Potager collectif du cairn (2)									
	Parc de Forest (1)									
	Parc de l'Abbaye (1)									
	Parc du Bempt (4)									
	centre de médecine spécialisée - polyclinique (2)									
Services publics et citoyens	Hopital Saint-Pierre (2)									
	Médecin (1)									
	Maison médicale Etoile Santé (Uccle) (1)									
	Hopital Sainte Elisabeth (1)									
	Atelier Kastar (1)									
Entreprises et ateliers	Poste (2)									
	Mutuelle (Libre ? Ou socialiste ?) (1)									
	Actiris (1)									
	La boîte à livres du Merlot (1)									
	CPAS (1)									
Mobilité	Garage à Max Weller (1)									
	Chaussée de Neerstale (1)									
	Gare de Forest (1)									
	Bus 98 (1)									
	Bus 50 (2)									
Tram 82-97 (3)										
Promenade verte à vélo (1)										

Carte collective de l'atelier avec le Conseil de quartier du PCS-Bempt.
 Les thèmes dominants sont les conditions de logement et le sentiment d'exclusion socio-spatiale. Date de l'atelier : 27/11/2017. Lieu de l'atelier : Habitat et Rénovation, Projet de Cohésion Sociale du Bempt (PCS). Ce groupe de huit habitants, accompagné d'un coordinatrice, un animateur et un stagiaire du PCS-Bempt, fait partie du conseil de quartier des logements sociaux du Bempt – les « blocs jaunes ».

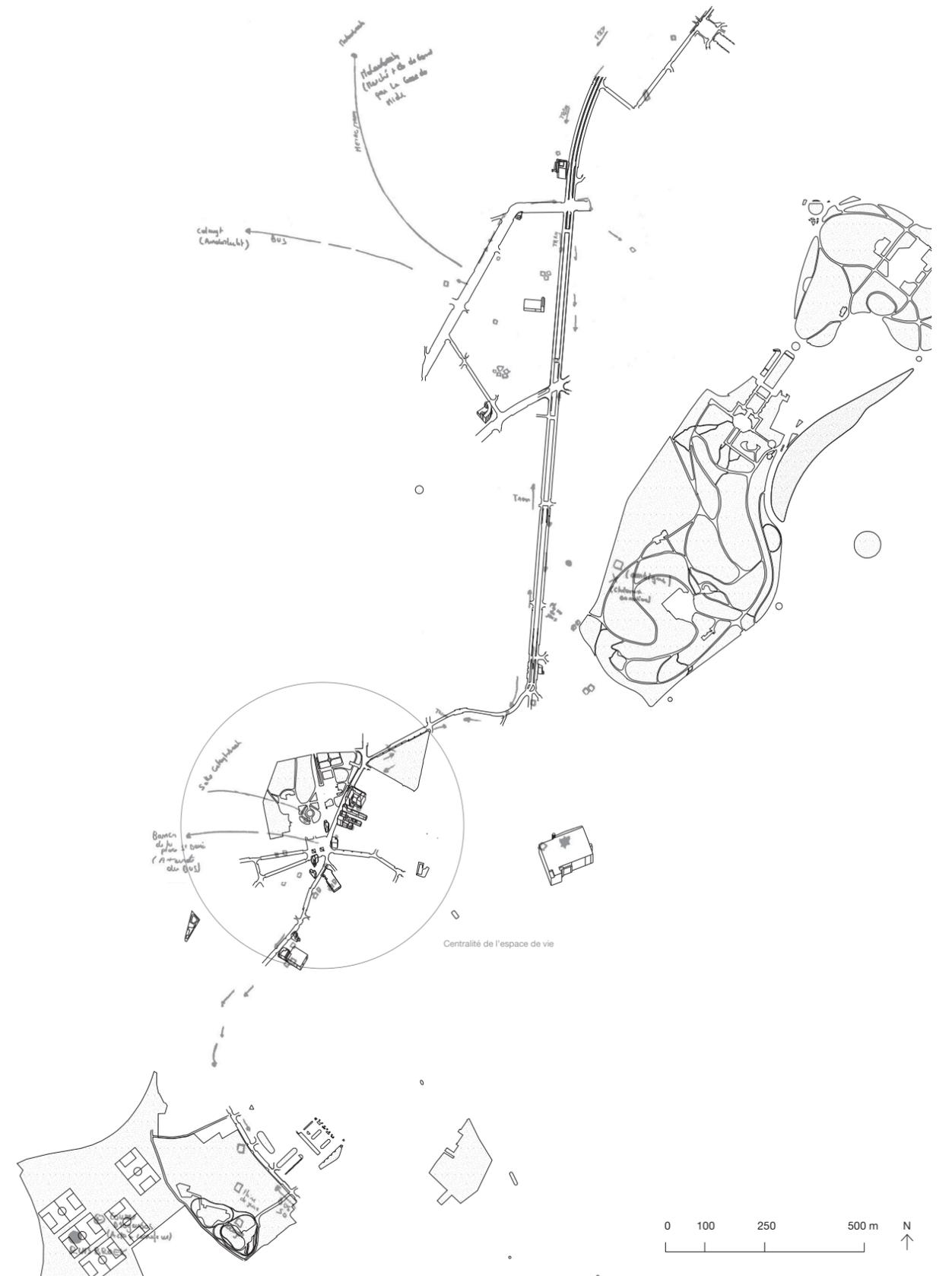
- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités
- ⚡ Pas accepté
- 🏠 Drogués
- 🏠 Maisons vides
- Ⓢ Squatteurs



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♀ 20 ans	♀ 64 ans	♀ 70 ans	♀ 34 ans
Commerces	Action (1)				
	Aldi (1)				
	Boucherie Bougar (2)				
	Boulangerie Place Saint-Denis (2)				
	Brocante place Saint-Denis (dimanche) (1)				
	Carrefour (1)				
	Chaussée de Gand (1)				
	Chez Bousi (2)				
	Colruyt (1)				
	Delhaize (2)				
	Lidl (2)				
	Marché de la gare du midi (dimanche) (2)				
	Marché des Abattoirs (1)				
	Marché place Saint-Antoine (jeudi) (2)				
	Pharmacie Saint-Denis (1)				
	Pharmacie Zaman Van Volxem (1)				
	Snack Saint-Denis (1)				
	Colruyt d'Anderlecht (1)				
	Zeeman (2)				
	Culture et éducation	Maison en + (3)			
Ecole Al Hikma (2)					
Ecole 6 (2)					
Entraide et culture (1)					
Ecole Saint-Denis (2)					
Al Malak (1)					
Daral Amal (Maison de l'Espoir) (1)					
BRASS (1)					
Mosquée Al Mossini (1)					
Espaces publics		Plaine de jeux de l'Abbaye (2)			
	Potager du Cairn (1)				
	Parc Duden (2)				
	Boxe à vélos (1)				
	Place Saint-Denis (3)				
	Parc du Bempt (3)				
	Abbaye de Forest (espace Geleytsbeek) (1)				
Services publics et citoyens	Mutuëlle socialiste (1)				
Sport	Salle de sport (Primeurs) (1)				
	Stardust Park (2)				
Santé	Maison médicale (1)				
Mobilité	Bus 50 (1)				
	Tram 82 (1)				

Carte collective de l'atelier avec la Maison de quartier des Primeurs (Une Maison en Plus). Les thèmes dominants sont les espaces pour les enfants et les rapports de genre. Date de l'atelier: 29/01/2018. Lieu de l'atelier: Maison en plus. Ce groupe se compose de quatre femmes d'origine nord-africaine âgées entre 20 et 50 ans et est accompagné de deux coordinatrices.

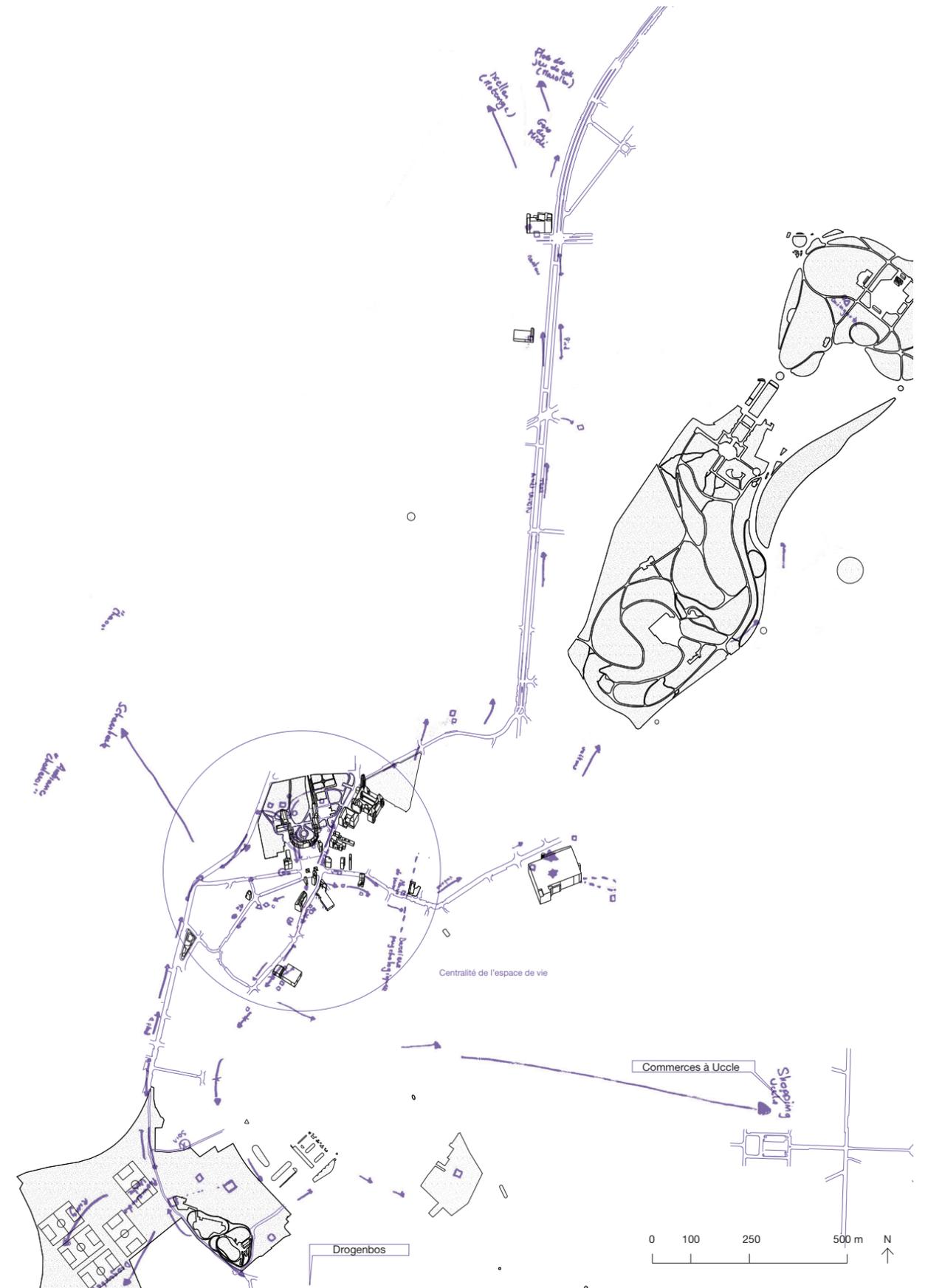
- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités



Types	Noms (nombre de participants ayant évoqué le lieu)	♂ 65 ans	♀ 43 ans	♀ 65 ans	♀ 66 ans
Commerces	Action (3)				
	Agence de Voyage Aquatour (1)				
	Aldi (3)				
	Betty Bull (chaussures) (1)				
	Boulangerie « La Forest noire » (1)				
	Boulangerie Place Saint-Denis (1)				
	Boulangerie Madame Peeters (1)				
	Boulangerie marocaine (1)				
	Brocante place Saint-Denis (dimanche) (1)				
	Cafétéria Kamilou (WIELS) (1)				
	Carrefour (3)				
	Chez Lili (1)				
	Colruyt (1)				
	Delhaize (3)				
	Chez Dina (4)				
	L'histoire sans fin (steak house) (2)				
	L'Elite de la couture (1)				
	Le cordonnier (1)				
	Le Kiosk (2)				
	Les Petits Riens (1)				
	Lidl (1)				
	Marché place Saint-Denis (mardi) (1)				
	Marché place Saint-Denis (samedi) (2)				
	OGL coiffure (1)				
	Restaurant chinois (1)				
	Shahineze (sandwicherie) (1)				
	Marché de la Place du Jeu de Balle (1)				
	Matonge (1)				
Chaussée d'Alsemberg (2)					
Troc (1)					
Culture et éducation	Ecole maternelle Arc-en-Ciel (Bempt) (1)				
	Ecole Arc-en-Ciel (au-dessus du Colruyt) (1)				
Espaces publics	Place Saint-Denis (2)				
	Parc du Bempt (2)				
	Parc de l'Abbaye (2)				
	Plaine de jeux de l'Abbaye (1)				
	Parc Duden (1)				
	Parc de Forest (1)				
Le petit train du parc du Bempt (1)					
Plaine de jeux Forest-est (gare) (1)					
Services publics et citoyens	Maison de la solidarité (1)				
	La maison communale (2)				
Sport	Forest-Domaine (1)				
Santé	Maison médicale (1)				
Mobilité	Gare du Midi (1)				
	Promenade verte (2)				
	Boulevard de la seconde Armée Britannique (1)				
	Gare Forest-est (1)				
	Ring vers Mons-Paris (1)				
Ring vers Wavre-Namur (1)					

Carte collective de l'atelier avec le Comité de quartier Saint-Denis.
 Les thèmes dominants sont la valorisation du « quartier-village » et le renforcement des logiques d'« entre-soi ». Date de l'atelier : 04/02/2018.
 Lieu de l'atelier : chez une participante. Ce groupe de quatre voisins de la rue du Dries et de l'Eau se compose de deux femmes pensionnées, un homme pensionné et une mère de famille.

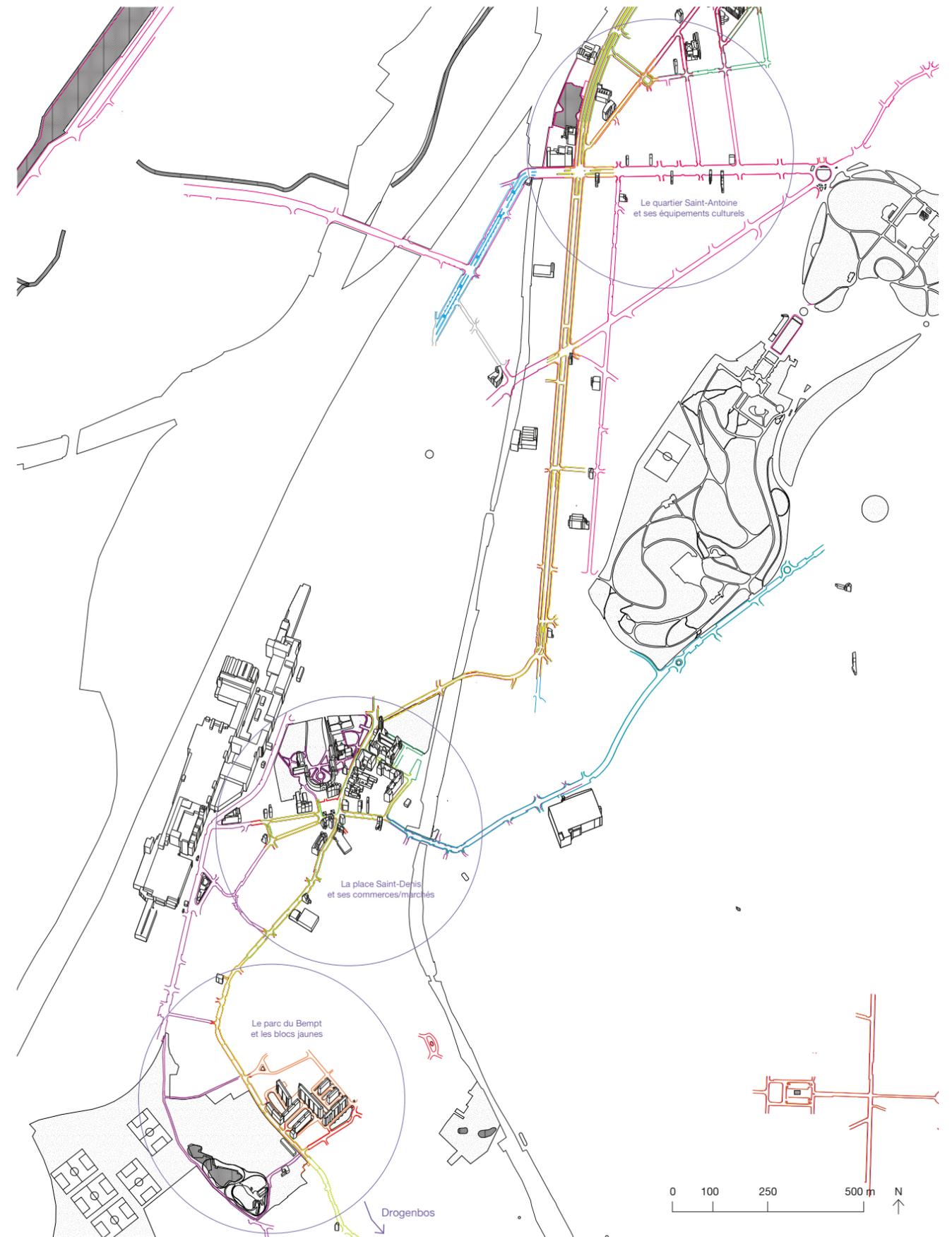
- Habitat
- △ Lieux de rencontre
- Équipement
- Lieux de passage
- Trajet
- ☆ Point de repère
- × Lieux évités



IV Carte de synthèse

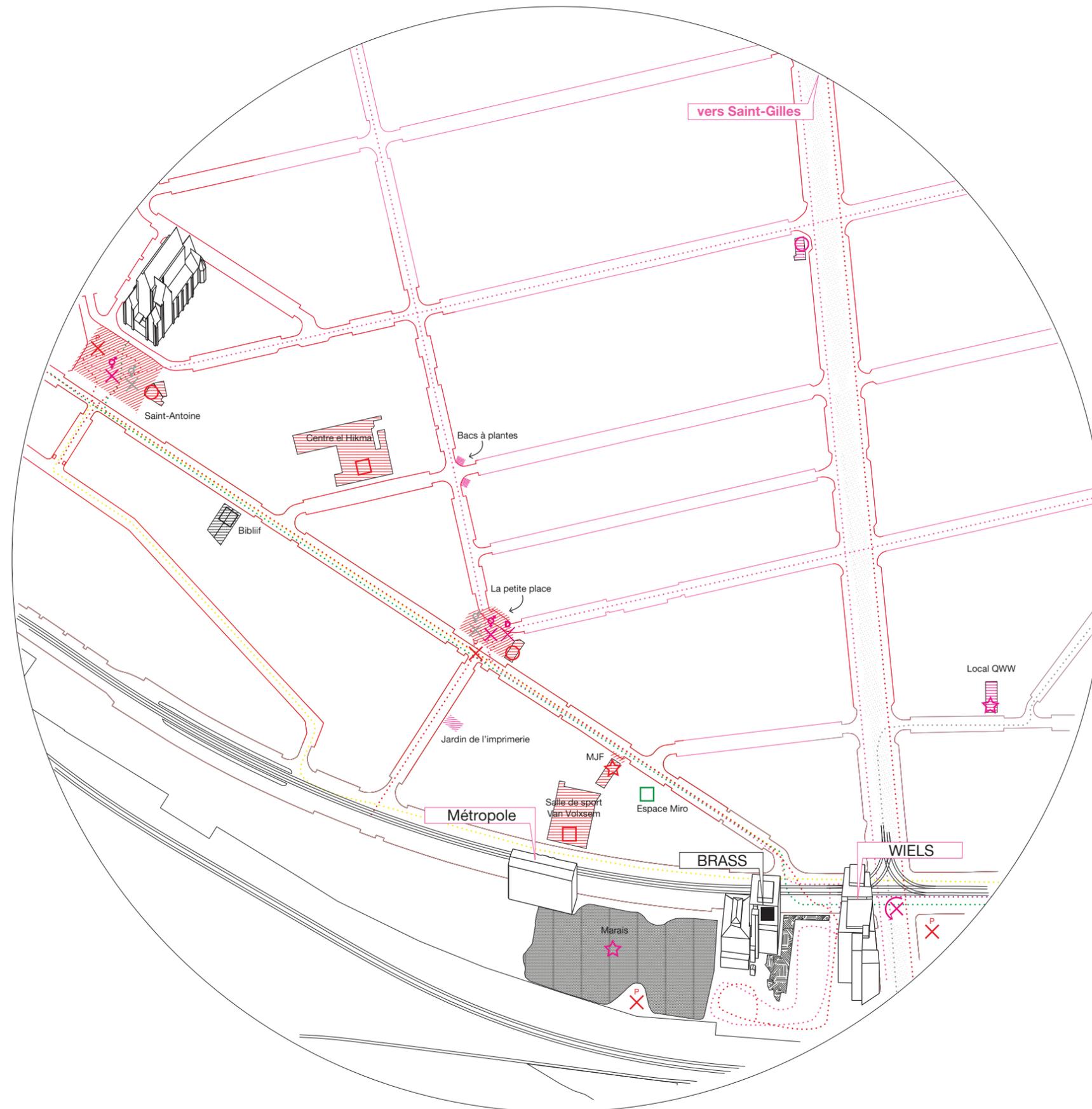
Cette carte croise les axes structurants et l'ensemble des lieux cités (bâtimens en 3D) des espaces de vie de chacun des huit groupes. L'axe structurant de la chaussée de Neestale, chaussée de Bruxelles et avenue Van Volxem a été identifié comme l'espace de mobilité qui articule les logiques de circulation des différents publics des ateliers cartographiques. Sur cet axe se situent les espaces verts et espaces publics où se croisent les différents groupes. Les locaux associatifs spécifiques à un ou deux publics se distinguent des équipements publics du secteur culturel qui sont également partagés par des publics venant d'autres communes bruxelloises. Les trois cercles représentent les centralités des espaces de vie croisés où se jouerait la plus forte coprésence entre les groupes d'habitants : le quartier Saint-Antoine et ses équipements culturels, la place Saint-Denis et ses commerces/marchés, le parc du Bempt et les blocs jaunes. Un tableau de synthèse permet une lecture horizontale du taux de fréquentation des lieux par les groupes des ateliers cartographiques.

- Axes structurants les espaces de vie :
- Les participants au Parcours Citoyen (Cairn et Omar Khayam)
 - Le Centre socioculturel Al Malak
 - Le Forum interregional des Femmes africaines
 - Le Quartier Durable Wiels (QuartierWielsWijk)
 - La Maison des jeunes de Forest (MJF)
 - Le Conseil de quartier du PCS Bempt
 - La Maison de quartiers des Primeurs (Une Maison en Plus)
 - Le Comité de quartier Saint-Denis
- Centralités des espaces de vie croisés
- Ensemble des lieux cités



V Zooms

Chacune des centralités identifiées sur l'axe structurant a fait l'objet d'une représentation plus détaillée des pratiques spatiales et des interactions entre les groupes. Les bâtiments repris en 3D constituent les points de repères principaux tandis que les symboles et couleurs caractérisent les qualités marquantes qu'un groupe a attribué spécifiquement à un lieu. Chaque lieu peut donc se voir attribuer différentes qualités en fonction des groupes.

**Groupes**

Les participants au Parcours Citoyen (Cairn et Omar Khayam)
 Le Centre socioculturel Al Malak
 Le Forum interregional des Femmes africaines
 Le Quartier Durable Wiels (QuartierWielsWijk)
 La Maison des jeunes de Forest (MJF)
 Le Conseil de quartier du PCS Bempt
 La Maison de quartiers des Primeurs (Une Maison en Plus)
 Le Comité de quartier Saint-Denis

Mixte

(les nuances de marron résultent du mélange des couleurs)

Fréquentation

- Equipements/services
- Commerces
- ▲ Espaces publics

Appropriation

- ★ Lieux de repère d'un groupe
- /// Occupation ou fréquentation collective et régulière

Isolement

- Bulles

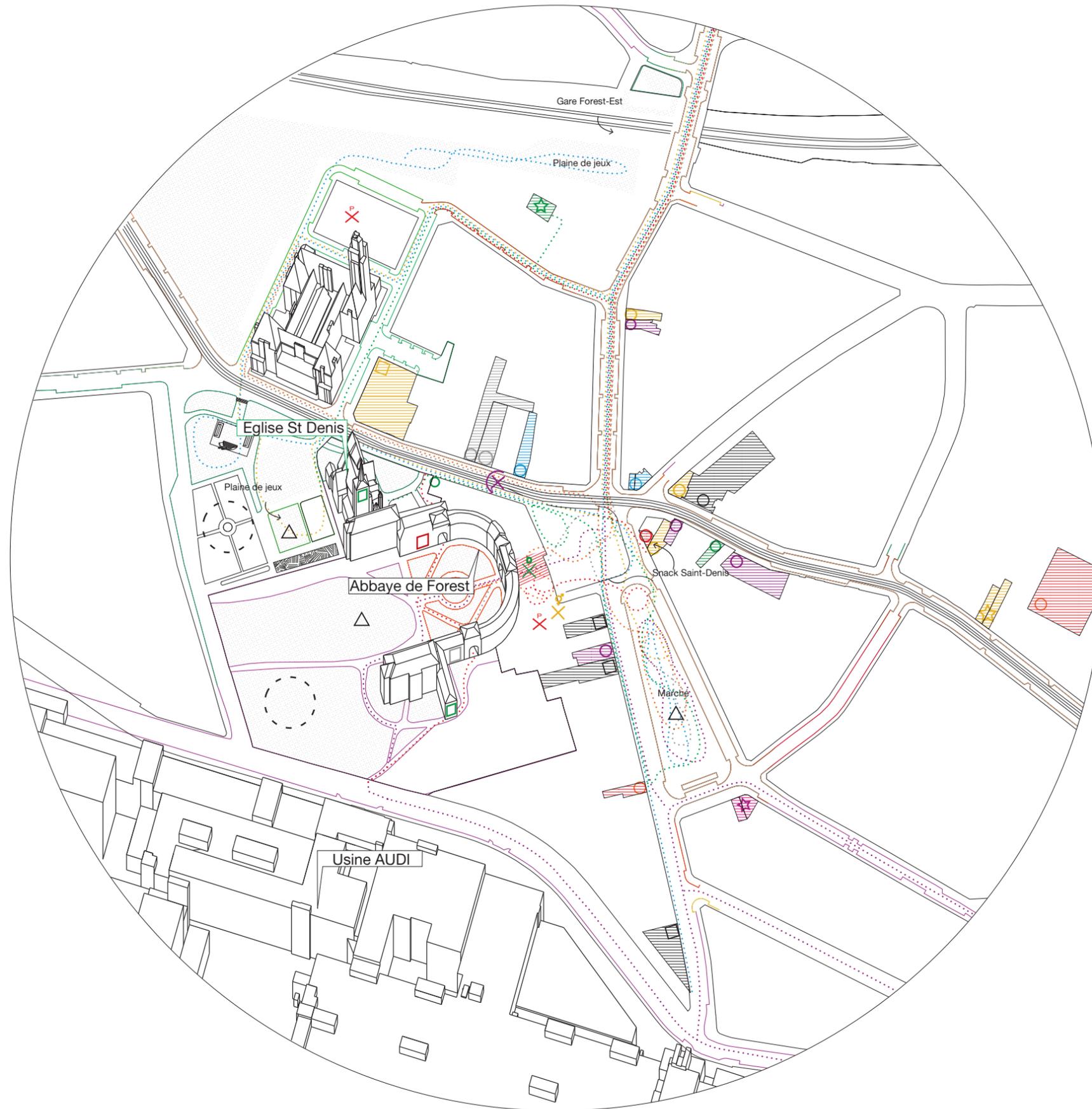
Tensions et évitements

- ⊗ dérangement (gêne, insécurité)
- ⊗ trafic autoroutier
- ⊗ rapports de genre
- ⊗ contrôles de police

Trajets

- Déplacements routiniers (hors tram)
- Lignes de trams et trains

Le quartier Saint-Antoine et ses équipements culturels. La rue de Mérode, qui relie la place Saint-Antoine aux nouveaux équipements de l'ancienne friche Wielemans-Ceuppens, est principalement occupée par les jeunes garçons de la Maison des Jeunes. Dans le quartier Saint-Antoine, le lieu de destination des jeunes filles est davantage la bibliif. Les membres du QWW occupent de façon plus marquée les rues perpendiculaires à l'avenue Wielemans-Ceuppens. Le pôle culturel Wiels-Brass constitue davantage pour eux un point de repère (WIELS). Le BRASS est un lieu fréquenté par la plupart des groupes à travers les activités de leur associations respectives. Les jardins et le marais de la friche apparaissent quant à eux comme un lieu de co-présence entre différents groupes d'habitants.

**Groupes**

- Les participants au Parcours Citoyen (Cairn et Omar Khayam)
- Le Centre socioculturel Al Malak
- Le Forum interregionale des Femmes africaines
- Le Quartier Durable Wiels (QuartierWielsWijk)
- La Maison des jeunes de Forest (MJF)
- Le Conseil de quartier du PCS Bempt
- La Maison de quartiers des Primeurs (Une Maison en Plus)
- Le Comité de quartier Saint-Denis

Mixte

(les nuances de marron résultent du mélange des couleurs)

Fréquentation

- Equipements/services
- Commerces
- ▲ Espaces publics

Appropriation

- ★ Lieux de repère d'un groupe
- ▨ Occupation ou fréquentation collective et régulière

Isolement

- Bulles

Tensions et évitements

- ⊗ dérangement (gêne, insécurité)
- ⊗ trafic autoroutier
- ⊗ rapports de genre
- ⊗ contrôles de police

Trajets

- ⋯ Déplacements routiniers (hors tram)
- Lignes de trams et trains

La place Saint-Denis et ses commerces, marchés, services et équipements publics. Lieu de destination quotidienne, la place Saint-Denis et ses commerces et équipements sont mobilisés par les différents groupes. Bien que la fréquentation des commerces soit polarisée, la place favorise la co-présence de leurs usagers en particulier les jours de marchés. Les jardins de l'Abbaye sont également utilisés par un grand nombre d'habitants tant pour sa plaine de jeux, ses bancs et porches comme « espace-refuge » et de rencontre (MJF), espace d'isolement ou encore espace de promenade (Comité Saint-Denis). Toutefois, ces espaces révèlent aussi des logiques d'évitement associées aux contrôles de police sur la place Saint-Denis (MJF), à une occupation genrée de l'espace (jeunes filles d'Al Malak), et à une image d'insécurité aux alentours de l'Abbaye (FIREFEC).

**Groupes**

- Les participants au Parcours Citoyen (Cairn et Omar Khayam)
- Le Centre socioculturel Al Malak
- Le Forum interregional des Femmes africaines
- Le Quartier Durable Wiels (QuartierWielsWijk)
- La Maison des jeunes de Forest (MJF)
- Le Conseil de quartier du PCS Bempt
- La Maison de quartiers des Primeurs (Une Maison en Plus)
- Le Comité de quartier Saint-Denis

Mixte

(les nuances de marron résultent du mélange des couleurs)

Fréquentation

- Equipements/services
- Commerces
- ▲ Espaces publics

Appropriation

- ★ Lieux de repère d'un groupe
- ▨ Occupation ou fréquentation collective et régulière

Isolement

- Bulles

Tensions et évitements

- ⊗ dérangements (gêne, insécurité)
- ⊗ trafic autoroutier
- ⊗ rapports de genre
- ⊗ contrôles de police

Trajets

- ⋯ Déplacements routiniers (hors tram)
- Lignes de trams et trains

Le parc du Bempt et les blocs jaunes. L'occupation du parc du Bempt polarise des rapports de genre contrôlés par la figure des « mères du quartier ». Les flux des groupes du Parcours Citoyen, du PCS Bempt et Al Malak se rencontrent (espace des trois fontaines, potager et plaine de jeux). Les mères se tiennent à proximité des espaces des jeunes filles, aux alentours de la plaine de jeux située au cœur du parc. Les terrains de sports sont eux davantage occupés par les jeunes garçons, ce qui induit chez les jeunes filles des stratégies d'évitement dans cette zone arrière du parc. On note encore le rôle d'attractivité du « Petit train » au Bempt pour des ménages forestois plus lointains ainsi que les stratégies d'évitement de la partie non-habitée des « blocs jaunes » associées à un sentiment d'insécurité pour ses habitants.

Mondes sociaux, espaces et relations de coexistence dans l'environnement d'un projet

Louise Carlier¹

Introduction

La ville est souvent approchée comme un milieu où se joue la coexistence entre une pluralité d'individus et de groupes, ses espaces publics constituant les lieux de leur rencontre et du côtoiement de citoyens étrangers les uns aux autres (Wirth, 1938; Joseph, 1998; Lofland, 1998). A Bruxelles comme dans d'autres villes, on observe pourtant une inquiétude grandissante auprès des acteurs de l'action publique quant aux processus de fragmentation et d'entre-soi qui reconfigurent les espaces urbains – processus analysés par ailleurs dans la sphère des sciences sociales². Cette situation, perçue comme problématique, est approchée dans le cadre bruxellois à partir des référentiels de la « fracture urbaine » ou de la « dualisation ». Différents dispositifs d'action publique sont mis en place, en vue de « connecter » les territoires et les milieux, de promouvoir leur rencontre, de renforcer la « mixité » et la « cohésion sociale » dans certains quartiers, de recréer du « lien social » dans les espaces divisés (Carlier, 2016; Berger & Van Hollebeke, 2017). Dans la ville, se multiplient les projets – à échelles et typologies variables – répondant à ces enjeux, qui peuvent être approchés comme des moyens par lesquels « équiper [la] vie ensemble » (Thévenot, 2004, p.125). Le projet de l'Abbaye peut être considéré sous cet angle : il est présenté comme la création

d'« un endroit ouvert à tous, où il fait bon vivre, propice aux rencontres », qui s'adresse « à la population dans son ensemble, dans sa diversité et ses spécificités (âge, origine, situation sociale, lieu de résidence, aspirations, envies, besoins...), afin que chacun puisse y trouver sa place et, à terme, des activités qui lui conviennent »³. Il s'articule à un Contrat de Quartier Durable, visant lui-même le réaménagement des différents espaces publics autour du projet, dans un périmètre plus large⁴, et qui répond également aux enjeux précités.

La réalisation de projets d'aménagement, et plus généralement la mise en place de politiques urbaines, peuvent être considérées comme l'organisation spatiale et matérielle des modalités de coexistence entre une pluralité de groupes et d'individus (Carlier et al., 2018). Si elles viennent nécessairement modifier les modalités de coexistence que ces espaces accueillent jusqu'alors, celles-ci font cependant peu souvent l'objet d'enquêtes préliminaires. L'action publique urbaine tend ainsi à mettre en place des dispositifs en vue d'équiper le vivre-ensemble ou d'apprêter la rencontre entre différents groupes, sans nécessairement se donner (ou avoir) les moyens de comprendre pleinement les modalités de leur coexistence dans ces espaces en projet et leur environnement.

1 Les différentes cartes et schémas présentés dans ce texte ont été réalisés avec l'aide précieuse de Pauline Varloteaux, que je remercie chaleureusement.

2 Voir notamment Lussault (2012), Donzelot (2004) ou Amin (2002).

3 Site de présentation du projet

4 Voir le texte de S. Deberasques dans cette publication.

Au sein du Metrolab s'est affirmé un intérêt partagé pour comprendre, saisir et représenter la dimension sociale des espaces, qui fut l'objet de différents séminaires et travaux⁵. Dans cette optique, Mathieu Berger a proposé le développement d'une « topologie sociale » des environnements urbains inspirée de travaux en psychologie environnementale, afin de saisir, d'analyser et de visualiser les « espaces de vie » de différentes entités coexistant au sein d'espaces urbains, en tenant compte des processus qui les configurent et de leurs modalités d'interaction (Berger, 2021)

C'est notamment dans cette perspective que la recherche collective a été mise sur pied : afin d'expérimenter une démarche d'enquête susceptible d'interroger et de rendre compte des modalités sociales et spatiales du vivre-ensemble dans l'environnement d'un espace en projet, en dialogue avec ceux qui le portent⁶. Nous nous sommes donc penchés sur les usages, expériences, pratiques, perceptions que s'en font différents publics qui y cohabitent aujourd'hui. Nous nous sommes attachés à comprendre leurs espaces de vie, et leurs relations de coexistence dans cet environnement partagé – dont les caractéristiques démographiques principales (taux d'emploi, taux de chômage, pourcentage de primo-arrivants ou de populations d'origine étrangère, etc.) sont similaires à celles de la région bruxelloise⁷.

L'approche écologique des relations de coexistence

Pour approcher ces questions, ce texte s'appuiera sur la perspective « écologique », qui s'est attachée à décrire et à analyser les relations de coexistence entre différents groupes sociaux au sein d'un même environnement (Burgess & Park, 1925 ; Wirth, 1945). Première école de sociologie urbaine, elle fut développée dans les années 1920 en prenant pour « laboratoire » la ville de Chicago, en menant un ensemble de recherches sur différentes problématiques urbaines, et en considérant l'enquête comme participant à leur résolution. « Melting-pot » en raison d'importants flux d'immigration (Grafmeyer & Joseph, 2004), la ville était alors marquée par une ségrégation très forte entre les communautés ethno-culturelles et « mondes sociaux » qui l'habitaient, par une distribution spatiale des populations dans des « aires urbaines » distinctes et juxtaposées, formant autant de « régions morales » (Strauss, 1960). La ville était représentée comme une mosaïque de petits mondes qui se touchent sans s'interpénétrer » (Park, 2004/1925, p.126).

Les espaces urbains sont pourtant, souvent, plus complexes ou « ambigus » (Joseph, 2007), plus hétérogènes et contrastés, et la coexistence peut prendre d'autres formes que celle de la juxtaposition. Dans la lignée de l'école de Chicago et tout en tenant compte de ces limites, A. Strauss considère que « la complexité spatiale et la diversité sociale de toute ville sont liées de façon extrêmement subtile. Les connexions méritent d'être analysées de près. Cela obligera à affronter un problème épineux :

5 Une école d'été fut notamment consacrée à ces questions (« L'espace de l'écologie humaine : de Chicago à Bruxelles », organisé en aout 2017 au Metrolab avec D. Cefai), dont les travaux seront publiés en 2020 (Berger M., Carlier L., Cefai D., Gaudin O. (eds), *L'écologie humaine. Une science sociale des milieux de vie*, Paris, à paraître aux éditions Creaphis). Dans ce contexte, différentes explorations cartographiques ont été menées par Mathieu Berger, Louise Carlier, Antoine Printz, Pauline Varloteaux et Sarah Van Hollebeke sur la « topologie sociale des territoires du Canal », à Bruxelles. Dans le cadre de ces réflexions sur la visualisation de la dimension sociale des espaces urbains, de nombreux échanges ont eu lieu avec P. Varloteaux autour des outils susceptibles d'être développés, y compris pour cette publication.

6 A ce propos, notons que nous avons tout au long de l'étude dialogué et collaboré avec les porteurs de projet (ainsi que rencontré tant le bureau d'architecture chargé de la rénovation de l'abbaye, et le bureau en charge de la participation). Voir le texte de Sarah Van Hollebeke dans cette publication.

7 Voir « Site 3 : Abbaye Cultural Project, Community and Participation », in Berger et. al. (2018), p.105.

comment les mondes sociaux urbains sont-ils liés à des aires spécifiques et aux rues des villes ? » (1960, p.167).

Pour cet auteur, aborder la question des relations des mondes sociaux à l'espace suppose de tenir compte des usages autant que des représentations et perceptions que ces mondes sociaux ont des différents espaces urbains. Partant de ces usages et de ces représentations, on peut alors dessiner les « orbites » des mondes sociaux dans la ville (l'« aire » qu'ils habitent et fréquentent selon leurs trajectoires), et considérer comment ils se rapportent à d'autres mondes. Strauss distingue principalement deux processus : la connexion (ou l'intersection) et la ségrégation (ou la séparation) entre ces mondes, à partir desquels il identifie deux types d'espaces opposés, tout espace se situant entre ces deux pôles (1960, p.176-178) :

- les *locales* (littéralement, les « lieux »), espaces fréquentés par une pluralité d'usagers, lieux de contact, où « les orbites de plusieurs mondes s'entrecroisent » (*intersect*) et où la ségrégation physique de ces mondes est minimale ;
- les *locations* (littéralement, les « emplacements »), rues et espaces habités et fréquentés par un petit nombre de personnes et de mondes sociaux, caractérisés par des espaces exclusifs à certains d'entre eux. Dans ces espaces, où peu de mondes sociaux d'entrecroisent et où le passant qui s'y aventure se sent extérieur ou étranger, la ségrégation physique des mondes sociaux est maximale. Les « régions morales » de Chicago correspondent à cette description.

Lyn Lofland, qui développera une approche sociologique des espaces publics urbains dans la lignée de Chicago, reprendra cette distinction entre *locales* et *locations* et considérera qu'à ces deux types d'espaces correspondent des relations sociales distinctes : les *locales* accueillent le « domaine public », caractérisé par des relations entre individus qui ne se connaissent pas, tandis que les *locations* accueillent le « domaine communautaire »,

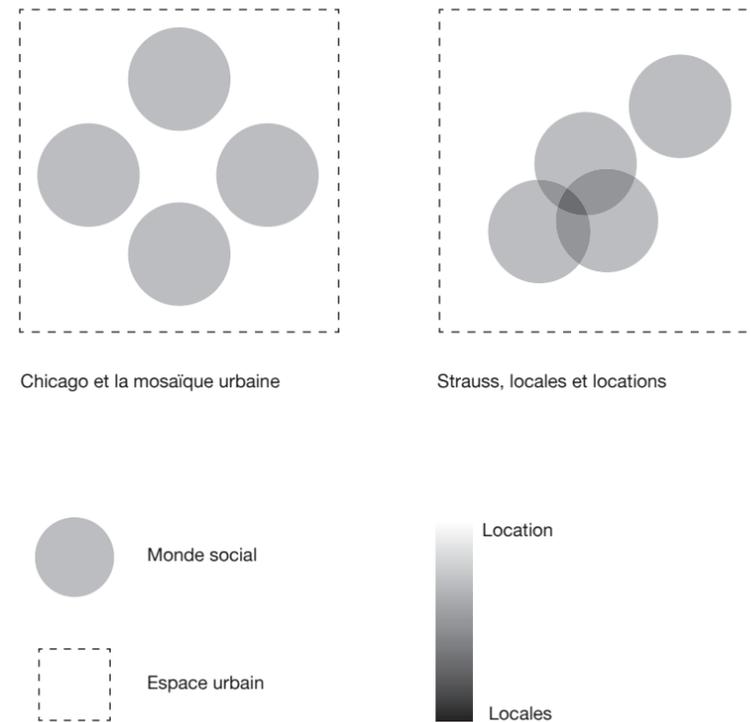
celui des relations d'interconnaissance. Ce sont des espaces où « l'entrée et le comportement sont surveillés et contrôlés de manière à réduire la possibilité d'interactions inconfortables, gênantes ou menaçantes » (1998, p.230).

Pour Lofland, seuls les lieux accueillant le domaine public, où les mondes sociaux s'entrecroisent, peuvent contribuer au « vivre-ensemble », au développement du « cosmopolitisme », ou d'une « tolérance positive », qui suppose de « faire avec un autre » pleinement vu, perçu, et dont les différences sont reconnues (1998, p.263) – la « tolérance négative » renvoyant quant à elle « la capacité de faire avec l'autre » parce que cette différence n'est pas perçue, que les mondes ne sont pas en contact (*out of sight, out of mind*), et qu'ils se maintiennent chacun dans des enclaves homogènes (1998, p.259).

Nous partirons de ce cadre d'analyse rapidement présenté pour approcher les modalités sociales et spatiales de la coexistence dans l'environnement du projet considéré. Pour ce faire, nous considérerons les publics rassemblés lors des ateliers comme des « mondes sociaux » (Cefai, 2015), bien que cette analogie puisse paraître emphatique. Un monde social existe par la communication entre ses participants ; il est orienté vers de mêmes foyers d'attention, rassemblé par des activités collectives prenant place en certains lieux – un monde social peut être plus ou moins organisé ou institutionnalisé. Un monde social s'ancre de façon spécifique dans l'environnement : « tout monde social est une niche écologique » (2015, p.34) : il engendre son propre milieu de vie, selon les ressources et les contraintes disponibles dans son environnement ; de même qu'un certain « sens de l'appartenance et une conscience de vivre ensemble, ou au moins de faire les choses ensemble » (ibid., p.2). Leurs membres partagent des façons de faire, d'habiter, d'être, de voir et de sentir.

Les cartes produites lors des ateliers cartographiques ont permis d'esquisser les contours des espaces de vie propres aux différents publics rencontrés, que nous considérerons pour cette analyse comme

Figure 1.
Schématisation théorique



autant de mondes sociaux cohabitent dans le bas de Forest. Comment se jouent les processus de connexion et de ségrégation entre les mondes investigués dans le territoire pris comme cas d'étude ? Quels sont les espaces qui fonctionnent comme *locales*, selon des processus de connexions, ou comme *locations*, selon des processus de ségrégation ? Quels sont les lieux qui accueillent le « domaine public », et comment s'y jouent les relations de coexistence entre les mondes ?

Processus de ségrégation et processus de connexion

Les espaces de vie propres à chaque monde social investigué se dessinent à partir des lieux quotidiens (domicile, commerces, services et équipements, écoles, espaces de travail, d'activité sociale, lieux de rencontre),

reliés par un ensemble d'axes et de voies dessinant un réseau entre ces lieux. S'ils ont chacun été analysés en propre⁸ (voir les cartes collectives du chapitre deux p.35-51), il s'agit ici de les considérer ensemble. La carte de synthèse (reprise également au chapitre deux p.54-55), qui reprend l'ensemble des espaces de vie, fait ressortir les modalités spatiales de coexistence entre les mondes sociaux à l'échelle du territoire investigué, que l'on peut schématiquement approcher à partir des processus de connexion ou de séparation observées. Certains lieux, où les espaces de vie s'enchevêtrent, assurent le contact entre différents mondes – les espaces publics que constituent certaines voiries, places publiques, parcs, ainsi que certains équipements publics. La place Saint-Denis, espace pris comme point de

8 Voir la brochure « Ethnographie du bas de Forest » : <http://www.metrolab.brussels/medias/1550066305-ethnographie-basdeforest-web.pdf>

départ de l'étude, figure du même coup comme le foyer vers lequel convergent l'ensemble des mondes investigués. Ces lieux, qui fonctionnent comme *locales*, accueillent une diversité de citoyens dans des conditions de coprésence – celle-ci se jouant différemment, on y reviendra, selon qu'elle prenne place dans le cadre du déplacement, de la fréquentation d'un équipement commun, de l'occupation d'une place ou d'un parc. Différentes modalités de coprésence s'observent en effet dans les espaces publics urbains, selon les usages et les relations qu'ils accueillent, et leurs qualités spatiales (Carlier, 2018). Nous considérerons, pour la suite de l'analyse, les espaces publics que constituent l'axe Van Volxem/Chaussée de Neerstalle, et les deux espaces de connexion qu'ils relient qui sont la place Saint-Denis et le parc du Bempt (voir les « zooms » dans le chapitre deux p.61-67) ; nous interrogerons la façon dont le « domaine public » y prend place.

D'autres espaces, à l'inverse, semblent plus spécifiques à certains mondes et marqués par des processus de séparation entre espaces de vie – ils renvoient plutôt à des *locations*, accueillant le « domaine communautaire », celui des relations d'interconnaissance. Dans ce cas, les pratiques spatiales des mondes divergent, et maintiennent la distance voire la séparation entre ceux-ci dans l'environnement. L'impression est d'ailleurs largement partagée que *les gens ne se mélangent pas*⁹ dans le Bas de Forest.

Les usages distincts d'un même environnement par les différents mondes qui y cohabitent (comme les types d'équipements et de commerces fréquentés), de même que leurs modes de déplacement, permettent de comprendre la différenciation des espaces de chacun. Mais cette séparation des espaces de vie est également produite par des pratiques qui visent plus explicitement à contrôler certaines présences, à se préserver du contact en évitant certaines figures embarrassantes ou menaçantes (Lofland, 1998). On observe ainsi que les lieux appropriés par les uns peuvent être évités par d'autres. Ces pratiques d'évitement renvoient

plus largement à des rapports de genre, à des rapports intergénérationnels, ou à des rapports culturels à l'espace dissonants. Les participants font ainsi part de pratiques nourrissant des processus de mise à distance et de ségrégation, qui contribuent à définir en négatif, la géographie et les contours de leurs propres espaces de vie, et qui entravent les possibilités de coprésence et d'interaction dans les espaces publics urbains.

Ce sont ces pratiques et les processus de ségrégation les plus saillants dans le territoire investigué, sur base des ateliers, qui seront maintenant analysés, avant d'aborder les pratiques et relations qui se jouent dans les lieux de connexion entre espaces de vie – ceux qui accueillent le domaine public. De cette façon seront approchées les modalités de coexistence entre les différents mondes sociaux investigués, en focalisant strictement sur l'axe et les trois centralités précitées et en considérant tant l'échelle des espaces de vie, que celle de lieux plus spécifiques.

Processus de ségrégation

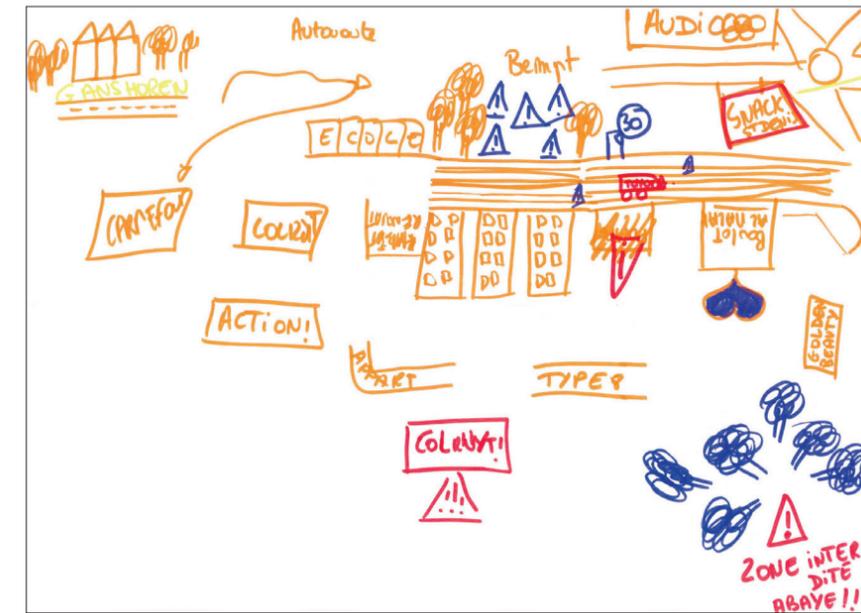
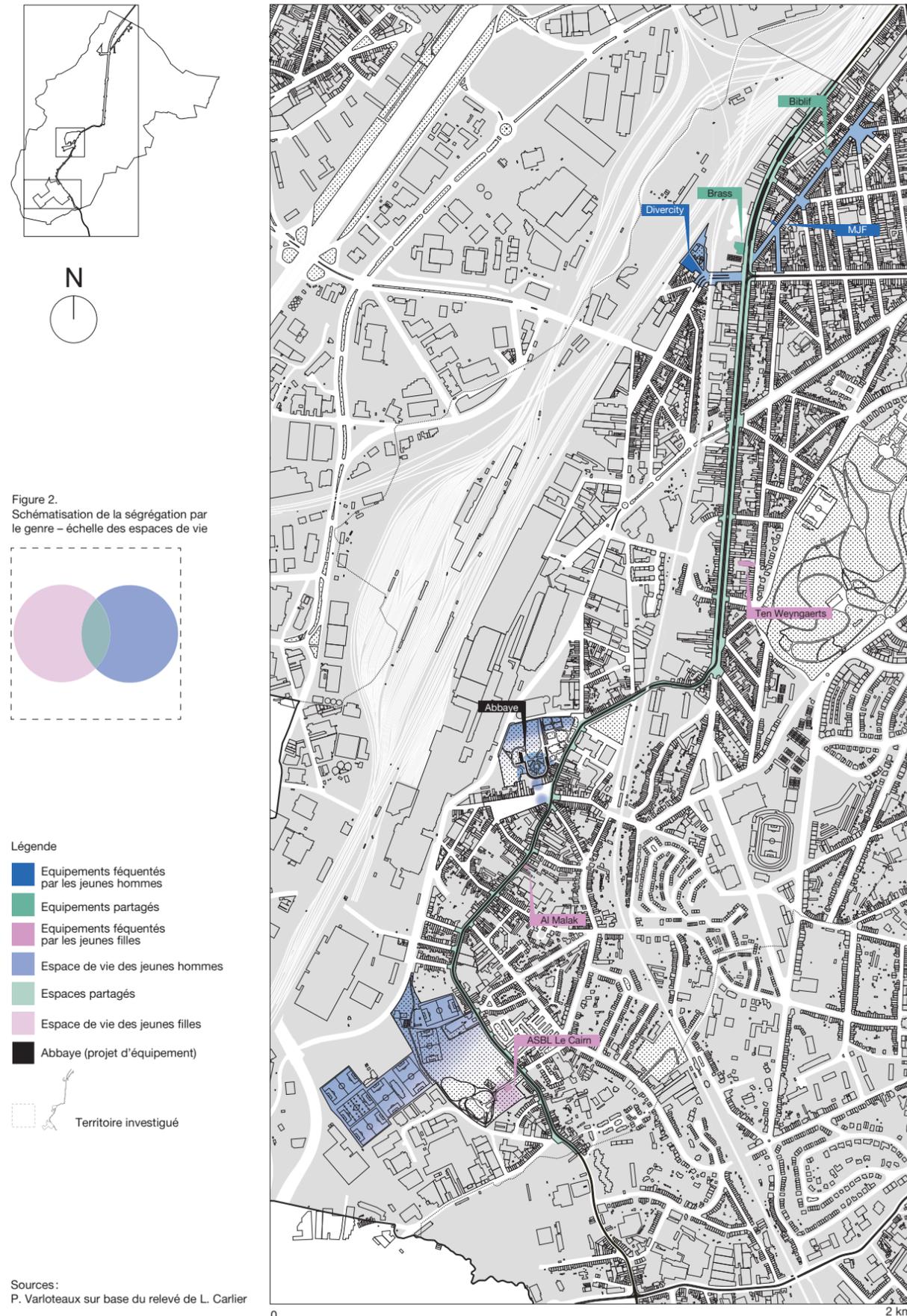
La séparation des espaces de vie entre les mondes sociaux investigués, dans le territoire concerné, est principalement liée à deux processus de ségrégation : la ségrégation par le genre, et la ségrégation par le contrôle policier.

La ségrégation par le genre

L'espace de vie des jeunes filles de culture musulmane est directement modelé par les rapports de genre et le contrôle social et communautaire dont ils sont l'objet. Elles évitent soigneusement les places et lieux occupés par les jeunes hommes, à tel point que si l'on force le trait, l'espace de vie des premières se présente comme le négatif de celui des seconds.

Les jeunes hommes de culture musulmane ont pour lieux de regroupement principaux des places publiques ainsi que des maisons de jeunes – celle de la rue de Mérode constitue à cet égard *le QG : c'est la base, c'est la centrale, c'est le bercail*. Si celles-ci sont des bâtiments fermés, la présence des jeunes déborde cependant sur la rue.

9 Les extraits en italiques sont issus des participants aux ateliers et des entretiens.



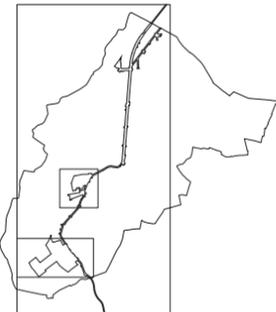
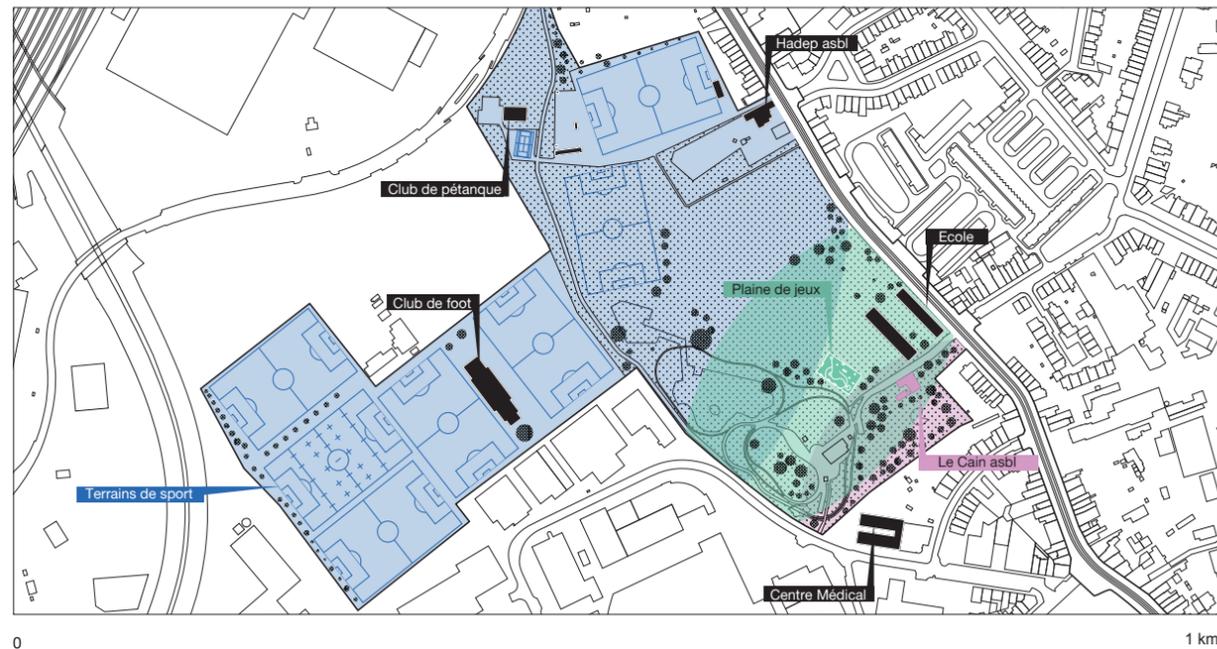
Carte individuelle d'une jeune fille d'Al Malak, reprenant les espaces « interdits »

Les jeunes « occupent » l'espace public, en nombre, et s'y rendent du même coup fortement visibles – à défaut, de leur point de vue, d'espace extérieur ou d'équipement sportif, notamment, répondant à leurs besoins. A l'inverse, les jeunes filles de culture musulmane ont pour lieux de regroupement des espaces repliés; elles se retrouvent au domicile de l'une ou de l'autre, ou dans des espaces associatifs plus fermés. Leur présence se prolonge peu dans les espaces publics alentours (tout en déterminant leur fréquentation éventuelle de ceux-ci), qu'elles utilisent principalement comme espaces de transit, et où elles évitent de s'arrêter en raison même de l'occupation qui en est faite par les jeunes hommes. Elles s'y rendent ainsi peu visibles; à la survisibilité des premiers dans les espaces publics répond la sous-visibilité des secondes.

Les jeunes filles évitent ainsi toute une série d'espaces publics, comme la place Saint-Denis: *Nous on est du côté du Bempt et eux du côté place Saint-Denis, j'irai pas là-bas. Eux c'est les garçons. Eux c'est le danger. Les gars du quartier.* Cette division genrée des espaces répond au poids de certaines règles de la communauté. Ainsi, une jeune fille dira *c'est pas qu'ils sont méchants, c'est tous des copains de mon cousin. Mais*

mon cousin il leur a dit, si vous la voyez faire n'importe quoi vous me le dites. Puis il va le dire à mon oncle qui va le dire à mon père. Dès lors, ces deux mondes évitent de se croiser par peur des commérages et du contrôle social, important dans le quartier. Comme le montrent les illustrations ci-contre, leurs lieux de vie sont ainsi disjoints l'un de l'autre. Ils se croisent essentiellement dans les espaces publics de circulation (la ligne de tram), dans des commerces partagés, comme le fameux snack de la place Saint-Denis, qui représente un *lieu culte*, le *sang* pour les unes comme pour les autres; ainsi que dans certains équipements publics, scolaires (quand ils fréquentent les mêmes établissements) ou culturels, comme la bibliothèque communale.

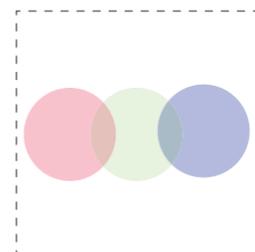
Le parc du Bempt est un des rares espaces publics ouverts, accueillant un autre usage que celui de circulation, où ces deux publics se rendent coprésents: il accueille en son sein une plaine de jeux, où se regroupent enfants et parents, principalement les mères du quartier. La présence de ces dernières permet la régulation et le contrôle des rapports de genre. Le parc se divise alors entre l'espace occupé par les filles, du côté du Cairn où elles se rendent pour certaines activités, et l'espace occupé par les



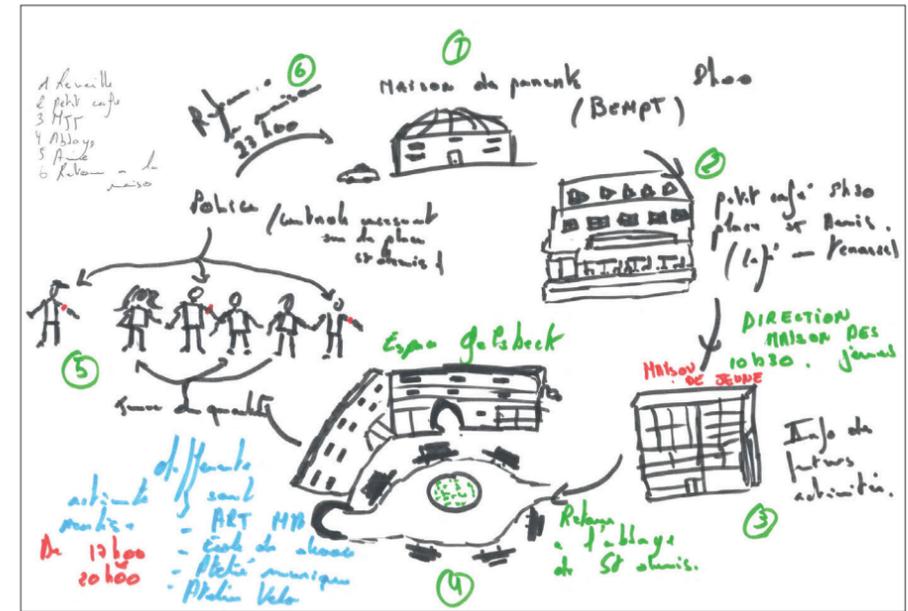
Légende

- Espace de vie des jeunes hommes
- Espace de vie des jeunes filles
- Espace occupé par les mères
- Equipement
- Territoire investigué

Figure 3. Schématisation de la ségrégation par le genre – échelle de l'espace public



Sources : P. Varloteaux sur base du relevé de L. Carlier



Carte individuelle d'un jeune de la MJF

garçons, vers les terrains de sport: *ici c'est surtout les filles d'un côté et les garçons de l'aaaaautre côté*. Comme le montre la carte, l'espace des premières se présente comme un espace « résiduel » largement déterminé par les espaces occupés par les seconds, dont l'ampleur est bien plus conséquente. Au milieu des deux, se tiennent les mamans qui veillent et qui *disent de faire bien attention*. L'espace qu'elles occupent constitue un espace « interstice » (Simmel, 1998/1908, p.683), défini par Simmel comme un espace intervalle qui assure une fonction de séparation entre deux groupes, et qui leur permet d'être coprésents au sein d'un même espace sans communiquer et sans devoir franchir la frontière qui délimite leurs espaces progressivement comme le montrent les illustrations ci-contre.

On retrouve le même type de pratiques spatiales chez les femmes de la génération précédente, dont l'espace de vie est également déterminé par les rapports de genre; elles évitent certains espaces publics pour des raisons similaires – principalement les places où se trouvent de nombreux salons de thé rassemblant les hommes de leur communauté (comme les places Orban et Saint-Antoine): *direct si on te voit cela fait parler les gens*. Elles se retrouvent,

avec leurs enfants, principalement dans les plaines de jeux – espaces certes publics mais aménagés de manière à protéger ceux qui les occupent par différentes formes de clôture assurant la mise à distance requise.

La ségrégation par le contrôle et la surveillance

Un autre processus de ségrégation, plus structurel, intervient dans la séparation des espaces de vie observée: il s'agit dans ce cas des contrôles de police opérés pour réguler la présence des jeunes dans les espaces publics, largement abordés lors des ateliers avec ces derniers. Ces contrôles influent fortement sur les limites de leur espace de vie, en déterminant les zones où leur liberté de mouvement s'arrête en raison des contrôles de police qu'ils craignent de subir s'ils s'y rendent.

Les lieux qu'ils occupent ne sont pas pour autant épargnés de l'éventualité du contrôle. Ainsi, la place Saint-Denis, qui est le cœur névralgique de leur espace de vie – *Je traîne à Saint-Denis, je mange, je pleure à Saint-Denis* dira l'un des participants – est un lieu où les contrôles policiers sont très fréquents: *A partir de 21h, ça commence les contrôles de police, tous les soirs. Ils kiffent la place Saint-Denis.*

Les contrôles de police à leur égard seraient justifiés par la gêne que provoquerait leur présence pour d'autres publics : *A vrai dire, à chaque fois qu'on se fait contrôler, la raison qu'ils nous donnent, c'est que les habitants du quartier sont dérangés par notre présence, qu'on traîne là, qu'on rigole fort, qu'on joue là.* La gêne qu'ils suscitent est renvoyée à leur modalité d'occupation de l'espace, qui s'écarte des attendus à l'œuvre dans les espaces publics urbains – prévus pour faciliter la circulation du passant en vertu du principe d'accessibilité (Joseph, 1998). En effet : les jeunes « traînent », stationnent plus qu'ils ne circulent ; en l'occupant, ils s'approprient l'espace et contrarient son accessibilité ; ils s'y présentent en nombre bien plus que comme individus. Ils y sont perçus comme figure d'incivilité et d'insécurité, suscitant une méfiance dans les relations en public. Pour plusieurs personnes plus âgées ayant participé aux ateliers : les espaces que les jeunes occupent sont perçus comme peu hospitaliers, parce que ces derniers sont considérés comme *dangereux*. Une participante dira : *Quand il y a du monde et qu'il y a des gens âgés, il n'y a pas de souci mais quand il y a les jeunes, je ne reste pas là, j'ai peur d'être fusillée, égorgée. [...] Je ne vais pas au marché très tard, à 20h30 je dois être chez moi, ma fille me dit « rentre ! » [...] Les jeunes ne sont pas là tout le temps mais mentalement ils sont là.* Certaines d'entre elles évoquent avec une pointe d'ironie ce sentiment d'insécurité qui est plus le fruit d'un penchant paranoïaque que le résultat d'une expérience malheureuse : *je sais qu'ils ne me feront rien hein mais... écoutez, la vie c'est comme ça hein, on a peur quelque part, à mon âge on peut vous bousculer, ou quelqu'un peut avoir des mauvaises intentions.* Pour ceux qui perçoivent la présence des jeunes comme menaçante, les contrôles de police sont alors considérés comme un moyen de leur rendre la place plus sécurisante, la surveillance des uns

devenant une condition à la présence de l'autre : *c'est vrai qu'ici il y a un moment il y avait personne qui descendait dans cette place. Mais maintenant je crois que la police elle a un peu travaillé là, un peu nettoyé, et les gens ils commencent petit à petit à descendre vers la place Saint-Denis.*

Pour les jeunes, la gêne que suscite leur présence ne représente qu'un prétexte : *Si un habitant passe et lui dit bonjour, le jeune va lui répondre bonjour. Si un caddy est lourd, qu'elle soit belge, marocaine ou portugaise, le jeune il se lève et va l'aider. Ils nous connaissent depuis qu'on est petits. Donc, tu vois, il faut bien trouver une excuse.* Ces contrôles seraient plutôt l'expression d'une discrimination ethno-raciale : *[les membres de la brigade] aiment bien nous intimider et nous narguer. [...] On leur a déjà demandé pourquoi ils faisaient ça et ils nous disent « on n'est pas tous les mêmes ».* Ils s'opèreraient sur base du phénotype, la couleur de peau, combiné à un style vestimentaire : *Je vais t'expliquer pourquoi, c'est simple. Par exemple, Charles, Michel et Paul, ils vont venir s'asseoir place Saint-Denis toute la journée, jamais ils [les policiers] vont oser leur demander une carte d'identité. [Par contre], Il y a Abdel, Hamas et Mohammed sur la place, dans l'heure, ils passent une fois, deux fois et puis ils sont là : « allez tout le monde descend, enlève ta veste, tes chaussures, enlève ça, etc. »*

Ces contrôles marquent le caractère indésirable de leur présence et viennent nourrir un sentiment d'exclusion à un lieu pourtant central dans leur espace de vie, en dépit de l'absence d'équipement qui y soit prévu à leur égard – ces contrôles venant du même coup redoubler la difficulté d'y prendre place¹⁰. Qu'ils aient été éprouvés ou qu'ils soient anticipés, ces contrôles dessinent les limites de leur espace de vie – comme le montrent les illustrations ci-contre.

10 A ce propos il est important de considérer un élément important : durant les années 1970, l'ancienne Maison des Jeunes de Forest était installée sur la place Saint-Denis, qui était un lieu central du travail communautaire réalisé avec les jeunes du quartier ; en 1998, elle dû quitter les lieux, ce qui ne fut pas sans soulever de controverses, et une banque s'installa dans le bâtiment. Le projet de réaffectation de l'Abbaye prévoit aujourd'hui d'intégrer un espace pour la Maison de Jeunes, ce qui n'était pas le cas au départ du processus de mise en œuvre du projet – les ateliers cartographiques menés ont contribué à mettre en évidence l'importance de donner une place à ce public qui n'était jusqu'alors pas pleinement inclus dans le projet, en dépit de sa présence importante dans les espaces environnants.

Ces contrôles déterminent également les lieux plus spécifiques qu'ils occupent dans les espaces publics. Lorsqu'ils occupent la place Saint Denis, l'espace de prédilection des jeunes se situe près des porches, et se prolonge sur les bancs du jardin de l'abbaye. Ces lieux leur permettent « de voir sans être vu », de se cacher tout en ayant l'œil sur le quartier (notamment pour surveiller l'arrivée de la brigade). Au-delà de cet espace spécifique, lors de l'atelier cartographique, ceux-ci sont revenus sur l'ensemble des quartiers qu'ils percevaient comme *interdits* – zones aux contours flous, tel « le haut de Forest ». Ils craignent les arrestations et les regards suspicieux que leur présence pourrait susciter dans des quartiers résidentiels où ils n'auraient pas de raison valable de se trouver, de circuler : *« Si ce n'est pas pour aller voir une copine, on va jamais dans le haut de Forest. On n'y va pas parce qu'on a rien à y faire et s'est mal vu par les habitants, et surtout par la police. Ils n'ont pas l'habitude de groupe de jeunes, donc il y a encore plus de contrôle de police. »* Dès lors, ces contrôles les assignent à certaines zones où leur présence est acceptée sous la condition d'une surveillance ; et préservent aussi d'autres espaces de la présence de ce monde perçu comme indésirable – *y'a pas de jeunes là-haut...* Notons qu'ils renforcent du même coup le clivage social entre le « bas » et le « haut » de Forest, qui fonctionne dans l'imaginaire d'une grande partie des participants.

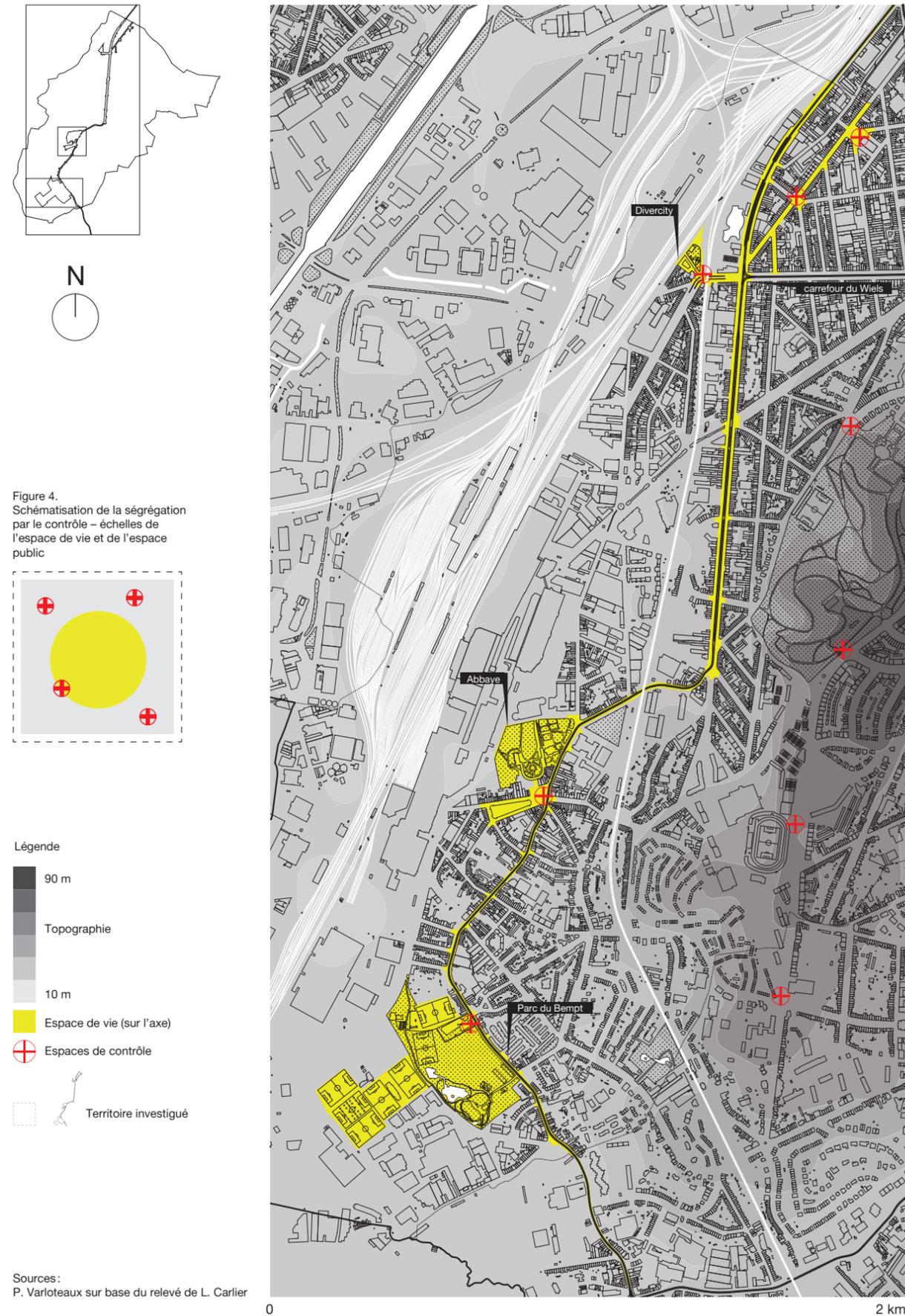
Processus de connexion

Si l'on observe les cartes issues des ateliers, on peut dégager différents espaces d'entrecroisement des espaces de vie des mondes sociaux investigués, qui accueillent dès lors leur coprésence et potentiellement le « domaine public » (Lofland, 1998). Ils renvoient à des types d'espaces publics qu'il convient de distinguer en raison des pratiques et relations différentes qu'ils accueillent.

Un premier type d'espace public de coprésence renvoie aux axes de communication, comme l'avenue Van Volxem, le carrefour du Wiels, ou la chaussée de Neerstalle. Ces axes de circulation où se superposent les espaces de vie et s'entrecroisent les différents mondes sont utilisés dans une logique de passage : la coprésence s'y réduit au croisement, éphémère. Ils sont évoqués dans les discours des participants comme des trajets, et ne sont l'objet d'une attention particulière que lorsqu'ils perçus comme chaotiques et insécures, que l'aisance du mouvement est entravée. Aucun participant n'est revenu sur les relations de coexistence qui s'y jouent, qui paraissent du même coup secondaires et insignifiantes. Dans ces espaces de coprésence éphémère, liée aux pratiques de mobilité, ces relations renvoient principalement à une indifférence réciproque – on retrouve à l'œuvre le principe de « l'inattention civile »¹¹ régulant les relations en public selon E. Goffman (2013). Ces lieux s'inscrivent dans une logique de circulation. Cet axe de mobilité est celui sur lequel se greffent les équipements publics partagés autant que les différents « emplacements » des mondes étudiés – si l'on considère les locaux associatifs comme tels (lieux spécifiques à un monde, où la présence suppose d'en être membre, où les relations engagent une interconnaissance).

Un second type d'espace public de coprésence renvoie aux parcs et espaces verts, lieux de promenade, de repos, de rendez-vous ou de solitude recherchée, où la coprésence s'opère dans des conditions de faible densité et des espaces de taille généreuse. On s'y rend pour être dans sa « bulle » ou retrouver ses proches et ses pairs. Ces lieux de coprésence fonctionnent selon une logique de dispersion. Les espaces verts permettent une simultanéité des usages sans contrainte de promiscuité, à l'inverse des places ou des espaces publics de plus petite échelle.

11 Goffman la définit comme suit : « Une première personne donne à une seconde personne suffisamment d'informations visuelles pour lui montrer qu'elle a reconnu sa présence (et cette dernière admet ouvertement l'avoir vue), mais l'instant suivant, elle retire son attention afin de signifier que cette seconde personne ne constitue pas une cible particulière de curiosité ou ne fait pas partie de ses plans. » (2013, p.74).



Ces derniers correspondent à un troisième type d'espace public de coprésence, qui combine différentes fonctions (mobilité, commerciale, administrative, religieuse,...) et qui accueille une pluralité d'usagers dans un régime de proximité et de densité plus prononcées. Ainsi en est-il de la place Saint-Denis, point de départ de cette recherche. Autour de la place, où convergent différentes lignes de tram et de bus, on trouve une diversité de commerces, de services publics (administration communale, maison de l'emploi, poste, CPAS, maison médicale...), d'associations, d'équipements publics (crèches, écoles), une église, une mosquée... la place se prolonge vers les jardins de l'abbaye, lieux de promenade et de repos, autant que de jeux pour les enfants (une plaine de jeux jouxte l'église). Les différents publics y déploient des usages variés, et s'y rendent tant pour les nécessités de la vie quotidienne, que pour se retrouver ou se poser. C'est le seul espace public, dans le territoire investigué, qui met en contact les différents mondes dans une certaine simultanéité, densité et promiscuité, et sur un temps plus conséquent que celui du passage. Dans ces situations

la coprésence se fait plus éprouvante et requiert une logique d'accommodation (Carlier, 2020) – ce sont ces accommodations sur lesquelles on proposera ensuite de porter l'attention.

Enfin, notons un dernier type d'espace de coprésence que représentent les équipements et services publics, bien que ces derniers ne soient pas des espaces ouverts et accessibles à tous, contrairement aux espaces précités. Ces équipements peuvent également fonctionner comme sites de contact entre différents mondes sociaux. L'école – ainsi que la crèche – y tient à ce titre une place privilégiée, lorsqu'elle intègre un public mixte, d'un point de vue socio-économique et ethno-culturel, parce qu'elle est un lieu de contact répété. Si les enfants en fréquentent d'autres issus d'une pluralité de milieux, ce n'est pas pour autant que ce type d'équipement est le support d'un « mélange » au niveau des parents : *Est-ce que les parents se mélangent ? non, ça, ça ne marche pas ! En fait, ce que je me rends compte, c'est que les gens avec qui les enfants se lient, et donc les parents se lient, ce sont ceux qui ont le même profil sociologique et socio-*

culturel. Et donc, même s'il y a de la mixité dans l'école, ça ne marche pas! Dans le sens ou euh... Oui, de la bienveillance, quelque chose comme ça, on dit bonjour et tout mais il y a très vite, je trouve et moi ça me gêne un peu, des clans qui s'établissent par eux même et qui s'expliquent par des facteurs religieux, socio-culturels et autres. Ils n'en restent pas moins que ces équipements publics, lorsqu'ils intègrent une mixité ethno-culturelle et sociale, fonctionnent comme lieu de contact entre les groupes – et, comme le montre le cas de l'école, si ce contact ne se prolonge pas dans une relation d'affinité, il n'en est pas moins le support d'une « bienveillance » réciproque¹².

Si l'on reprend la carte de localisation des associations socio-culturelles (p.26-27), on voit que le premier type d'espace, constitués par les axes de circulation, relie les autres types d'espaces (espaces verts, places publics, équipements).

L'expérience du « domaine public »

Les analyses cartographiques montrent que la place Saint-Denis jouit d'un statut particulier dans les pratiques spatiales des mondes sociaux investigués : lieu d'intersection de leurs espaces de vie des différenciés, elle accueille leur coprésence dans des conditions de promiscuité, sur un mode qui n'est pas celui du passage éphémère (comme c'est le cas pour les axes de circulation). Pour approcher l'expérience du domaine public dans le territoire investigué, nous considérerons les pratiques et les relations qui s'y jouent.

La coprésence de différents mondes au sein de cet espace est tout d'abord liée à la pluralité des fonctions qu'il accueille et

des usages qu'il rend possible : faire des courses, se rendre à la poste ou à différents services administratifs, aller au marché¹³ prendre un café, papoter sur les bancs, aller à l'Eglise ou à la mosquée située à proximité, emmener les enfants à la plaine de Jeux, se promener aux jardins de l'Abbaye... La place fonctionne autant comme un espace de passage pour différents usagers des services publics et des commerces – qui y prennent alors la figure de passants – que comme un lieu de rendez-vous pour différents publics, qui se distribuent de manière spécifique dans l'espace en s'appropriant certaines places, où s'ancrent leurs habitudes.

Certaines femmes que nous avons rencontrées, se retrouvent à la place Saint Denis lorsqu'elles font les courses : *on rencontre les voisins, on se dit « bonjour, ça va ? », on fait des commentaires sur le beau temps ; une autre participante dira c'est le centre névralgique Saint Denis. On va téléphoner, on va à la poste, on va faire les machins, on va s'asseoir, rien que pour prendre l'air, hein mamie ? il y a des bancs là c'est agréable.*

Si certaines ne prennent pas le temps de s'y poser, d'autres diront *on reste des heures à papoter* ; les bancs publics accueillent alors leurs conversations quotidiennes. Elles utilisent également les jardins, de même que la plaine de jeux, qui représentent des lieux où elles se rendent surtout avec leurs (petits) enfants.

Les pratiquants de l'église catholique se réunissent également sur ces bancs avant et après la messe, puis vont boire un café. Les personnes plus âgées profitent en journée des jardins, pour se poser, lire et prendre l'air, avant l'arrivée des jeunes, et se retirent une

fois ceux-ci arrivés. L'espace de prédilection des jeunes se situe près des porches de l'Abbaye, et se prolonge sur les bancs de ses jardins – les porches peuvent alors fonctionner comme une frontière, c'est-à-dire un « seuil », pour ceux qui les perçoivent comme une figure menaçante (*on ne franchit pas le porche*, dira l'un d'entre eux). Une fois que les « jeunes » arrivent, certaines personnes plus âgées partent : la succession des usages permet alors d'éviter les troubles que peut susciter le contact.

Toute une série de personnes isolées se retrouvent aux cafés et à leurs terrasses. Ils y forment un public d'habitues : *c'est toujours les mêmes, les mêmes, les mêmes. (...) Depuis quelques semaines on a changé les banquettes mais par exemple la banquette qui est là à côté, il y a eu le monsieur qui est encore là, tu le vois maintenant, il y avait le tissu abîmé ! son cul 27 ans là-bas.* Les cafés et leurs terrasses sont le lieu d'un lien social, d'un soin procuré tant par ceux qui viennent boire un café avec l'un ou l'autre, que par les serveurs/ses – *Ici la serveuse c'est être soignante, c'est infirmière, c'est psychologue, c'est tout ce que tu veux.* Les cafés de la Place Saint Denis accueillent aussi d'autres publics – ceux qui viennent au marché, ceux qui vont à l'Eglise, les ouvriers d'Audi... Ils peuvent fonctionner comme lieux de contact entre différentes catégories d'usagers ; mais ils peuvent aussi être des lieux qui suscitent l'embarras ou qui sont évités par d'autres publics¹⁴.

Une autre catégorie d'usagers, plus indéfinie, utilise également la place dans une logique de mobilité et de passage : ils la traversent sans s'y arrêter. Ces usagers n'éprouvent pas d'attachement spécifique pour cette place qui fonctionne comme un espace

public accessible, mais pas nécessairement hospitalier (ce n'est pas un lieu qui invite à y rester, notamment en raison de l'absence de café auquel ce public pourrait s'identifier, pour reprendre le terme d'un participant).

Hormis ce dernier public, les différents mondes se distribuent de manière spécifique dans l'espace, y tiennent certains lieux, comme le montrent les illustrations ci-contre. La place, qui fonctionne comme un véritable espace public de coprésence, est composée de différentes régions, de distinctes « bulles » accueillant des relations d'interconnaissance relevant du domaine communautaire (Lofland, 1998). La coprésence se trouve régulée par ces pratiques de distribution des places (Lussault, 2012) qui permettent de maintenir un « espacement » (Hall, 1971/1966, p.25), de respecter les frontières des « unités de participation »¹⁵ coprésentes et d'éviter les collisions (Goffman, 2013/1963, p.137). Chacun des mondes coprésents s'ancre dans cet espace partagé par l'appropriation de certaines places ; et ces logiques d'appropriation multiples semblent *in fine* le gage de leur coprésence. L'hospitalité partagée de la place relève de sa capacité à accueillir et abriter leurs pratiques, prenant des formes collectives ; et de la possibilité donnée à chacun d'eux d'y « tenir » une place.

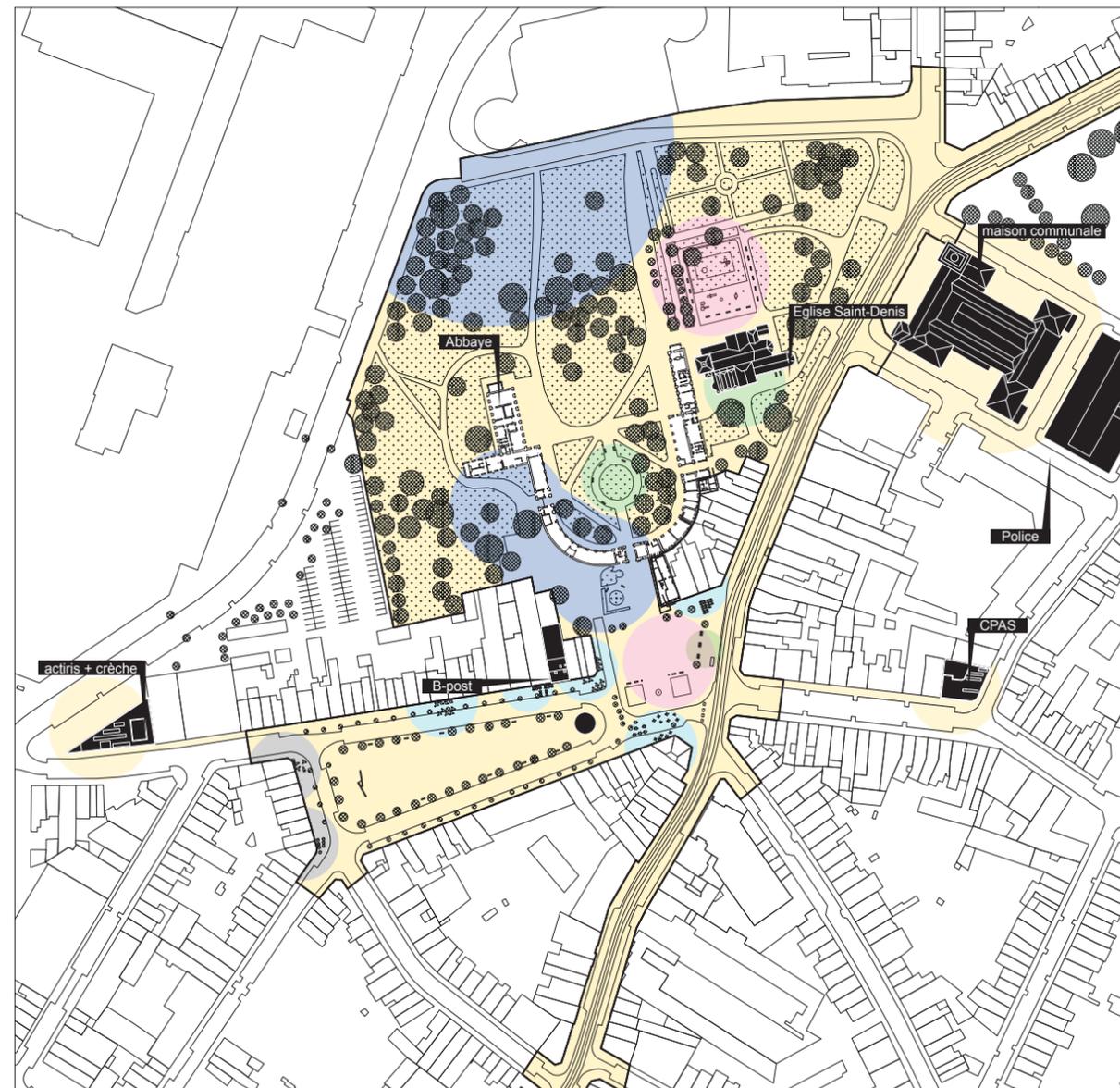
Et le fait de « s'en tenir » à sa place est présenté comme une condition à la coprésence des différents mondes : *Ici c'est une bonne relation, je crois, entre les belges et les autres. Mais parce qu'on s'est imposé les limites. alors... Il y a des petites animosités tu vois, mais chacun garde sa place. Tu vas pas entendre des bagarres ou des soucis. Les belges savent leur place. Les autres savent leur place. (...) c'est ça qui est important, c'est ça qui caractérise*

12 Concernant les espaces de « contact » entre les groupes, il est intéressant de noter le rôle que peuvent avoir les réunions d'information et de participation relatives aux projets de rénovation urbaine du quartier, organisées par la commune : *Quand tu vois les réunions auxquelles on participe, c'est extrêmement drôle, tu regardes les gens dans l'assemblée, t'as vraiment tout le groupe de jeunes marocains ensemble, c'est vraiment visible – ils se mettent en paquet de 8-10, et puis t'as de l'autre côté plutôt nous, et puis après t'as tout l'associatif qui se regroupe. C'est très drôle à observer, c'est clivé hein. Et je pense que les activités dans l'abbaye seront toujours aussi clivées. Par contre, lors de ces réunions, j'ai rencontré certains de ces marocains qui m'ont demandé si j'habitais dans le quartier. J'ai répondu pas qu'un peu, depuis le temps ! Je ne les avais jamais vu et eux ne m'avaient jamais vu... [...] Donc tu peux avoir dans un quartier des strates tout à fait différentes qui ne se croisent pas, alors qu'il y en a d'autres qu'on croise tout le temps. C'est rigolo, ça dépend de nos activités hein.* Notons cependant que ce contact ne concerne pas l'ensemble des catégories d'usagers, certains d'entre eux ne se sentant pas bienvenus à ces réunions, parce qu'ils n'y seraient pas invités.

13 3 marchés (alimentaire et brocante) ont lieu chaque semaine sur la place.

14 A ce propos, on remarque que chaque public a ses propres types de commerces (hormis la banque et la grande surface) et d'établissement horeca. Les jeunes de culture musulmane ne se sentent pas à l'aise de fréquenter les bars où l'on retrouve la clientèle des « habitués » ; ils vont quant à eux au snack. Les femmes ne se sentent pas à l'aise de fréquenter toute une série de bars, en raison d'une présence majoritairement masculine. D'autres considèrent qu'il manque « un café moderne ». Il n'y a ainsi pas de café fréquenté par l'ensemble des catégories d'usagers.

15 Définies comme suit par Goffman : « des groupes d'individus qui se consentent les uns aux autres une autorisation particulière de communiquer et qui poursuivent un type spécifique d'activité mutuelle, parfois en excluant de la situation sociale d'autres personnes qui y sont pourtant physiquement présentes » (2013, p.73).



0

500 m

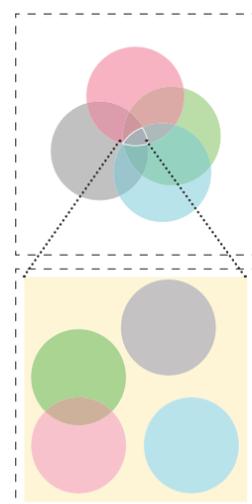
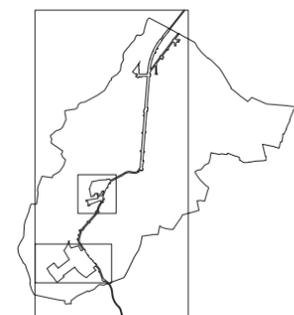


Figure 5.
Schématisation de la distribution spatiale – échelle de l'espace public

Légende

- Jeunes du quartier (homme)
- Habités
- Espaces occupés par les mères et jeunes enfants
- Communauté de la paroisse Saint-Denis
- Habitants de la rue Dries
- Espaces partagés par les usagers
- Equipements
- Territoire investigué

Sources : p. Varloteaux sur base du relevé de L. Carlier

la place Saint-Denis, c'est le respect. On se respecte, on se tolère. « Tenir sa place » permet de « tenir ensemble » – c'est-à-dire de faire communauté au fil du temps, en dépit des tensions et des épreuves que cela requiert (Stavo Debaugé, 2017) – et d'éviter des situations d'empiètement ou de friction entre les différents mondes, dont le contact n'est pas sans irritations. Bien que nous ne nous arrêterons pas sur les processus de catégorisation à l'œuvre, notons que les participants à l'enquête distinguent eux-mêmes ces différents mondes coprésents selon des catégories de genre, d'âge, de religion, ainsi que via des catégories nationales, ethniques ou raciales, mobilisées pour évoquer des différences autant que des différends.

La régulation à l'œuvre relève d'un processus d'accommodation – concept hérité de l'écologie humaine, qui renvoie à « une forme de tolérance par laquelle un *modus vivendi* est établi entre des groupes en conflit les uns avec les autres sur des questions fondamentales » (Wirth, 1928 : 4-5). L'accommodation permet de « maintenir les distances sociales » et de préserver « les sphères d'action respectives » (Burgess & Park, 1921, p.163) de chacun des mondes sociaux, plus ou moins antagonistes, partageant un même environnement. Tout en préservant les « niches écologiques » de chacun, les pratiques relevant du processus d'accommodation (comme la distribution des places) participent dans notre cas au « domaine public » : même si chacun des mondes coprésents y tient une place spécifique, ils s'y rendent visibles l'un à l'autre. Cette visibilité mutuelle est pour Lofland une condition à l'apprentissage du vivre-ensemble et des compétences publiques qu'il requiert : elle contraint à « faire avec l'autre » dans un contexte où la différence est perceptible, et parfois dérangeante, sans nécessairement entrer dans la chaleur des contacts ou de la véritable rencontre. L'accommodation suppose de « taire les différends » (Carlier, 2020), de « faire avec » l'autre sous des formes implicites et infra-discursives. Autrement dit, les processus écologiques d'interconnexion se prolongent peu dans un véritable processus de communication entre les mondes.

De l'environnement social au projet

Cette analyse a pris pour point de départ un projet d'aménagement visant à équiper le vivre-ensemble, et s'est attachée à considérer dans son environnement les relations qui se jouent entre les différents mondes qui y coexistent. L'attention s'est focalisée tant sur les pratiques spatiales qui entravent les situations de coprésence et s'articulent à des processus de ségrégation ou de séparation des espaces de vie ; que sur les pratiques à l'œuvre dans les lieux d'entrecroisement de ces espaces de vie. Ces lieux forment un chapelet d'espaces publics où se jouent les situations de coprésence, et qui diffèrent selon les usages et les relations qu'ils accueillent. Si certains de ces espaces s'inscrivent dans une logique de passage ou de circulation, d'autres sont l'objet de pratiques d'appropriation variées, qui en font des espaces plus ambivalents, où les relations de coprésence, plus durables, apparaissent plus éprouvantes et nécessitent certaines accommodations susceptibles de faire « tenir ensemble » les différents mondes en contact.

Cette analyse montre aussi le rôle des équipements publics dans ces processus de connexion entre espaces de vie, sous deux formes différentes. Sous une forme minimale, l'axe de circulation où se croisent les différents mondes investigués assure un processus de connexion parce qu'il relie leurs « emplacements » (*locations*) spécifiques – les différentes associations ayant participé aux ateliers sont toutes situées le long de cet axe. Ces mondes ayant tous une place propre le long d'un même axe, ils s'y rendent du même coup coprésents, de façon éphémère, peu engageante et peu éprouvante. Sous une forme plus maximale, les équipements peuvent aussi fonctionner comme support d'un contact répété entre les mondes en un même lieu – comme certains équipements culturels tels le centre culturel, la bibliothèque, les écoles ou les crèches – d'où peut émerger une « bienveillance mutuelle ».

Le projet de rénovation de l'abbaye en pôle culturel peut être envisagé dans ce cadre, sous une forme maximaliste, comme la mise en place d'un équipement soutenant

la connexion entre les différents mondes coexistant dans son environnement et leur mise en contact dans un régime de bienveillance mutuelle. A cet égard, il convient de considérer les qualités spatiales qui distinguent l'abbaye des espaces publics ouverts alentours. Comme le soulignent M. Berger et B. Moritz (2018), son caractère d'enclave favorise « une relative couverture et protection des usager(s)-hôtes vis-à-vis de l'extérieur », qualités à partir desquelles envisager ses conditions d'inclusion et d'hospitalité. L'« enclave inclusive » se définit pour ces auteurs comme un espace clos mais publiquement accessible, hospitalier à une diversité d'usagers, y compris les plus vulnérables. Ses qualités spatiales, qui permettent d'abriter une diversité de publics et certains biens – tel le vivre-ensemble – seraient susceptibles d'accueillir leur rencontre dans des conditions plus appropriées que les espaces publics ouverts. Le projet de l'abbaye pourrait être conçu comme une enclave inclusive hospitalière aux différents mondes coexistant dans son environnement – ce qui suppose de les inviter à y prendre place, d'approprier l'espace à leurs besoins et de recevoir leurs différences (Stavo-Debauge, 2018). Ce lieu pourrait alors soutenir leur mise en relation sous des modalités sociales et spatiales distinctes de celles qui s'observent dans les espaces publics alentours – qui renvoient à une logique de distribution des places et d'accommodation réciproque peu à même d'ouvrir au processus de communication. Il pourrait être envisagé comme un lieu où se redistribuent les places selon un jeu de proximité et de distance garantissant une hospitalité à chacun; comme un lieu amplifiant les occasions de rencontre; comme un lieu où le contact n'est plus contraint, mais intentionnel et concerté; comme un lieu où les processus de connexion entre espaces de vie s'accompagnent de processus de communication entre les mondes.

References

- Amin, A. (2002). Ethnicity and the multicultural City: living with diversity. *Environment and planning A*, 34 (6), 959-980.
- Berger, M., Moritz, B., Carlier, L. & Ranzato, M. (Eds). (2018). *Designing urban inclusion*. Metrolab Series.
- Berger, M. & Moritz, B. (2018) Inclusive urbanism as gatekeeping. In M. Berger, B. Moritz, L. Carlier & M. Ranzato (Eds.), *Designing urban inclusion* (pp.149-163). Metrolab Series.
- Berger, M. & Van Hollebeke, S. (2017). Bruxelles sous tensions. Quelques pistes pour une conceptualisation des formes et enjeux de la mixité sociale. In Ananian, P. & B. Declève (Eds.), *Montréal et Bruxelles en projet(s). Les enjeux de la densification urbaine*. (pp.175-188). Presses universitaires de Louvain.
- Berger, M. ((2021). Topologie des espaces de vie. Apports gestaltistes à l'écologie urbaine (K. Lewin, M. Muchow). In Cefai D., Berger M., Carlier L., Gaudin O. (eds.), *L'écologie humaine. Une science sociale des milieux de vie*, Creaphis.
- Burgess, E. W. & Park, R. E. (Eds.). (1921). *Introduction to the Science of Sociology*. The University of Chicago Press.
- Burgess, E. W. & Park, R. E. (Eds.). (1925). *The City. Suggestions for Investigation of Human Behavior in the Urban Environment*. The University of Chicago Press.
- Carlier, L. (2016). *Le cosmopolitisme, de la ville au politique. Enquête sur les mobilisations urbaines à Bruxelles*. Peter Lang.
- Carlier, L. (2018). L'hospitalité urbaine: une lecture croisée des approches de Park et Joseph. *Sociologies*. <https://journals.openedition.org/sociologies/6840>
- Carlier L, Ranzato M., Berger M., Moritz B. (2018), Brussels' urban inclusion as a design matter. In M. Berger, B. Moritz, L. Carlier & M. Ranzato (Eds.), *Designing urban inclusion* (pp.177-182). Metrolab Series.
- Carlier, L. (2020). S'accommoder: taire les différends pour tenir ensemble. L'écologie d'un espace public ordinaire. *Sociologie et Sociétés*, 51(2).
- Carlier, L., Debersaques S., Declève, M., Ranzato, M. & Van Hollebeke, S. (2018). Ethnographie du bas de Forest. A partir des ateliers cartographiques. <http://www.metrolab.brussels/medias/1550066305-ethnographie-basdeforest-web.pdf>.
- Cefai, D. (2015). Mondes sociaux. *SociologieS*. <http://sociologies.revues.org/4921>
- Donzelot, J. (2004). La ville à trois vitesses: relégation, périurbanisation, gentrification. *Esprit*, 3-4 (303), 14-39.
- Goffman, E. (2013). *Comment se conduire dans les lieux publics? Notes sur l'organisation sociale des rassemblements* (D. Cefai, Trans.). Economica. (Original work published 1963).
- Grafmeyer, Y. & Joseph, I. (2004) (Eds.). *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*. Flammarion.
- Hall, E. T. (1971). *La dimension cachée*. Seuil. (Original work published 1966).
- Joseph, I. (1998). *La ville sans qualité*. Editions de l'Aube.
- Joseph, I. (2007). *L'Athlète moral et l'enquêteur modeste* (D. Cefai, Ed.). Economica.
- Lofland, L. (1998). *The Public Realm. Exploring the City's Quintessential Social Territory*. De Gruyter.
- Lussault, M. (2012). Transpatialités urbaines. *Hermès*, 63, 67-74.
- Park, R. E. (2004). La ville: propositions de recherche sur le comportement humain en milieu urbain. In Grafmeyer Y. & Joseph I. (Trans. & Ed.). *L'Ecole de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine* (pp.83-130). Flammarion. (Original work published 1925).
- Simmel, G. (1998). *Sociologies. Etudes sur les formes de la socialisation*. PUF. (Original work published 1908).
- Stavo-Debauge, J. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité? Recevoir l'étranger à la communauté*. Liber.
- Stavo-Debauge, J. (2018). The Qualities of Hospitality and the Concept of « Inclusive City ». In M. Berger, B. Moritz, L. Carlier & M. Ranzato (Eds.), *Designing urban inclusion* (pp.165-176). Metrolab Series.
- Strauss, A. (1960). Spatial Representation and the Orbits of City life. *The Sociological Quarterly*, 1(3), 167-180
- Thévenot, L. (2004). Une science de la vie ensemble dans le monde. *Revue du Mauss*, 24, 115-126.
- Wirth, L. (1938). Urbanism as a Way of Life. *American Journal of Sociology*, 44 (1), 1-24.
- Wirth, L. (1945). Human Ecology. *American Journal of Sociology*, 50 (6), 483-488.

Développement urbain et équipements culturels: une action publique à l'épreuve des pratiques et représentations socio-spatiales

Simon Debersaques

Depuis l'arrivée en 2010 d'une édition du *Guide du Routard* spécialement consacrée à Bruxelles, Forest n'a jamais été présentée comme une commune Bruxelloise privilégiée dans les parcours touristiques. Si sa dichotomie socio-géographique est implicitement mise en avant dans sa courte description – entre un « haut » structuré par un « *beau quartier résidentiel se lov[ant] autour de son grand parc* » et un « bas » qualifié de « *populaire et industriel* » – le guide ne mentionne qu'un seul « lieu d'intérêt touristique » : le Centre d'art contemporain WIELS. Ce lieu, excentré par rapport à la géographie des lieux culturels « légitimes » à l'échelle régionale et implanté dans une zone longtemps perçue comme déshéritée à l'échelle communale, peut-il à lui seul enclencher de nouvelles pratiques et représentations socio-spatiales ?

Le développement territorial par la culture, et plus précisément par les équipements culturels, est une entrée intéressante pour comprendre les transformations urbaines. Depuis le début des années 2000, les équipements culturels semblent en effet être devenus de véritables instruments de (re-)développement urbain dans l'action publique forestoise, et en particulier dans les anciennes zones industrielles du bas de la commune. Dans un premier temps, les arrivées du Centre d'art contemporain WIELS (2007) et de l'équipement communal BRASS

(2008) sur la friche de l'ancienne brasserie Wielemans-Ceuppens ont accompagné – non sans obstacles – tant les politiques de revitalisation des quartiers alentours que certaines stratégies immobilières d'acteurs privés. Aujourd'hui, c'est le centre historique de la commune qui fait l'objet d'une ambitieuse rénovation urbaine, et dont le futur pôle culturel ABY est la pièce centrale. Ce dernier vise à (re-)polariser, dans une abbaye rénovée, les différents services et équipements culturels communaux.

S'il existe depuis les années 1980 une abondante littérature sur la « *culture-led urban regeneration* » (Miles et Paddison, 2007), la particularité du cas forestois est de s'intéresser à un territoire péricentral d'une petite métropole d'une part, et au caractère systématique de l'outil « culture » dans les politiques locales de « revitalisation urbaine » d'autre part¹. Ainsi, nous pouvons non seulement nous interroger sur les logiques politiques derrière ces nouveaux équipements culturels mais aussi, et surtout, sur leurs interactions avec les pratiques et représentations locales au prisme des transformations urbaines à l'œuvre. Pour ce faire, ce texte mobilise trois sources principales. S'il prend pour point de départ une première analyse sur le cas spécifique du CAC WIELS (Debersaques, 2015, 2017), il s'appuiera sur deux autres sources pour étendre l'analyse à l'ensemble du Bas de Forest: d'une part, l'« *ethnographie du bas*

¹ On notera par ailleurs qu'un troisième quartier visé par les politiques de revitalisation urbaine – le quartier Albert, dans le haut de la commune cette fois – s'est également vu implanter un équipement de proximité à vocation culturelle (Centr'A).

de Forest» réalisée par la cellule « Abbaye » du Metrolab (Carlier et al., 2018), et d'autre part, un chapitre de Tatiana Debroux (2017) qui explore les interactions entre la mise en visibilité des artistes et les politiques de revitalisation urbaine dans la commune voisine de Saint-Gilles.

Après une brève présentation de l'évolution des structures et dynamiques urbaines à Forest, il s'agira dans un premier temps d'exposer la reconfiguration de ce territoire associée à l'arrivée de ces deux pôles culturels en termes de publics, pratiques culturelles et représentations socio-spatiales². En filigrane, nous questionnons plus largement leurs interactions avec la dynamique de densification résidentielle des anciennes zones industrielles.

Le bas de Forest:
un espace péricentral et désindustrialisé en cours de «densification résidentielle»

La commune de Forest est restée longtemps un faubourg rural, structuré par un noyau villageois en bordure de la large plaine alluviale de la Senne et centralisé par son abbaye qui possédait et valorisait encore trois quarts des terres de l'actuelle commune au XVIII^{ème} siècle (agriculture, élevage et proto-industrie drapière). Suite à l'occupation française au tournant du XIX^{ème} siècle (démantèlement de l'unité économique et juridique de l'abbaye) et l'expansion spatiale de l'industrialisation bruxelloise, la commune connaît une urbanisation rapide et différentielle dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle³. Alors que le bas de la vallée accueillait de nouveaux quartiers ouvriers au nord dans la continuité du bâti saint-gillois et à proximité des nouvelles industries implantées le long de la nouvelle double voie de chemin de fer (1841 et 1874), les versants et hauts plateaux de la vallée – autour des

parcs Duden et de Saint-Gilles (aujourd'hui, Forest) – ont fait l'objet de lotissements de résidences bourgeoises par différentes sociétés immobilières. Au XX^{ème} siècle, en parallèle à l'arrivée de l'industrie fordiste (mécanique et automobile)⁴, de nouveaux quartiers ouvriers se développent plus au sud via le Foyer forestois le long de la chaussée de Neerstalle: d'abord, dans l'entre-deux-guerres, notamment la cité-jardin du Kersbeek, et ensuite, durant les Trente glorieuses, notamment des immeubles à appartements fonctionnalistes – connus aujourd'hui sous le nom des « Blocs jaunes » – en face du parc du Bempt. A partir de 1970, en parallèle à la désindustrialisation et la périurbanisation, la population forestoise chute malgré le réinvestissement des anciens quartiers ouvriers par les populations issues des différentes vagues d'immigration.

Au tournant du XX^{ème} siècle, suite aux changements d'affectation du sol (PRAS, 2001), les anciennes friches industrielles du bas de la commune sont au centre des intérêts des promoteurs immobiliers (spéculation foncière). En parallèle, dans un souci de contrer les effets négatifs de l'évolution du secteur industriel (friches et chômage) depuis une vingtaine d'années, les autorités locales ont lancé des politiques d'attractivité résidentielle :

« Nous tablons sur la création de 700 ou 800 logements à court terme sur notre territoire. Cela signifie entre 2.000 et 2.500 habitants supplémentaires. C'est une bonne nouvelle à tous les points de vue. Pour les finances communales, via les impôts sur les personnes physiques, mais également pour la mixité sociale du quartier et pour le noyau commercial de la place Saint-Denis. Mais cela signifie qu'il va aussi falloir augmenter notre offre en termes d'équipement collectifs. » (Echevin de l'Urbanisme et du Développement immobilier, La DH, 2008).

2 Le pôle ABY se trouvant encore dans sa phase de développement (2015-23), son analyse sera dès lors prospective.

3 La commune de Forest est passée de 500 habitants à la fin du XVIII^{ème} siècle à un pic de 55.000 en 1970 (Jaumain, 2013).

4 En particulier, les chaînes de montages de Citroën (1924) et ensuite de l'entreprise D'Ieteren pour la marque Volkswagen (1948). Le site de cette dernière, s'étendant sur 1,5 km le long de la voie ferrée, est devenu en 2007 la chaîne de montage d'Audi Brussels (presque 10% du territoire communal). Si cette dernière constitue l'une des dernières industries d'une telle taille sur le territoire de la RBC, ses employés viennent majoritairement de l'extérieur de la région et le risque de fermeture/délocalisation place favorablement la multinationale dans sa relation avec les autorités locales (cf. Médor, 2018).

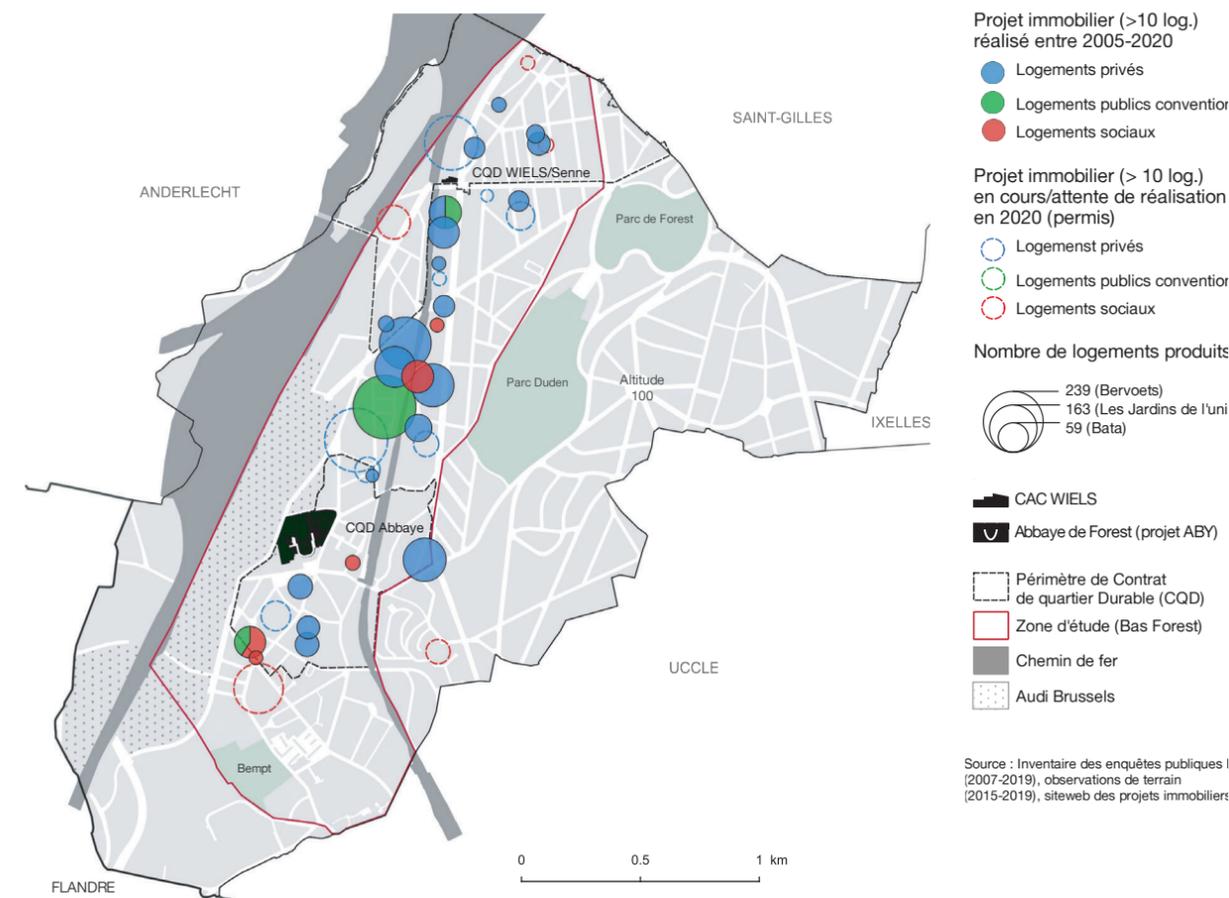


Figure 1. Localisation des projets immobiliers de plus de 10 logements dans le bas de Forest, produits entre 2005-2020, et en attente de permis ou en cours de construction en 2019.

Légitimé par un discours de « mixité sociale », ces nouvelles politiques de peuplement dans cette ancienne zone industrielle s'illustrent par un soutien à d'importants projets de logements publics et/ou privés – complexes neufs ou patrimoines industriels réhabilités – destinés majoritairement à la classe moyenne et supérieure (figure 1)⁵. En outre, l'implantation d'équipements collectifs d'ampleur, principalement culturels, vise à accompagner cette densification résidentielle: WIELS (2007), BRASS (2008), DiverCity (2015) et aujourd'hui le pôle ABY (2023). Chacun de ces projets s'insère plus largement dans des dispositifs de revitalisation urbaine, à savoir

les Contrats de Quartiers (5 dans le bas de Forest depuis 2006) et les projets associés aux fonds européens. Par conséquent, si la population forestoise a dépassé en 2015 le pic des années 1970 (55.000 habitants), cette croissance a été significativement plus soutenue dans le bas que dans le haut de la commune (figure 2). En définitive, les effets collatéraux de la densification résidentielle des friches industrielles – par ailleurs, en terrain inondable – questionnent aujourd'hui de nombreux groupes d'habitants: Comité de quartier VanTropDel (2016), Quartier Durable Wiels (2017), Comité de quartier Saint-Denis (2018) – et notamment, à travers le projet BRUSSEAU (2017-2019).

5 En 2019, plusieurs projets de logements sociaux sont toutefois annoncés dans le bas de la commune (La Libre, 2019).

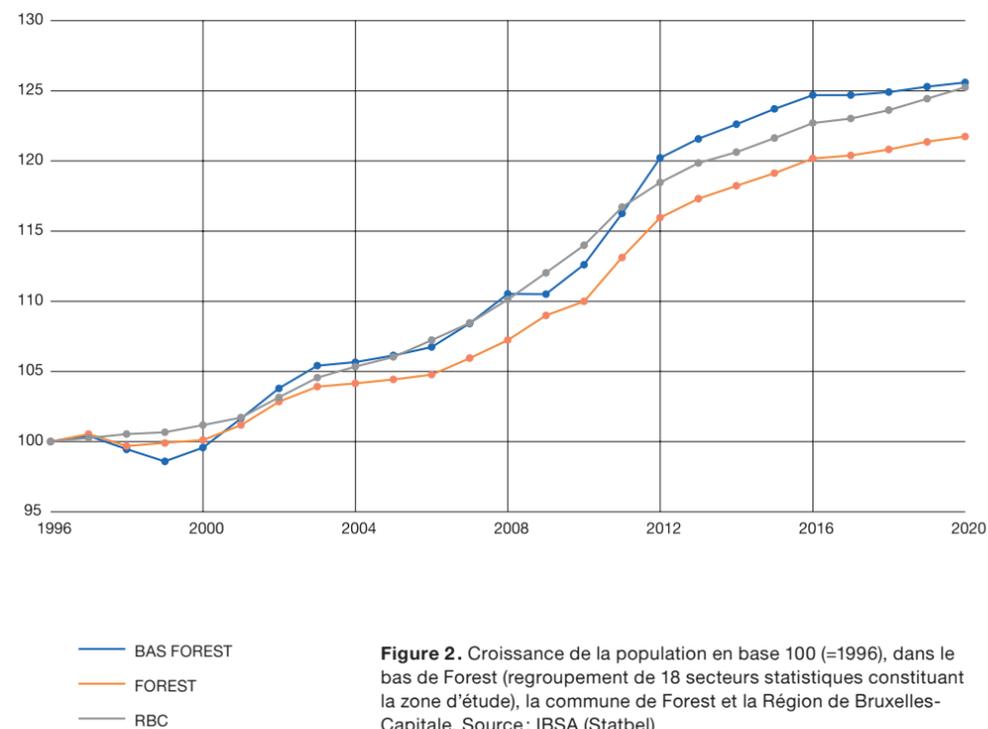


Figure 2. Croissance de la population en base 100 (=1996), dans le bas de Forest (regroupement de 18 secteurs statistiques constituant la zone d'étude), la commune de Forest et la Région de Bruxelles-Capitale. Source: IBSA (Statbel)

- 2008-2012: 1^{ère} phase de production de nouveaux logements illustrée par une forte croissance de la population;
- 2016-2020: Poursuite de la production de nouveaux logements mais ralentissement de la croissance de la population suite au relogement de centaines de locataires des logements sociaux du Bempt (rénovation) principalement à Saint-Gilles (Foyer Sud) et à la contestation locale concernant certains projets immobiliers (e.g. friche W-C).

Dans la suite, nous analysons l'ancrage territorial de deux pôles culturels développés dans le bas de la commune, localisés à moins de 2 km l'un de l'autre et lancés à une quinzaine d'années d'intervalle. Si ces deux projets urbains se différencient sur de nombreux aspects (tableau 1) – coalition d'acteurs, structure de financement, programmation culturelle et publics-cibles –, ils se rejoignent sur au moins deux points: d'une part, ils ont été partiellement financés par des fonds européens – les fonds Urban II (2000-06) et Feder (2014-20) respectivement, et d'autre part ils se sont insérés dans des politiques plus larges de revitalisation

urbaine matérialisée par les contrats de quartier – soit comme point de départ (WIELS-BRASS), soit dans leur continuité (ABY). Plus substantiellement, ces deux pôles culturels donnent à voir des visions et actions urbaines distinctes: alors que le pôle WIELS-BRASS est le fruit – à l'origine du moins – d'une stratégie de rente immobilière d'un promoteur (Debersaques, 2017), le pôle ABY, quant à lui, s'insère – et se légitime – plus clairement dans le projet de ville régional, à savoir le renforcement des « noyaux d'identité locale » (la ville polycentrique) et la densification résidentielle (au nom de la croissance démographique régionale).

	CAC WIELS (2007)	BRASS – Centre culturel* (2008)	Pôle ABY (2023)
Ancienne affectation	Brasserie Wielemans-Ceuppens: bâtiment de la « salle-vitrine » de brassage (WIELS) et bâtiment des machines (BRASS)		Abbaye de Forest (propriété de la commune depuis 1964): salle d'exposition (BRASS), Auditorium (Académie), salle de mariage, salle de réunion, etc.
Logique de production	Insertion dans une coalition d'acteurs publics et privés en vue de la reconversion de la friche W-C (affectée en Zone d'Intérêt Régional en 2001) entre la RBC/ Commune (équipements culturels) et un promoteur immobilier (toutefois, échec du projet de bureaux-lofts sur le reste de la friche jusqu'à présent)		Insertion dans un projet public de redynamisation du « cœur historique » de la commune en conformité avec le projet de ville régional (PRDD, 2018)
Financements infrastructure	Europe (Urban II), Fédéral (Beliris), RBC (DMS), Commune-JCX immo (charges d'urbanisme) et mécènes/ sponsors WIELS		Europe (FEDER), Fédéral (Beliris), RBC (DMS) et commune de Forest
Coût	15-16 millions €	6-7 millions €	30 millions €
Superficie	3.000 m ²	1.800 m ²	7.000 m ² (bâtiment) et 25.000 m ² (jardins) + 2.000 m ² (nouvelle salle de spectacle et bibliothèque)
Opérateurs	Wiels Centre d'Art Contemporain asbl	– Centre culturel FR (BRASS) – Bibliothèque NL (BLIB) – Radio Vibration	– Centre culturel BRASS – Académie de musique, de Danse et des arts parlés – Bibliothèque FR (Biblif) – Maison des jeunes (MJF) – Service Jeunesse communal
Budget annuel	2-3 millions €	1 million €	n.a.
Programmation	– Expositions temporaires – Résidence d'artistes internationaux – Activités éducatives (enfants) – Activités socio-artistiques (associations de quartier)	Centre culturel BRASS: – Concerts & Spectacles – Expositions temporaires – Soutien aux artistes locaux – Activités socioculturelles – Événements culturels	– Prêt de livre et support informatique (Bibliothèque) – Enseignement artistique (Académie) – Activités socioculturelles – Expositions & événements – Espace public ludique et de détente
Fréquentation	40-50.000 visiteurs/an	25.000 visiteurs/an (2.500 tickets-concerts)	1.500-2000 usagers/semaine (estimation commune)

Tableau 1: Présentations des 3 équipements culturels constituant les 2 pôles culturels du bas de Forest

*Le BRASS est l'un des trois bâtiments de l'ancienne friche Wielemans-Ceuppens accueillant depuis 2008 le Centre culturel de Forest, la bibliothèque néerlandophone de Forest (BLI:B), et enfin la radio Vibration. Dans ce texte, nous faisons référence aux activités du Centre Culturel quand nous parlons du BRASS, qui en a d'ailleurs pris officiellement le nom en 2014.

**Pôle WIELS-BRASS (2007-08):
une nouvelle centralité
métropolitaine comme tête
de pont à la dynamique urbaine
saint-gilloise ?**

Comme précédemment montré (Debersaques, 2015), le WIELS et le BRASS ont connu des trajectoires quelque peu inversées et paradoxales en ce qui concerne leur ancrage dans les quartiers alentours : si le WIELS a développé lors de ses premières années de nombreux projets socioculturels (ponctuels), et offert du bénévolat défrayé aux jeunes dans une optique de contrer une image d'équipement « élitiste », le centre culturel de Forest a quant à lui rencontré de grandes difficultés à être accepté localement suite à un manque de moyens financiers et humains ainsi qu'une gestion politisée. Depuis l'arrivée d'une nouvelle équipe en 2013 et son long processus d'institutionnalisation en tant que centre culturel de la FWB⁶, le BRASS a entrepris un important travail pour changer son image en s'appuyant sur le tissu associatif local. Aujourd'hui, aux dires de l'ancienne coordinatrice Médiation-Publics du WIELS et du directeur du BRASS, il semblerait que le BRASS ait pris le relais dans « l'implication culturelle » des habitants sans pour autant que le WIELS se décharge complètement de son travail socioculturel (Conférence FWB, 2018).

**Rayonnement et ancrage:
entre îlot culturel et scène
urbaine trans-communale**

S'ils n'ont pas été imaginés à l'origine comme un pôle culturel à proprement parler, le centre d'art contemporain WIELS et le centre culturel communal BRASS ont tous deux, à des échelles et des degrés différents, un pouvoir attractif (figures 3 et 4, et encadré 1). D'une part, les expositions du WIELS ont un rayonnement régional (50%), national (25%) et international (25%)⁷. D'autre part, les concerts du BRASS

(musiques indépendantes et émergentes du cru) attirent un public plus régional (80%) mais néanmoins très local : si Forest et Saint-Gilles représentent un peu moins d'un tiers, le cadran sud-ouest de la Région (Forest, Saint-Gilles, Ixelles, Bruxelles, Uccle) représente quant à lui presque 60% des visiteurs (72% en RBC).

Au niveau du profil des visiteurs, pour une habitante d'un comité de quartier (entretiens, 2015) et une animatrice d'une maison de quartier (2015), si les expositions temporaires du WIELS attirent une population plus lointaine – mobilisant la figure du « flamand cultivé », les concerts du BRASS et les activités socio-éducatives du WIELS (stages, ateliers créatifs et *Baby Weekend*) attirent plutôt la classe moyenne saint-gilloise et forestoise. Une animatrice du BRASS confirme ce public local à haut capital culturel et témoigne également des écueils socio-symboliques associés à leur présence pour certaines catégories d'habitants, minimisant ainsi les discours performatifs sur les effets automatiques en termes de mixité sociale :

« On a aussi des événements qui amènent un public, je ne dirais pas similaire au WIELS, mais je dirais des gens plutôt cultivés, classe moyenne intéressée par l'art. Du coup, quand les gens du quartier voient ça, ils se disent : « ce n'est pas pour nous, c'est pour les belgo-belges ». Et, tu vois, quand ils vont fumer, ils se mettent tous devant, à l'entrée, en face du quartier. [...] Et quand tu vois un public qui ne te ressemble pas spécialement... [...] Mais c'est marrant parce que je trouve qu'on attire à chaque fois des publics très différents mais toujours très cultivés. [...] Idéalement on aimerait mélanger tout le monde, que ce soit intergénérationnel, social ou culturel. Notre slogan la 1^{ère} année [à l'arrivée de la nouvelle direction en 2013] était : « Faut que ça BRASS ». Mais ce n'est pas évident... » (Animatrice BRASS, entretien 2015)

Ce faisant, ces visiteurs sont souvent perçus pour certains comme de simples flux, et ainsi le pôle WIELS-BRASS comme un « îlot culturel » :

« Je pense que ceux qui vont aux expositions du WIELS et aux concerts du BRASS, ce ne sont pas des gens de Forest, ils sortent du bus ou tram, ils vont voir, puis repartent directement en tram ou bus. Ils n'ont aucune interaction avec le quartier, les commerces, etc. » (Coordinatrices du Quartier Durable Wiels, entretien 2015).

« Lors des stages enfants des vacances de Carnaval, une mère forestoise parle « d'envahissement » des Saint-Gillois aux rares activités ayant lieu à Forest. » (Témoignage d'une habitante, dans « l'Analyse Partagée du Territoire » du BRASS, 2016).

A côté de leur programmation de diffusion culturelle *in situ*, les deux institutions culturelles pilotent également depuis 2014 plusieurs événements culturels (bi-)annuels et « hors les murs » : le festival d'art pour

Encadré 1 : analyse des données des publics du WIELS et du BRASS

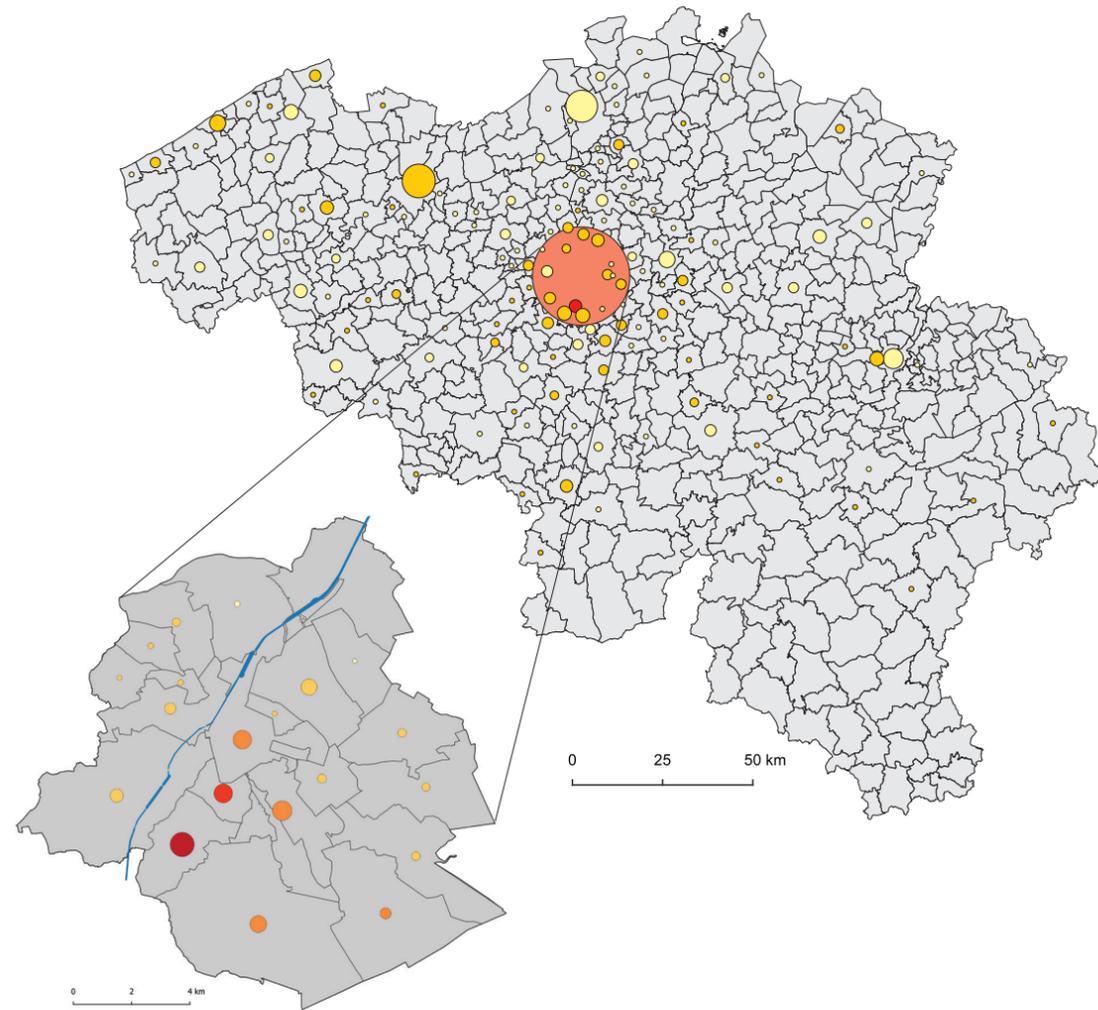
Si la cartographie de données produites par ces deux institutions donne une indication sur la géographie de leurs publics, il faut néanmoins en critiquer ici leur production qui reste une tâche difficile, et plus globalement, un angle mort de l'évaluation des institutions culturelles en Belgique. Ces deux cartes sont donc à prendre avec beaucoup de précaution, en particulier celle du WIELS.

Dans le cas du WIELS, les données ont été produites à leur initiative lors d'une enquête par questionnaires à l'automne 2018. Ces questionnaires ont été administrés par *mailing list* et réseaux sociaux (*Facebook*). Alors que 1250 questionnaires ont été administrés par ces canaux, seulement 130 ont été administrés sur place (à l'accueil) par manque de moyens humains. Le problème réside dans la différence statistique des deux échantillons, par ailleurs de taille très disproportionnée. En effet, en comparant les deux échantillons, les canaux internet sous-estiment largement les visiteurs internationaux (16% pour l'échantillon total contre 36% pour l'échantillon « sur place ») et surestiment les visiteurs locaux et les personnes âgées (plus enclins à répondre). A titre d'exemple, alors que dans le premier échantillon (internet), la tranche d'âge 18-30 ans représente seulement 10,5%, dans le deuxième échantillon (sur place) on est à 45%. Dans le cas du BRASS, les données proviennent d'une base de données de leur public (2015-17) produite par enregistrement sur internet lors de l'achat de tickets pour leurs concerts. Si les métadonnées restent peu explicitées, il semble toutefois qu'elles soient plus fiables que les données récoltées par le WIELS.

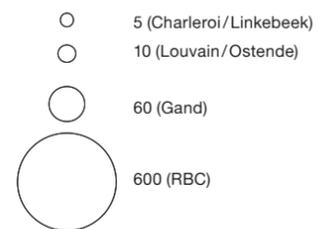
Au niveau de l'analyse spatiale – en restant, on l'a compris, prudent –, quelques grands traits peuvent être soulignés. Tout d'abord, à l'échelle nationale (hors-RBC), les deux institutions dans des proportions différentes (34% du public du WIELS et 18% du public BRASS) attirent un public avant tout urbain et périurbain, avec notamment la prédominance de l'ossature urbaine Gand-Anvers-Liège. Toutefois, on observe également des différences intéressantes : d'une part, le public côtier (Coxyde-Ostende-Knokke-Bruges) significatif pour le WIELS et inexistant pour le BRASS, d'autre part, au niveau de la périphérie proche de la Région de Bruxelles-Capitale où les communes plus huppées du sud (Linkebeek, Rhode-Saint-Genèse, Waterloo, Lasne) ressortent davantage pour le WIELS que le BRASS (autant ces communes que des communes telles que Drogenbos et Saint-Pieters-Leeuw). A l'échelle régionale, on remarque d'abord l'importance des visiteurs forestois et saint-gillois. Mais ces deux cartes font surtout ressortir le cadran sud-ouest (avec toutefois l'exception schaarbeekoise), c'est-à-dire le cadran du capital culturel bruxellois (Hanquinet, 2014).

6 Suite au moratoire des Centres culturels de la FWB (2009-2013), la reconnaissance passe par une « Analyse partagée du territoire » afin de déterminer les enjeux locaux sur lesquels l'offre (socio-)culturelle doit agir.

7 Selon les estimations des gestionnaires de l'accueil du WIELS en 2015.



Nombre de visiteurs par commune
échelle Belgique: n = 1028



Nombre de visiteurs par commune
échelle RBC: n = 608

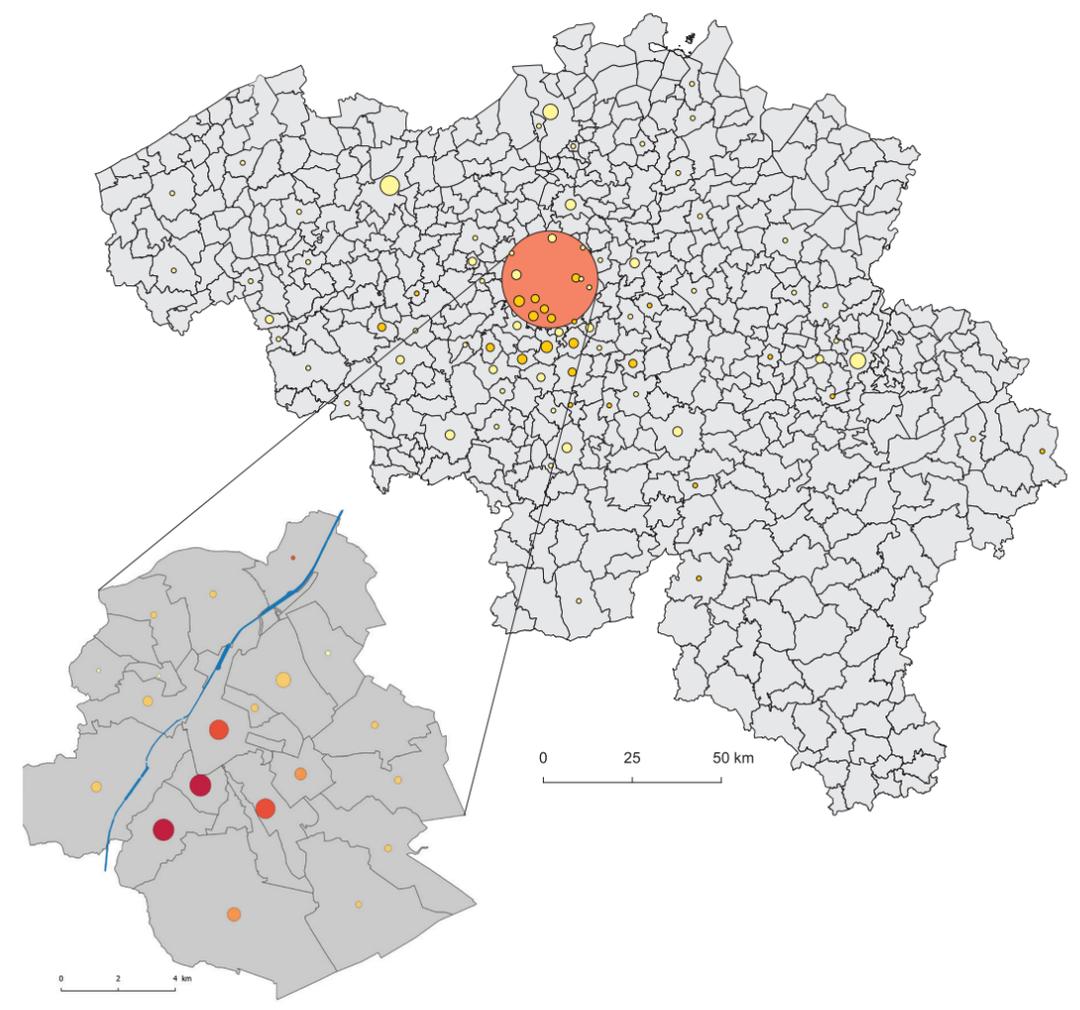


Taux de pénétration par commune
(pour mille habitants)



Source: enquête par questionnaire (via mailing list en sur place)
réalisée par le WIELS (automne 2018)

Figure 3. Géographie du public belge des expositions du WIELS



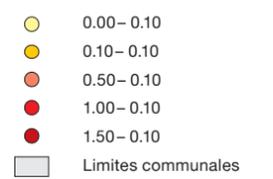
Nombre de visiteurs par commune
échelle Belgique: n = 922



Nombre de visiteurs par commune
échelle RBC: n = 608



Taux de pénétration par commune
(pour mille habitants)



Source: BRASS - Listing des réservations
(concerts & spectacles 2015-2017)

Figure 4. Géographie du public belge des concerts du BRASS

Encadré 2: Festival SVSM, vecteur d'ancrage d'une scène socio-artistique trans-communale

Le Festival SVSM – transdisciplinaire, bilingue et gratuit – investit une fois par an le parc de Forest et s'adresse aux familles avec enfants (1-12 ans). Toutefois, la manifestation est « plus qu'un festival d'un jour, c'est plutôt la pointe de l'iceberg qui a été construite de façon participative ». (De Wael, 2016 & 2017). Si le festival a fort évolué depuis ses débuts en 2011, ce dernier a mobilisé en 7 éditions plus de 175 partenaires sociaux, éducatifs et artistiques, faisant la part belle aux arts du cirque.

Le festival émerge à l'origine des deux services proactifs des Affaires néerlandophones de Saint-Gilles et Forest. Inspirés par le dynamisme et la promotion des activités culturelles pour enfants en Flandre – impulsés par le label « SuperVlieg » (VG), ces derniers mobilisent en 2011 les bibliothèques néerlandophones des deux communes pour fédérer un réseau d'acteurs artistiques et socioculturels afin de coconstruire un festival des arts pour enfants. Cet événement rassemble une trentaine d'acteurs culturels néerlandophones et francophones, tant à l'échelle locale que supra-locale. Entre 2011 et 2018, on peut observer une croissance en termes de budget (5 fois plus), de partenaires artistiques (3 fois plus), d'avant-parcours avec les écoles locales (5 fois plus) et surtout d'audience (30 fois plus). En ce qui concerne sa structure organisationnelle, suite à l'obtention de subsides pour engager un coordinateur en 2014, le WIELS – équipement bicommunautaire (figure de neutralité) – est choisi comme pilote principal, accompagné des quatre bibliothèques et quatre centres culturels néerlandophones et francophones. Dans son manifeste « *Park Festival Poetik* » (2017), le festival vise de nouveaux objectifs : d'une part, afin de renforcer la pérennisation de l'événement, l'ambition est de consolider plus structurellement les partenariats locaux, et d'autre part d'élargir le public-cible à l'ensemble des membres de la famille. Ainsi, l'édition 2018 a privilégié les partenariats de l'année précédente et s'est étendue à un weekend (programmation en soirée destinée aux adultes).

Le développement de ce festival peut ainsi être perçu tant comme le produit que comme le moteur d'une scène culturelle trans-communale, à savoir un tissu dense d'acteurs (socio-)artistiques multidisciplinaires (production), leurs publics (consommation), ainsi que l'émergence d'une ambiance alimentée par des valeurs promues par les classes urbaines intermédiaires en phase avec les normes contemporaines du développement urbain : la diversité culturelle, la mixité sociale, la durabilité ou encore le mouvement du « faire » (*do-it-yourself*). Toutefois, si les acteurs de cette scène culturelle (partenaires) se localisent essentiellement dans les quartiers populaires du bas (figure 5), son public local provient autant du bas que des quartiers gentrifiés (Haut de Saint-Gilles) et plus bourgeois (Altitude 100) du haut de ces communes (figures 6 et 7).

enfants *SuperVliegSuperMouche* (WIELS, 2014), le *Parcours d'artistes Saint-Gilles-Forest* (BRASS, 2014), et le *Forest Sounds Festival* (BRASS, 2017). Partie de l'initiative des autorités locales⁸, ces manifestations culturelles, et leur promotion médiatique, ont pour effet de rendre visible la nouvelle dynamique artistique de la commune mais aussi, et surtout, de refaçonner le territoire transfrontalier Saint-Gilles/Forest. La mobilisation et valorisation du parc de Forest – à la frontière tant des deux communes qu'entre les quartiers du haut et du bas – en constitue par ailleurs un élément central. Si T. Debroux l'a déjà partiellement montré avec le parcours d'artistes, les deux autres cas s'intègrent également dans ce processus de territorialisation du milieu (socio-) artistique. En présentant ici le cas du festival SVSM (encadré 2), nous avançons que cette dynamique culturelle – enclenchée par une alliance entre autorités locales, tissu associatif, artistes et habitants – révèle l'émergence d'une « scène urbaine »⁹ trans-communale.

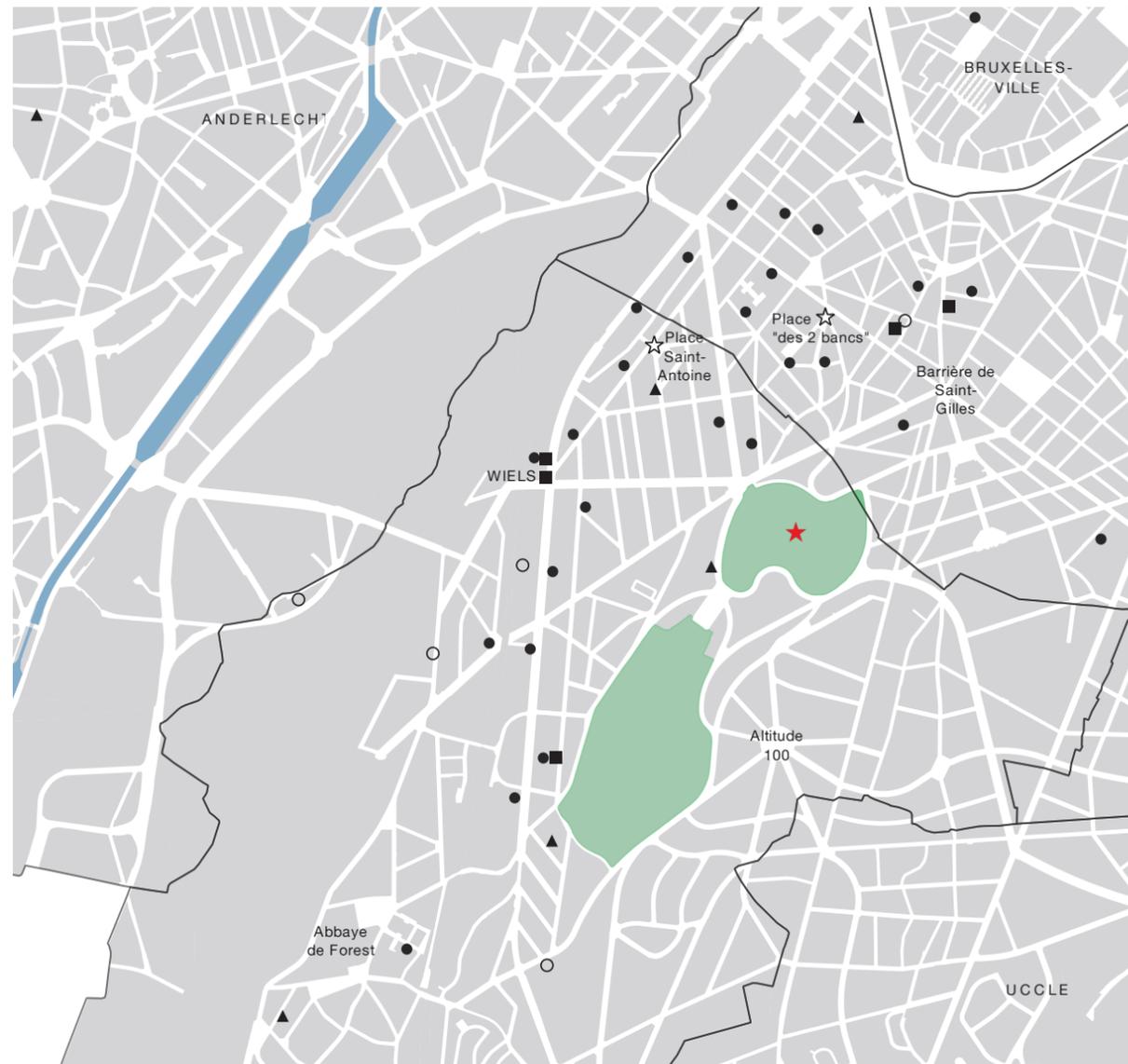
Si T. Debroux (2017) réfute toutefois, dans le cas du Parcours d'artistes saint-gillois (depuis 1988), une instrumentalisation politique dans la mesure où la manifestation artistique est partie à l'origine d'une initiative d'habitants avant d'être plus concrètement associée aux politiques symboliques de revitalisation urbaine, son jumelage avec la commune de Forest, ainsi que les deux autres

événements culturels précités, semblent s'insérer davantage dans des politiques de redéveloppement urbain. En effet, ces collaborations artistiques entre les deux communes répondent à leur intérêt respectif : d'un côté, Saint-Gilles ne dispose pas d'institution artistique d'un tel rayonnement tel que le WIELS, ni d'espace vert et ouvert comme le Parc de Forest pour accueillir de telles manifestations, et de l'autre côté, la commune de Forest peut capitaliser sur la réputation artistique historique saint-gilloise pour revaloriser les quartiers adjacents au pôle WIELS-BRASS en cours de revitalisation urbaine¹⁰. Par ailleurs, le processus de gentrification à Saint-Gilles a poussé dès la fin des années 1990 une partie de ses artistes vers des quartiers plus abordables, notamment les quartiers du bas de Forest où il existe encore des espaces susceptibles d'être transformés en atelier (Debroux, 2017). En définitive, si ces manifestations culturelles illustrent comment le pôle WIELS-BRASS est devenu un acteur central dans ce tissu socio-artistique trans-communal, on peut également se poser la question de l'instrumentalisation politique de la dimension symbolique de cette « scène urbaine » – à savoir un « territoire néobohémien » (Lloyd, 2004) – dans les dynamiques résidentielles à l'œuvre dans le bas de ces deux communes (Debersaques, 2020).

8 Alors que le WIELS et le BRASS, ainsi que la Maison des Cultures de Saint-Gilles (2006) – à la frontière des deux communes – ont exprimé dès leur arrivée l'envie d'organiser des événements conjoints étant donné, selon eux, la proximité géographique et sociologique des deux communes, les autorités locales ont répondu à la demande depuis 2014. Toutefois, ces collaborations intercommunales doivent se comprendre plus largement dans une injonction régionale au tournant des années 2010 afin de stimuler les économies d'échelles dans différents secteurs, dont la culture et la revitalisation urbaine. L'arrivée en 2013 à Forest d'un échevin chargé à la fois de la culture et de la revitalisation urbaine, mais également proche du bourgmestre historique de Saint-Gilles (alors également Ministre-Président de la RBC), a ainsi facilité ces collaborations entre les deux communes.

9 J'emprunte cette notion à l'urbaniste C. Ambrosino qui l'a conceptualisée à partir de la notion économique-sociologique d'encastrement (Ambrosino et Sagot-Devouroux, 2018) : « [Ce sont des] espace[s] symbolique[s] formé[s] par les interactions localisées entre [pratiques de] production et consommation culturelles qui participent à la sécrétion d'une atmosphère singulière que le patrimoine, la morphologie urbaine ou encore la nature de l'offre commerciale ne font que renforcer. »

10 Si les Contrats de quartier « Saint-Antoine » (2008-2012) et « Primeurs » (2009-2013) ont accompagné l'implantation des deux institutions culturelles, aujourd'hui, ce sont le Contrat de quartier « Wiels-sur-Senne » (2017-2025) et le Contrat de rénovation urbaine « Avenue du Roi » (à cheval sur Saint-Gilles et Forest) qui constituent les dispositifs de revitalisation urbaine (2017-2025).



- Partenaires SVSM (édition 2018)
- Comité de pilotage
 - Artistique & socioculturel
 - ▲ École
 - Logistique
- Espace public mobilisé par SVSM
- ☆ Avant-parcours (ateliers)
 - ★ Lieu du Festival SVSM (et guinguette)
- Limites communales
 - Parcs de Forest et Duden
 - Îlots bâtis
 - Chemin de fer
 - Gare du midi
 - Canal

Source : www.supervilegssupermouche.be/fr/events/Programme-2018

Figure 5. Localisation des partenaires du festival SVSM (2018)

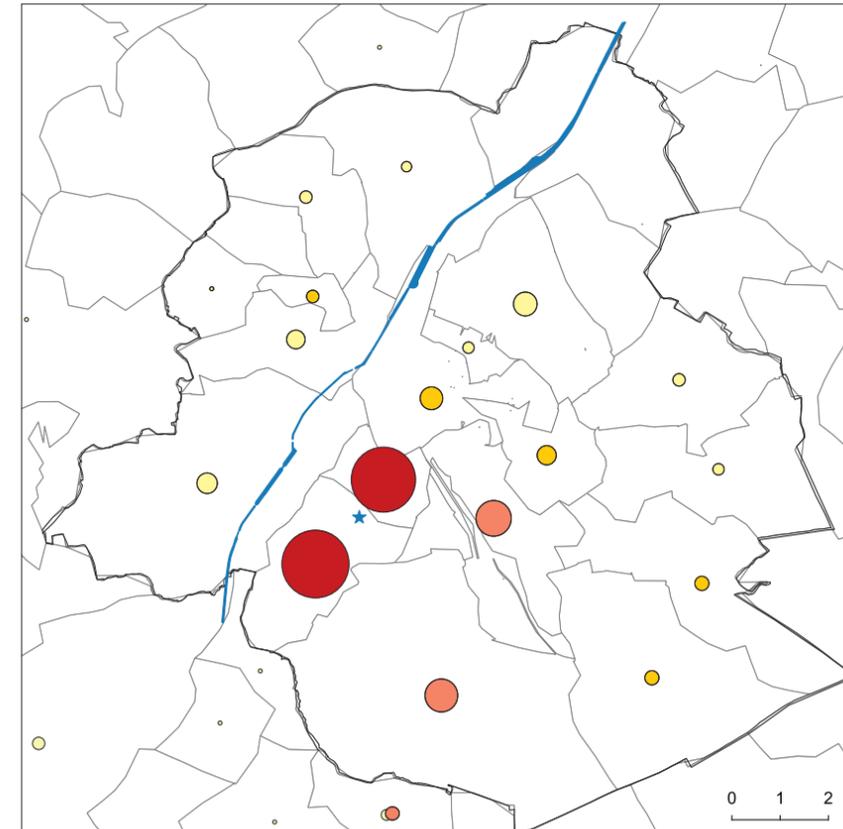


Figure 6. géographie du public du festival SVSM en 2018 (échelle RBC)

- Nombre de visiteurs RBC (n=746)
- 170 (Forest)
 - 50 (Ixelles)
 - 5 (Woluwe-Saint-Pierre)
- Taux de pénétration par ZipCode (pour mille habitants)
- 0.00 – 0.20
 - 0.20 – 0.50
 - 0.50 – 1.00
 - > 1.00
- ★ Localisation SVSM (parc de Forest)
 - Canal
 - Limites régionales
 - Limites communales (zipcode)

0 1 2 km

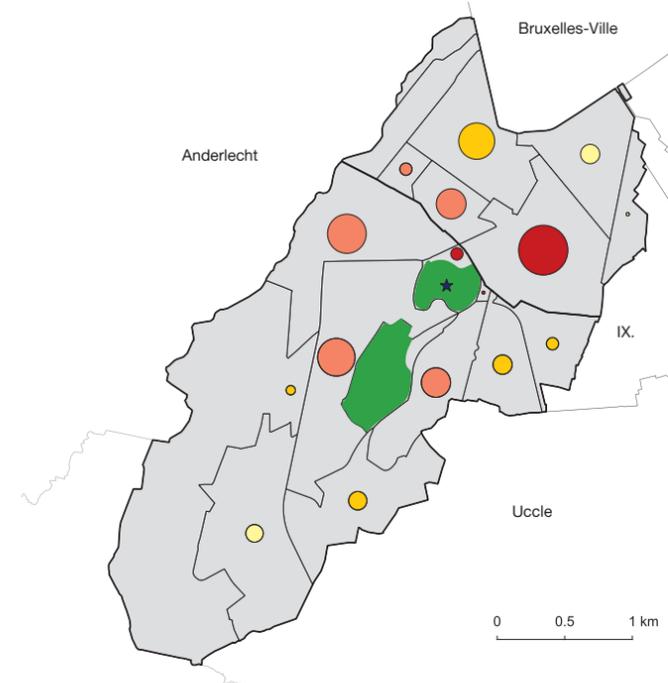


Figure 7. géographie du public du festival SVSM en 2018 (échelle Forest/Saint-Gilles)

- Nombre de visiteurs (n=315)
- 10 (Saint-Denis)
 - 40 (Porte de Hal)
 - 75 (Haut)Saint_Gilles)

- Taux de pénétration par quartier (pour mille habitants)
- 0.0 – 2.0
 - 2.0 – 3.0
 - 3.0 – 1.0
 - 4.0 – 5.00

- ★ Localisation SVSM (parc de Forest)
- Parc de Forest et Duden
- Limites quartiers (Forest / St-Gilles)
- Limites Forest et Saint-Gilles
- Limites communales

0 0.5 1 km

Source : Enquête par questionnaire (édition 2018)
Codes postaux et arrêt de bus/tram STIB le plus proche du domicile

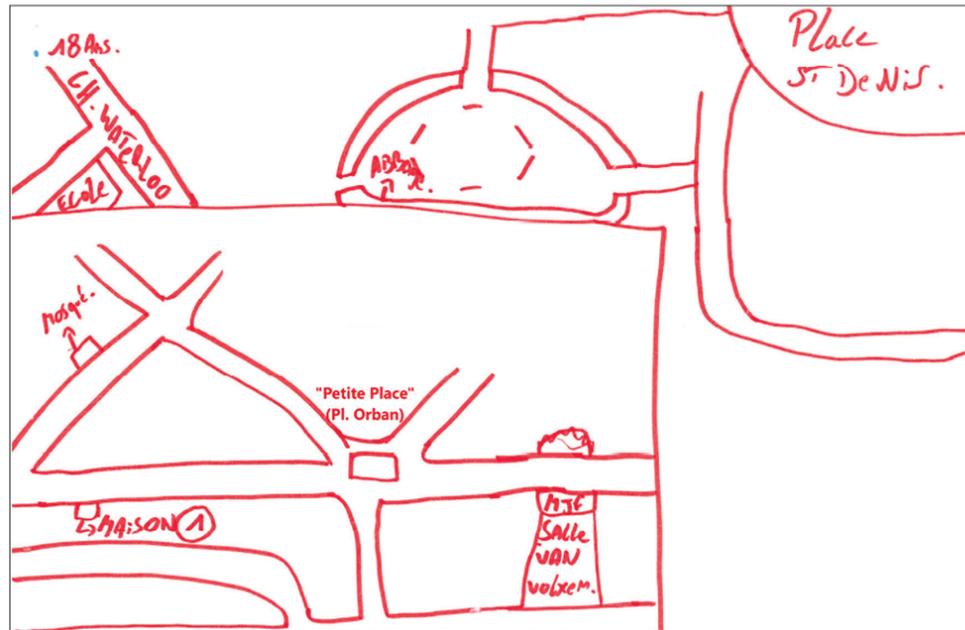


Figure 8. Un exemple-type de carte individuelle lors de l'atelier avec la Maison des Jeunes de Forest (rajout personnel de la toponymie « petite place » mentionnée lors de la discussion). On y observe un « espace de vie » relativement restreint au cœur du quartier Saint-Antoine : délimité par le triangle Maison – MJF/Salle de sport Van Volxem – Mosquée, et centralisé par la « petite place » comme « lieu de rencontre » quotidien. On note également la fréquentation de la place Saint-Denis et des jardins de l'Abbaye comme « lieu de rencontre ».

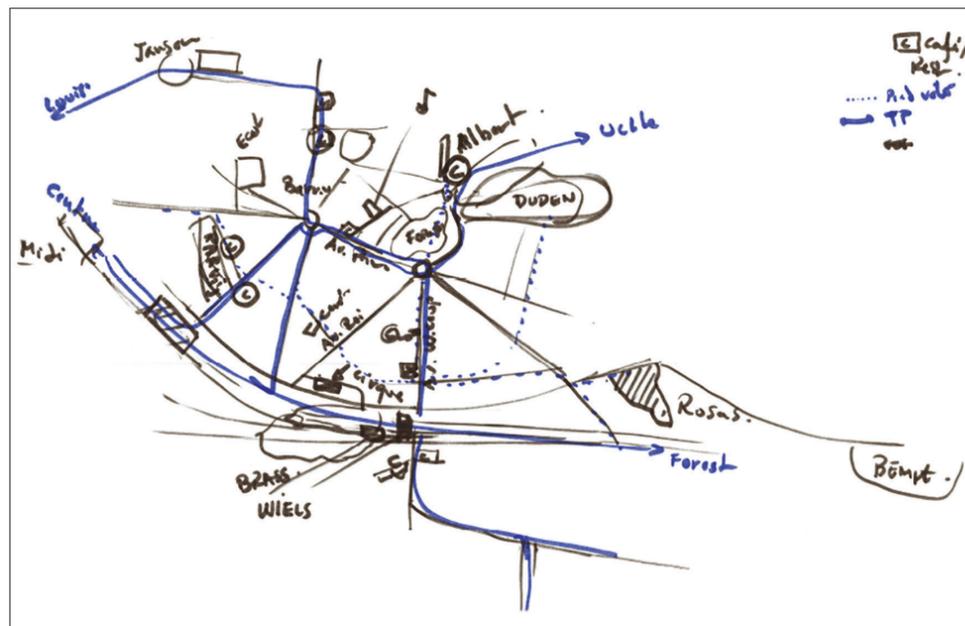


Figure 9. Un exemple-type de carte individuelle lors de l'atelier avec le Quartier Durable WIELS (2017). On y observe un « espace de vie » nettement plus étendu où le quartier « Wiels » semble annexé à la commune de Saint-Gilles (fréquentation des cafés et restaurants). On y note également la présence (fréquentation et éléments visuels structurants) des différents équipements culturels du bas de Forest/Saint-Gilles : le WIELS et le BRASS mais aussi l'école de danse PARTS-Rosas et la Maison des cultures de Saint-Gilles (« cirque »).

Des pratiques et représentations locales à géométrie socialement variable

Lors de nos ateliers cartographiques avec différentes associations du bas de Forest, le pôle WIELS-BRASS n'a été que très rarement mentionné tant cartographiquement (4 sur 46) que lors des discussions collectives (le BRASS y est toutefois plus souvent évoqué).

Malgré son architecture iconique, le faible caractère structurant du WIELS dans l'espace représenté des habitants doit néanmoins être nuancé au travers des caractéristiques sociales et culturelles (figures 8 & 9). En effet, si on prend les associations des 3 quartiers adjacents¹¹, on observe des usages et représentations distincts : alors que l'ensemble des participants d'ascendance immigrée montrent une profonde indifférence à son égard, les habitants-proprétaires (arrivés après l'arrivée du WIELS) et impliqués dans des initiatives citoyennes – Quartier Durable Wiels (QWW)¹² – le fréquentent occasionnellement pour ses expositions et/ou pour son espace de restauration. A ce titre, si le WIELS ne constitue plus qu'un repère pour un participant de ce dernier groupe, l'espace de restauration a été un « lieu de travail et de rencontre » à son arrivée dans le quartier. Toutefois, ces derniers témoignent d'un sentiment ambigu vis-à-vis du WIELS : d'une part, comme le nom de leur collectif l'illustre, sa présence semble constituer un élément symbolique valorisant leur implantation dans un quartier en transformation, et d'autre part, ils le trouvent austère, peu accessible, voir élitiste :

« En fait, [le WIELS] est une locomotive pour nous... on sent qu'il y a énormément de gens qui y viennent. Quand tu dis que t'habites dans le bas de Forest, ils ne connaissent pas. Puis, [tu dis] près du WIELS : « Ah oui, le WIELS, ok ! ». Tout le monde connaît le WIELS [...]. [Néanmoins,]

ce n'est pas un lieu... ça a de l'allure mais ce n'est pas un lieu agréable. » (Participant 1, comité de quartier QWW).

« Le WIELS, selon tous les voisins... Que je connais mais qui ne sont pas comme nous... Et même qui ont travaillé au WIELS [bénévoles], ils n'ont jamais poussé la porte. C'est d'une austérité monstrueuse. La porte est lourde, il faut monter les escaliers, et puis c'est froid, t'arrives nulle part, dans un hall de gare, il ne se passe jamais rien... que pour l'élite... culturelle. » (Participant 2, comité de quartier QWW)

Le discours des adolescents de la Maison des jeunes (MJF) voisine confirme ce dernier point. Si la génération précédente – les animateurs actuels – ont établi une relation de confiance avec le WIELS pour y avoir travaillé en tant que bénévoles et pour avoir participé à des projets socioculturels, les adolescents d'aujourd'hui ne montrent que très peu d'intérêt vis-à-vis du WIELS : « Il ne sert à rien, qu'il soit là ou non, ça ne change rien ! ». Enfin, pour une mère de la maison de quartier (ancienne forestoise relogée dans le bas de Saint-Gilles), le bâtiment du WIELS constitue un simple point de repère visuel indiquant le moment où il faut sortir du tram pour conduire les enfants à l'école ou aller à la maison de quartier.

En ce qui concerne le BRASS, s'il est rarement indiqué comme un « lieu de vie » spécifique dans les trajectoires quotidiennes des participants, il est aujourd'hui pour différents groupes un lieu connu et fréquenté ponctuellement par l'intermédiaire d'autres associations de première ligne¹³. Essentiellement, lors des « Dimanche Atomix » – l'une des activités phares depuis sa « remise en route » en 2013 – visant à stimuler les liens de parentalité (activités parents-enfants gratuites). Seul certains membres du QuartierWielsWijk le fréquentent individuellement pour les activités pour enfants, et collectivement, en

11 Maison des Jeunes (MJF) dans le quartier Saint-Antoine), Une Maison en Plus dans le quartier Primeur, et le Quartier Durable QuartierWielsWijk dans le quartier Van Haelen.

12 Le QuartierWielsWijk a pour mission de « défendre un environnement de qualité et stimuler les déplacements à pied entre les quartiers ». Cette appellation renforce ainsi, symboliquement, la construction sociale d'un nouveau quartier « Wiels » aux dépens des anciens quartiers « Saint-Antoine » (connu dans l'imaginaire bruxellois pour les émeutes des années 1990) et « Primeurs » (peu connu au niveau supra-local étant donné son enclavement entre les voies ferrées).

13 Les participants des associations du sud de la commune ont nettement moins d'interactions avec le centre culturel.

Opérateurs	Date de création	Gestion/Financements	Programmation	Publics
Bibliothèque communale francophone – Biblif	2009 (Saint-Antoine)	– Gestion: (service de l'Administration communale de Forest) – Financements: commune et FWB	– Location de livre & Pratiques informatiques; – Ateliers de lecture pour enfants et/ou adultes; – Projets socioculturels.	– Forest: 70% – Saint-Gilles: 8% – Anderlecht: 5% – Autres (RBC): 12% – Hors-RBC: 5%
L'Académie de musique, danse et arts parlés	1919	– Gestion: asbl dont le Pouvoir organisateur est l'Administration communale de Forest – Financements: FWB	– Enseignement artistique: Musique, Danse et Arts parlés – Concerts/Spectacles	– Forest: 59,5% – Uccle: 14,5% – Saint-Gilles: 10,5% – Autres (RBC): 9,5% – Hors-RBC: 6%
BRASS – Centre culturel de Forest	2008	– Gestion: asbl « Forest Centre Culturel » – Financements: commune, FWB, Cocof	– Concerts/spectacles – Expositions temporaires – Activités socioculturelles et socio-éducatives – Soutien aux artistes locaux (production et diffusion)	Publics en fonction des activités: – concerts/expos: métropolitain – socioculturelles: forestois
Espace Information Jeunesse (Service jeunesse communal)	2016	– Gestion: (service de l'Administration communale de Forest) – Financements: commune de Forest	– Activités socioculturelles et d'éducation aux médias et à la citoyenneté pour la jeunesse locale – Permanences jeunesse	n.a. (jeunes forestois)
Maison des Jeunes de Forest	1977	– Gestion: asbl « MJF » – Financements: commune et Cocof	– Activités sportives et socioculturelles	Adolescents (hommes) forestois principalement des quartiers Saint-Antoine, Primeurs et Bempt

Tableau 2. Présentation de la maîtrise d'usage du projet ABY

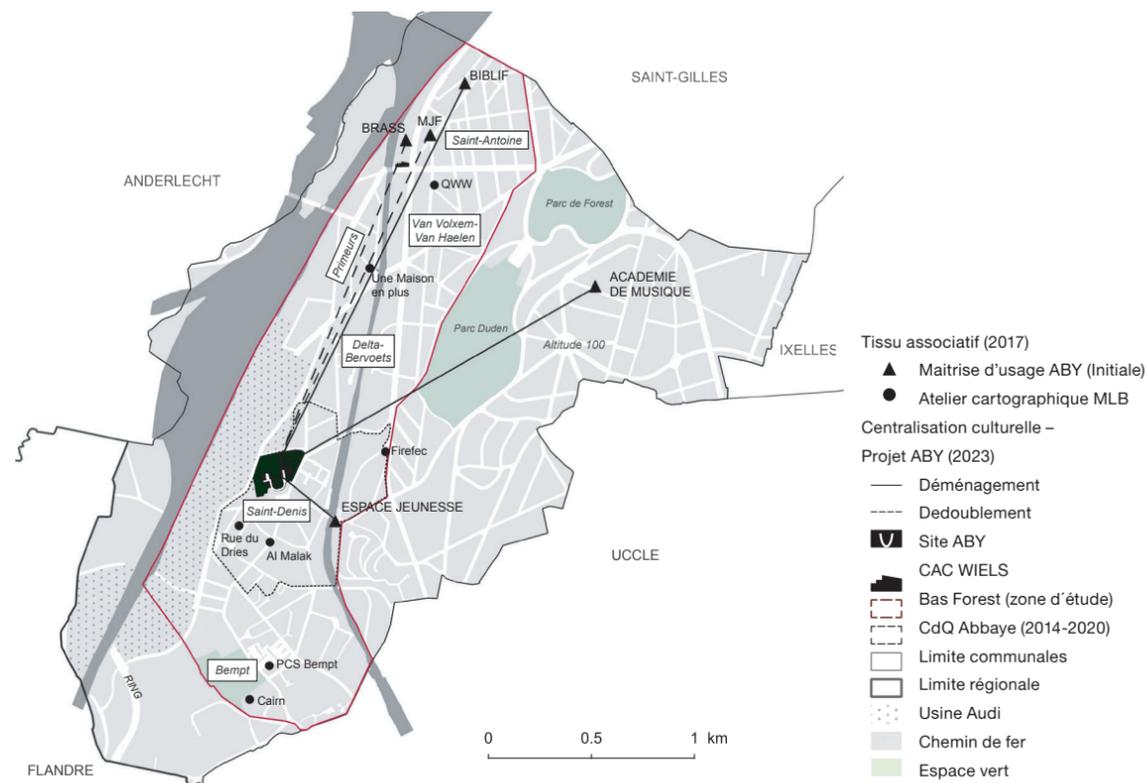


Figure 10. Contextualisation territoriale du pôle culturel ABY (et localisation des associations participant aux ateliers cartographiques de Metrolab Brussels)

organisant des « marches exploratoires » du quartier¹⁴. Néanmoins, il reste pour la plupart des habitants un équipement secondaire derrière leur association respective mais également les deux bibliothèques, les associations d'alphabétisation ou encore le centre communautaire *El Hikma*.

**Pôle ABY (2015-23):
une repolarisation des
opérateurs culturels communaux
comme restructuration
socio-spatiale du tissu associatif
et résidentiel ?**

Alors qu'au début des années 2000, les acteurs publics et privés derrière le pôle WIELS-BRASS misaient sur ses « effets d'entraînement » dans les quartiers avoisinants, il est important de rappeler que ces retombées ont été accompagnées d'importantes politiques de revitalisation (3 Contrats de Quartier et 1 Contrat de Rénovation Urbaine pour près de 70 millions €) en continu pendant deux décennies. Si ce premier pôle culturel de fait a lancé la requalification du bas de Forest, aujourd'hui, le pôle ABY vise à « rééquiper » cette autre portion du bas de la commune plus avancée dans sa rénovation et densification résidentielle.

**Une rénovation
« emboîtée » comme image de
« bonne gouvernance »**

L'abbaye de Forest est au cœur d'un processus de rénovation qui vise à la convertir en « pôle culturel du futur » (esquisse architecturale, *a.practice*, 2018), rassemblant différentes associations et institutions culturelles actuellement dispersées sur le territoire communal (tableau 2 et figure 10). Ce processus de rénovation (30 millions €, avec le réaménagement des jardins) s'étend aux

espaces alentours, via les financements du « Contrat de Quartier Durable Abbaye » (15 millions €) et ceux de la rénovation de l'Hôtel communal voisin (25 millions €). En parallèle à la dynamique immobilière depuis le début des années 2000, c'est ainsi tout un espace postindustriel qui est amené à se transformer autour de ce pôle culturel.

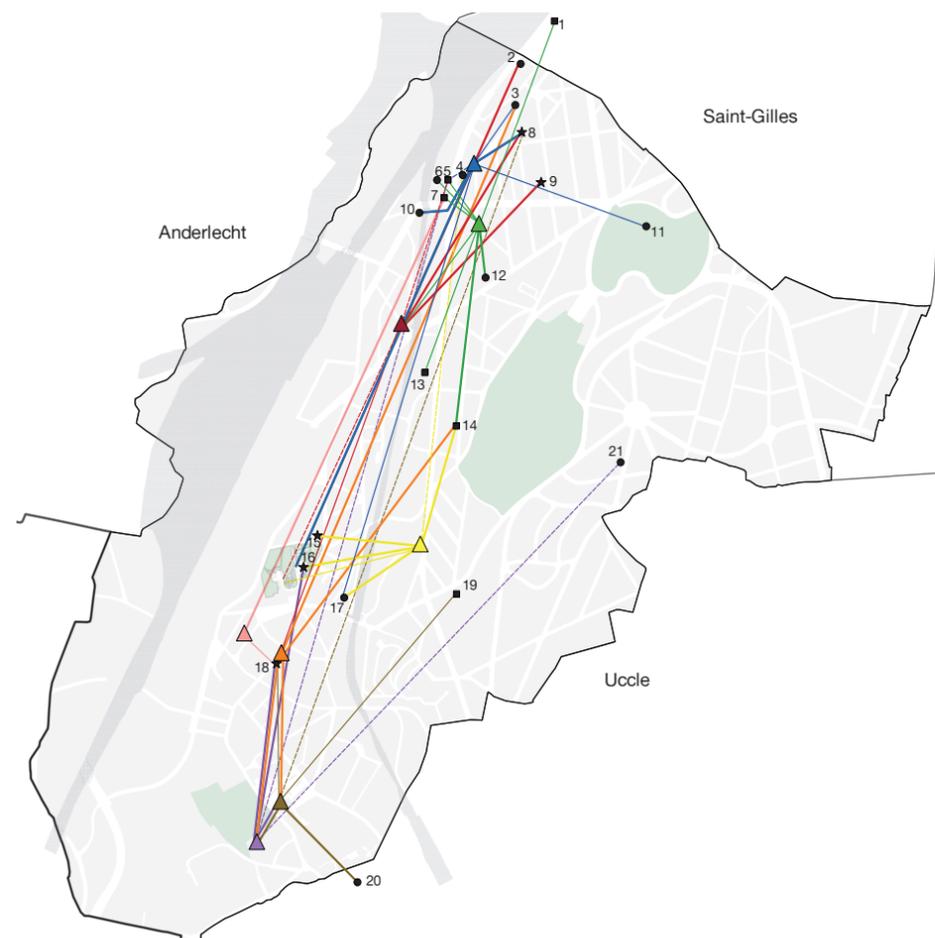
« Ce projet [le pôle culturel] s'inscrit dans un programme plus vaste visant la revitalisation du quartier. En effet, différentes dynamiques sont actuellement en cours au sein et autour du centre historique de la commune: le Contrat de Quartier Durable Abbaye (2014-2020) dont un des axes forts est de renforcer le rayonnement du quartier; la rénovation des jardins de l'Abbaye (Beliris), la restauration de l'Hôtel communal (2013-2020) – exemple unique d'architecture art-déco. Ainsi que de nombreuses opérations immobilières (publiques et privées) qui apporteront un nombre important de ménages supplémentaires (plus de 1.200) dans les abords immédiats de l'Abbaye de Forest. » (Dossier de candidature FEDER, 2015: 3)

Si les effets du précédent Contrat de Quartier Saint-Denis (2006-2010) sont qualifiés de « mitigés » (surtout au niveau de la « revitalisation commerciale ») dans le diagnostic territorial du nouveau Contrat de Quartier Durable Abbaye (2014-2020)¹⁵ (Karbon, 2014: 58), l'emboîtement de ces différentes couches de rénovation urbaine devrait entraîner une revitalisation plus structurelle de ce quartier populaire perçu comme « désinvesti et en dégradation continue » (réunion informelle avec la commune-cellule ABY, 2017)¹⁶. A travers le CQDAb, les acteurs communaux ont pour objectif de redynamiser et réaffirmer le « centre civique » et le « cœur historique » de la commune par le réaménagement des « pourtours de l'abbaye » avant l'arrivée du

14 Ces balades sont l'occasion pour le collectif de présenter non seulement le marais « WIELS » sur la friche mais aussi son combat pour sa préservation face au promoteur immobilier (propriétaire) et les aménagements envisagés par la commune.

15 Les deux Contrats de quartier ont quasiment le même périmètre. Toutefois, le programme du CQSD était nettement plus social (création d'une antenne Actiris, nouveau guichet CPAS, nouvelle salle polyvalente pour les associations locales, etc.) que celui du CQDAb qui vise principalement le « cadre de vie » (un certain type d'espaces publics et commerces « de qualité »).

16 Un élément marquant reflétant cette dynamique de désinvestissement depuis le début des années 1990 est l'éviction de l'antenne historique de la *Maison des Jeunes de Forest* à la Place Saint-Denis par le collège communal (aujourd'hui, implantée dans le quartier Saint-Antoine). Autre exemple, la relocalisation d'*Une Maison en Plus* dans le quartier Primeurs.



1. Maison des cultures de St-Gilles
2. Entraide & Cultures
3. Bibliothèque de Forest
4. Miro
5. Centre culturel de Forest (BRASS)
6. BLI:B (BRASS)
7. WIELS
8. Mosquée-Centre El Hikma La Sagesse
9. Mosquée Ibou Massaoud
10. MJF (Luttre)
11. La « Villa » (aux instruments)
12. Bookbox/jardin (ancienne bibliothèque)
13. Rosas (P.A.R.T.S.)
14. Ten Weyngaert
15. Unité pastorale des sarments forestois
16. Eglise Saint-Denis
17. Salle communautaire (rue de Liège)
18. Mosquée Al Karam
19. Forest National
20. PCS Merlo

Associations participantes

- ▲ Maison des jeunes (MJF)
- ▲ QuartierWielsWijk (QWW)
- ▲ Une Maison en plus
- ▲ FIREFEC
- ▲ Habitants de la rue Dries
- ▲ Centre culturel Al Malak
- ▲ PCS Bempt (H&R)
- ▲ Cairn

Autres lieux culturels cités

- Socioculturel
- Artistique
- * Religieux

Intensité de fréquentation

- Forte (>1 personnes)
- Faible (1 personnes)
- Via partenariat associatif
- Limites communales
- Limite régionale
- Chemin de fer
- Espace vert

pôle culturel. En parallèle, plusieurs activités socio-culturelles au sein et autour de l'abbaye ont été financées dans le cadre du volet socio-économique du CQDAb afin d'anticiper la réappropriation de ce site par la population et les associations locales¹⁷. Toujours dans ce cadre, en partenariat avec la STIB et la Région (Bruxelles Mobilité), la commune envisage la (semi-)piétonnisation de la chaussée de Bruxelles adjacente à la Place Saint-Denis et l'Abbaye, dans le but de «redynamiser» son noyau commercial perçu comme «trop monofonctionnel» (réunion informelle avec la commune-cellule ABY, 2017).

D'un autre côté, la rénovation de l'abbaye en pôle culturel constitue le phare de la revitalisation du quartier. En développement sur près d'une décennie, après une étude de faisabilité (2014) et le regroupement des différentes subventions (2015), les porteurs de projet communaux ont lancé à partir de 2016 les réflexions techniques, architecturales, paysagères et consultatives (2017-2019) ainsi que la communication autour du projet – symbolisé par le logo «ABY» et son slogan «*la culture bat au cœur de Forest*». Au cours de ce processus de «mise en œuvre» du projet, à l'inverse du développement public-privé du pôle WIELS-BRASS, la commune de Forest – via sa cellule «ABY» de l'Echevinat de la revitalisation urbaine – a donné à voir une image de bonne gouvernance urbaine à la fois intégrée et centralisée: mobilisation d'une multitude d'acteurs spécialisés¹⁸, développement multiscale (intégration du projet dans d'autres interventions urbaines plus larges), ateliers consultatifs¹⁹, communication (réunions d'information, ateliers participatifs, site internet propre au projet, production de

visuels) et enfin période de préfiguration (dynamisation du site avant son ouverture). Outre la rhétorique performative sur les bienfaits sociaux de la culture, cette image de «bonne gouvernance» d'un projet urbain est constamment mise en avant lors des réunions d'information et ateliers participatifs. L'un des principaux arguments constitue son insertion dans le «projet de ville» régional, à savoir le renforcement des «noyaux d'identité locale» (ville polycentrique) et l'amélioration de la «qualité de vie» des nouveaux quartiers (densification résidentielle) (PRDD, 2014).

Reconfiguration spatiale des pratiques culturelles et attractivité de nouveaux usagers

Au regard des ateliers cartographiques (figure 11), on observe aujourd'hui deux tendances spatiales en ce qui concerne le tissu associatif socioculturel et les pratiques culturelles associées (lieux socioculturels, artistiques et religieux fréquentés par les participants): d'une part, une fracture assez nette entre le haut et le bas de Forest, et d'autre part, une double polarisation dans le bas de Forest – d'un côté, au nord, au niveau du pôle WIELS-BRASS, et d'un autre côté, au sud, au niveau des logements sociaux du Bempt (fortes interactions entre les publics du PCS Bempt, du Cairn et du centre culturel Al Malak ainsi que ceux du PCS Merlo implanté au cœur de logements sociaux à Uccle)²⁰.

Étant donné la repolarisation du secteur (socio-)culturel communal, le projet ABY aura ainsi probablement pour effet tant la reconfiguration de la dimension spatiale des pratiques culturelles dans le bas de Forest que l'attraction de nouveaux usagers

- 17 Salle pour les associations locales, Festival «Choeurs au cœur de l'abbaye», «Apéros germinatoires», Atelier Kastar, etc.
- 18 Bureaux d'architecture et d'urbanisme, experts techniques (privés et publics), agences spécialisées dans la participation.
- 19 Les habitants ont pu discuter les propositions d'aménagement de certaines parties du site lors de trois journées de participation. Si une première journée «Idées» était plutôt consacrée à un *brainstorming* sur les usages «révés» dans les jardins de l'abbaye, les deux autres journées «Projet» ont pour but de consulter la population sur les locaux polyvalents destinés aux associations et initiatives citoyennes locales. Le reste du site est imaginé et construit entre la maîtrise d'ouvrage (commune), la maîtrise d'œuvre (bureaux d'étude et d'architecture) et les cinq opérateurs de la maîtrise d'usage du projet.
- 20 Notons par ailleurs que le pôle culturel plus ancien – étiqueté néerlandophone – autour du GC *Ten Weyngaert* (Bains Connective, P.A.R.T.S., Rosas, ReMuA) dans le quartier Van Volxem – Van Haelen est sous-représenté à cause à la fois du profil social (capital culturel) et linguistique (majoritairement francophone) des participants des ateliers cartographiques.

Figure 11. Dimension spatiale des pratiques culturelles des participants aux ateliers cartographiques

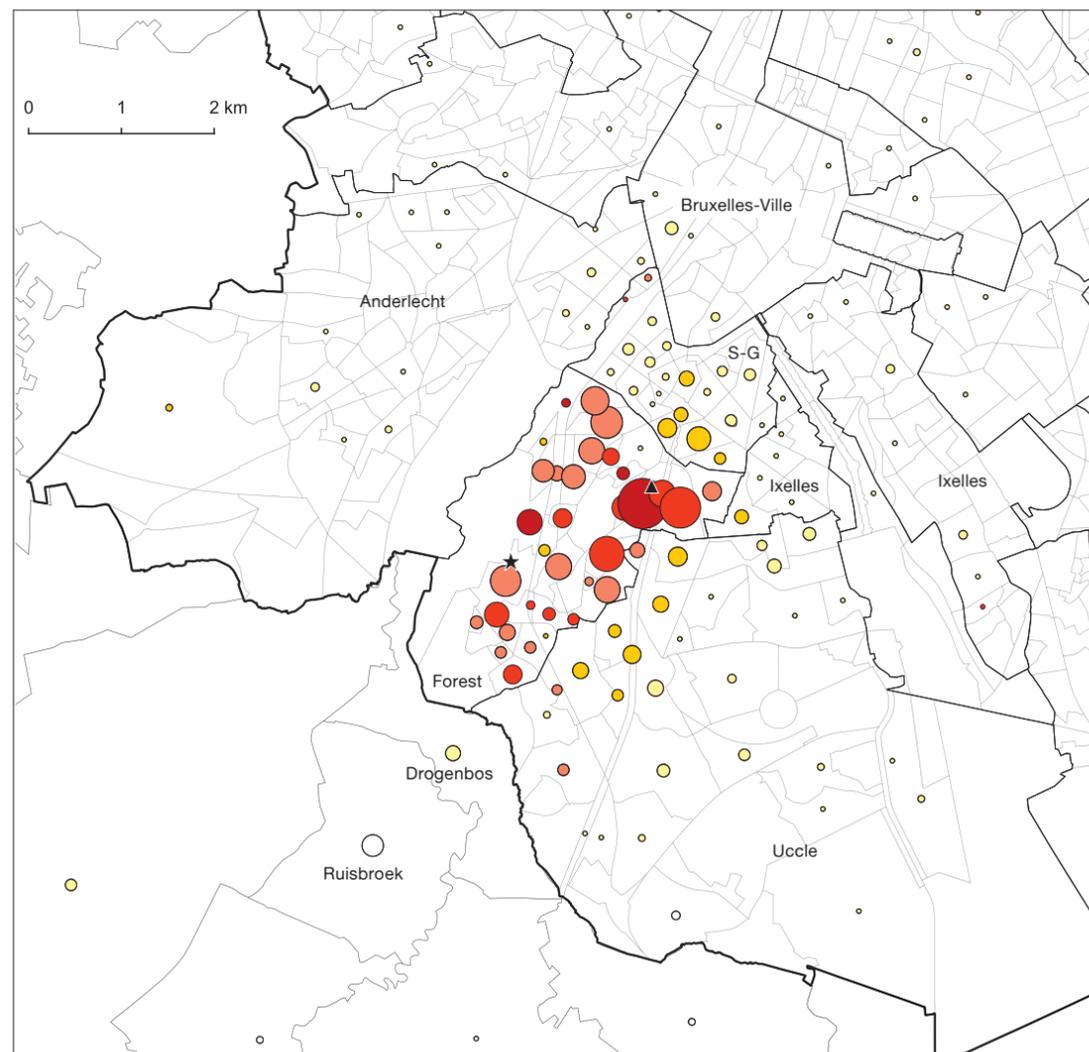
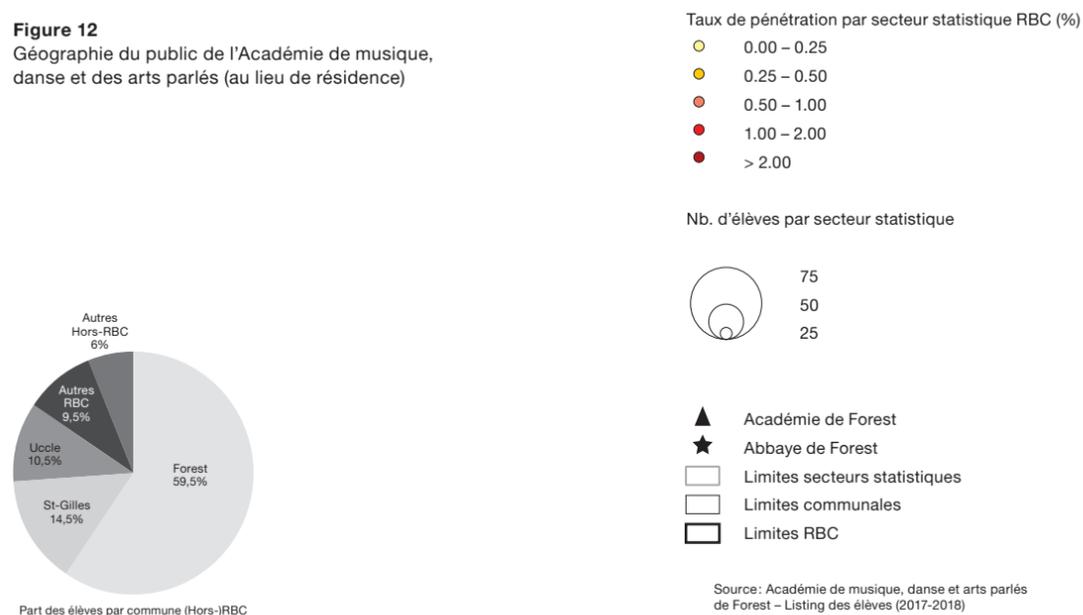


Figure 12
Géographie du public de l'Académie de musique, danse et des arts parlés (au lieu de résidence)



dans le quartier Saint-Denis (15.000 usagers/semaine, selon la commune de Forest). Si le public du centre culturel a déjà été abordé plus haut (pour les concerts au BRASS, du moins), aux dires de son directeur, l'ambition est toutefois d'y développer une programmation distincte: plus «urbaine» – «musique urbaine» et «écologie urbaine» – au BRASS, et plus «familiale» – «éveil et sensibilisation culturelle» – à l'Abbaye (entretien Directeur BRASS, 2018).

La Bibliothèque francophone et l'Académie de musique, de Danse et des Arts parlés sont les deux autres grands acteurs du projet en termes d'attraction. De nos ateliers cartographiques, la bibliothèque est régulièrement fréquentée par les adolescents de la MJF (garçons) et du centre culturel Al Malak (filles), surtout pour étudier et utiliser les ordinateurs. Ce jeune public est confirmé par les données chiffrées sur le site de la bibliothèque: 63% des personnes ayant emprunté un livre en 2017 ont moins de 18 ans. Au niveau géographique, s'il n'a pas été possible de cartographier avec précision le public de la bibliothèque, on peut tout de même indiquer que 70% des personnes qui ont emprunté un livre en 2017 sont forestois, 8% Saint-Gillois et 5% anderlechtois. Si nous n'avons pas rencontré d'utilisateur de l'Académie lors de nos ateliers, elle attire néanmoins un public forestois (59% des élèves) réparti sur l'ensemble de la commune (figure 12). On observe par ailleurs des effectifs légèrement plus importants dans le haut de Forest à proximité de son implantation actuelle. Un quart des élèves est issu des communes voisines d'Uccle (14,5%) et de Saint-Gilles (10,5%), et en particulier dans les quartiers adjacents du haut de la commune de Forest. Enfin, tant pour la bibliothèque que pour l'Académie, on observe un nombre relativement significatif d'élèves venant des communes flamandes voisines de Drogenbos et Ruisbroek (2-3% du total – 42% des visiteurs hors-RBC).

En somme, le nouveau pôle culturel attirera en premier lieu un public jeune et relativement local. Toutefois, avec la nouvelle salle de spectacle dynamisée par le centre culturel et l'Académie, il attirera également des usagers supra-locaux. Par ailleurs, le pôle pourrait également jouer un rôle pour les usagers francophones résidant dans les communes flamandes proches et plus

abordables. Une animatrice du centre culturel Al Malak témoignait d'ailleurs de l'importance des activités extrascolaires – la période «creuse» entre la fin de l'école et le retour à la maison – pour de nombreux ménages de ces communes voisines et dont les enfants fréquentent les écoles francophones de Saint-Denis (Bus 50). A l'instar du pôle WIELS-BRASS avec la commune de Saint-Gilles, le nouveau pôle culturel semble devoir se concevoir en dépassant les limites – non pas communales, cette fois – mais régionales. Vu le profil sociologique différent entre les usagers saint-gillois et ceux de la périphérie flamande, cette dynamique sera-t-elle autant valorisée au moment où le projet s'annonce sur son site comme «un troisième lieu pour tous les forestois mais également tous les bruxellois»?

Quelques enjeux pour le pôle culturel au regard des représentations et usages locaux

Si nous montrions dans la partie précédente une future restructuration spatiale des pratiques culturelles à l'échelle communale et ses alentours, les représentations de certains habitants des deux pôles actuels du tissu associatif du bas de Forest minimisent néanmoins aujourd'hui la portée du projet ABY. D'une part, les membres du *QuartierWielsWijk* – dont les pratiques sont majoritairement orientées vers la commune de Saint-Gilles et le centre-ville – témoignent d'une distance physique et surtout sociale avec le quartier Saint-Denis, et que les futures transformations urbaines ne semblent *a priori* pas réduire:

«C'est vrai que pour moi c'est loin, ça me paraît ailleurs. J'ai voulu aller une fois à la place Saint-Denis, manger une glace. Mais en fait il n'y a rien...» (Participant 1, Atelier QWW, 2017)

«Dans notre perception, la place Saint-Denis est très éloignée. On peut mettre tout l'argent qu'on veut pour faire un lieu merveilleux, il persistera cette perception de distance.» (Participant 2, Atelier QWW, 2017)

D'autre part, les habitants des «blocs jaunes» en face du parc du Bempt (logements sociaux en décrépitude depuis une dizaine d'années) témoignent d'une faible connaissance mais aussi peu d'intérêt concernant le projet ABY. En effet, malgré leur usage régulier du quartier Saint-Denis

(commerces et services), ils ressentent une forme d'isolement socio-spatial vis-à-vis des politiques urbaines qui s'intéresseraient très peu à leurs conditions de logement :

« On n'est pas concerné par ça.

Regardez les plans [de la revitalisation urbaine] et la façon dont ils sont subdivisés, systématiquement les logements sociaux sont mis à l'écart. » (Habitante des « blocs jaunes », Atelier cartographique PCS Bempt, 2017)

En définitive, si le projet ABY s'insère pleinement dans les politiques de rénovation urbaine du centre de la commune, cette « revitalisation » minimise les usages actuels. Or, les ateliers cartographiques ont montré l'existence de tout un ensemble de pratiques et sociabilités qui en font une petite « centralité populaire » (Rosa Bonheur, 2016). En effet, les ressources matérielles et symboliques du quartier – commerces et services bons marchés et/ou ethniques²¹, associations socioculturelles, lieux de culte, sociabilité dans l'espace public (cf. *supra* : figure 8) – lui donnent un rayonnement tant communal (jusque dans le bas de Saint-Gilles) que métropolitain (Drogenbos et Ruisbroek). L'objectif de « redynamisation commerciale » semble dès lors invisibiliser ses usages existants. Par conséquent, le nouveau pôle culturel – comme aménité urbaine non seulement pour les futurs usagers supra-locaux mais aussi potentiellement pour les nouveaux résidents des nouveaux projets immobiliers – entrainera inévitablement de nouvelles pratiques auxquelles on peut se demander si, et comment, elles s'accommoderont de celles existantes.

Conclusion

Dans ce texte, l'ambition était de mettre en parallèle la dynamique culturelle (nouveaux équipements culturels) et la dynamique urbaine (densification résidentielle et dispositifs de « revitalisation urbaine ») dans le Bas de Forest. Pour ce faire, entre

autres méthodes, l'outil cartographique a été mobilisé pour illustrer la dimension spatiale de ces deux dynamiques, que ce soit la localisation des nouveaux projets immobiliers, la géographie des publics d'institutions et manifestations culturelles, ou encore les pratiques culturelles récoltées lors des ateliers cartographiques avec différents groupes d'habitants.

L'analyse a montré que l'outil « culture » a été largement mobilisé depuis le début des années 2000 – au fil des législatures libérales comme socialistes et écologistes – dans les politiques de « revitalisation urbaine ». Comme dans d'autres contextes urbains, cette instrumentalisation a pour ambition à la fois de renforcer le consensus concernant l'action publique de rénovation urbaine – connotation positive de la fonction culturelle mobilisant d'autres acteurs locaux (privés, associatifs et habitants) –, mais aussi, et surtout, de donner une nouvelle « cohérence visuelle » à l'espace (Zukin, 1995). Dans le cas forestois, cette cohérence s'est essentiellement matérialisée par le développement successifs de deux pôles culturels : le pôle WIELS-BRASS sur la friche des anciennes brasseries Wielemans-Ceuppens et le pôle ABY dans l'ancienne Abbaye de Forest. Si le premier a entraîné, en s'appuyant sur les dynamiques culturelles et urbaines saint-gilloises, une revalorisation symbolique et une pacification sociale des quartiers adjacents – à savoir, une esthétisation artistique des anciens stigmates : la désindustrialisation et l'immigration –, le second répond à la densification résidentielle en cours en « rééquipant » l'espace public en vue du présumé rééquilibrage démographique entre le haut et le bas de la commune.

Malgré les efforts des acteurs culturels dans leur recherche d'ancrage local, ces équipements culturels ne sont pas automatiquement investis par les habitants tant pratiquement (usages) que symboliquement (lieu d'identité locale). Dans le cas du pôle WIELS-BRASS, ces

21 Sur l'importance de la ressource commerciale du quartier Saint-Denis, les ateliers cartographiques l'ont très bien montré (Carlier et al., 2018). Les mères de famille y expliquent l'importance de leur parcours quotidien afin de réduire les dépenses du ménage mais aussi de s'entraider (conseils sur les bonnes affaires du jour, distributions de bons/coupons, et sociabilité ordinaire). Le snack « Saint-Denis » comme lieu de rencontre et identitaire pour les jeunes des quartiers du bas de Forest en est un autre exemple : « *le snack Saint-Denis, c'est un lieu culte, c'est le « sang »* » (Participant, atelier Al Malak, 2017).

derniers sont mêmes perçus par beaucoup comme des lieux destinés à une population extérieure au quartier. Au regard de sa maîtrise d'usages, le pôle ABY vise quant à lui – dans un premier temps du moins – un public essentiellement communal. On peut toutefois se poser la question de son instrumentalisation au sein des dispositifs plus larges de « revitalisation urbaine » visant explicitement l'arrivée de nouveaux résidents des classes moyennes (notamment, la normalisation des commerces et espaces

publics). En définitive, la proximité spatiale ne suffisant pas à faire face à la distance sociale des classes populaires à l'offre des équipements culturels publics (Pinçon-Charlot, Rendu, 1982), derrière le discours consensuel et irénique de la mixité sociale se trouveront des enjeux associés à son appropriation matérielle et symbolique par les différents groupes en présence, qui donneront à voir des formes de négociation et d'alliance, d'évitement et d'invisibilisation, ou encore de détournement.

Bibliographie

- a.practice (2018). Première Esquisse architecturale du projet ABY.
- Ambrosino C., Sagot-duvaux D. (2018). Scènes urbaines. Vitalité culturelle et encastrement territorial des activités artistiques. In Talandier M. et Pecqueur B. *Renouveler la géographie économique*, Economica, France.
- Bibliothèque de Forest (BibliF) : <http://biblif.be/>
- BRASS – Centre culturel de Forest (2016). Dossier de demande de reconnaissance FWB (Analyse Partagée du Territoire).
- BRUSSEAU (2017-2019) : <http://brusseau.be/projets/>
- Carlier L., Debersaques S., Declève M., Renzato M., Van hollebeke S. (2018). *Ethnographie du bas de Forest. Metrolab.brussels*. Disponible à l'adresse : <http://www.metrolab.brussels/medias/1550066305-ethnographie-basdeforest-web.pdf>
- Collectif Rosa Bonheur (2016). Centralité populaire : un concept pour comprendre pratiques et territorialités des classes populaires d'une ville périphérique. *SociologieS* [Online], Files, Penser l'espace en sociologie.
- Colleyn M. (2008). « Forest en plein boom résidentiel ». Dans *La Dernière Heure Les Sports*.
- Comité de quartier VanTropDel : <https://comitedequartiervantropdel.wordpress.com/>
- Comité de quartier Saint-Denis : <https://comitequartierstedenis.home.blog/>
- Conférence-Débat FWB (2018). Le développement par la culture. Le cas du bas de Forest (S. Debersaques). Ministère Culture-Enseignement de la Fédération Wallonie-Bruxelles, 12 juin 2018.
- Debersaques S. (2015). *Evolution socio-spatiale d'un quartier populaire associée à l'implantation d'un équipement culturel. Le cas du Centre d'art contemporain WIELS, à Forest (Bruxelles)*. Mémoire de Master en sciences géographiques. Bruxelles : Université Libre de Bruxelles.
- Debersaques S. (2017). Equipement culturel et développement urbain : le centre d'art contemporain WIELS, héritier des logiques de transformation d'un quartier populaire ? *Brussels Studies* [en ligne], Collection générale, n°112.
- Debersaques S. (2020, à paraître). « *Et en plus on travaille avec le quartier. Analyse des tensions entre équipements culturels hybrides et quartiers populaires en voie de gentrification* ». Thèse de doctorat. Université Libre de Bruxelles.
- Debroux T. (2017). Artists as Pioneers or Tools for Urban Redevelopment? Inside the « Village of Artists » of Saint-Gilles, Brussels. In M. Murzyn-Kupisz, J. Dzialek, 2017, *The impact of artists on contemporary urban development in Europe*, GeoJournal Library 123, Switzerland, Springer.

- De Wael. B. (2016 et 2017). Rapport d'activités Festival SupervliegSupermouche.
- Dossier De Candidature FEDER 2014-2020 : « Abbaye de Forest : pôle culturel d'un quartier, d'une commune et d'une Région ». Commune de Forest, 2015.
- Etats Généraux de l'Eau à Bruxelles (EGEB) : <https://www.egeb-sgwb.be/>
- Guide du Routard : Bruxelles et ses alentours*. (2010, 2014 et 2019). Hachette.
- Hanquinet L. (2014). *Du musée aux pratiques culturelles – Enquête sur les publics de musées d'art moderne et contemporain*. PUB – Université Libre de Bruxelles, *Sociologie et Anthropologie*.
- Jaumain S. (2013). *Dictionnaire d'Histoire de Bruxelles*, mot : « Forest ». Ed. Prosopon.
- Karbon (2014) : « Dossier de base stratégique pour le Contrat de Quartier Durable Abbaye », étude pour la Région de Bruxelles-Capitale et la commune de Forest, p.58.
- Lloyd R. (2002). Neo-Bohemia : Arts and Neighbourhood Redevelopment in Chicago. *Journal of Urban Affairs*, 24(5), 517-532.
- Médor (2018) : Corbiau F. *Audi à tout prix : les coulisses d'un deal... A l'arrière des berlines*. Dans *Médor*, n°13.
- Miles S., Paddison R. (2007). *Culture-led Urban Regeneration*. Routledge.
- Pinçon-charlot M., Rendu, P. (1982). Distance spatiale, distance sociale aux équipements collectifs en Ile-de-France : des conditions de la pratique aux pratiques. In : *Revue française de sociologie*, 1982, 23-4, pp.667-696.
- PRAS (2001) : PLAN REGIONAL D'AFFECTATION DU SOL, Bruxelles.
- PRDD (2018) : PROJET DE PLAN REGIONAL DE DEVELOPPEMENT DURABLE, Bruxelles. Disponible à l'adresse : www.prdd.be/pdf/PRDD_FR.pdf
- Quinet A. (2019). *Des friches et des projets en quantité à Forest*. dans *La Libre*, 3 oct. 2019.
- Quartier Durable WIELS – QuartierWielsWijk (QWW) : <http://www.quartierwielswijk.be/>
- Vandermotten C. (2014). *Bruxelles, une lecture de la ville. De l'Europe des marchands à la capitale de l'Europe*, Edition de l'Université Libre de Bruxelles, Collection Ublire.
- Zukin S. (1995). *The Cultures of Cities*. Blackwell Publishing.

Travailleurs du quotidien, image de la ville et production de l'espace urbain

Marine Declève

L'entretien du collectif qui a occupé pendant deux ans l'espace atelier de l'abbaye de Forest dans le cadre du contrat de quartier durable Abbaye (2016-2018) a été réalisé dans la continuité des ateliers cartographiques, le dispositif d'enquête transdisciplinaire mobilisé pour représenter les espaces de vie de ceux que nous appellerons les travailleurs du quotidien. Ce texte relate l'expérience d'occupation temporaire de l'espace d'atelier de l'abbaye par ce collectif. Il est associé à une représentation qui spatialise les parcours résidentiels des membres du collectif, la filière de production de ce type d'artisanat local, et le réseau d'actions dans lequel leur activité s'est développée.

La combinaison des méthodes des ateliers cartographiques et des entretiens en situations pose la question des liens qu'entretiennent les activités productives et commerciales avec la vie sociale du quartier. Elle met en perspective l'intérêt d'une occupation temporaire par l'activité artisanale sur la vision de la ville productive qui se développe au cœur du projet urbain bruxellois.

Les représentations de la carte de synthèse des ateliers cartographiques et celle issue de l'entretien réfèrent d'une part à la recherche de Kevin Lynch sur l'image

de la ville (1961) qui a sous-tendu au projet de recherche collective ; d'autre part à la distinction entre pratique de l'espace, représentation de l'espace et espace de représentation énoncée par Henri Lefebvre dans La production de l'espace (1974).

Les ateliers cartographiques. Représenter les espaces de vie

Le dispositif des ateliers cartographiques a été développé par un groupe interdisciplinaire de chercheurs du Metrolab Brussels rassemblé autour du projet de transformation de l'abbaye de Forest en pôle culturel. L'enquête a sondé les usages et les pratiques des habitants de ce quartier¹. Elle nous a permis de sortir des logiques institutionnelles et d'identifier la configuration du quartier au travers du regard d'habitants liés à la vie associative locale. Les cartes produites dans le cadre des ateliers cartographiques (voir pp.35-51) représentent, en dehors de tout périmètre défini institutionnellement, les espaces de vie². Les groupes rencontrés ont été constitués en étroite interaction avec les personnes relais des organisations liées au projet de transformation de l'abbaye de Forest en pôle culturel. Par ailleurs, l'enquête a caractérisé la forme architecturale de l'abbaye de Forest (un U qui tourne le dos au parvis Saint-Denis)

1 Pour le détail du dispositif et la présentation des résultats voir le texte d'introduction de cette publication.

2 « Nous sommes partis du principe que les espaces de vie se dessinent à partir de lieux fréquentés quotidiennement tels que le domicile, les commerces, équipements et services, les espaces publics et espaces verts, les espaces de travail, d'activité social et de rencontre ; les trajets quotidiens qui permettent de repérer les endroits de croisement et les lieux à haute fréquentation ; les points de repère qui font partie de l'environnement perceptif ; les lieux évités, qui marquent certaines limites de leur espace quotidien ; ainsi que sur les rapports entre les différentes personnes et groupes cohabitant dans le quartier ». Carlier, L., Debersaques S., Declève M., Ranzato M., Van Hollebeke S., (2018:6).

et son interaction avec l'espace de la place Saint-Denis³.

Les ateliers cartographiques ont été menés quatre ans après le diagnostic réalisé par le bureau d'étude Karbon pour le contrat de quartier durable Abbaye⁴. Dans le cadre de ce diagnostic, un dispositif de collecte d'informations auprès des habitants avait été mis en place dans le but de définir un programme d'actions opérationnel dans le périmètre du contrat de quartier. Entre autres, des promenades thématiques et des moments de rencontre et de discussion avec les habitants (Karbon, 2014 : 9-10).

La méthodologie des ateliers cartographiques se distingue des promenades thématiques et moments de rencontres avec les habitants. D'une part, parce qu'ils ont été réalisés dans les espaces propres des associations qui ont répondu à l'appel. D'autre part parce qu'ils ont convoqué le dessin cartographique en deux temps : le temps des cartes mentales qui a rendu compte des expériences individuelles et le temps de la discussion collective qui a révélé en carte un discours partagé par l'ensemble des participants. Dans la continuité des ateliers cartographiques, les entretiens en situations n'étaient quant à eux ni thématiques ni collectifs mais axés sur l'expérience quotidienne d'un acteur en particulier. Ils ont été réalisés en marchant dans le quartier.

Le diagnostic établi dans le cadre du contrat de quartier a structuré trois

thèmes (bassin versant, centre civique, tissu mixte) qui ont défini les objectifs et priorités du programme opérationnel⁵. Le projet du collectif qui a fait l'objet de l'entretien dont il est question dans cet article s'inscrivait dans la ligne directrice « tissu mixte ». Les autres projets de cette ligne directrice visait la mise en place d'un community land trust ; la mise en œuvre d'une politique communale de rénovation du logement pour garantir d'une part l'accès à des logements décents (et loyers abordables) et d'autre part la stimulation de la dynamique commerciale ; enfin le développement de projets socio-économiques pour intégrer plusieurs enjeux croisés (Karbon, 2014 : 8). Sur base de ce diagnostic, la phase opérationnelle du contrat de quartier s'est déroulée entre 2015 et 2018⁶. La représentation de l'espace du contrat de quartier fait figurer quatre pôles d'interventions : rénove ton quartier, habite ton quartier, cultives-toi à l'abbaye, trace ton avenir⁷.

Suivant cette ligne directrice, la commune a rénové une série d'espaces publics, créé des équipements et mis en œuvre des projets socio-économiques visant à réanimer les commerces de proximité de la place Saint-Denis. La revalorisation du patrimoine architectural s'est inscrite dans la dynamique de donner un nouveau souffle commercial au quartier. Les indices d'essoufflement de cette dynamique commerciale ont été d'une part l'augmentation des surfaces commerciales vides et d'autre part la transformation de rez-

3 Sur ce sujet voir aussi Berger M., Moritz B., Carlier L., Ranzato M. (eds), (2018). *Designing urban Inclusion*, Metrolab Series I. Cette caractérisation des interactions a également été développée dans: Ado L., Declève M., Lenna V., Mannoun D., Martin Sanchez L.A., Squizzato A., Vera Vigaray N., (2020). *Work. Balancing work and life: a project of doors*, in Declève B., Grulois G., Bortolotti A., de Lestrage R., Sanchez C. (eds). *Designing Brussels ecosystems*, Metrolab Series II.

4 Diagnostic du quartier et programme d'intervention: Karbon, 2014. Dossier de base stratégique pour le contrat de quartier durable Abbaye et portefeuille des cartes, étude réalisée pour la Région de Bruxelles-Capitale et la commune de Forest. Documents en ligne : <http://www.forest.irisnet.be/fr/services-communiaux/contrats-de-quartier/cqdbbaye/diagnostic-et-programme>.

5 Pour la géographie sociale de la commune de Forest, l'histoire de son développement territorial et des projets de revitalisation urbaine voir le texte de Simon Debersaques dans cette publication.

6 Karbon, 2014. Portefeuille des cartes : Carte 26 Pôles commerciaux (périmètre d'étude) ; Carte 27 Commerces (périmètre contrat de quartier) ; Carte 28 Équipements (périmètre d'étude) ; Carte 29 Équipements (périmètre contrat de quartier) ; Carte 42 Activités économiques (périmètre contrat de quartier). La phase de finalisation des travaux s'étend jusqu'en 2020 à l'exception du projet « Abÿ, un pôle culturel comme troisième lieu pour tous les forestois » financé par le FEDER et dont l'exécution sera terminée en 2023.

7 Voir la carte des interventions du contrat de quartier Abbaye. Source : Commune de Forest.

de-chaussée commerciaux en logements. La stratégie du contrat de quartier a été d'ouvrir temporairement – pendant le temps de préparation du chantier – les rez-de-chaussée vides à des activités artisanales ou à des PME (Karbon, 2014 : 106, 119)⁸. C'est dans cette perspective que différentes initiatives citoyennes ont été financées, parmi lesquelles l'occupation temporaire d'un atelier situé en rez-de-chaussée de l'abbaye par un collectif d'artisans, dont deux membres ont accepté de s'entretenir en profondeur avec nous.

Lors des ateliers cartographiques en 2018 (fin de la phase opérationnelle) les questions des espaces commerciaux inoccupés et de la difficulté pour les commerçants de maintenir les commerces actifs ont encore été énoncées par les participants. Nos analyses ont qualifié en particulier l'intégration de deux nouveaux commerces et les aménagements urbains réalisés sur la place⁹. Les commerçants avec lesquels nous avons réalisé des entretiens individuels¹⁰ se sont exprimés sur les difficultés liées à l'accessibilité foncière, à l'augmentation des prix des marchandises, au manque de clientèle, et au manque d'animation en dehors des marchés et de certains événements ponctuels. Les discussions des ateliers cartographiques et les cartes qui en résultent révèlent essentiellement la diversité commerciale du quartier. Elles identifient les commerces nécessaires à la rencontre des groupes et caractérisent le rôle des cafés en particulier.

Les représentations réalisées dans le cadre des ateliers cartographiques se focalisent sur les nuances des qualités attribuées par les habitants aux lieux cités. Ce qui prédomine, c'est l'analyse de ce qui influence les com-

portements plutôt que l'analyse en termes de taux de fréquentation par groupe. L'objectif de ces représentations n'est pas d'évaluer l'offre commerciale du quartier ou leur rentabilité économique mais de percevoir leur qualité en tant que troisième lieu (Oldenburg, 1998)¹¹, c'est-à-dire en tant que lieu d'exercice de la vie sociale, à côté ou en marge des lieux de la résidence et du ou des lieux du travail. Il y a ici un glissement de la dimension productiviste du travail vers la prise en compte dans le travail de la production d'espaces de sociabilité. Le concept de troisième lieu et à sa suite du tiers-lieux prévoit un télescopage dont il s'agit de comprendre les dynamiques spatiales, anthropologiques, politiques et écologiques (Declève M. & Salembier, 2020). Le tiers-lieux n'est pas seulement le troisième lieu de l'exercice de la vie publique auquel on peut associer les commerces de proximité, il peut être aussi un lieu qui invite la vie publique dans un espace de travail. Les tiers-lieux se manifestent comme des projets qui rendent les espaces capables d'absorber à différents moments de la journée – et en fonction de leur degré d'ouverture au quartier – des dynamiques de production sociales liées à l'entrepreneuriat, l'insertion socio-professionnelle et la cohésion sociale.

Dans le cadre des ateliers cartographiques autour du quartier Saint-Denis, certains participants (plus âgés) ont évoqué avec nostalgie un noyau commercial autrefois animé dont la dynamique économique s'est essouffée. La majorité des autres participants ont pour leur part mis en avant l'intensité des usages des commerces de proximité, des marchés, de la brocante, des supermarchés, des cafés, snacks et restaurants, qui sont autant de

8 Karbon, 2014. Portefeuille des cartes : Carte 15 Dynamique foncière.

9 Une nouvelle dynamique commerciale s'installe depuis 4-5 ans. Parmi ces nouveaux arrivants, il y a la coopérative bio La Vivrière et la café Le Kiosk qui ont ouvert à quinze jours d'intervalle. Bien que son cœur de cible soit localisée 1km plus haut, La Vivrière a choisi de s'implanter à Saint-Denis par rapport au haut de Forest pour une raison d'accessibilité foncière. La tenancière évoque également le challenge que ça représente et qui est lié à leur mission de rendre l'alimentation durable accessible à tous. D'autres participants perçoivent ce lieu comme un magasin chic où les prix sont trop élevés. Le Kiosk de son côté est apprécié pour le fait qu'il propose aussi bien à boire qu'à manger. Un autre groupe le considère comme son lieu de ralliement. Le patron revendique le fait que son bar puisse accueillir un public diversifié et que les femmes s'y sentent à l'aise. Un commerçant remet en question le réaménagement de la place à cause du manque d'accessibilité pour les livraisons, et du manque de places de parkings pour les clients.

10 Ces entretiens individuels avec les commerçants ont été réalisés par Louise Carlier.

11 L'expression troisième lieu est reprise pour qualifier le projet Abÿ dans la brochure finale du Contrat de quartier abbaye.

	Total par catégories	Habitent et travaillent ou s'occupent à Forest	Habitent à Forest et vont à l'école à Forest	Habitent à Forest et vont à l'école ailleurs	Travaillent ou s'occupent à Forest mais vivent ailleurs	Habitent à Forest mais travaillent ailleurs
Employés (professions identifiées lors de l'atelier)	3					3
Employés (professions non-identifiées lors de l'atelier)	3	1			1	1
Animateurs ou coordinateurs d'une association	12	6			6	
Travailleurs autonomes	1	1				
Retraités	8	7			1	
Ecoliers	9		5	4		
Autres occupations	16	14			2	
Total participants	52	29	5	4	10	4

Tableau 1. Profils des participants aux ateliers cartographiques par catégories d'activités quotidiennes.

lieux de rencontres, de convivialité ou de subsistance¹². Cette intensité des usages a été confirmée dans l'entretien mené avec les deux membres du collectif d'artisans : «le bas de Forest c'est aussi une petite vie de quartier qui marche bien. Les bars marchent bien, ça vit encore». La réalité économique du noyau commerçant contraste donc avec la convivialité perçue dans les lieux fréquentés.

Les participants aux ateliers cartographiques étaient des écoliers, des retraités, ou encore des personnes dont la situation socio-économique les amène à s'occuper autrement que par un emploi (tableau 1). Parmi les employés et travailleurs autonomes, en dehors des animateurs et coordinateurs des associations, seulement quatre participants ont une profession identifiée (une musicienne, un représentant à la commission européenne, un cartographe, une enseignante). Le tableau ci-dessous propose une lecture à posteriori des catégories associées aux profils des participants afin de distinguer l'emploi du travail que chaque habitant réalise en dehors des pré-occupations pécuniaires. Nous les appellerons dans ce texte les travailleurs du quotidien.

L'expression «travailleurs du quotidien» désigne le travail qui se perd à la sueur de la

reproduction ou dans la complémentarité des sources de revenus. Ce sont essentiellement des personnes qui ont du temps à consacrer à la vie du quartier et dont le rôle social et citoyen renvoie à l'actualité du débat sur ce qu'Ivan Illich a appelé le chômage créateur (1977). Les profils intergénérationnels des participants nous rappellent que les usages des commerces de proximité varient en fonction de la période de la vie dans laquelle ils se trouvent, des moments de la semaine où ils sont à Saint-Denis, et des temps qu'ils consacrent à leurs activités domestiques et professionnelles. Une des participantes, retraitée, nous explique qu'elle n'a commencé à fréquenter son quartier qu'à partir du jour de sa pension. Cela nous interroge sur les catégories dont dépend la signification que nous donnons au terme habiter. Quel rapport, d'une part, l'habiter entretient-il avec la dimension du travail ? Comment, d'autre part l'habiter intègre-t-il les rythmes des travailleurs du quotidien ? Quelles places les travailleurs et les travailleurs du quotidien occupent-ils dans la ville ? Comment les uns et les autres contribuent-ils à la production active de l'espace urbain ?

Dans le bas de Forest, la relation entre travailleurs et travailleurs du quotidien est rendue manifeste par la présence de l'usine

«Quand je suis dans ma chambre, ma fenêtre donne sur Audi. J'aime bien. Je vois les gens qui travaillent le soir, cela fait une présence. Ils sont loin. Il y a beaucoup de monde à Audi, parfois beaucoup de bruit, parfois il y a des hommes qui stationnent leur moto, ils crient et chantent.»

«Il y en a qui vivent loin mais il y a pas mal qui viennent nous donner des conseils de soudure. Parfois ils passent la semaine ou quand ils nous voient faire un truc. Ils nous racontent juste leur histoire parce qu'ils ont été soudeurs pendant trente ans.»



12 Pour l'analyse des espaces de co-existence voir l'article de Louise Carlier dans cet ouvrage. Il faut noter que le marché du mardi, aussi bien sur le temps de midi que pour l'afterwork, semblent être appréciés des participants qui ne vivent pas à Forest mais y travaillent.



« Notre deal à la base avec la commune pour le contrat de quartier c'est qu'ils nous prêtent le lieu. Il n'y a rien qui est payant et en contrepartie on doit ouvrir un atelier tous les dimanches pour faire vivre le lieu et que des gens puissent venir bricoler et tout. C'est pour ça qu'on a été accepté, c'est parce qu'on a proposé ce projet-là. Ça devait rester quelque chose de social. »

« On aime tous venir ici travailler. Je ne vais pas au boulot en me disant fais chier je vais au boulot. Je suis trop content d'y aller. »

de montage Audi. Cette présence impose le rythme des ouvriers à certains commerçants. Par exemple, plusieurs cafés disent rester ouverts expressément pour les travailleurs de l'usine. Certains participants ont aussi évoqué le fait qu'ils croisent les cadres supérieurs ou les employés dans les jardins de l'abbaye pendant leur pause de midi. L'organisation du travail à l'intérieur de l'usine fait en sorte que les différents groupes du quartier ne se rencontrent qu'à l'entrée de l'usine, à la pause déjeuner dans les jardins de l'abbaye ou à la sortie de l'usine éventuellement dans un café. Ce rythme industriel, influence la perception entre les habitants et les travailleurs dans un espace ouvert tel que les jardins mais aussi la perception qu'ont les habitants d'espaces exclusivement associés au travail tel que celui de l'usine Audi. Cette dernière étant perçue certes comme une barrière spatiale infranchissable¹³ mais pas nécessairement dépourvue de qualité : « Quand je suis dans ma chambre, ma fenêtre donne sur Audi. J'aime bien. Je vois les gens qui travaillent le soir, cela fait une présence. Ils sont loin. Il y a beaucoup de monde à Audi, parfois beaucoup de bruit, parfois il y a des hommes qui stationnent leur moto, ils crient et chantent ».

Les entretiens en situations

Au terme des neuf ateliers cartographiques nous avons mené trois entretiens individuels avec des personnes présentes quotidiennement sur le site : le concierge, le collectif d'artisans occupant l'abbaye et un homme retraité, actif dans l'animation de l'espace de l'église Saint-Denis et la valorisation de

son patrimoine. Ces trois personnes sont présentes au quotidien sur le site de l'abbaye pour travailler. Elles sont les témoins des interactions citoyennes et des porte-paroles privilégiées pour la commune avec qui elles sont en contact permanent. Nous étions plus particulièrement intéressée d'interroger des membres du collectif d'artisans parce que nous voulions tenter de mesurer la contribution de celui-ci à la revalorisation du site de l'abbaye, dont la dimension spatiale était l'occupation physique d'un rez-de-chaussée vide et la dimension socio-culturelle était la génération d'une forme de convivialité.

Les entretiens que nous avons réalisés en situations, s'inspirent de la méthode des itinéraires de Jean-Yves Petiteau (2001). La conduite des entretiens, les temporalités de l'étude et conditions hivernales (nous menant directement dans des espaces intérieurs) nous ont toutefois éloignées de l'analyse de l'itinéraire en tant que tel pour nous concentrer sur l'analyse du contenu de l'entretien en situation qui a découlé de cette marche itinérante. Ainsi, le rôle du photographe n'a pas été de documenter les changements de parcours – comme cela se fait dans la méthode des itinéraires développée par Petiteau – mais plutôt de se constituer en espace de représentation du rôle de la personne dans l'animation et la gestion du site de l'abbaye avant sa transformation. Le rôle du chercheur quant à lui a été de s'aventurer dans l'art du dialogue en veillant à intégrer les questions posées aux groupes lors des ateliers cartographiques pour assurer la complémentarité des deux dispositifs.

13 On peut lire dans le diagnostic du contrat de quartier durable Abbaye : « Les années 70' sont marquées par l'essor de Volkswagen qui va s'étendre sur une partie du domaine de l'Abbaye. Cette extension continue de l'usine a conduit à la privatisation d'une partie de la rue de la Station donnant accès à la gare Forest-Midi, coupant ainsi la dernière possibilité de traversée des voies ferrées. Aujourd'hui, la gare, toujours en activité, n'est donc plus connectée à la place Saint-Denis et sert essentiellement aux ouvriers d'Audi. [...] L'entreprise est en bordure du périmètre ouest, elle forme une barrière, limite physique et visuelle du quartier. Avec un site de 540.000m², l'entreprise emploie 2.548 travailleurs parmi lesquels ne figurent que 7 Forestois. En 2006, l'entreprise employait près de 5.850 personnes, soit 50 % de plus qu'aujourd'hui. [...] Malgré sa présence physique imposante, Audi n'est pas un pourvoyeur d'emploi pour le quartier et la commune. Cette absence de synergie a pris des accents de non-dialogue voir de blocage suite au changement de régime fiscal mis en place par l'état fédéral et dont Audi a tiré profit. En effet, la séparation de la propriété foncière du sol et des outils d'exploitation a entraîné une réduction importante des taxes communales. Des dires d'un représentant d'Audi, les impératifs de rentabilité imposés par la maison mère allemande génèrent une situation de précarité permanente sous fond de dumping social à l'échelle globale. Toutefois, l'attribution récente du modèle « S 1 » au site de Forest est une bonne nouvelle pour la chaîne de montage et les 750 sous-traitants, tous dépendants du volume d'activité du géant automobile. Si la disparition d'Audi ne semble pas constituer une grande perte pour le quartier, cette éventualité constituerait une grande catastrophe pour le bilan de la Région. Preuve s'il en est de l'échelle régionale de l'infrastructure (exemple : Renault Vilvoorde) » (Karbon, 2014 : 55, 120).

Les ateliers cartographiques ont permis de relayer à la commune certaines réactions recueillies auprès des participants. Celles-ci concernaient leur perception du projet de transformation du site en pôle culturel et des aménagements liés au contrat de quartier Abbaye au moment de notre rencontre. L'analyse des entretiens en situation, de son côté, a révélé des interactions spatiales et sociales pouvant nourrir l'hypothèse d'un projet tel que l'implantation d'une filière d'économie circulaire qui puisse s'appuyer sur la dynamique des initiatives engagées par le contrat de quartier.

Ces entretiens en situation ont pris la forme de marches itinérantes autour des lieux quotidiennement fréquentés par la personne interviewée. Lors de cette déambulation la personne raconte ses expériences et rencontres quotidiennes mais aussi les souvenirs et anecdotes qui marquent les lieux. Ces dialogues ont permis de dégager différents sujets récurrents : le sentiment d'appartenance au quartier, les souvenirs vécus et non-vécus, la fréquentation des commerces, la perception du projet de transformation de l'abbaye en pôle culturel, les situations d'interactions populaires sur le parvis et dans les jardins et leur rapport à la rue. Le fait que les trois entretiens aient été réalisés dans un intervalle de temps très court nous a aidé à identifier des sujets communs et à réaliser de mémoire un premier compte-rendu. Les trois entretiens ont été enregistrés et une retranscription partielle en a été réalisée sur base des intérêts pour les recherches en cours.

Le premier entretien a été celui du concierge du site de l'abbaye¹⁴. Au moment où l'entretien a été réalisé, celui-ci est en fonction depuis un an. Il connaît Forest pour y habiter depuis longtemps. En tant que concierge, il dispose d'un logement sur le site et garde les

clés des différents bâtiments. Il intervient pour des problèmes d'électricité, de plomberie, veille sur le site et ce qui s'y passe. L'entrée de l'appartement du concierge de l'Abbaye se trouve sous le porche côté Saint-Denis. L'itinéraire a parcouru les différentes pièces de l'Abbaye et s'est ensuite poursuivi à l'extérieur des bâtiments¹⁵.

Le deuxième entretien a été celui d'un homme retraité qui travaille pour l'animation de l'espace de l'église Saint-Denis et la valorisation de son patrimoine¹⁶. Il est également engagé dans le conseil communal. L'itinéraire s'est principalement centré sur l'espace intérieur de l'église Saint-Denis. Nous lui avons demandé de nous raconter – à travers l'histoire matérielle de l'abbaye – l'évolution du quartier et de son rapport à l'abbaye telle qu'il avait pu la percevoir depuis son installation à Forest, il y a 21 ans. En lui demandant d'associer l'itinéraire à une visite guidée de l'abbaye, nous voulions faire ressortir les éléments de l'histoire de Forest qui persiste dans l'imaginaire de certains habitants. Chaque objet de l'église nous raconte un patrimoine et l'histoire de ces objets nous raconte des dynamiques liées à l'abbaye et au quartier (l'ouverture du site, les visiteurs extérieurs qu'il attire, ce que ce patrimoine représente pour les gens du quartier). Son parcours commenté faisait à la fois un retour sur la logique historique du site et sur les logiques personnelles liées à l'expérience individuelle, familiale et sociale qu'il expérimente au quotidien dans son quartier.

Enfin, le troisième entretien a été celui de deux membres du collectif d'artisans¹⁷ qui a assuré pendant deux ans l'animation de l'espace d'atelier de l'abbaye. L'itinéraire a démarré de l'atelier. Après avoir expliqué l'objet de l'entretien nous sommes sortis par la porte donnant sur le jardin. Très rapidement nous nous sommes dirigés vers le parvis Saint-De-

14 Cet entretien a été mené par Sarah Van Hollebeke et a constitué l'unique rencontre avec le concierge. Il s'est déroulé le 17 novembre 2017.

15 Le rôle du concierge est décrit par Antoine Burret (2015:145-162). A la suite de la conclusion sur le gatekeeping énoncée dans le cadre des travaux de la MasterClass Metrolab sur l'inclusion urbaine la figure du « concierge » (ou gatekeeper) apparaît comme un rôle intéressant à redéfinir (Berger & Moritz, 2018).

16 Cet entretien a constitué notre quatrième rencontre. Il a été mené par l'auteur de cet article accompagnée de Bruno Dias Ventura comme photographe et s'est déroulé le mercredi 8 novembre 2017 (durée : environ 2h).

17 Cet entretien était notre troisième rencontre avec le collectif. Il a été mené par l'auteur de cet article accompagnée de Bruno Dias Ventura comme photographe et s'est déroulé le mercredi 9 novembre 2017 (durée : environ 2h30).

nis. Nous sommes restés là un moment avant de rejoindre le bar Le Kiosk où nous nous sommes installés pour prendre un café et discuter. Ensuite nous sommes retournés vers l'abbaye pour retrouver un autre membre du collectif et faire un tour dans les jardins et le jardin potager. L'entretien des deux membres de ce collectif a dévoilé la perception qu'ils ont du quartier ainsi que celle de leur intégration dans la vie du site de l'abbaye.

Un espace d'atelier ouvert sur le quartier

Ce collectif d'artisans s'est constitué en 2016 pour valoriser le travail manuel et artisanal dans le domaine du design, de l'architecture et de l'urbanisme. Cette association a été lancée par trois amis respectivement formés à l'architecture, l'architecture d'intérieur, et la sociologie. Le collectif soutient la valorisation des déchets par le travail manuel. Leur projet consiste à créer un atelier participatif pour développer des projets collaboratifs de sensibilisation à l'upcycling ainsi que l'apprentissage de l'utilisation des outils professionnels pour travailler le bois et le métal. D'autres membres font partie du collectif d'animation.

Avant qu'ils n'investissent l'abbaye, l'espace d'atelier était occupé par Papa Douala¹⁸, une association saint-gilloise dans laquelle un des membres du collectif était actif. Cette association anime un lieu pour la réalisation de travaux de menuiserie et la réparation de vélo. Via cette association, le collectif a appris que l'espace de l'abbaye allait se libérer. Dans le cadre du contrat de quartier, ils ont proposé un projet qui a été retenu par la commune. A l'époque, La commune leur a mis à disposition l'espace d'atelier (toutes charges comprises) en contrepartie de l'animation d'un atelier *bricolage* qu'ils ont assuré tous les dimanches. L'atelier était ouvert aux gens pour des projets de fabrication de toutes sortes, ou des besoins de réparation. Le collectif étaient là pour prêter des outils, assurer le partage de l'espace, aider ou guider les personnes qui venaient les rencontrer.

Dans le temps du contrat de quartier, cet espace s'est constitué comme un nouveau lieu de rencontre et d'échange autour d'un service axé sur le travail manuel et artisanal qu'ils offraient aux habitants du quartier un jour par semaine. Le collectif s'est spécialisé dans la récupération des matériaux, le plus souvent du bois et du métal, pour leur donner une autre vie. Les matériaux qu'ils ont travaillé le temps de leur occupation à Forest provenaient majoritairement du quartier ou des alentours : des palettes récupérées au Delhaize de la place Saint-Denis, des objets mobiliers déposés par les habitants qui voulaient s'en débarrasser. La proximité d'Exo-bois de l'autre côté du canal, leur permettaient de se fournir si nécessaire en bois, en particulier pour réaliser leurs projets personnels. Ils ont également recyclé du mobilier ou des déchets collectés dans les espaces intérieurs de l'abbaye. La spécificité de cette activité et le lien qu'elle a induit avec les habitants ont fait de cet espace d'atelier à la fois un équipement et un service. Aussi, ces travailleurs autonomes ont dû prévoir dans leur organisation un temps de réception des matériaux, un temps pour le stockage, et un temps de discussion avec la personne qui venait déposer du mobilier.

L'organisation d'un tel atelier nécessite une flexibilité et un investissement en temps, à prendre sur des temporalités généralement consacrées à la vie domestique. Ces travailleurs autonomes sont mobilisés tous les weekends : tous les dimanches et la plupart des samedis, lorsqu'ils proposent leurs services rémunérés pour des événements organisés par la commune ou dans le cadre d'un projet pour une autre commune. Dans leur temps de travail, ils sont sollicités en permanence (par les habitants, leurs partenaires du CPAS ou le personnel de la commune) pour des réunions. Ils ont dès lors peu de temps pour travailler à leurs projets personnels. Les membres du collectif déploient une énergie sociale et manuelle parce que cela correspond à des idéaux et un mode de vie. L'argent n'apparaît pas être leur moteur d'action. Ils travaillent en musique, prennent une bière en fin de journée et installent une ambiance de travail conviviale : « On aime tous venir ici travailler. Je ne vais pas au boulot en



«**Tout le monde doit faire un effort pour être accepté, participer à quelque chose, il y en a qui le font. Après le bas de Forest c'est aussi une petite vie de quartier qui marche bien. Les bars marchent bien, ça vit encore.**»

me disant fais chier je vais au boulot. Je suis trop content d'y aller». Chacun d'entre eux a une formation et une activité complémentaire qui leur permet d'assurer leur salaire : l'un réalise ses propres commandes en ébénisterie, soudure et montage tandis que les deux autres sont respectivement ferronnier et guide nature. S'ils n'épargnent pas, le revenu de leurs activités communes leur permettent de se rémunérer à tour de rôle dans le cas où temporairement l'un d'entre eux n'a pas de revenus complémentaires.

Au moment où nous avons réalisé l'entretien, ils habitent en collocation. L'un d'eux à proximité du site de l'abbaye, les deux autres dans le haut de Forest et dans une autre commune bruxelloise : « On vient ici tous les jours depuis un an et demi deux ans mais on ne faisait pas vraiment partie du quartier au début. Maintenant ça me correspond parce que de plus en plus je vis ici donc je m'y sens bien. J'aimerais bien habiter ici, franchement c'est chouette ». Le sentiment de non-appartenance au quartier est renforcé la conscience qu'ils ont venir d'un milieu en décalage avec celui des habitants du bas de Forest. Cela leur pose question parce qu'ils craignent de participer à un processus de gentrification qu'ils ressentent comme étant à l'œuvre. Celui se voit notamment à travers l'organisation au sein des jardins de l'abbaye d'événements tels que les apéros urbains qu'ils estiment ne pas être adaptés au public de la place Saint-Denis. Dans la même veine, ils craignent l'arrivée dans l'enceinte de l'abbaye d'une buvette liée au pôle culturel qui proposerait des cafés à 2,5€ (le prix dans un café du parvis tournant autour de 1,8€).

Le collectif a ainsi animé pendant deux ans des ateliers *bricolage* dans l'espace de l'abbaye tous les dimanches, en même temps que la brocante hebdomadaire qui a lieu sur la place Saint-Denis. Dans le temps du projet, un habitant pouvait aller acheter quelque chose à la brocante et le transformer ou le repérer dans la foulée. Avec le concierge, ils ont été pendant deux ans les seuls occupants permanents du site. Ils ont assuré une présence quotidienne et instauré un rapport convivial avec le quartier et les habitants qui venaient à l'atelier. Il y avait les habitants qui venaient bricoler ou participer à une activité le weekend mais il y avait aussi les gens qu'ils

croisaient tous les jours et avec qui ils discutaient (un peintre en bâtiment, les dames qui promènent leurs chiens). Pendant la semaine, les travailleurs de l'usine Audi venaient leur donner des conseils en matière de soudure quand ils les voyaient travailler : « Il y en a qui vivent loin mais il y a pas mal qui viennent nous donner des conseils de soudure. Parfois ils passent la semaine ou quand ils nous voient faire un truc. Ils nous racontent juste leur histoire parce qu'ils ont été soudeur pendant trente ans ». D'après eux, certains étaient des jeunes qui vivaient loin de Forest, d'autres étaient d'anciens soudeurs qui ne travaillaient plus là. Après leurs journées de travail, les membres du collectif s'installaient soit dans l'atelier pour boire une bière avec les personnes présentes soit dans les cafés de la place (au Faubourg, à L'Abbaye ou au Kiosk) pour se mêler aux autres publics. Les autres commerces de la place qu'ils mobilisaient au quotidien ont surtout été le Yatou, le Delhaize et la snack Saint-Denis mais aussi le stand des boudins géants au marché du mardi. Pour eux, le bas de Forest c'est une petite vie de quartier qui marche bien avec des bars qui vivent.

D'un point de vue spatial, la vitrine, l'accès au jardin, et la vue privilégiée sur les autres espaces (due à la forme en U de l'abbaye) sont des éléments importants pour qualifier la relation qu'entretient les occupants de cet espace à leur environnement. Ils ont les yeux portés sur le site (en référence aux *yeux sur la rue* de Jane Jacobs) et peuvent interagir ou observer les usagers occasionnels : les architectes qui se réunissent avec la commune, les archéologues occupés sur les fouilles du moulin, les allées et venues des jeunes et des travailleurs qui s'installent dans le jardin etc.

Les membres du collectif ont également noué des collaborations avec tout un réseau associatif présent sur le site mais aussi avec le CPAS de Forest. En partenariat avec l'association Aromatisez-vous, ils ont transformé des palettes pour faire pousser des plantes aromatiques. Ils se sont impliqués dans le projet de potager où ils ont reçu 3m² pour planter des légumes et créé la citerne de récupération d'eau de pluie. D'après eux, le projet du potager fonctionne aujourd'hui un peu au ralenti et connaît des problèmes de vols de légumes peut-être parce qu'il suscite

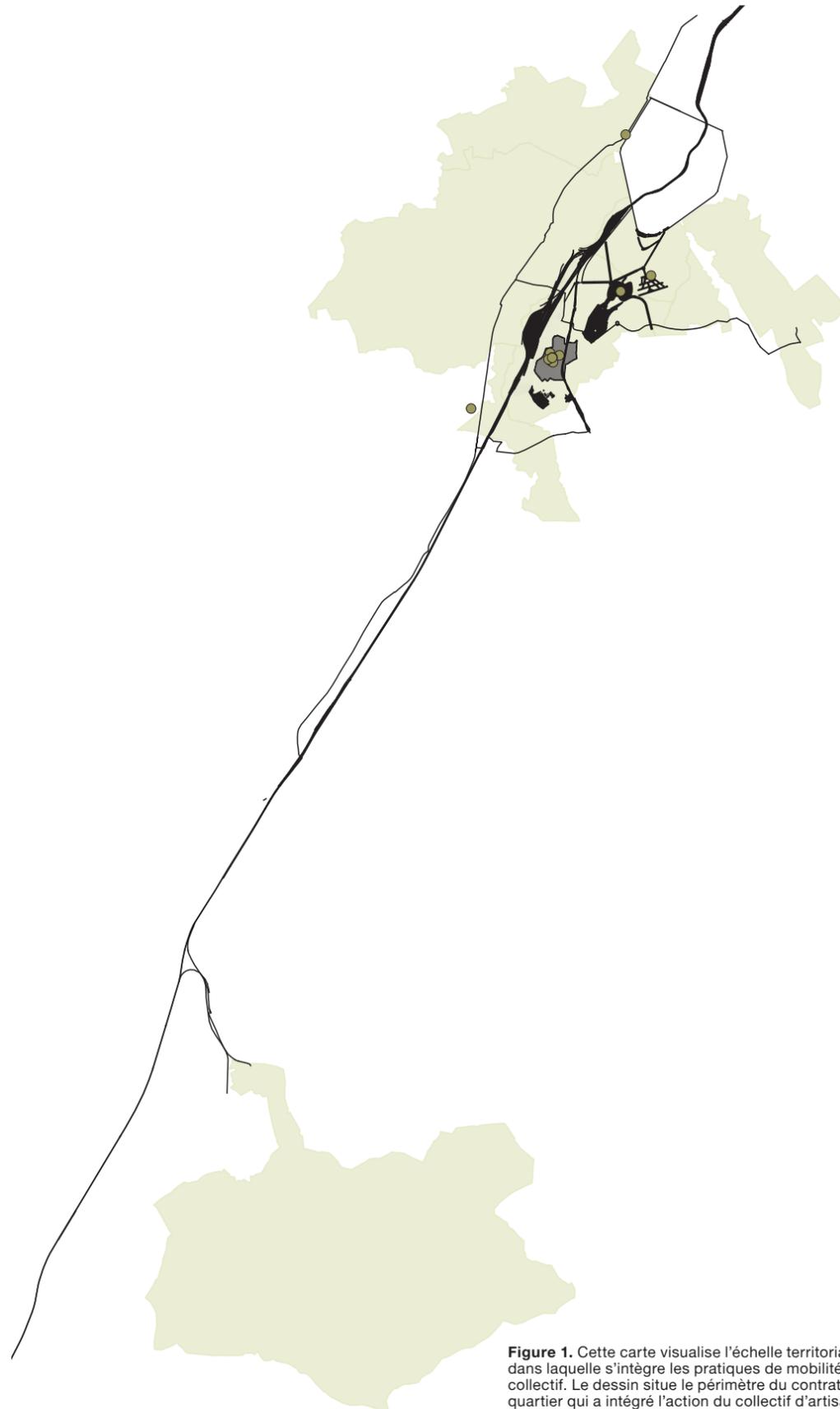
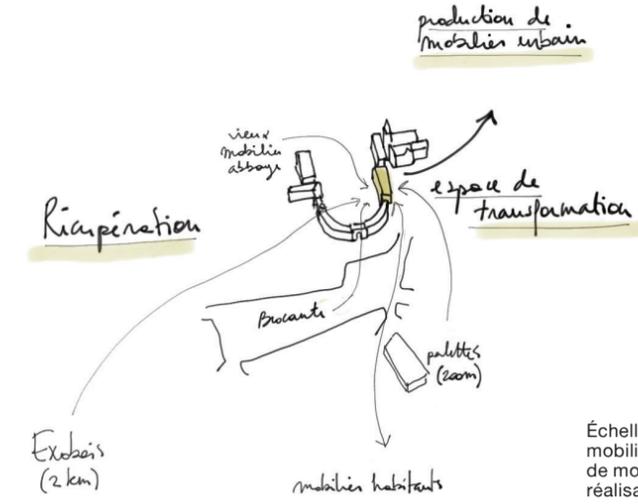
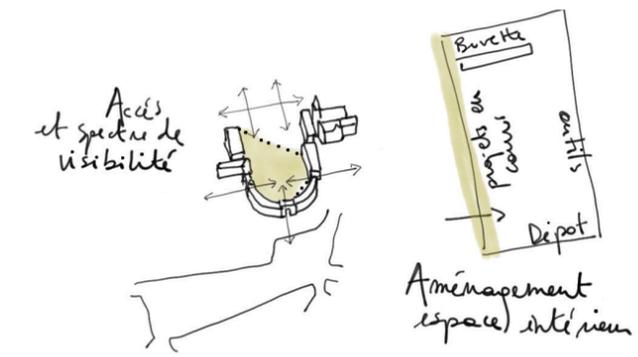


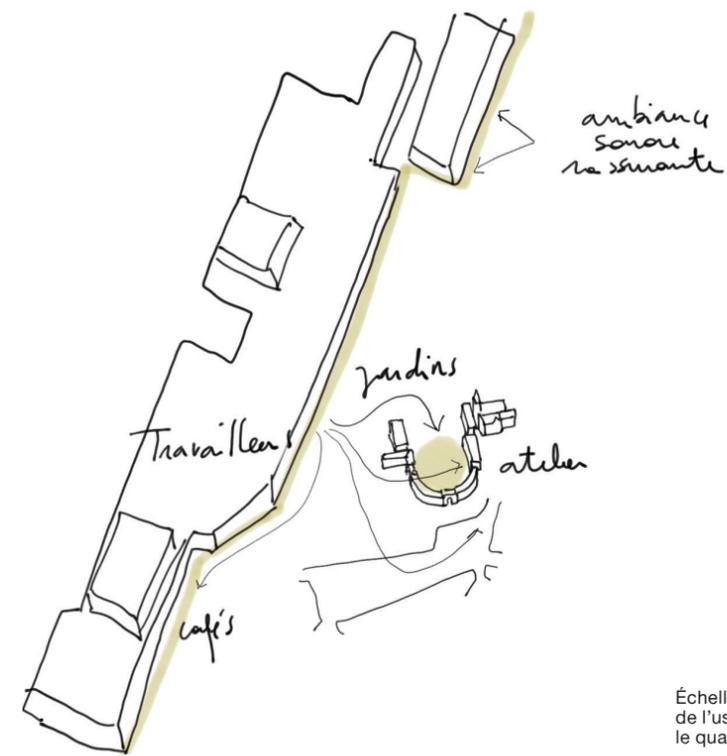
Figure 1. Cette carte visualise l'échelle territoriale dans laquelle s'intègre les pratiques de mobilité du collectif. Le dessin situe le périmètre du contrat de quartier qui a intégré l'action du collectif d'artisans et les espaces structurants leurs pratiques quotidiennes de mobilité douce.



Échelle du quartier: réseau des lieux mobilisés par la filière de production de mobilier urbain (matériaux, ateliers, réalisations).



Échelle du site de l'abbaye de Forest et de ses jardins: porosité visuelle depuis l'espace de l'atelier et aménagement intérieur par le collectif d'artisans.



Échelle du voisinage: emprise spatiale de l'usine Audi et perceptions depuis le quartier Saint-Denis.

des jalousies d'autres habitants qui n'y ont pas accès. Dans le cadre d'un projet encadré par Une maison en Plus, ils ont réalisé la structure en béton d'un banc pour accueillir une mosaïque créée par les habitants à partir de tessons d'objets récupérés. Ce banc public a été installé à proximité de la plaine de jeux de l'abbaye. Deux fois par semaine ils offraient leurs services lors des ateliers de réparation vélo organisé par la Maison des Jeunes de Forest dans le même espace d'atelier. Ils ont réalisé aussi le mobilier pour la Guinguette du parc de Forest, la structure métallique d'un char pour la Zinneke parade, des jeux géants pour le festival Place aux enfants et un bar mobile pour le festival SuperVliegSuperMouche.

Le collectif a décidé de quitter l'espace d'atelier de l'abbaye en janvier 2018, essentiellement pour deux raisons. La première, ce sont les vols à répétition qu'ils attribuent à des gens qui seraient déjà venus à l'atelier mais qui ne seraient pas du quartier. Ces vols ont été facilités par le fait que l'espace n'était pas sécurisé. La seconde, ce sont les contraintes liées à la condition patrimoniale du site. Malgré la rénovation prévue de l'entièreté du site, ces contraintes les ont empêché d'améliorer l'espace et de faire des installations même légères et démontables dans les jardins (pour l'animation des enfants notamment). Ainsi, ils ont accumulé dans leur atelier une série d'objets encombrants (récoltés auprès des habitants en vue de les récupérer). Les conditions d'occupation ne leur permettaient pas d'installer leur activité et le désordre que cela a engendré ne convenait pas à certains fonctionnaires communaux. Pour marquer leur départ auprès des habitants du quartier et des autres personnes engagées dans le projet, ils ont organisé une brocante suivie d'un repas festif. Après leur départ, une autre association a investi le lieu qui a ensuite fait l'objet d'un appel à projet pour une nouvelle occupation temporaire visant à accueillir une buvette pendant l'été 2019. Cette buvette, pratiquant des prix démocratiques du fait de l'économie du loyer et des charges liée au régime d'occupation temporaire, a rencontré un franc succès. Si l'expérience de la buvette fonctionne bien en été du fait de son débordement dans le jardin, il n'était pas prévu qu'elle y reste l'hiver. Un autre projet viendra donc à sa suite. Cette succession d'expé-

riences diverses d'occupation temporaire est une manière pour la commune de favoriser l'appropriation du projet qui occupera à terme cet espace (Ternon, 2020). Pendant la période pré-chantier, la commune a testé une diversité de fonctions socio-économiques. A la suite de cette période, le projet pourrait par exemple rassembler une buvette et un espace d'atelier animés par deux collectifs distincts. L'intégration des enjeux croisés par ces activités socio-économiques évoqués dans le diagnostic du contrat de quartier nous renvoie à la nécessité de se saisir ici de « valeurs » autres qu'économiques pour évaluer cette occupation.

La figure qui représente l'espace vécu et perçu de ce collectif est caractérisé d'une part par le parcours résidentiel (lieux de travail et lieux de résidence) des membres du collectif et leur présence quotidienne à l'abbaye ; d'autre part par les endroits qu'ils fréquentent dans le quartier. Elle caractérise également par la perception qu'ils ont de l'usine Audi (une forme urbaine imposante) et par l'interaction entre le collectif, les travailleurs et les habitants. Leur espace vécu s'étend également aux lieux pour lesquels ils ont construit du mobilier urbain en partenariats avec d'autres projets ou initiatives citoyennes (figure 1).

De l'image de la ville à la production de l'espace urbain Les ateliers cartographiques et la référence à Kevin Lynch

Les méthodes d'entretiens mobilisés par les urbanistes depuis les années 1960 se révèlent à la croisée des disciplines de l'anthropologie, de l'histoire, de l'architecture et du journalisme d'investigation. En urbanisme, l'usage de ces méthodes est lié à l'énoncé d'un projet de transformation de l'espace urbain et à son processus de construction. Pour les ateliers cartographiques nous nous sommes référées à l'approche phénoménologique de Kevin Lynch qui – parmi d'autres – a contribué à la prise en compte de l'intervention du citoyen d'une part dans le processus d'urbanisme opérationnel et planificateur et d'autre part dans la définition et la pratique de l'espace urbain. L'originalité du travail de Lynch réside dans la place qu'il a accordé à la perception de l'habitant et à la nécessité de mêler les « ressentis » dans l'agencement et l'aménagement des villes. Dans son étude sur la forme

perceptive de la ville, Lynch se limite volontairement au domaine visuel. Il questionne l'espace et met en avant la notion de lisibilité de l'espace en étudiant les bases de la perception spécifique de villes pour en dégager les constantes que devrait intégrer les propositions d'aménagements. Il dégage de sa recherche empirique sur Boston, Jersey City et Los Angeles, réalisée au travers de cartes mentales, cinq types d'éléments auxquels les citoyens font appel pour construire l'image d'une ville ou d'un espace : les voies, les limites, les quartiers, les nœuds, les points de repère¹⁹. L'objectif de son approche est de recomposer les différents éléments perceptibles du paysage urbain pour en renforcer l'immaginabilité et la lisibilité aux différentes échelles. Il faut rappeler qu'à la suite de son travail, Lynch a participé en qualité de conseiller, à l'élaboration du projet d'aménagement du centre de Boston (Choay, 1965).

Si la référence à Lynch a été utilisée dans le travail sur le bas de Forest, l'interdisciplinarité du groupe (géographes, sociologues, architectes, urbaniste) a généré une discussion autour des catégories à interroger²⁰. Aussi, les cartes mentales n'ont pas été utilisées comme moyen d'analyse mais plutôt comme moyen d'illustrer les représentations des acteurs au moment de la restitution des données. Les catégories de base proposées pour la légende collective étaient : habitat, lieux de rencontre, équipement, lieux de passage, trajet, point de repère, lieux évités. Cette légende regroupe donc à la fois des attributs de qualité et des espaces. Chacun des groupes a pu amender cette légende et faire exister des catégories propres à leur discours collectifs. Le but n'était pas de qualifier un espace ou l'image d'un espace mais plutôt d'identifier le territoire d'une catégorie d'utilisateurs. Les cartes produites ne peuvent dès lors pas être considérées selon les catégories phénoménologiques de Lynch.

Sur les représentations issues des ateliers cartographiques, tous les lieux ont la même valeur a priori : un lieu cité une fois apparaîtra

au même titre qu'un lieu cité dix fois. Ce qui les distingue en termes de représentation, ce sont les axonométries qui montrent les volumétries des bâtiments. Ces axonométries font apparaître d'une part les superficies et l'organisation du rez-de-chaussée d'autre part leur caractère ouvert ou non sur l'espace public (une terrasse, une vitrine, un parc). Ce qui a conditionné le choix de la représentation c'est la volonté de ne pas stigmatiser un lieu en fonction des stéréotypes qu'on attribue au groupe le plus représenté ou à une catégorie de commerces. La carte ne nous dit pas s'il s'agit d'un café, d'un magasin de vêtement ou d'un supermarché mais nous permet de décortiquer les différentes qualités qui sont attribuées à un espace. La lecture horizontale du tableau qui accompagne la carte permet d'identifier comme lieux les commerces qui suscitent la rencontre des groupes (voir p.56-59).

Les résultats des investigations de Kevin Lynch sur la perception de l'espace ont conduit Jane Jacobs à dessiner – à la même époque (1961) – les contours d'un nouveau paradigme d'intervention sur l'espace urbain. Dans le préface de l'édition française de son livre *Death and life of Great American cities*, Claire Parin analyse : « Il s'agit d'accorder l'ordre visuel et l'ordre fonctionnel de la ville à des échelles de gouvernance pertinentes, en associant espace conçu et espace vécu dans une boucle rétroactive. Jane Jacobs précise qu'un tel processus de médiation sur et par l'espace passe par l'invention d'un langage commun aux architectes et à l'ensemble des acteurs impliqués dans les projets, et qu'il doit permettre de libérer la parole des habitants tout en stimulant la créativité des concepteurs » (Claire Parin, 2012).

N'ayant aucune visée opérationnelle contrainte (étant donné que le projet se dessine dans le monde de la recherche), c'est sur ce double aspect de recommandation et de médiation que le travail mené dans le cadre des ateliers cartographiques peut trouver son volet prospectif. À partir de l'analyse

19 Sur ce sujet voir Salembier C. (2017). « Les cartes mentales », Cours en ligne Récits d'urbanisme et question des communs, Edx-LouvainX.

20 Voir le texte de Sarah Van Hollebeek dans cette publication.

des ateliers cartographiques et de la carte de synthèse qui en résulte (voir p.55)²¹, nous pouvons dégager trois enjeux à formuler dans le processus de projet. Les deux premiers enjeux concernent la mobilité douce et la transformation de l'espace de vie et font écho aux analyses reprises dans cet ouvrage²². Le troisième enjeu concerne plus spécifiquement ce que nous avons développé ci-dessus et renvoie à la présence de trois noyaux de proximité à renforcer de manière interreliée : la redynamisation des commerces de la place Saint-Louis ne devant pas impacter négativement sur les deux autres noyaux.

L'entretien en situation et l'image projetée

Dans la perspective d'un projet porté par des travailleurs du quotidien, les entretiens en situations dévoilent le tissu de liens. Dans la production urbaine, Henri Lefebvre énonce : « la triplicité de l'espace : perçu — conçu — vécu (spatialement : pratique de l'espace — représentation de l'espace — espace de représentation) » (Lefebvre, 1974 :50). La représentation de l'espace vécu qui se révèle dans la description donne lieu une cartographie des usages qui ne peut être dissociée de la lecture du texte. Si les représentations issues des ateliers cartographiques ont pu être présentées et discutées publiquement, cette représentation-ci concerne l'espace de cette publication. Elle décrit la spatialité des pratiques investiguées lors d'une rencontre privilégiée. L'espace conçu en revanche peut correspondre au projet du contrat de quartier. La compréhension fine de cette dynamique de production spatiale permet d'identifier les

conditions pour que les artisans liés à une expérience d'occupation temporaire ne se contentent pas d'être une expérience d'animation dans le cadre d'un contrat de quartier mais puisse éventuellement s'intégrer dans le temps long de la vie du quartier.

L'entretien en situation nous informe sur la portée « réelle » de l'action à l'œuvre et la partie « rêvée » qui est celle qui nous permet de formuler le projet. Ce projet est compris et porté par un système d'actions déjà en place (un réseau d'acteurs, une reconnaissance sociale, etc.). Il s'appuie et s'ancre dans la description qui est faite de l'espace vécu et perçu. Le projet se révèle dans l'entretien et est traduit dans le récit que nous en faisons. Dans ce processus, l'urbaniste participe à la formulation du projet pour le rétroceder au réseau d'acteurs qui aura été révélé par l'informateur privilégié²³. Les entretiens en situation sont une approche intimiste qui permet de cerner certains enjeux, certaines contraintes qui ne seraient peut-être pas exprimées dans un contexte plus institutionnel. Il ne constitue toutefois qu'une étape pour formuler des hypothèses qu'il s'agit après de tester dans un processus de recherche par le projet qui mette autour de la table le réseau constitué²⁴.

Afin de pouvoir alimenter un projet qui se ferait dans une phase d'atelier d'étudiants ou de semaine de co-création, il nous faut formuler l'enjeu qui se dessine dans l'information collectée auprès des habitants et travailleurs du quotidien. Sur ce dernier point, l'entretien du collectif d'artisans instruit l'enjeu des noyaux commerçants tout

autant qu'il formule une figure de médiation. Il révèle en filigrane la manière dont la présence d'un tel acteur peut interagir avec les équipements culturels à proximité du quartier Saint-Antoine, produire du mobilier pour l'animation du parc de Forest et Duden, mais aussi impacter sur la rénovation des logements sociaux au Bempt, et offrir une nouvelle identité aux commerces de la place Saint-Denis autour d'une filière de récupération et transformation de matériaux (recycling et upcycling). La place Saint-Denis est prise dans un réseau de micro-centralités²⁵ commerçantes. La spécificité du cœur commerçant de Saint-Denis pourrait être liée à l'émergence d'équipements et services reliés entre eux par une filière d'économie circulaire domestique dont l'occupation par le collectif d'artisans a pu préfigurer le succès.

Nous pouvons relever l'entretien de ce collectif d'artisans différents indices des conditions nécessaires à l'intégration dans la vie du quartier d'un projet d'espace d'atelier ouvert aux habitants du quartier pour la récupération de matériaux. La condition élémentaire est l'existence et la persévérance du collectif en charge de l'animation. Si on a un groupe engagé il faut entretenir son énergie et éviter qu'il ne s'épuise. Une autre condition concerne le développement de l'activité de ce collectif. En dehors de la nécessité de mettre à disposition un espace sécurisé et appropriable, il doit pouvoir diversifier et intensifier son activité. Dans ce cas précis, on aurait pu imaginer d'offrir au collectif des possibilités pour poursuivre son action en l'invitant par exemple à participer au chantier de restauration de l'abbaye. Intégrer les jeunes dans

la restauration du bâtiment aurait pu être une occasion d'intervenir sur le bâtiment pendant leur occupation. Sur la thématique du travail et de la formation, cela pourrait au même titre répondre à la demande formulée par un jeune que la rénovation de l'abbaye soit une source d'emploi pour les jeunes du quartier. Couplée à une politique de rénovation des logements sociaux, cette formation aux métiers du bâtiment pourrait favoriser des pratiques d'autoconstruction qui permettent aux gens d'entretenir et rénover leur logements par eux-mêmes tout en se qualifiant à un métier. Cela implique une conception du patrimoine qui ne soit pas quelque chose dans lequel on ne peut pas intervenir mais quelque chose qu'on s'approprie et qu'on apprend à entretenir. Un espace dans lequel habitants, travailleurs, usagers vivent. A l'instar d'acteurs bruxellois tels Rotor impliqué dans le projet de recherche sur le bâti bruxellois comme ressources de nouveau matériaux, BC Architects impliqué dans le projet USquare, ou le bureau d'architecture Owest impliqué dans le projet Masui4Ever (Zinneke), penser autrement les métiers de la conception des bâtiments participent à un autre régime de construction de la ville dont le projet social reste à dessiner.

21 Cette carte a été exposée dans l'exposition « You are here » organisée par Architecture Workroom Brussels dans le cadre de l'IABR 2018 au World Transformation Center du 02/06/2018 au 11/11/2018.

22 Voir les textes de Marco Ranzato et Simon Debersaques dans cette publication.

23 Nous pouvons nous interroger sur la valorisation des résultats liés à une telle approche, dans la mesure où ce dispositif installe un rapport de confiance avec l'acteur dont le discours peut se retrouver tout à coup dans un dispositif de débat public tel qu'une exposition, un séminaire rediffusé en ligne, un débat etc. Sans que cela ait été formulé dans le projet initial, ils deviennent les porte-parole des dynamiques du quartier et les informateurs privilégiés du projet urbain. Aussi, l'information qu'on peut en retirer dépend beaucoup de la capacité du chercheur à identifier les informations utiles, des confidences et des fausses informations – c'est-à-dire celles que l'informateur dit soit parce que son discours est déjà rodé, soit parce qu'il veut satisfaire son interlocuteur. Cela renvoie aussi à la condition sociale et à l'image que l'interlocuteur renvoie. S'approprier cette méthode en tant qu'urbaniste nécessite de s'approprier aussi les règles de conduite qui assure l'anonymat et tendent à ne pas favoriser la parole d'un acteur plutôt qu'un autre dans le processus de médiation.

24 Declève B., Intervention lors de la semaine de co-création SAULE, 6-13 septembre 2019.

25 Drogenbos (grandes enseignes et hypermarché), Uccle Centre (vêtements et librairies), Chaussée de Gand (vêtements), Docks et Westland Shopping (avec la famille), L'altitude Cent (restaurants), Anderlecht (Ikea), Matongue (consommations ethnique), Marché de Molenbeek, Marché des Abattoirs, Marché de la Gare du midi, Marché aux puces de la place du Jeu de Balles.

Bibliographie

- Berger, M., Moritz, B., Carlier, L., Ranzato, M. (eds), 2018. Berger M., Moritz B., (2018). "Inclusive urbanism as gatekeeping" in Berger M., Moritz B., Carlier L., Ranzato M. (eds). *Designing urban Inclusion*, Metrolab Brussels Master Class I, p.147-161.
- Burret A., (2015). *Tiers-lieux et plus si affinités*, FYP éditions.
- Carlier L., Debersaques S., Declève M., Ranzato M., Van Hollebeke S., (2018). Ethnographie du bas de Forest à partir des ateliers cartographiques, <http://www.metrolab.brussels/medias/1527065040-ethnographie-basdeforest-web.pdf>
- Chome C., Claeys D., Girard A., Marinelli A., Nihoul A., (2017). *L'abbaye de Forest : un exemple d'urbanisme des communs ?* Vidéo réalisée dans le cadre du cours LAUCE3011 : Acteurs, territoires et contextes de développement, UCLouvain-LOCI, 09 janvier 2017.
- Choay F., (1965). *L'urbanisme : utopies et réalités. Une anthologie*. Paris: Seuil.
- Collectif Rosa Bonheur, (2019). *La ville vue d'en bas. Travail et production de l'espace populaire*, Paris: Éditions Amsterdam.
- Declève B., Declève M., Kaufmann V., Mezoued A., Salembier C., (2017). *Récits d'urbanisme et question des communs*, cours en ligne, Edx-LouvainX.
- Declève B., Grulois G., Bortolotti A., De Lestranger R., Sanchez C. (eds), (2020). *Designing Brussels ecosystems*, Metrolab Series II.
- Declève M., Salembier C., (2020). « Third-place of social economy and the relationship work-habitat » dans Declève B., Grulois G., Bortolotti A., de Lestranger R., Sanchez C. (eds). *Designing Brussels ecosystems*, Metrolab Series II, pp.33-41.
- Petiteau J.-Y., Pasquier E. (2001). « La méthode des itinéraires : récits et parcours » in Grosjean M., Thibaud J.-P. (eds), *L'espace urbain en méthodes*, Marseille: Parenthèses, pp.63-79.
- Illitch I., (1977). *Le chômage créateur. Postface à la convivialité*, Paris: Seuil.
- Jacobs J., 1961 (2012). *Déclin et survie des grandes villes américaines [The Death and Life of Great American Cities]*, traduction française préfacée par Claire Parin, Paris : Parenthèses.
- Karbon, (2014). Dossier de base stratégique pour le contrat de quartier durable Abbaye et portefeuille des cartes, étude réalisée pour la Région de Bruxelles-Capitale et la commune de Forest. Documents en ligne: <http://www.forest.irisnet.be/fr/services-communiaux/contrats-de-quartier/cqdabbaye/diagnostic-et-programme>.
- Lefebvre H., (1974). *La production de l'espace*. Paris: Anthropos.
- Lynch K., 1960 (1998). *L'image de la ville [Image of the city]*, traduction française, Paris: Dunod.
- Martin J.-Y., (2006). « Une géographie critique de l'espace du quotidien. L'actualité mondialisée de la pensée spatiale d'Henri Lefebvre », *Articulo – Journal of Urban Research [Online]*, 2 | 2006.
- Oldenburg R., (1998). *The Great Good Place: Cafés, Coffee Shops, Bookstores, Bars, Hair Salons, and Other Hangouts at the Heart of a Community*: Marlowe.
- Orillard C., (2014). Kevin Lynch et l'innovation dans les systèmes de visualisation urbaine. [Kevin Lynch and innovation in urban visualization systems]. *Communication & langages*, 180(2), 63-77.
- Ternon A., (2020). « From temporary density to transitional urbanism » in Declève B., Grulois G., Bortolotti A., de Lestranger R., Sanchez C. (eds). *Designing Brussels ecosystems*, Metrolab Series II, pp.43-52.

Approcher la géographie socio-naturelle par la cartographie participative

Marco Ranzato

L'eau dans l'espace public au regard des mouvements humains

À Forest, la gestion de l'eau fait l'objet de nombreux débats et figure en bonne place dans l'agenda politique. Au cours de la dernière décennie, plusieurs citoyens se sont regroupés en comités afin de faire entendre leur voix sur le risque d'inondation qui s'étend largement sur le territoire municipal (par exemple, le Comité Stop Inondations Saint-Denis; le Comité de quartier VanTroDel; le Comité de quartier Bervoets) (figure 1). Leur principale revendication est d'encourager les institutions à s'attaquer aux causes des inondations et à mettre en œuvre des solutions qui, en s'engageant dans l'espace public, font passer le regard sur l'eau du statut de menace à celui de ressource (Ranzato et Bortolotti, 2015). L'action de ces comités a été soutenue et développée par des organisations locales à but non lucratif et des bureaux d'études accompagnés par la recherche universitaire. Pourtant, les initiatives et les idées des citoyens ont trouvé un écho auprès des fonctionnaires et des hommes politiques. Leur revendication a même été capable de mobiliser des fonds locaux et régionaux pour la recherche et, depuis peu, pour des projets de mise en œuvre (voir Dobre, Vinke, Moretto et Ranzato, 2018).

A partir de 2013, une série d'activités cartographiques participatives ont été menées à Bruxelles et surtout à Forest, toutes visant à tirer parti des connaissances des citoyens sur les aspects et les enjeux de l'eau dans le paysage urbain. En étudiant ensemble les cartes historiques, il est apparu clairement aux participants que la disparition d'éléments hydriques (par exemple les marécages et l'hydrographie) due à l'avancée de l'urbanisation est un des principaux facteurs responsables des dysfonctionnements actuels liés à l'eau. En réponse, au cours des initiatives cartographiques collaboratives, de nouvelles trajectoires potentielles pour l'eau – une sorte de nouvelle hydrographie – ont été tracées collectivement. Le principe est de maintenir les eaux pluviales à la surface aussi longtemps que possible, évitant ainsi la surcharge du réseau d'égouts.¹ Les nouvelles rivières urbaines dans l'espace public (voir Mahaut, 2011) et les îlots d'eau dans les îlots urbains (voir Dobre, Ranzato et Moretto, 2019) sont les figures emblématiques de cette action citoyenne. Le projet en cours *Tracé de l'Eau* initié par la Municipalité de Forest dans le cadre du Contrat de Quartier Abbaye (2014-2018) est l'une des premières concrétisations à venir de ce que recherche la société civile mobilisée: une Nouvelle Rivière Urbaine – littéralement un petit ruisseau urbain – qui s'écoulera de la gare

¹ À Bruxelles, l'égout recueille les eaux de pluie, les eaux usées domestiques et industrielles (voir Ranzato, 2017). C'est pourquoi le maintien des eaux pluviales à la surface est considéré comme une stratégie précieuse pour contrecarrer le débordement des infrastructures d'égouts qui, depuis plus d'un siècle, ont pris la place des anciens cours d'eau.

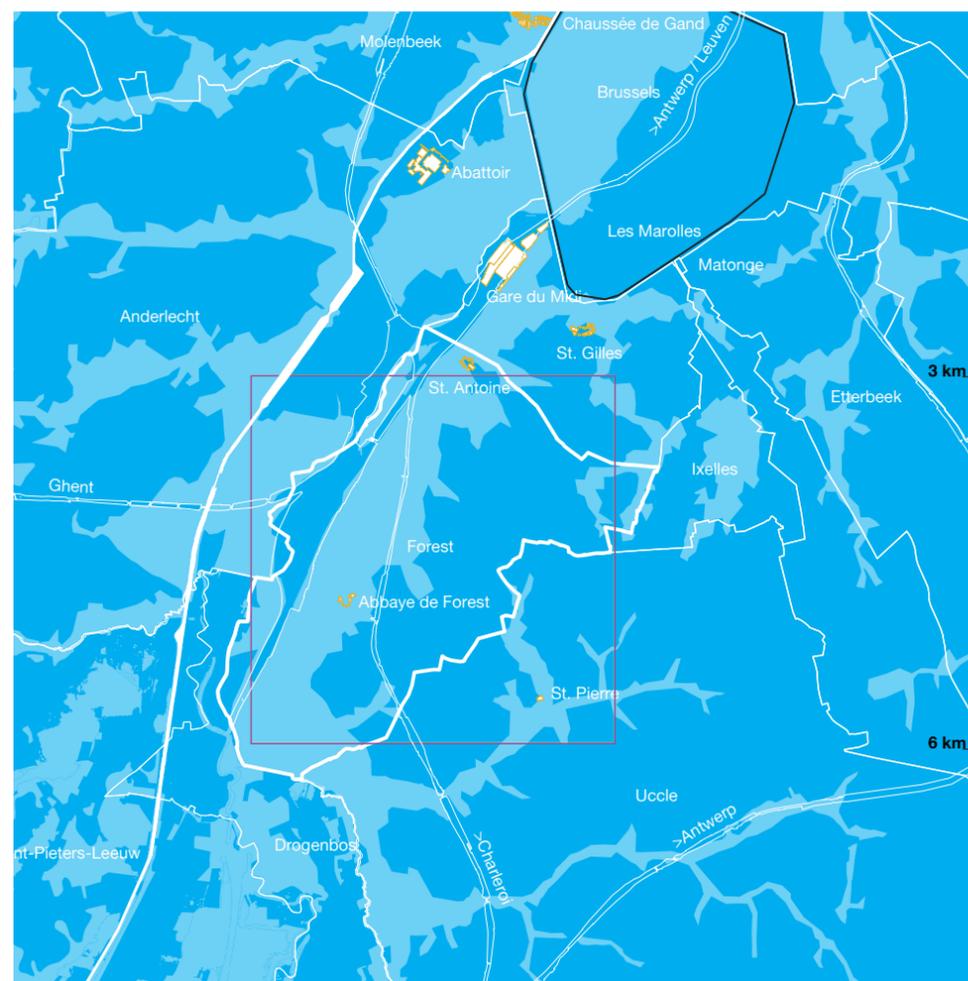


Figure 1. La carte 9x9 km montre la municipalité de Forest et les municipalités environnantes. La carte montre également les zones inondables (zones bleues claires) le pentagone du centre historique de Bruxelles (ligne noire), quelques points de repère (petites zones jaunes et blanches), les lignes de chemin de fer (doubles fines lignes blanches), et le cadre de 3x3 km objet des études (carré mauve).

de Forest, jusqu'à la place principale Place St Denis avant de déverser ses eaux dans le réseau d'égouts à une centaine de mètres en aval où se trouve le site de production d'Audi.

Jusqu'à présent, dans l'ensemble, la « lutte » pour l'eau a mobilisé quelques centaines de personnes². Néanmoins, comme c'est souvent le cas dans de nombreux processus participatifs, le mouvement pourrait rester limité en termes de représentativité si on le compare à l'ensemble de la population et à la variété des groupes vivant dans la

municipalité³. Pourtant, la lutte contre les problèmes liés aux inondations n'est pas le seul objectif poursuivi par les « militants » de l'eau. De leur point de vue, la présence de l'eau dans l'espace public est un vecteur d'amélioration de la qualité spatiale globale de la zone.

La question reste de savoir si les nouvelles rivières urbaines ainsi désirées auront un impact positif sur un large public et sur la vie quotidienne des gens. Seul un regard critique sur les projets après leur réalisation

2 Communication directe d'Andrea Aragone, chercheur du projet Co-create Brusseau – Bruxelles sensible à l'eau.

3 Selon l'IBSA (2019), la zone des basses terres de Forest en particulier est habitée par des personnes de nationalités très diverses.

permettra d'y répondre de manière plus définitive. Cependant, en attendant, la superposition des *trajectoires de l'eau* proposées sur les *trajectoires humaines* dégagées de l'enquête cartographique participative présentée dans ce logbook permet de se faire une première idée de la question. La superposition des réseaux de l'eau et des flux humains permet de mieux appréhender ce que les géographies des eaux de surface souhaitées et les géographies des trajectoires humaines ont en commun. La superposition donne un meilleur indice sur les nouveaux cours d'eau urbains les plus importants en termes de fréquence à laquelle les groupes de personnes interrogées les rencontrent. En construisant ce regard croisé sur l'eau et les trajectoires humaines, les futurs projets urbains relatifs à l'eau pourraient prendre en considération les publics qui pourraient en bénéficier, les besoins auxquels ils répondent, et les usages de l'espace urbain.

S'appuyer sur la cartographie participative

Les trajectoires de l'eau et des êtres humains abordées dans cet essai sont le résultat de processus de cartographie participative distincts. En principe, grâce à la cartographie participative, les perceptions des personnes sont écoutées et peuvent devenir des objets de débat ou même la base essentielle d'un projet. Malgré leurs différences, les initiatives de cartographie participative menées pour tracer les trajectoires de l'eau et des hommes dans les parties basses de la municipalité de Forest peuvent toutes deux être considérées de type réflexif: bien que de manière différente, elles ont tenté d'intégrer un langage cartographique capable de transférer les valeurs propres à l'action

territoriale d'une communauté donnée (Burini, 2016).⁴ Les sessions de cartographie collaborative ont suivi des procédures spécifiques et se sont déroulées en employant des langages ad hoc constitués de cartes et d'autres outils (par exemple des autocollants).

Les trajectoires de l'eau considérées ici se réfèrent aux empreintes rapportées dans quatre cartes de synthèse. Chaque carte est le résultat d'un ou de plusieurs ateliers organisés, à partir de 2013, dans des cadres disparates par l'association sans but lucratif EGEB basée à Bruxelles⁵, de la libre initiative de l'association EGEB respectivement avec le comité local Comité Stop Inondations Saint-Denis en 2013 et le comité local Comité de quartier VanTroDel en 2013-2015, à ceux mis en œuvre dans le cadre du projet Co-create Brusseau – Bruxelles sensible à l'eau en 2017 et 2018 (Bastin, Belopitova, Lebecq, Herremans et Nalpas, 2015; Dobre, Kohlbrenner et Nalpas, 2019). Toutes ces études visaient à comprendre le comportement de l'eau dans le paysage urbain et les origines des dysfonctionnements liés à l'eau (inondations et pollution des ressources d'eau notamment) en s'appuyant sur les connaissances des citoyens. Chaque carte englobe une partie différente du territoire de la commune de Forest, à savoir Forest Sud, Forest Nord, la rue du Delta – à l'ouest – et le parc de l'Abbaye – au centre du territoire communal.

Les deux premières cartes, « Forest Sud » et « Forest Nord », sont basées sur l'outil cartographique collaboratif appelé Map-it, tandis que les deux autres, « Rue du Delta » et le « Parc de l'Abbaye », ont suivi

4 Techniquement, selon (Burini, 2016), la réflexivité implique la conjonction entre la cartographie et le processus de territorialisation.

5 Des sessions de cartographie participative sont organisées avant même le mois de juin 2013. Cependant, dans le cadre de ces travaux, seule la cartographie intégrant les travaux les plus récents a été prise en compte



Figure 2. La zone de 3x3 km de la municipalité de Forest étudiée. La carte illustre les principaux points de repère ainsi que la topographie qui monte vers l'est, les deux principaux faisceaux d'infrastructures courant l'un à mi-chemin de la colline et l'autre plus épais sur les parties inférieures de l'ancienne plaine d'inondation de la rivière Senne. Les croix représentent les lieux de repère principaux de chacun des huit groupes interrogés lors des *Ateliers cartographiques*.

un processus de conception différent⁶. Afin de permettre de visualiser les idées sur la base d'un langage commun et de faciliter le partage, l'outil Map-it s'appuie sur des cartes illustrées ou des autocollants à placer sur un fond de carte (Schepers, Dreessen, Huybrechts et Laureyssens, 2013)⁷. Dans le processus de collaboration, la carte de base prend la forme d'un collage. La carte permet aux participants de contribuer à la fois visuellement et verbalement et de parvenir à une conception collective évaluée au moyen de « règles du jeu qui introduisent des frictions dans la cartographie » (ibidem, 7). Le cabinet d'architecture local Arkipel a adapté le processus de Map-it et les cartes picturales (ou autocollants) pour permettre aux participants de se concentrer sur le thème de l'eau. Une promenade collective à travers le paysage étudié anticipe chaque session de cartographie collaborative. La promenade est un moment de partage des connaissances sur les configurations et les transformations passées, les inondations, les infrastructures hydrauliques, les perturbations mais aussi les autres émergences du paysage qui ne sont pas nécessairement en relation directe avec l'eau. A un stade ultérieur, toutes les informations récupérées pendant la promenade sont reportées dans la carte au moyen d'autocollants et d'annotations. De même, les solutions envisagées et discutées par les participants sont représentées sur la carte. Les cartes collaboratives⁸ qui en résultent font ensuite l'objet d'un travail de synthèse – et d'amélioration continue – mené par Arkipel et les autres partenaires organisateurs (Bastin, Belopitova, Lebecq, Herremans et Nalpas, 2015).

L'affluence aux promenades et à la cartographie collaborative était variable, allant d'une dizaine à une trentaine et plus de personnes de divers milieux, mais toutes spontanément intéressées par l'échange de points de vue sur la question de l'eau.

Les trajectoires humaines ont été cartographiées par le biais d'une autre voie de collaboration. Elles ont été obtenues en retraçant les matériaux cartographiques élaborés dans le cadre des *ateliers cartographiques* organisés par le laboratoire urbain Metrolab à Bruxelles en 2017 et 2018 dans le cadre du projet de rénovation de l'Abbaye de Forest.

Les deux séries de cartographie collaborative ont fait appel à des publics très divers, à l'exception de deux groupes. La plupart des composantes du QuartierWIELSijk et de la rue de Dries – ces derniers sympathisants ou membres du Comité Stop Inondations Saint-Denis – ont également participé à certaines activités participatives autour de l'eau, en plus d'être impliqués dans le travail cartographique de Metrolab. Néanmoins, la plus grande diversité des personnes engagées dans le diagnostic des flux humains permet de savoir si les rêves des « militants de l'eau » peuvent réellement intéresser un public plus large. Il faut tenir compte du fait que le travail proposé ici ne prend pas en compte la manière dont la présence potentielle future de l'eau dans l'espace public peut changer les trajectoires de certains groupes. Ce travail s'en tient à proposer une ligne d'étude possible.

6 Les cartes de la « Rue du Delta » et du « Parc de l'Abbaye » sont également liées au travail de l'association EGEB mené par le biais de promenades collectives et de conception participative. La carte de la « Rue du Delta » détaille les trajectoires possibles de l'eau pour une partie spécifique de la Rue du Delta à Forest. Cette carte intègre un projet spécifique développé par deux habitants faisant tous deux partie du Comité de quartier VanTroDel (voir Ranzato et Bortolotti, 2015). L'autre carte sur le Parc de l'Abbaye détaille les trajectoires possibles de l'eau pour le Parc de l'Abbaye. Elle a été développée par les partenaires du projet *Bruseeau* – un projet de co-création Innoviris – et les autres participants du processus participatif mené par la Municipalité de Forest dans le cadre du projet ABY, la rénovation de l'Abbaye de Forest en centre culturel par les fonds du Fonds européen de développement régional de Bruxelles 2014-2010

7 Map-it a été conçu à l'origine par le groupe de recherche Social Spaces de la MAD-Faculty de la LUCA/KU Leuven (voir Huybrechts, Dreessen et Schepers, 2012).

8 Selon la procédure mise au point par Arkipel, le nombre idéal de participants pour une session cartographique collaborative est de huit personnes. Lorsque les participants sont nombreux, ils sont normalement divisés en groupes et présentent ensuite leur travail (carte) aux autres groupes.



Figure 3. Les trajectoires de l'eau (lignes blanches) résultent des processus de cartographie participative « Forest Sud », « Forest Nord », « Rue du Delta » et « Parc de l'Abbaye ».

Géographies de l'eau :

un ensemble de de petits réseaux arborés, commençant en haut, descendant la pente, se terminant et disparaissant en bas, se multipliant dans les parcs.

L'ensemble des nouvelles voies d'eau conçues par les habitants participants avec le soutien de l'association EGEB et du cabinet d'architecture Arkipel se situe entièrement sur la pente qui s'étend du sud-ouest vers le nord-est et qui est le côté droit de la vallée de la Senne (Figure 3). La nouvelle hydrographie (voir Marcon et Pire, 2017) traverse perpendiculairement la pente. Elle dessine une séquence de réseaux descendants en forme d'arbres reliés au fond par un nouveau cours d'eau

principal. Ce dernier, parfois souterrain, reproduit partiellement l'ancien ruisseau de Geleytsbeek, aujourd'hui transformé en collecteur principal pour les eaux usées et les eaux de ruissellement. La nouvelle hydrographie amène toutes les eaux pluviales vers la rivière Senne. Les réseaux prévus sont généralement des structures simplifiées composées de quelques branches. Les quelques tracés en diagonale sur la pente correspondent aux grands axes routiers transversaux descendants.

Des routes qui descendent. Lorsque la morphologie urbaine le permet, les trajectoires de l'eau traversent la pente selon les chemins les plus courts pour atteindre en aval la rivière Senne qui coule du sud-ouest

au nord-est. Un parcours de précipitation remarquable est celui qui, au sud, part d'Uccle pour rejoindre les fonds de Forest à proximité de la rue du Dries. Plus au nord, une autre voie d'eau descend brusquement le long de la limite sud du parc Duden.

Des mailles denses. Lorsqu'on traverse un parc, que ce soit en haut, au milieu ou en bas, les ramifications des chemins d'eau ont tendance à s'étendre, créant des structures plus complexes. N'étant plus limitées par les rues, les lignes d'eau sont libres de se courber, de changer de direction et de se multiplier. Dans le Parc Duden, les eaux en amont zigzaguent différemment pour atteindre les parties inférieures du parc, tandis que dans le Parc de Forest, les voies d'eau de surface s'étendent principalement tout le long des bords. Plus au sud, dans le parc Jacques Brel, différents chemins d'eau prennent naissance. Dans le parc de l'Abbaye, l'eau traverse le parc en douceur dans de multiples directions. À l'inverse, un seul parcours d'eau traverse le parc du Bempt.

Longs parcours en diagonale. Les chemins d'eau les plus continus et rectilignes correspondent aux grandes avenues qui gravissent doucement le dénivelé topographique. Un chemin d'eau longe l'avenue Victor Rousseau et achemine l'eau des sommets de l'Altitude 100 vers la place Saint-Denis et l'Abbaye de Forest et son parc. Plus au nord, un autre chemin d'eau descend doucement le long de l'avenue du Parc et de Wielemans Ceuppens – et partiellement le long de l'avenue du Roi – pour atteindre la zone marécageuse située à proximité du Wiels et du Brass – le « Marais Wiels » – et de là la Senne.

Des grilles. En plus des parcs, le réseau s'intensifie dans deux grandes implantations urbaines où les trajectoires d'eau segmentées définies par la morphologie urbaine décrivent des sortes d'arrangements en forme de grille. Le premier, malgré les éléments manquants, concerne plusieurs rues des parties basses autour de la place Saint-Denis et de l'Abbaye de Forest. Un certain nombre de branches traversent les parties inférieures de la pente en croisant d'est en ouest la chaussée de Neerstalle et la chaussée de Bruxelles. La seconde,

clairement orthogonale, est visible au nord dans les parties supérieures du quartier Saint-Antoine, à proximité du musée du Wiels.

Géographies humaines : se déplacer le long de lignes, de bandes et de réseaux, à l'intérieur de zones

Les déplacements des groupes interrogés lors des *Ateliers cartographiques* dessinent des lignes, des bandes, des réseaux et des nœuds sur le territoire municipal de Forest. Toutes ces formes rendent compte de modes d'utilisation spécifiques de l'espace. La géographie de chaque groupe dépend étroitement des moyens de transport, de la capacité à s'approprier l'espace – ou du moins à ne pas en être rejeté –, du temps libre dont ils disposent, de la capacité d'achat et/ou de la possibilité de rechercher des biens spécifiques et des prix correspondants, de l'extension du réseau social. Chaque zone géographique est également déterminée par la répartition spatiale des infrastructures, qu'il s'agisse des transports, des services, des commerces de détail ou des associations (Figure 4).

FIREFEC. Pour le groupe de femmes interrogées de l'association locale FIREFEC, l'expérience de la traversée de l'espace de Forest est surtout motivée par les trajectoires entre le lieu où elles vivent, les lieux religieux qu'elles fréquentent (les églises de la région et leurs environs), les lieux de rencontre tant pour leur temps libre qu'en rapport avec leur engagement dans l'association, et les marchés. Tous ces sites sont soit concentrés autour de la place Saint-Denis et des jardins de l'Abbaye de Forest, soit situés dans les environs de Forest. En dehors de la trajectoire entre le logement et la place Saint-Denis, et des microtrajectoires entre la place Saint-Denis et ses cafés, le jardin et l'église de l'Abbaye de Forest, et les magasins voisins le long de la chaussée de Neerstalle, on pourrait dire que le groupe de femmes de FIREFEC décrit *un axe nord-sud s'arquant vers l'est et avec la place Saint-Denis au centre*. La première branche de la place Saint-Denis va vers le nord en direction de St. Gilles (l'église de St. Antoine – qui ne fonctionne pas pour le moment – et l'église du Parvis de St. Gilles) et d'Anderlecht (Abattoirs, le dimanche) comprenant la



Figure 4. Huit façons différentes de se déplacer dans l'espace urbain : FIREFEC (en haut à gauche), Maison des Jeunes (en haut au centre), Quartier Durable Citoyens WIELS Wijk (en haut à droite), Bempt (au centre à gauche), CAIRN et Omar Khayam (au centre à droite), Al Malak (en bas à gauche), Dries (en bas au centre), Maison en plus (en bas à droite).

Chaussée de Bruxelles et l'Avenue Van Volxem. La seconde se dirige vers le sud et tourne ensuite vers Uccle (église St. Pierre notamment). Si la première branche longe les parties basses de Forest et de St. Gilles, la deuxième branche monte vers les parties hautes d'Uccle. Cet axe en arc de cercle nord-sud correspond essentiellement au tracé du tram 97. Le long de cet axe territorial, le groupe de FIREFEC interrogé se déplace en voiture ou en transport public.

Maison des Jeunes. Les jeunes interviewés de la Maison des Jeunes de Forest traversent le territoire de la commune pour se rencontrer, pour aller à l'école ou au travail, pour aller à la mosquée, au gymnase, etc. Forest, ou mieux, une certaine partie

de celle-ci, est en fait le contexte même de leur vie quotidienne. Les jeunes interrogés font un usage très intense du territoire local. Cependant, ils ne traversent pas Forest dans sa totalité. Ils se déplacent plutôt principalement le long d'un axe nord-est sud-ouest, qui correspond aux parties basses de Forest et au pied de la pente amenant aux parties hautes du territoire municipal et à St. Gilles. Leurs mouvements décrivent un *micro-réseau qui se déploie dans une bande de taille moyenne à large pointillé de lieux de vie* (lieux de rencontre, services, etc.). L'axe nord-est sud-ouest composé par la rue de Mérode, l'avenue Van Volxem, la chaussée de Bruxelles, la chaussée de Neerstalle relie trois pôles principaux : Saint-Antoine, Saint-Denis, Parc du Bempt. Mais le long

de cet axe, les lieux de vie se multiplient, y compris les petites routes, les petites places, et leurs commerces et services (par exemple la salle de sport). Cela montre une manière différenciée de se déplacer à travers Forest : la voiture mais aussi et surtout le tram (le n. 97) et en marchant. Le lieu de vie s'étend alors aussi grâce à la capacité qu'a le groupe de jeunes de s'approprier et de réinterpréter l'espace en fonction de leurs besoins. Le « square » Stuart Merrill en est un bon exemple : une sorte de voie piétonne verte/rond-point vert allongé, hors de l'axe principal de mobilité et encadré dans un quartier résidentiel non loin du Parc du Bempt, devient pour eux un lieu de rencontre.

Quartier Durable Citoyens WIELS Wijk. Le groupe de citoyens interrogés faisant partie du Quartier Durable Citoyens WIELS Wijk traverse le territoire de Forest dans toutes les directions en profitant d'un grand nombre de services locaux (magasins, restaurants, bars, centres culturels et autres services publics) qui se trouvent dans les environs de leur logement. La zone exploitée s'étend du Parc du Forest et du Parc Duden jusqu'à l'Avenue du Pont de Luttre et le Marais Wiels à proximité du Musée Wiels. Mais les citoyens interrogés qui font partie du Quartier WIELS Wijk ne sont pas « enfermés » dans le quartier. Ils en sortent plutôt en cherchant des opportunités dans toutes les directions. Ils ont la capacité – ou, on peut dire, le pouvoir – d'exploiter le territoire local tout en se déplaçant vers le nord, vers le centre de Bruxelles et les Marolles (quartier au cœur du pentagone de Bruxelles), de descendre vers le canal Bruxelles-Charleroi et Anderlecht, de monter la colline pour atteindre, par le Parc du Forest et le Parc Duden, les parties les plus élevées de Saint-Gilles et d'Uccle et, parfois, de se déplacer vers le sud, vers la Place Saint-Denis et le Parc du Bempt. Ce faisant, leur espace de vie se présente comme *un vaste ensemble de rues qui s'étendent tout autour de leurs habitations, plus un certain nombre d'itinéraires dirigés vers des petits ensembles de services* (par exemple, un bar, des magasins mais aussi des lieux de travail) et des espaces publics situés en dehors du quartier. Cet espace de vie complexe et diversifié est rendu possible par le vélo et la marche ainsi que par l'utilisation intensive des transports

publics – tant le tram que le bus. C'est peut-être aussi pour cette raison que ce groupe de citoyens a une bonne compréhension des conditions géographiques du territoire (de la topographie à la couleur des lampadaires) et s'intéresse au développement futur de la mobilité.

Bempt. Le groupe d'habitants des logements sociaux du quartier de Bempt se déplace différemment sur le territoire de Forest et de ses environs. Leur vie quotidienne se déroule principalement dans le voisinage direct du complexe de logements sociaux, y compris les rues à proximité, le Parc du Bempt, et l'espace – et les possibilités de socialisation – lié à l'association et aux initiatives locales. Cependant, ils se déplacent régulièrement plus loin, notamment en raison de l'absence de certains services de base (par exemple une banque, un bureau de poste) et de magasins (épicerie mais aussi quincaillerie, etc.). Ils se rendent en bus (n. 50) dans le sud-ouest à Drogenbos où ils profitent des nombreux magasins. Mais, en tramway (n. 82, 97) ils se déplacent aussi et surtout au nord-est le long de la chaussée de Neerstalle vers la place Saint-Denis et l'Abbaye de Forest. Ce deuxième pôle en particulier offre les services et les magasins nécessaires. Mais la place Saint-Denis et l'Abbaye fonctionnent également comme des lieux de socialisation, de rencontre ou de récréation. Les habitants interrogés se déplacent périodiquement encore plus au nord-est, principalement pour trouver d'autres services comme par exemple le Marché du Midi (Gare du Midi) et les Abattoirs. En général, ces résidents font preuve d'une grande mobilité. Leurs trajectoires dessinent *un axe clair sud-ouest nord-est qui, en trois endroits principaux, s'élargit pour intégrer un environnement plus large* : en premier lieu, les logements sociaux et le Parc du Bempt, la Place Saint-Denis et l'Abbaye de Forest, et Drogenbos. L'axe et les pôles sont tous deux situés dans les parties basses de Forest et, en partie, de Saint-Gilles. Ce *polycentrisme forcé le long d'une ligne* reflète la façon dont les gens se déplacent : ils marchent pour se déplacer localement, et ils utilisent les transports publics pour aller plus loin – et se déplacent de pôle en pôle. L'axe sud-ouest nord-est correspond en fait à un faisceau de lignes de transport public, qui sont celles des trams 82 et 97, et du bus 50.

CAIRN et Omar Khayam. Les participants interviewés – toutes des femmes – associés au centre culturel Omar Khayam – situé près de l'Altitude 100 – et au Cairn – la Maison de quartier et Centre d'Action Sociale Globale située au Parc du Bempt – naviguent largement sur le territoire de Forest, en suivant principalement un axe nord-ouest sud-est. Le long de cet axe, leurs mouvements dessinent *un réseau allongé de rues, de places et de voies de circulation dans les parcs*. Le long de cet axe, ils se déplacent essentiellement à pied ou en utilisant les transports publics (tramways 82 et 97, et bus).

Le lieu de référence est la place Saint-Denis et ses environs, y compris l'abbaye de Forest, les magasins situés le long de la chaussée de Neerstalle et les services à proximité de la chaussée de Bruxelles (par exemple le CPAS, c'est-à-dire le Centre Public d'Action Sociale). De là, leur cadre de vie s'étend au sud-ouest vers le Parc du Bempt et les îlots de logements sociaux voisins (qu'ils appellent « Les Blocks »). C'est sur ce territoire qu'ils se déplacent pour faire leurs courses, payer les factures et s'occuper de leurs autres tâches, pour amener les enfants à l'école ou au parc, pour aller au gymnase ou à un autre service de soins, pour aller à une activité associative, pour socialiser avec les voisins, pour se promener, etc. Pour une grande partie des résidents du Cairn et du centre culturel Omar Khayam interrogés, il existe alors un territoire d'intimité, où « être seul ». C'est un espace « en dehors de tout » – pour reprendre leur propre expression. Ils recherchent un espace ouvert, calme, « en retrait », souvent associé aux espaces verts locaux. Ce n'est pas un hasard si le réseau de mobilité du groupe de résidents interrogés, en s'étendant du Parc du Bempt jusqu'au Parc de Forest, comprend un grand nombre de parcs.

Al Malak. Les personnes interrogées qui fréquentent Al Malak, une Ecole de Devoirs – rattachée à la Mosquée du même nom – située le long de la chaussée de Neerstalle à proximité de la place Saint-Denis, utilisent le territoire de Forest de manière très ponctuelle et donc fragmentée. Ce sont des filles et des jeunes femmes qui se déplacent sur le territoire local pour aller à l'école ou au travail, pour aller à l'école de

devoirs, aux centres de santé locaux pour sortir et socialiser. Les habitantes d'Al Malak interrogées ont conçu *un réseau de lignes et de points alignés sur un axe sud-ouest nord-est* (chaussée de Neerstalle/Chaussée de Bruxelles/Avenue Van Voxelm). Outre les deux principaux nœuds d'espaces de vie – le Parc du Bempt –, y compris ceux qui entourent les blocs de logements sociaux voisins, et la Place Saint-Denis, y compris les commerces et services de proximité de la chaussée de Neerstalle et de la chaussée de Bruxelles, elles parcourent des trajectoires moyennes à longues afin d'atteindre des services et des commerces spécifiques (par exemple, la bibliothèque de Forest dans le quartier Saint-Antoine, l'école de la Barrière à Saint-Gilles). Parfois, leurs trajectoires dépassent largement le cadre du quartier pour atteindre des espaces plus lointains comme les magasins de la chaussée de Gand à Anderlecht ou le centre de Bruxelles. Souvent, elles parcourent la distance principale en transport public (tram et bus) puis à pied entre l'arrêt le plus proche et la destination. Cette façon sélective de se déplacer est un modèle qu'il est possible d'observer également à l'échelle micro : en fait, les personnes interrogées qui fréquentent Al Malak n'utilisent souvent que des parties spécifiques du territoire et non son intégralité.

Dries. Le groupe de citoyens interrogés vivant dans la rue du Dries à Forest utilise intensivement les services (magasins, restaurants, bars, centres culturels et autres services publics) situés aux alentours de leur logement (principalement la place Saint-Denis et la chaussée de Neerstalle). Leurs déplacements dessinent plusieurs trajectoires vers le sud, l'est et le nord. Vers le sud, ils se rendent fréquemment au Parc du Bempt pour profiter de la plaine de jeux et de ses espaces verts. Parfois, ils descendent jusqu'à Drogenbos et ses commerces de détail. Vers l'est, ils grimpent la colline pour atteindre le centre d'Uccle où ils bénéficient des services de proximité (principalement des commerces) et de l'avenue Victor Rousseau pour se rendre à Forest National. Au nord, ils suivent l'axe de l'avenue Van Volxem pour rejoindre la Gare du Midi, le centre de Bruxelles et, pour certains participants, Ixelles (Matonge).

En particulier, leurs trajectoires traversent intensivement les parcs (Parc de l'Abbaye, Parc du Bempt et parfois Parc de Forest) car, lorsque cela est possible, ils préfèrent généralement se déplacer dans des espaces verts et le long d'itinéraires à faible trafic (par exemple, le boulevard de la Deuxième Armée Britannique). Ce faisant, leur espace de vie apparaît comme *un tronçon d'itinéraires parallèles principaux et secondaires* – parallèles à l'axe sud-ouest nord-est (Chaussée de Neerstalle/Chaussée de Bruxelles/Avenue Van Volxem) – s'étendant de la Place Saint-Denis et de l'Abbaye de Forest – le cœur de leur vie. De ce tronçon partent quelques axes vers l'est. Le groupe interrogé utilise beaucoup les transports publics (tramway mais aussi train), la voiture et la marche. Ce mode de déplacement très étendu, ainsi que le fait qu'une partie d'entre eux vit dans le quartier depuis longtemps, sont peut-être les raisons pour lesquelles ce groupe de citoyens connaît les conditions géographiques du territoire environnant et est particulièrement concerné par le comportement de l'eau et les problèmes d'inondation qui y sont liés.

Maison en plus. Les femmes interviewées qui fréquentent avec leurs enfants la Maison en plus, une école de devoirs située le long du Boulevard de la Deuxième Armée Britannique à proximité du Wiels, utilisent le territoire de Forest de manière large mais fragmentée. Ces femmes se déplacent à travers le territoire local pour emmener leurs enfants à l'école, au périscolaire et dans les cours de récréation, pour faire les courses, pour se rendre dans les centres de santé locaux, pour aller à la mosquée et, parfois, pour faire du bénévolat. Ces activités sont également des occasions de socialisation. Leur mouvement dessine *un réseau de lignes ancrées à un certain nombre de nœuds*. Les trajectoires sont pour la plupart alignées sur l'axe sud-ouest nord-est qui s'étend de Drogenbos jusqu'à la Gare du Midi et de là jusqu'au centre de Bruxelles – où elles se rendent parfois avec des amis pour socialiser puisque leur présence dans les cafés de Forest est mal vue –, et la Chaussée de Gand. Les nœuds comprennent la place St. Antoine, le quartier de Maison en plus et les services environnants (par exemple les écoles), Forest National et les magasins

voisins, la place Saint-Denis et les magasins le long de la Chaussée de Neerstalle, et le Parc du Bempt. Une trajectoire exceptionnelle va vers l'ouest, vers les quartiers d'Anderlecht proches du canal Bruxelles-Charleroi. Les femmes interrogées se déplacent de nœud en nœud principalement par les transports publics (bus et tramways) mais dans certains cas à pied. À l'intérieur du nœud, elles circulent à pied.

Une géographie humaine complexe du mouvement

Dans l'ensemble, les huit géographies du mouvement humain couvrent largement le territoire de la municipalité de Forest, mais malgré tout, la zone étudiée est loin d'être envahie par les trajectoires (Figure 5). Les itinéraires révèlent principalement sur un axe nord-sud qui relie Forest à Drogenbos au sud et le centre de Bruxelles au nord. Une partie de la trajectoire sort donc de cet axe en pointant essentiellement vers des destinations situées à l'est du territoire : Saint-Gilles, Altitude 100, et Uccle.

Entre un épais faisceau d'infrastructures et une pente raide. Toute la géographie des mouvements des huit groupes interrogés est essentiellement contenue par deux frontières physiques qui présentent toutes deux une progression nord-sud : à l'ouest, un épais faisceau infrastructurel qui comprend les lignes ferroviaires nord-sud et le canal Bruxelles-Charleroi ; à l'est, la rive droite et escarpée de la vallée de la Senne. Dans le cadre de ces contraintes, il s'étend sur une bande de plaine et de pentes douces. Dans le sens longitudinal, quelques lignes en continuité traversent la bande. Transversalement, de nombreux parcours courts s'intensifient dans certaines zones. Dans l'ensemble, ils donnent forme à des réseaux discontinus.

Lignes parallèles. Les lignes nord-sud le long de la bande sont parallèles à l'axe principal qui est composé par la Chaussée de Neerstalle, la Chaussée de Bruxelles, l'Avenue Van Volxem. Ces lignes parallèles allongées sont essentiellement des itinéraires alternatifs pour éviter la congestion du même axe principal. Les participants qui se déplacent à pied (le groupe du Quartier

WIELS Wijk, la rue du Dries et la Maison des Jeunes) et ceux qui se déplacent à vélo (le groupe du Quartier WIELS Wijk) conçoivent ces trajets alternatifs.

Nœuds et grumeaux. Les réseaux qui peuplent l'axe Nord-Sud se densifient en correspondance des parcs (par exemple le Parc du Bempt et le Parc de l'Abbaye du Forest) et des places (par exemple la Place Saint-Denis et la Place St. Antoine) et s'amincissent en correspondance des axes infrastructurels (par exemple la ligne de chemin de fer reliant Bruxelles à Charleroi), d'anciens terrains industriels (par exemple, Bervoets), des zones résidentielles monofonctionnelles (par exemple, les tours le long de la chaussée de Bruxelles) et de grands chantiers (par exemple, les chantiers le long de la rue du Delta). Outre la continuité des axes nord-sud, ces alternances d'intensité (et d'opportunités comme les services et les commerces de détail) se traduisent par une expérience fragmentée du territoire.

Seuils et portes. Les lignes de tramway et de bus, les ponts et les tunnels sont les principaux seuils et portes pour sortir de ce long couloir nord-sud. Elles représentent pour beaucoup de participants les trajectoires qui permettent de gravir plus facilement le versant est – la rive droite de la Senne – et donc d'atteindre Saint-Gilles, l'Altitude 100, et Uccle ou des zones plus éloignées. A l'ouest, des ponts et des tunnels permettent de franchir le faisceau d'infrastructures à des endroits précis. Soit les ponts et tunnels donnent une continuité aux réseaux de voies qui peuplent les parties basses de Forest (par exemple le pont du Boulevard de la Deuxième Armée Britannique, le tunnel de l'Avenue Pont de Luttre juste à côté du Wiels ou le tunnel en correspondance de la Chaussée de Bruxelles et de la ligne ferroviaire reliant Bruxelles à Charleroi), soit ils sont des portes d'entrée vers l'ouest et vers Anderlecht en particulier (par exemple les tunnels de la Rue de Charroi).

Là où les gens et l'eau se rencontrent

En examinant ensemble les trajectoires des gens et de l'eau, on voit bien qu'il existe de nombreuses possibilités de rencontre entre les deux (Figure 6). Les « lieux de rencontre » potentiels se situent à l'intersection des logiques propres aux flux concernés. Les lieux de rencontre soulèvent également des questions de disponibilité de l'espace et de risque de congestion (par exemple, la coexistence de flux d'eau dans des itinéraires fréquentés également par les transports publics et les transports en commun).

Des directions opposées. D'un seul coup d'œil, l'eau et les trajectoires humaines suivent des directions opposées. C'est-à-dire qu'elles réagissent à l'opposé de la topographie. Les trajectoires de l'eau vers le bas décrivent des trajectoires est-ouest contre la pente tandis que les trajectoires humaines ont tendance à éviter les différences de niveaux en décrivant un développement plus sud-ouest nord-est. Ces directions opposées donnent lieu à un certain nombre de nœuds potentiels, où ces trajectoires se croisent. Par exemple, les nouveaux cours d'eau qui descendent perpendiculairement des sections plutôt abruptes de la pente ne suivent pas les trajectoires humaines, mais ils peuvent croiser un certain nombre de flux humains le long de la même ligne raide.

Parcs co-habités. Pour l'eau et les trajectoires humaines, les parcs sont des lieux de croisement privilégiés. Bien que les nouvelles voies d'eau dans les parcs ne suivent pas nécessairement les voies existantes, l'importance des trajectoires humaines – y compris les nombreuses possibilités de libre circulation – et des réseaux d'eau est tel que les chances de rencontre se multiplient. Cette présence omniprésente de l'eau pourrait être bénéfique pour tous les groupes interrogés, mais surtout pour les femmes associées au centre culturel Omar Khayam et à Maison en Plus qui cherchent des espaces verts pour leurs enfants et leur propre temps libre. De nouveaux cours d'eau dans les parcs pourraient également correspondre aux pratiques des groupes interrogés de la Rue

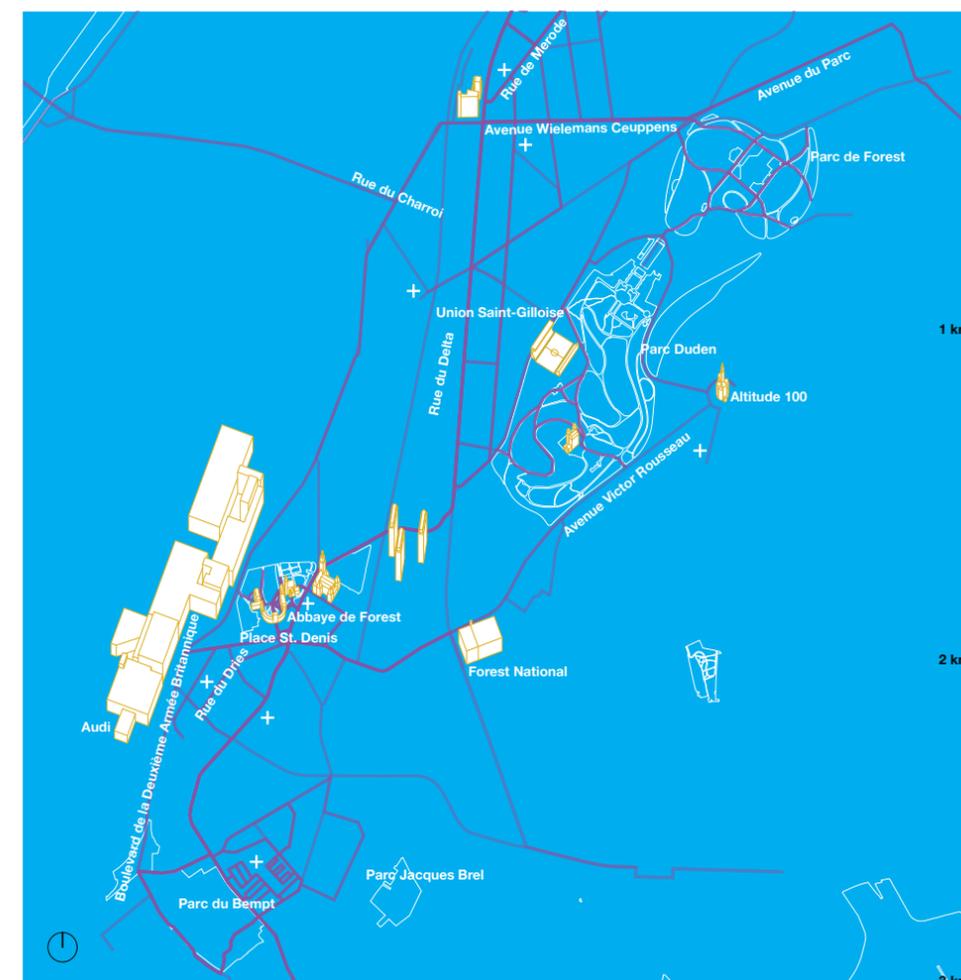


Figure 5. Les huit trajectoires humaines (lignes mauves) superposées forment une géographie humaine du mouvement où la fréquence d'utilisation est appréciable – de basse (mauve faible) à haute fréquence (mauve marquée).

du Dries et du Quartier Durable Citoyens WIELS Wijk, tous deux comprenant certains des « activistes de l'eau ».

Doucement, bras dessus bras dessous le long des avenues. Les trajets diagonaux et en pente douce des avenues (Avenue Victor Rousseau, Avenue du Parc et Avenue Wielemans Ceuppens) sont des voies de circulation courantes pour les flux humains et aquatiques. C'est là que la fréquence des mouvements – donnée par la somme des trajets parcourus par les groupes interrogés – est la plus élevée. Le long de ces diagonales, pratiquement tous les groupes interrogés se déplacent, principalement par les transports publics (bus et tram) et parfois en voiture, à vélo ou à pied. Un éventuel aménagement futur de nouveaux flux urbains le long des

avenues pourrait impliquer une redéfinition de la mobilité ainsi qu'un réaménagement de leur section transversale: bien qu'elle soit déjà généralement large, l'avenue devra accueillir une grande variété de mouvements humains.

Des goulets d'étranglement partagés. Les tunnels sont des goulets d'étranglement communs aux flux humains et aux flux d'eau. Ils représentent des itinéraires obligatoires pour traverser le faisceau d'infrastructures (lignes ferroviaires et canal Bruxelles-Charleroi). En particulier, le franchissement de la ligne de chemin de fer reliant Bruxelles à Charleroi est commun aux deux flux. En plusieurs points, ces passages étroits à partager pourraient poser problème. La congestion qui s'y observe invite à les revoir

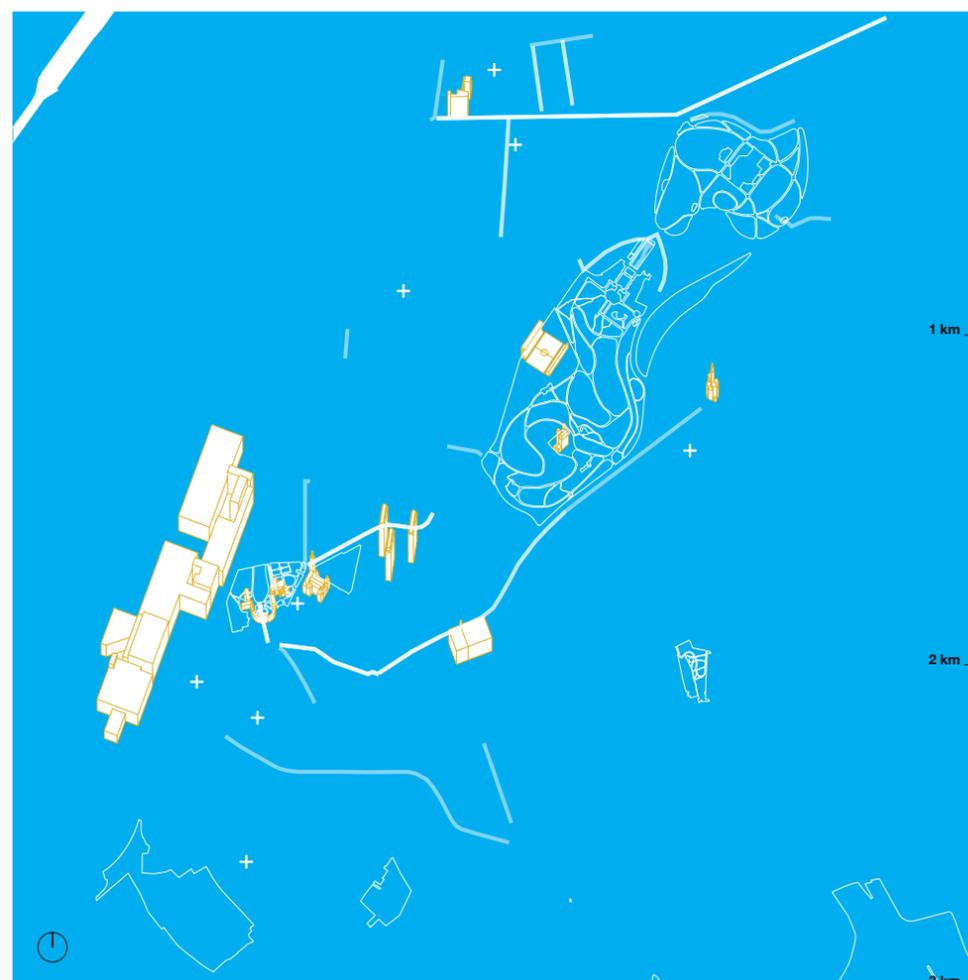


Figure 6. Les trajectoires de l'eau (lignes blanches) qui seraient potentiellement traversées par les huit groupes de personnes interrogées. La carte montre également la fréquence potentielle des rencontres, de haute (blanc plein) à basse (blanc flou).

afin qu'ils passent du statut de passages étroits à celui d'espaces publics plus généreux.

Il n'y a qu'une seule voie socio-écologique

Depuis Kevin Lynch, la cartographie de la façon dont les gens se déplacent dans le paysage urbain et la compréhension de leur perception des espaces sont entrées dans la pratique de l'urbanisme⁹. Dans cet essai, la tentative est d'aller plus loin. Il s'agit de superposer les mouvements des personnes sur un certain territoire avec les géographies de l'eau conçues par ces personnes – parfois

les mêmes, mais en nombre beaucoup plus restreint – qui sont concernées par une gestion commune et plus paysagère de l'eau sur un ce territoire.

L'expérimentation proposée dans ces pages est une contribution approximative « du bas » à ce qui est aujourd'hui une question principale, à savoir la conjugaison entre l'écologique – considéré sous l'angle environnemental – et le sociétal. Paradoxalement, la demande de ce qu'on appelle la nature est aujourd'hui telle que le risque existe de mettre en place une fois de plus son externalisation, par

une prise en compte de la nature qui ne tienne pas compte de l'humain. Si, au cours des derniers siècles, la « nature » a été considérée, grâce à la domestication humaine, comme quelque chose que l'on peut maîtriser, aujourd'hui, contrairement à ce qui se passait auparavant, la cause de l'environnement fait son chemin comme s'il y avait un risque que ce problème éclipse d'autres questions importantes et devienne le moteur de toute transformation urbaine. Cette nouvelle approche de la nature peut paradoxalement conduire à la considérer comme un agent extérieur qui doit être totalement intégré dans notre environnement bâti.

Comment donner plus de place à la dialectique socio-écologique et éviter ainsi les transformations unidirectionnelles de nos espaces de vie ? Le travail présenté pose cette question sans réponse, certes, mais il propose une perspective socio-écologique réflexive sur l'une des questions les plus débattues de la société civile bruxelloise au cours de la dernière décennie (voir par exemple les premiers résultats du projet Co-create Brusseau – *Bruxelles sensible à l'eau* à Dobre, Kohlbrenner et Nalpas, 2019).

La revendication d'une gestion plus paysagère de l'eau émane et est soutenue par les associations locales et les citoyens, dont la position va à l'encontre du « business as usual » défendu par le secteur technoscientifique, dont la devise est la garantie de performances, de normes, de contrôle, etc. Outre la base environnementale et politique des initiatives participatives et le caractère concret de ce qui a été conçu en collaboration, les participants aux initiatives menées par les « activistes de l'eau » restent un groupe relativement restreint dont la représentativité doit parfois aussi être remise en question. C'est comme si une réflexivité continue était souhaitable car elle permettrait d'éviter l'un des principaux risques d'une « philosophie idéalisée de la participation » (Berger et Charles, 2014) portant un idéal d'inclusion jamais totalement rencontré.

Selon les « activistes de l'eau », en maintenant l'eau de pluie à la surface – contrairement aux dispositions souterraines actuelles – on promet d'être efficace contre le risque généralisé d'inondation. Pour eux, cela signifie générer des bénéfices pour une grande partie de la population. En outre, au-delà de la composante « risque », la présence de l'eau dans l'espace public et les éventuelles infrastructures vertes associées sont considérées comme une valeur ajoutée potentielle pour tous. Mais comment éviter que ces hypothèses ne répondent pas aux besoins et aux valeurs quotidiennes d'un public plus large ?

Ce qui est proposé ici est l'une des directions de travail possibles. La triangulation du travail des « activistes de l'eau » avec les mouvements humains suivis dans *Cartographier l'environnement social d'un projet urbain* pourrait offrir le regard critique nécessaire. Elle permet d'identifier quelles interventions ont un meilleur impact et pour quels groupes. L'étude pourrait aller plus loin et déterminer en quels termes le réaménagement potentiel d'une certaine rue ou une certaine place pourrait raisonnablement changer les habitudes d'un groupe. En d'autres termes, les divergences et les convergences entre les trajectoires humaines et aquatiques contribuent à renforcer certaines hypothèses de conception et à en réviser d'autres. Mais avant tout, une étude socio-écologique pourrait permettre au projet de l'eau de répondre à d'autres besoins sociaux, au lieu d'être le seul signifiant du soin, bien que nécessaire, apporté à l'environnement.

⁹ Kevin Lynch est considéré comme l'un des premiers à utiliser la cartographie mentale et la perception de la forme urbaine dans les études urbaines (voir Lynch, 1960).

Références

Bastin, M., Belopitova, S., Lebecq, F., Herremans, C., & Nalpas, D. (2015). Cahier 2. Une proposition citoyenne. In: D. Nalpas & M. Bastin (eds.) *Actes d'une naissance annoncée. Versant solidaire de Forest*. pp. 1–20.

Berger, M., & Charles, J. (2014). Persona non grata. Au seuil de la participation. *Participations*, 9(2), 5-36.

Burini, Federica (2016). *Cartografia partecipativa. Mapping per la governance ambientale e urbana*. Milano: Franco Angeli.

Carlier, L., Van Hollebeke, S., Declève, M., Debersaques, S., & Ranzato, M. (2018). *Ethnographie du bas de Forest – Research note Ateliers Cartographiques*. Brussels: Metrolab. Brussels.

Dobre, C., Kohlbrenner, A., & Nalpas, D. (Eds.) (2019). *Bruxelles sensible à l'eau / Brussel Gevoelig voor water*. Published on the occasion of the exhibition at the LaVallée, Bruxelles, 15th November – 15th December 2005. Brussels: Brusseau.

Dobre, C., Ranzato, M., & Moretto, L. (2019). Citizen involvement in co-producing decentralised stormwater systems in Brussels. *CoDesign*.

Dobre, C., Vinke, J., Moretto, L., & Ranzato, M. (2018). Stormwater management in transition:

the influence of technical and governance attributes in the case of Brussels, Belgium.

Environmental Science & Policy, 85, 1-10.

Huybrechts, L., Dreessen, K., & Schepers, S. (2012). Mapping design practices: on risk, hybridity and participation. In: *Participatory design conference*, Proceedings of the 12th Participatory Design

Conference, Roskilde, Denmark, 12-16 August; ACM: Danvers, MA, pp. 29–32.

IBSA (Institut Bruxellois de Statistique et d'Analyse) (2019). *Population – Nationalités*. [Online] April 2020.

Lynch, Kevin (1960). *The Image of the City*. Cambridge, MA: MIT Press.

Mahaut, V. (2011). *L'eau et la ville, le temps de la réconciliation. Jardins d'orage et Nouvelles rivières urbaines*. A Thesis Submitted in partial fulfilment of the Requirements of Ecole polytechnique de Louvain for the Degree of Doctor of Sciences de l'ing.nieur. Louvain-la-Neuve: Universit. catholique de Louvain.

Marcon, A., & Pire, M. (2017). Towards New Urban 'Hydrographies'. In: Ranzato, M. (Ed.) *Water vs. Urban Scape* (pp. 185–201). Berlin: Jovis.

Ranzato, Marco (ed.) (2017). *Water vs. Urban Scape*. Berlin: Jovis, pp. 320.

Ranzato, M., & Bortolotti, A. (2015). Towards Water Sensitive Co-Design in Brussels: The Forest Case Study. In: *Proceedings of the 8th Conf. True Smart and Green City?, Int. Forum Urban*. Seul, 22nd to 24th of July 2015. Delft.

Schepers, S., Dreessen, K., Huybrechts, L., & Laureyssens, T. (2013). MAP-it. The Art of Designing a Participatory Mapping Method. *Knowing (by) Designing*, 1(1), 275–281.

Expérimenter des façons de s'accorder et d'intervenir dans le projet urbain

Sarah Van Hollebeke¹

Début octobre 2016, un collectif de six chercheurs², portés par leur mission d'accompagnement « critique et appliquée » de l'action publique dans le domaine des politiques de développement urbain, rencontre les membres d'un service « revitalisation urbaine » d'une commune bruxelloise engagée dans un projet de réhabilitation d'une ancienne Abbaye en Centre socioculturel. Une discussion collective est engagée pour déterminer la coopération possible entre les chercheurs et les porteurs du projet³. Dès le départ, ces derniers expliquent leur besoin de développer des outils de visualisation pour

faciliter la communication sur le projet tant vis-à-vis du bureau d'études qu'ils vont engager pour réaliser les esquisses des nouveaux aménagements du bâtiment, de ses jardins et des espaces publics alentours que lors des Assemblées générales et réunions de participation citoyenne qui débiteront quelques mois plus tard. Ces espaces sont souvent teintés des hantises héritées de mouvements de contestation, comme les événements liés aux luttes urbaines des années 1960. Elles se manifestent fréquemment par l'expression d'une crainte vis-à-vis des projets de développement dont la mise en œuvre peut

- 1 Ce texte est une version retravaillée de deux communications: l'une à un séminaire organisé par le Centre de recherches interdisciplinaires Démocratie, Institution, Subjectivités de l'UCLouvain et l'autre à l'Ecole thématique du CNRS Pragmatisme et enquêtes empiriques en sciences sociales : sur le terrain du politique. Je remercie les participants de ces séminaires pour leurs commentaires bienveillants qui ont été une source d'inspiration. Les analyses présentées s'inscrivent dans une recherche doctorale engagée en 2015 sur les médiations de la connaissance territoriale dans les politiques urbaines bruxelloises et doivent énormément aux échanges et interactions que j'ai pu avoir avec les chercheurs du laboratoire sur lequel porte une partie de mon étude empirique. Ce terrain ethnographique a été mené d'octobre 2016 à mai 2018 en suivant de l'intérieur les exercices et réflexions de diagnostics interdisciplinaires et collaboratifs de cette Cellule interdisciplinaire. Cette posture d'observatrice a pu être perçue, au départ, comme intrusive ce qui m'a valu plusieurs qualifications d'« espionne », d'« œil de Moscou » ou encore de « stratège » puisque contrairement aux chercheurs du laboratoire, mon statut de chercheuse associée me permettait d'occuper une place d'observatrice des réunions sans être contrainte par des impératifs de productions et de résultats. De manière générale, après ces premiers moments de négociation, mon travail a été qualifié par l'une des chercheuses de « mise en abyme » du travail du collectif.
- 2 En géographie, sociologie, urbanisme et paysage, histoire de l'art et architecture. Le laboratoire a été créé en 2016 grâce à un financement européen de développement régional visant à « renforcer la cohésion économique et sociale dans l'Union européenne en corrigeant les déséquilibres entre ses régions » voir http://ec.europa.eu/regional_policy/fr/funding/erdf/. Il est décrit par les chercheurs comme un espace d'expérimentation qui permet de « mettre à l'épreuve » les méthodes de travail habituelles et de tester de nouvelles formes de collaboration entre universitaires, acteurs politiques, planificateurs, bureaux d'études.
- 3 Cette première prise de contact avait aussi pour objectif la préparation de la première MasterClass que le laboratoire devait organiser et dans laquelle les porteurs de projet avaient aussi un rôle à jouer. La thématique de cette année portait sur les qualités d'accueil et d'hospitalité d'un espace. La question de l'« inclusion » qui est aussi l'un des axes de la programmation FEDER 2014-2019 est déclinée à travers différentes thématiques : la santé/soin, la culture, l'alimentation, le loisir.

potentiellement faire émerger un phénomène de «gentrification». Dans ces milieux où se joue la démocratie urbaine, la communication entre citoyens ordinaires, concepteurs et décideurs politiques semble hautement fragile et « improbable »⁴. De manière schématique, elle peut, d'une part, prendre la forme de l'indifférence, de l'évitement ou du mépris. D'autre part, elle peut glisser vers une forme de confrontation ou de contestation dans un registre de « critique technique ou procédurale » ou de « critique radicale du système » (Chateauraynaud, 2016, p.368-370)⁵. Dès lors, une énonciation qui ne respecterait pas suffisamment les règles de mise en forme publique peut, effectivement, éveiller les soupçons du public sur les intentions véritables des concepteurs ou, au contraire, manquer de retenir son attention (Malbois et Kaufmann, 2015). En bref, les ambiances qui colorent ce type de rassemblements publics autour de grands projets renseignent sur le contexte dans lequel le travail des chercheurs du laboratoire devait trouver une inscription.

C'est par anticipation des troubles et embarras déjà rencontrés dans ces espaces que les porteurs du projet réfléchissent aux façons d'expliquer le plus efficacement et simplement les enjeux du projet ainsi que l'imbrication complexe des acteurs qui y sont engagés⁶. Soucieux de « créer une équipe au sens le plus large possible du terme autour de ce projet »⁷, de créer une « communauté » en générant un consentement, voire un attachement vis-à-vis du projet, ils ont eux-mêmes cherché à expérimenter de

nouvelles pratiques et de nouveaux outils de communication qui puissent refléter « un projet derrière lequel tout le monde se retrouve ». Par exemple, ils se sont saisis d'une image bien connue issue de la pochette du dernier album des Beatles intitulé « Abbey road ». Outre l'analogie sémantique, ils s'appuient sur la symbolique de cette image qui représente, selon leurs termes, « quatre jeunes gens déterminés qui marchent dans une même direction et qui ont l'air de savoir où ils vont ». Cet imaginaire d'une communauté formée autour du projet va avoir des effets pratiques sur la collaboration envisagée avec les chercheurs de la Cellule interdisciplinaire.

En proposant de recomposer le récit de cette expérimentation collective, l'objectif de ce papier est d'analyser les modalités concrètes de production de savoirs et de leur communication en les abordant comme des activités pratiques, situées et incarnées. Dans cette analyse, je m'attarderai sur les *épreuves* et *embarras* ressentis par les chercheurs, liés à des *moments de production* et de *création* d'outils de visualisation (diagramme, cube, carte, lexique, carte collective, cartes mentales, etc.) et à leurs *évaluations* par les porteurs de projet lors de moments de présentation⁸. L'attention est ici portée sur les *média* spécifiques à travers lesquels des connaissances sur la ville prennent forme, se matérialisent et circulent pour entrer dans la sphère publique. J'interroge la capacité de ces formes visuelles ou matérielles à rendre visible et manifeste le sens des conduites

- 4 Luhmann, N. (1981). The Improbability of Communication. *International Social Sciences Journal*, 1 (33), 122-132.; Berger, M. et Romijn, F. (2016). Participer ou presque. Préciser les ambiguïtés de la participation dans le domaine médical. *Questions de communication* [En ligne], 30, 91-118.
- 5 Voir aussi le récent numéro de la revue *Bruxelles en mouvement* (2019) intitulé « Urbanisme. Quand efficacité rime avec déni démocratique » qui fait le bilan des politiques de la ville de ces dernières années à Bruxelles. La société civile dresse le constat d'un affaiblissement des possibilités laissées au citoyen de faire connaître ses observations et ses besoins. Le débat sur l'avenir du territoire, la définition des enjeux urbains et des bons aménagements serait dès lors à nouveau enfermé dans les cénacles des experts et élites guidées par une approche managériale laissant sur le quai les habitants et usagers de la ville.
- 6 Ces acteurs sont regroupés de la manière suivante : maîtrise d'œuvre, expert team, maîtrise d'usage (à savoir les opérateurs culturels et les usagers), maîtrise d'ouvrage.
- 7 Les citations en italique et entre des guillemets que l'on retrouve tout au long de l'article correspondent à des verbatim ou expressions des acteurs récoltées au vol dans mon carnet de terrain.
- 8 J'explore les façons dont ces épreuves ont été surmontées ou non, et les effets qu'elles ont eus sur la coopération avec les acteurs du territoire, mais aussi sur les chercheurs eux-mêmes.

des acteurs dans les milieux où elles sont mobilisées. Cela suppose de questionner les significations qu'elles peuvent prendre pour leurs créateurs et pour leurs destinataires, la façon dont elles peuvent les affecter, générer ou non un engagement, activer ou non leur action, leur donner des « prises » dans le processus du projet (Chateauraynaud, 2015). Plus particulièrement, cet article poursuit deux enjeux imbriqués – le premier porte sur les modalités et conditions de possibilité d'un travail interdisciplinaire – le second sur la relation entre les médiations visuelles et l'audibilité des savoirs produits par le collectif de chercheurs dans le projet de réhabilitation de l'Abbaye de Forest. J'interroge les modalités pratiques par lesquelles des acteurs sont amenés à « coordonner leurs compétences pour agir ensemble dans un cours d'action commun, souvent médié par des technologies » (Mondada, 2001, p.34).

Les descriptions et analyses qui vont être présentées montrent les modalités par lesquelles le collectif de chercheurs interroge les réalités territoriales dans lesquelles le projet s'inscrit, et ce, dans une temporalité restreinte qui correspond à la phase préalable à l'élaboration de l'esquisse et du programme pour le réaménagement de l'Abbaye. Ces analyses se basent sur l'observation des scientifiques exposés frontalement aux porteurs de projet et aux usagers de ce site en transformation. Le souci est d'étudier les opérations par lesquelles un collectif de scientifiques

expérimente des formats pour rendre compte d'observation, d'exploration et d'analyses et alimenter les projets urbains : à quels impératifs doivent-ils répondre ? Quels problèmes concrets rencontrent-ils ? Par quelles procédures les chercheurs du collectif s'alignent-ils et s'ajustent-ils les uns aux autres ? Dans quelles mesures coopèrent-ils avec les acteurs du territoire ? Quelles sont les conditions de réception et d'audibilité des savoirs scientifiques et pratiques expérimentales dans les procédures classiques de l'urbanisme ?

Une dégradation progressive d'une ancienne Abbaye

La réhabilitation de l'Abbaye en pôle culturel s'inscrit à l'intérieur du vaste projet de revitalisation urbaine initié par un Contrat de Quartier Durable⁹. Ce dernier vise à redonner une identité forte à un quartier marqué par la coexistence entre des publics contrastés¹⁰. Il s'agit d'en faire un « cœur historique » pour la Commune, une centralité pour la culture. Un élément phare du projet est de rassembler, au sein d'un seul bâtiment vu comme « emblématique » par le service communal, différentes associations et institutions culturelles actuellement dispersées dans la partie haute du territoire communal. Les travaux envisagés sont présentés comme une réponse à des demandes sociales qui émanaient d'habitants et de certaines institutions culturelles existantes¹¹ qui avaient besoin d'espaces pour réaliser leurs activités et offrir de meilleurs équipements

- 9 Elle est définie comme le « cœur » même de ce projet plus général, comme une « locomotive de la redynamisation historique de la commune ». Elle s'inscrit à côté d'autres projets portés par des associations qui ont reçu un financement du CQD pour mener des projets liés à la culture, à l'enseignement, à l'art, à la rencontre intergénérationnelle en vue de préparer les habitants à la réhabilitation de l'Abbaye en centre culturel et de les sensibiliser aux activités qu'ils pourront y déployer. Voir Brochure de présentation du CQD intitulée « Votre quartier bouge, accrochez-vous ! », version actualisée en 2017, consultée le 6 novembre 2018.
- 10 Cet espace qui représente une sorte de « microcosme » de Bruxelles fait cohabiter une pluralité de publics fortement différenciés sous un angle socio-économique autant que culturel ou « ethnique ». Il est un lieu d'accueil, d'installation et de transition pour les populations issues des vagues migratoires successives qui ont nourri la population bruxelloise et est marqué par les traces laissées par son passé industriel.
- 11 Bibliothèque communale francophone, académie de musique, ludothèque, centre culturel, heureka, espace jeunesse

à leurs publics¹². Il s'agissait de faire venir ces activités dans une partie de la Commune relativement isolée du reste du territoire.

L'ambition des porteurs du projet était de faire de ce lieu classé comme monument historique à protéger, un «*pôle culturel*»¹³, véritable «*lieu de vivre-ensemble*», de rencontre et de «*brassage*» entre des citoyens qui ne se rencontrent pas habituellement. Ce dernier ambitionne de devenir un «*troisième lieu*» à côté du «*foyer*» et du «*travail*» pour la construction identitaire et l'épanouissement personnel de populations du quartier, de la Commune ou de Bruxelles¹⁴. L'idée est d'en faire un espace intermédiaire pour «*se sentir chez soi*» et d'«*apprêter*» l'espace pour y recevoir ces publics et faciliter la rencontre (Stavo-Debauge, 2017).

En outre, la nécessité de sa rénovation s'appuyait aussi sur la menace des conséquences néfastes que l'abandon de ce lieu et l'absence d'action des dernières années pourraient avoir. S'appuyant sur les plans d'urbanisme et sur certaines revendications qui ont émergé de précédents processus participatifs, les porteurs de projet présentent donc ce lieu comme un «*patrimoine*» dont l'abandon et les dégradations affecteraient un large public. Symbole même d'une reprise en main par la municipalité, ce partage d'un «*bien commun*» qu'il faudrait préserver en agissant collectivement pour sa rénovation passe par une «*mise en*

intrigue» historique du site et la mise en avant de ses qualités esthétiques que l'on retrouve dans les dossiers et présentations publiques des porteurs de projet. L'histoire et la symbolique de ce bâtiment étaient considérées par les autorités publiques en charge de sa réhabilitation comme des «*ressources*» sur base desquelles appuyer l'action (Pecqueux, 2009). Les interventions envisagées ne concernaient donc pas que le cadre physique et matériel de l'Abbaye, mais aussi ses composantes sensible, immatérielle et symbolique.

Or, les appropriations et usages actuels qui en sont faits avant même le début des opérations ne semblent pas directement se rapporter à ce bâtiment comme un monument symboliquement important. Notons que la réalité parfois violente de ce quartier s'est régulièrement invitée dans ces espaces: débordement de jeunes et tensions avec la police, règlements de compte mafieux, arrestations font régulièrement l'objet d'articles de presse. Certains lieux, comme c'est le cas de l'Abbaye, ses porches et ses jardins, sont perçus par certains passants comme dangereux en raison des activités délictueuses, voire criminelles qui s'y déroulent en soirée et qui marquent les imaginaires du quartier. Certains peinent à s'y promener à pied, particulièrement en soirée. Les rapports de coexistence semblent aussi marqués par la «*hantise*»¹⁵ du débordement des jeunes qu'il faut replacer après d'autres événements qui

- 12 La nécessité de rénover l'Abbaye est apparue avec les diagnostics menés auprès d'habitants dans le cadre de précédents Contrats de quartier Durable menés par la Commune. Au moment de l'enquête, la Commune a obtenu des subsides régionaux à cinq reprises pour mener des actions de rénovation urbaine dans le cadre de Contrats de Quartier. La réalisation de Commissions de quartier, de promenades exploratoires, de workshops participatifs dans le cadre de ces Contrats de quartier Durable a permis de pointer la problématique des inondations, le mauvais état de la maison communale et de l'Abbaye, les besoins d'infrastructure pour la jeunesse, les besoins en espaces verts et de lieux de rencontre.
- 13 Un autre point important pour les porteurs de projet est de reconstituer cette partie de la Commune dans l'idée d'en faire un «*Centre Civique*» avec différents services accessibles pour la population dans un espace restreint qui regroupe la Maison communale, une place publique et le centre culturel.
- 14 Relevons ainsi l'expression de l'architecte Chef de projet de la Commune qui explique avec humour l'«*esprit du projet*» qu'ils veulent insuffler lors de l'une des premières assemblées générales: «*C'est vital de développer un 3ème lieu pour s'épanouir [...] si pas de travail, «Don't worry be Aby», nouveau calembour!*».
- 15 Stavo-Debauge, J. (2012). Le concept de hantises. De Derrida à Ricoeur (et retour). *Études Ricoeuriennes*, 3(2). 128-148.

donnent à la situation actuelle une texture particulière. Cette «*hantise*» peut trouver ses sources dans des épisodes de violence, qualifiés d'émeutes ou de révoltes, qui ont marqué les imaginaires sur cette Commune dans les années 1991¹⁶. Ce contexte particulier invitait les chercheurs à s'inquiéter des modalités de coprésence entre des milieux contrastés et des rapports différenciés à l'espace public urbain¹⁷.

Comme l'écrit Joan Stavo-Debauge (2004), «*l'administration de la preuve de la qualité d'un environnement dont la valeur n'est pas (ou plus) visible suppose dès lors des activités fortement instrumentées*». C'est dans cette optique que le Contrat de Quartier Durable semble avoir accompagné et préparé la réappropriation de l'Abbaye à travers une série d'animations socioculturelles¹⁸ qui visaient renforcer les liens entre les acteurs des sphères culturelles, éducatives, associatives et à sensibiliser leurs publics. Le projet soulevait donc des questions liées au «*soin à apporter à un bien qui importe et regarde la communauté*» (Stavo-Debauge, 2004) ainsi que l'attention à porter à l'accueil et à l'accessibilité des composantes de la population qui viendraient y prendre place et qui bénéficieraient de ces nouveaux équipements. Le problème est alors d'arriver à définir le public qui le fréquentera (Tonnelat, Jolé et Kornblum, 2007, p.279).

Une collaboration à partir d'un problème vague

Au début de l'enquête de la Cellule, le projet n'est pas encore clairement défini: ni le public visé¹⁹, ni l'affectation et la répartition interne des locaux entre les

institutions ne semblent fixés. En parallèle, une procédure de désignation d'un bureau d'étude pour la réalisation des esquisses du projet est en cours et une procédure de mise en débat avec la population est programmée. L'enjeu pour les porteurs de projet était donc d'alimenter la réflexion pour parvenir à déterminer l'occupation et la distribution des espaces internes de l'Abbaye. Partageant certaines des finalités poursuivies par le projet, l'intervention des chercheurs revenait surtout, au départ, à questionner les moyens mis en œuvre pour communiquer vers les «*publics concernés*» par les transformations du site et les inclure à la réflexion.

La collaboration engagée par l'équipe gestionnaire du projet et le collectif de chercheurs s'inscrit dans un contexte où l'interdisciplinarité, l'expérimentation, le partenariat, la «*co-création*» et la «*co-construction*» entre des formes de savoirs sur la ville sont souvent mentionnés comme des modes de travail susceptibles de contribuer à une meilleure gouvernance urbaine, à une amélioration des procédures, outils et pratiques dans différents domaines²⁰. Les administrations régionales et municipales, dont les procédures ont pu être qualifiées de bureaucratiques et les pratiques perçues comme hiérarchiques et déconnectées d'une réalité de terrain, semblent aujourd'hui favorables à ces collaborations. Celles-ci visent de façon explicite à impliquer différents acteurs (habitants, chercheurs, représentants d'association, pouvoirs locaux, acteurs privés, artistes) au sein d'un processus de réflexion collective qui peut porter sur l'aménagement futur de différents territoires

- 16 Bourton, W. et Blogie, E. (2016). «*Il y a 25 ans, le coup de semonce de Forest*», *Journal Le Soir*.
- 17 Voir à ce propos les travaux de Carlier, L. «*L'hospitalité urbaine: une lecture croisée des approches de Park et Joseph*», *SociologieS* [En ligne], Dossiers, HospitalitéS. L'urgence politique et l'appauvrissement des concepts, mis en ligne le 13 mars 2018, consulté le 13 mars 2018.
- 18 Comme des réalisations artistiques visant à se réapproprier les espaces publics, à les embellir et à renforcer la citoyenneté
- 19 Dans les dossiers, les porteurs de projet semblent viser de façon alternative l'ensemble des habitants de la commune, les autres habitants de Bruxelles ou des visiteurs extérieurs, internationaux.
- 20 Cf. Létourneau, A. (2008). La transdisciplinarité considérée en général et en sciences de l'environnement. *[Vertigo] La revue électronique en sciences de l'environnement*, 8(2).

(quartier, espace public, bâtiment, friche, région, métropole)²¹. Ce qui importe en pratique pour les professionnels de l'urbain, c'est qu'une intervention fasse tenir ensemble les différentes perspectives sur un problème.

Ce processus collectif s'appuie sur une multitude d'outils censés faciliter l'exploration d'un site, la mise en commun de savoirs, les discussions et, *in fine*, censés faciliter la visualisation des résultats de ces enquêtes collectives. C'est précisément à ces supports qui visent à réduire les difficultés de ce dialogue et des interactions entre professionnels de l'urbain, usagers et scientifiques et aux ajustements que ces derniers mettent en œuvre que je vais m'intéresser.

Cette conception processuelle prône un fonctionnement par « essai-erreur » ce qui reflète l'émergence d'un mode d'action plus ouvert qui incorpore une certaine forme d'incertitude quant aux résultats à atteindre. La connaissance devient une construction « collective », « plurielles », « dialogiques » dans un contexte où, selon les pilotes du laboratoire, « on ne sait pas où on va ». Le travail d'enquête scientifique est vu, par les pilotes et coordinateurs du laboratoire, comme un moyen pour aider les acteurs qui ont « le nez sur la brique » à décaler leur regard et à « accroître leurs capacités réflexives et leurs compétences critiques ». Derrière ces notions, il y a le présupposé que l'échange est possible et nécessaire et que le dialogue ou la rencontre sera forcément enrichissante et transformatrice (Chateauraynaud, 2015, p.6). Dans le

cas qui nous occupe, cette coopération semble avoir fait l'objet d'un accord plus ou moins tacite et s'est accompagnée, au départ, d'une forme d'enthousiasme à l'idée d'expérimenter de nouvelles manières de travailler ensemble²².

Un casse-tête en forme de cube et la schizophrénie²² du lexique interdisciplinaire

Revenons maintenant plus concrètement à la collaboration engagée entre les chercheurs de la Cellule Abbaye et les porteurs du projet. La première situation qui nous sert de point de départ à cet article se déroule lors d'une réunion de travail en interne. Le 24 octobre 2016, l'une des membres de la Cellule partage avec les autres chercheurs son interprétation de la demande des porteurs de projet : « ils aimeraient une modélisation qui soit en même temps pédagogique, en même temps un outil de médiation, et un outil de travail », car « eux-mêmes ils s'emmêlent les pinceaux ». L'ambition évoquée, dès le départ, était dès lors de réaliser un « outil qui permette de représenter une vision commune pas trop complexe » et « pas trop rigide pour qu'il puisse être rediscuté et remanié » avec les responsables du Service revitalisation urbaine de la Commune.

Lors de cette première réunion, plusieurs outils sont évoqués par les chercheurs qui questionnent leur capacité à représenter les tenants et aboutissants du projet de façon schématique et à répondre en même temps aux intérêts de recherche de chacun. L'une des architectes-urbanistes de la Cellule propose de reprendre la forme du cube, déjà mobilisée dans les documents officiels

21 La problématique du rôle des scientifiques dans les sociétés démocratiques et de leur relation aux Administrations publiques était déjà soulevée par le philosophe pragmatiste américain J. Dewey (1927). Pour cet auteur, l'enquête et la pratique expérimentale sont susceptibles de jouer un rôle dans les processus démocratiques de détermination des valeurs et intérêts communs. Aujourd'hui, dans le domaine des projets urbains, la sphère scientifique sort de ses lieux dédiés (université, auditoriums, bureaux, bibliothèques, séminaires) pour se rapprocher des acteurs du territoire jusqu'à devenir selon certains un « acteur intermédiaire » (Devismes et Ouvrard, 2018). Cette assistance des chercheurs vers le maître d'ouvrage vise à l'aider à définir son besoin et à préciser sa commande.

22 Contrairement à d'autres projets menés sur le territoire de Bruxelles, le projet de reconversion de l'Abbaye en infrastructure culturelle ne soulevait pas de grandes controverses publiques. L'Administration communale qui en était à l'initiative était vue, par beaucoup d'autres, comme un exemple de « bonnes pratiques » et son service de revitalisation était l'un des plus dynamiques et expérimentés de la Région bruxelloise (notamment en raison de sa longue expérience dans la réalisation de projets urbains). C'est pourquoi de nombreux chercheurs du laboratoire y ont trouvé un terrain propice et à première vue accueillant pour mener leur intervention.

du projet, pour représenter les différentes échelles engagées²⁴. Ce cube pose problème pour les chercheurs de la Cellule. Ils estiment qu'il « ne fonctionne pas ». L'architecte-urbaniste propose de l'adapter et de le complexifier pour le faire évoluer vers une sorte de *Rubik's Cube* susceptible de représenter plus finement ces dimensions et de dévoiler les « faces cachées » du cube actuel. Plutôt que de se limiter à un tableau à double entrée qui représente en abscisse trois thématiques (urbanité, usages et mobilité) considérées à trois échelles d'action différentes (XL, L, S) en ordonnée, ce que fait le porteur de projet, l'outil proposé par les chercheurs visait à coder les informations à partir d'une vision en six faces distinctes (voir Fig. 1).

De cette façon, selon les chercheurs, il serait possible de représenter et comprendre en un coup d'œil les différents types de financements, les temporalités du projet (diagnostic, vision, chantier), les liens entre les acteurs impliqués, les différentes échelles d'action (de la plus petite échelle de la parcelle ou de l'îlot à l'échelle de la Métropole et de la Belgique), les fonctions et les types d'instruments d'action publique engagés (plans réglementaires, plans stratégiques, contrats, etc...). Cette proposition est perçue à première vue comme potentiellement innovante par les autres chercheurs qui y voyaient un support possible pour travailler collectivement et un outil efficace pour synthétiser les connaissances sur le projet de l'Abbaye et délimiter ce qui faisait partie intégrante du projet de réhabilitation du bâtiment (« In ») de ce qui concernait les jardins et espaces publics (« Out ») ou dépassait son intervention (« Beyond »).

Plus tard dans la réunion, un différend émerge entre les chercheurs autour des définitions sociologiques et urbanistiques des concepts d'« urbanité » et d'« espace public » mobilisés dans les dossiers des

porteurs de projet. L'une des chercheuses souligne une contradiction : la notion d'urbanité est entendue dans le projet à travers l'idée de « vie de quartier » et de « quartier village » alors que pour les théories sociologiques qu'elle étudie, cette notion signifie une coprésence entre anonymes en ville. Toutefois, cette façon d'intervenir en renvoyant à des concepts et des références théoriques supposées partagées se voit opposer quelques résistances. Les autres chercheurs, visiblement amusés par cette conception qui ne correspond pas à la leur, expriment leur malaise à l'idée de la mobiliser, chacun semble ainsi vouloir imposer ses propres définitions. Ils sont toutefois d'accord sur la nécessité de « trouver les mots justes » et de trouver un langage commun. L'idée qui émerge est de faire la synthèse de ces définitions et de réaliser un « lexique interdisciplinaire ». Cette élaboration conceptuelle plus précise de la notion d'urbanité et d'espace public est susceptible, selon eux, d'améliorer le sens du projet et donnerait des principes normatifs à suivre pour le travail de conception. Toutefois, face à ces résistances, la chercheuse finira par exprimer avec humour et agacement son envie d'imposer à son tour ses définitions sociologiques aux autres. Le déplacement attendu par les participants de la réunion pour mettre en commun ces différentes définitions, parfois contradictoires, représente une charge qui est vécue sur un mode presque « schizophrène » comme en témoigne cette chercheuse. Ce déplacement peut potentiellement se traduire par une perte de cohérence dans les manières de procéder ou par une dissociation de ce qui fait la personnalité même du chercheur.

Il faut noter que dans une série de situations de collaboration et de co-production, les sociologues du laboratoire exprimaient la sensation d'être sans appui et ressentaient le besoin de s'équiper, de se saisir des

24 L'une des chercheuses expliquera toutefois que le document dans lequel cette forme est évoquée une première fois par les porteurs de projet a été réalisé en réalité à une date qui suivait un premier échange entre les chercheurs et les porteurs de projet. Le cube avait déjà été évoqué, lors de ce premier échange, par les chercheurs comme idée pour complexifier le dessin à plat supposé représenter les différentes échelles du projet. Les porteurs de projet semblent avoir repris une première fois cette idée de cube pour le tester.

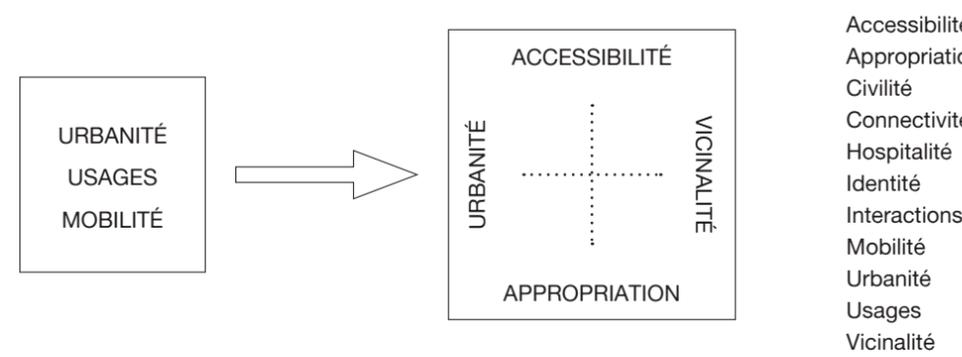
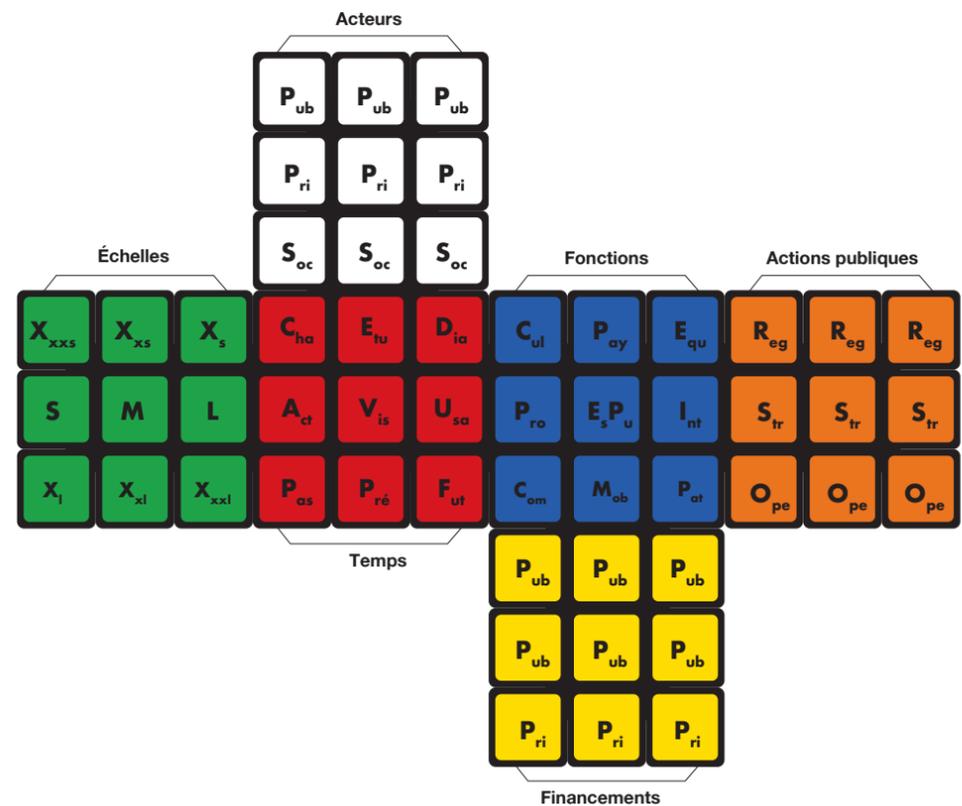


Figure 1. Le rubik's cube et le lexique par la Cellule Abbaye

médiations majoritaires et de se former à des techniques de visualisation et de représentation cartographique. Par exemple, il est arrivé plusieurs fois qu'un sociologue tente de faire un diagramme ou un schéma dans une réunion et le faisait de manière embarrassée en prenant une série de précautions : « *Je dessine mal, mais, voilà, vous voyez ce que je veux dire* » ou « *je ne sais pas faire de carte* », « *je ne suis que sociologue* », « *je ne sais pas si je sais dessiner quelque chose, c'est quelque chose de nouveau pour moi, vous savez, je suis sociologue* ». Lorsque certains tentent avec plus d'assurance de produire des visualisations pour communiquer des données sur la ville, leurs interventions pouvaient se voir moquées par d'autres interlocuteurs ou susciter quelques plaisanteries. Certains anticipent ces réactions et tentent à leur tour d'avoir une emprise sur ce qui ressort de leur domaine en essayant d'imposer avec plus d'autorité certaine de leur conception, comme c'est le cas dans la situation qui nous occupe.

Ces conduites embarrassées montrent que le chercheur met les pieds dans un milieu largement imprégné par des savoirs urbanistiques et géographiques. Cela demande à ceux qui sont peu familiarisés à ces savoirs de sortir de leur zone de confort habituelle et de « *jouer le jeu* » de mobiliser le médium d'une autre discipline. Cela révèle une asymétrie initiale dans le degré de sérieux et d'autorité qui est accordée à la personne et dans les capacités des différents chercheurs à se saisir de ces médiations visuelles. L'intérêt d'étudier ces embarras ne répond pas à une curiosité perverse pour le malaise, ni ne traduit une sorte de lamentation sur la façon dont les sociologues ne seraient pas écoutés dans ces situations, mais ces inconforts sont de bons indicateurs des attentes interactionnelles et des formes de savoirs valorisés et incorporés dans ces situations. Ils révèlent aussi comment les chercheurs pensent à leur manière d'apparaître devant d'autres, à l'image qu'ils se font d'eux-mêmes et des autres. Au-delà des divisions disciplinaires, cette scène donne à voir la confrontation entre différentes manières de prêter attention à l'environnement urbain et de parler de la ville. Si l'imbrication

entre ces savoirs est l'horizon commun vers lequel tendre, le travail de production lexicale, graphique, diagrammatique, cartographique a cependant été réparti en fonction des compétences et spécificités propres à chacun.

Quelques semaines plus tard, une dernière réunion de préparation est organisée avant de rencontrer les porteurs de projet. Chacun montre les productions qu'il a réalisées de manière individuelle. Une majeure partie de la réunion est consacrée à discuter et tester les potentialités du *rubik's cube*. Si les premières réactions engendrées par la vision de cette forme réalisée par l'une des chercheuses de la Cellule soulignaient ses qualités esthétiques et marquaient l'enthousiasme des chercheurs (« *c'est joli* »), un problème est très vite apparu. En effet, les chercheurs expriment à plusieurs reprises des doutes et soulèvent des incompréhensions. Nous notons l'expression de l'impression de se « *casser la tête* » sur le *rubik's cube* et de « *tourner en rond* ». Certains des chercheurs qui n'ont pas directement contribué à le produire disent ne plus « *rien y comprendre* ». Ils en arrivent à remettre en question le but de l'outil et font leur auto-critique : ils ne doivent pas se bloquer avec cette forme de cube. Par là, ils essaient de se mettre à la place de ceux qui vont recevoir cette image. Ils réfléchissent à la meilleure façon de présenter leur travail : « *un travail en cours, pas ficelé [...] complémentaire* ». De cette façon, ils anticipent le fait qu'ils soient attendus dans le domaine de l'*expertise*, ce qui pourrait les rendre illégitimes s'ils ne parvenaient pas à répondre aux attentes et ce qui demande aussi un certain tact dans la façon dont ils vont se présenter auprès des porteurs du projet. Ils incarnent une posture qui peut être vue comme potentiellement dominante ou intrusive par rapport à un travail en cours, qui se passait bien de leur intervention jusqu'à présent. En précisant que ce qu'ils montrent n'est qu'un « *premier jet* », une « *première ébauche* », une « *simulation* », une « *constellation d'intuition* », ils semblent tentés de se faire plus petits, se montrer « *moins ambitieux* » dans l'idée que cela permettrait de faire accepter plus facilement leur proposition et leur critique. Finalement, ils veulent

plutôt mettre l'outil en discussion et en débat, voire le « *coconstruire* » avec les porteurs de projets pour le faire évoluer et parvenir à produire, selon leur propre terme, « *quelque chose qui leur serve et qui nous serve* ». Comme en témoigne l'une des chercheuses : « *c'est bien de vouloir anticiper et de savoir exactement comment ils veulent l'utiliser, mais je crois qu'il faut d'abord leur présenter et voir dans quelle mesure c'est juste compréhensible et qu'ils trouvent ça intéressant et après seulement on verra comment ils vont l'utiliser, il faut d'abord que ce soit un outil, que eux arrivent à rentrer dedans, et, à confirmer la justesse et l'efficacité avec eux* ».

En voulant tester l'outil avant de poursuivre, ils mettent en quelque sorte le travail en suspens et le condamne à du second degré. Ils vont se retrancher derrière la logique expérimentale d'un travail « *en cours* » qui ne se donne pas la contrainte d'aboutir à un résultat. Cette prudence manifeste aussi les craintes qu'ils ont de faire un travail inutile pour les acteurs, de ne pas leur apporter d'informations supplémentaires, de faire un travail redondant avec les bureaux d'études déjà engagés ultérieurement pour mener des diagnostics du site. Les tonalités affectives liées à ces productions témoignent de la volonté des chercheurs de réaliser quelque chose qui a du sens pour chacun d'eux, mais qui puisse aussi les dépasser, laisser une trace dans la conception du projet de l'Abbaye. Cela s'est traduit par l'anticipation des réactions des futurs destinataires de ces productions et par les moments d'énervements, de crispations corporelles fréquentes et les agacements observés lors des réunions internes à la Cellule.

« On ne peut pas réinventer la roue »

Le mardi 13 décembre 2016, dans l'atmosphère d'une salle de réunion située dans un bâtiment administratif de la Commune, les chercheurs présentent aux porteurs de projet leurs premières réflexions et les outils de communication du projet qu'ils ont élaborés en amont. Ils appuient leur présentation sur un PowerPoint projeté à l'aide d'un ordinateur sur lequel ils font défiler les images. Ils prennent une série de précautions pour amener leur travail : « *c'est un travail en cellule interdisciplinaire, on est encore à ajuster notre géométrie propre et la complexité du projet n'est pas négligeable* » ; « *On essaye de décortiquer et de comprendre, mais pour le moment c'est un balbutiement* ». À la fin de la présentation, l'un des architectes du Service de revitalisation de la Commune lâche un « *wôw!* » tout en se grattant les yeux. Après ce geste, il ajoute : « *nous on doit trouver des moyens simples de croiser l'info et de la communiquer de manière compréhensible* ». Comme les chercheurs le craignaient, leur approche et les outils proposés sont jugés « *trop complexes* » par les porteurs de projet et en décalage avec le côté « *pragmatique/opérationnel* » de leur travail. L'un des architectes porteurs du projet explique : « *on est dedans* », « *ce sont des choses qu'on a en tête* ». L'un des membres de la Commune répète à plusieurs reprises « *qu'ils ont déjà réfléchi à ces questions pendant des mois* » et qu'ils essayent de « *trancher* ». Il ajoute « *vous êtes chercheurs donc il faut chercher, mais peut-être qu'à un moment c'est pas mal de s'imposer, un cube on sait que le représenter c'est pas évident [...] si on rajoute des dimensions je pense que là on s'en sort quasiment plus* ». Il termine en disant : « *nous on doit avancer [...] on ne peut pas réinventer la roue!* ». Comme le montrent ces extraits, l'enquête vient bousculer les habitudes des porteurs de projet. Elle génère un trouble dans le déroulement normal de leur travail.

En outre, dans la mesure où le *rubik's cube* et le *lexique* essayent de donner, selon les termes employés par une des chercheuses de la Cellule, un « *regard tiers et une représentation autre* » aux porteurs de projet, ils peuvent être vus comme des outils d'« *observation de second ordre* »²⁵ au sens donné par N. Luhmann (1999). En faisant cela, ils tendent à « *décrypter le montage du projet* » et à rendre visible une part de la réalité qui n'apparaît pas aux premiers. Parmi les outils présentés, le lexique imprimé dans un format de brochure papier a été feuilleté par plusieurs des travailleurs de la Commune. Cette manipulation a suscité des appréciations plus positives même si les définitions des concepts ne semblaient pas faire l'unanimité. Il est vu, comme un « *nuancier* » par les chercheurs et porteurs de projet. Comme un outil intéressant pour « *ouvrir la discussion* » et le débat sur le « *vivre-ensemble* » et les relations de coprésence dans le quartier étudié. Toutefois, en proposant de réviser les références, ces outils en viennent finalement à rajouter de la complexité sur des questions déjà suffisamment complexes que les porteurs s'attelaient à simplifier pour qu'elles puissent être plus aisément communiquées. Cette première « *épreuve de réception* » (Berger 2018) liée à des contraintes opérationnelles, de « *faisabilité* » ou encore de temps, a été ressentie comme un échec par les chercheurs qui avaient la sensation d'un travail qui tombait à l'eau. Ce premier épisode a remis en question la possibilité de maintenir la collaboration entre les chercheurs et les porteurs de projet.

L'emprise de la forme graphique dans la « modalisation »²⁷ d'un exercice de design interdisciplinaire

L'épisode qui suit se déroule quelques semaines plus tard, dans un laps de temps précis – deux semaines – et dans un espace restreint – les pièces d'un immeuble bruxellois faisant office de bureau pour les chercheurs du laboratoire et d'espace de conférence. Il se compose de salles cloisonnées par de grandes vitres pour le travail en sous-groupes et d'un espace central ouvert et amovible permettant une disposition variable des chaises et des tables selon le type de rencontre souhaité : de la présentation devant un auditoire à l'organisation de table-ronde. Une quarantaine d'étudiants ou jeunes travailleurs issus de différentes disciplines et d'universités internationales sont venus à Bruxelles pour participer à cette première MasterClass organisée par le laboratoire, sorte d'exercice de recherche par le design urbain²⁷.

Ils ont été répartis au sein de différents groupes pour mener un travail à partir des notions d'inclusion et d'hospitalité sur différents projets bruxellois, dont le cas de l'Abbaye²⁸. Les organisateurs de la MasterClass ont proposé une conceptualisation sociologique de ces notions qui devait servir de guide pour orienter le travail de design/conception des différents projets. Si la MasterClass visait à simuler un travail de production collective et interdisciplinaire, elle tendait néanmoins à imiter et copier une situation de « *charrette* » et de « *jury* » qui est propre aux façons de faire enseignées dans les écoles d'architecture et d'urbanisme et

25 Pour Luhmann, l'observation n'est pas seulement l'acte de saisie visuelle d'événements sensibles. Pour cet auteur, à qui il est reproché de se détacher d'une théorie de l'action, toute connaissance dépend d'abord d'une « *auto-observation* » où un « *observateur de premier ordre* » observe le monde qui l'entoure à partir de ses propres catégories et références (Ferrares, 2007, p.13 ; Martuccelli, 1999).

26 La « *modalisation* » définie par Goffman c'est l'idée de reprendre des activités déjà pourvues d'un sens en les interprétant, les reformulant, les transformant dans une « *copie modalisée* ».

27 Plusieurs Masterclass ont déjà été organisées à Bruxelles à l'initiative de Centres de recherche en architecture et urbanisme (CosmopolisVUB et Louise-ULB). Cette modalité de la recherche par le projet (research by design) est un moyen pour les architectes de développer une expérience de terrain et d'entrer en contact avec les acteurs publics. L'objectif est de montrer que des possibilités de changements existent, qu'elles sont réalistes et possibles.

28 Le groupe sur l'abbaye compte 8 étudiants aidés par 3 des chercheurs de la Cellule abbaye

pratiquées par les bureaux d'architectures. Les participants doivent se placer dans l'urgence dans laquelle les acteurs de terrain se retrouvent souvent et s'engager en peu de temps dans des diagnostics et propositions pour le développement du site, la réalisation de scénarios, la formulation d'une vision et d'un programme d'action²⁹. Ils étaient invités à se placer dans une forme de raisonnement *abductif* pour réaliser ce travail de design interdisciplinaire, à sortir de leur zone de confort, à ne pas rester dans l'aise des modes de travail habituels et à manipuler des outils généralement associés aux autres disciplines. Il était attendu des participants de raisonner sur base d'intuitions, d'hypothèses et à partir de discussions sur les nouvelles valeurs vers lesquelles tendre pour parvenir à un projet plus inclusif. Il s'agissait de découvrir, à travers ce travail, des possibles latents, inconnus. Si les propositions alternatives élaborées pouvaient s'affranchir de certaines contraintes institutionnelles qui pèsent habituellement sur le travail des acteurs de terrain, elles étaient toutefois tenues d'être réalistes et « pertinentes ». Il s'agissait de questionner la morphologie d'une Abbaye conçue, au départ, comme un bâtiment replié sur lui-même, la symbolique d'un site religieux dédié à une seule religion dans un quartier où les groupes ne s'identifient pas forcément à cet héritage historique et symbolique.

Proposer un « plug-in » au projet

Chaque jour était ponctué par des moments de travail en groupe et par des moments de présentation devant l'ensemble des participants. Les premières présentations étaient l'occasion pour les groupes de partager leurs brouillons et leurs premières intuitions avec les coordinateurs et les autres participants. Sans rentrer ici dans le

détail, notons que c'est après de longues discussions sur les valeurs à faire primer pour une infrastructure culturelle inclusive, que les participants ont décidé d'apporter des modifications mineures au projet. Il s'agissait de renforcer la flexibilité, l'adaptabilité et la souplesse du projet de pôle culturel pour en faire un espace plus ouvert et accueillant, avec une programmation moins rigide, durable et connectée à un réseau d'acteurs locaux et régionaux. Les participants proposaient un « *plug-in* »³⁰ au projet actuel. La proposition s'est arrêtée sur l'amélioration du processus participatif qui accompagne la transformation et la programmation de ces activités culturelles via une sorte de « forum de quartier » composé d'acteurs locaux et minoritaires qui se succéderaient pour redéfinir de façon régulière la programmation des activités, l'organisation des espaces de l'Abbaye et imaginer collectivement un festival annuel. Ce processus participatif autour de l'organisation d'un tel événement festif dans les jardins de l'abbaye était susceptible, selon eux, de fonctionner comme un outil de *feedback* et de médiation entre différents groupes du quartier. L'enjeu était de produire un espace dans lequel les citoyens et citoyens, eux-mêmes, pouvaient contribuer à l'élaboration des projets socioculturels.

Ce scénario qui proposait de tester les usages et activités sur le site a été représenté par un schéma intitulé « *testing-box* » (voir Fig. 2). Avec ce schéma, les participants désiraient souligner la rigidité du projet dans lequel toutes les composantes semblaient s'emboîter parfaitement. Chaque cube de la boîte est à sa place et ne peut plus bouger. Sur base de cette vision, il s'agissait de concevoir une plateforme qui puisse s'adapter aux changements, aux nouvelles combinaisons

29 La première semaine était consacrée à la prise de connaissance du projet et de son contexte par des visites sur le site. La deuxième semaine était consacrée à l'élaboration de propositions, de scénarios et à la réalisation de représentations visuelles du projet envisagé par les étudiants. Directement impliquées dans les travaux du groupe Abbaye, nous avons passé plusieurs heures durant le weekend entre ces deux semaines sur le site, à faire des tentatives de dessins des occupations et usages. Nous avions toutefois le sentiment que ces tentatives de dessins peu élaborées n'avaient pas leur place dans le travail de conception. Cela s'est donc accompagné de tentatives maladroitement et embarrassées d'amener une part d'ethnographie, de description malgré plusieurs invitations des pilotes à ancrer les propositions dans un contexte, une situation existante.

30 En informatique, il s'agit d'un module qui vient étendre les fonctionnalités d'un logiciel.

d'activités et à la venue de nouvelles associations³¹. L'idée était de réfléchir à la capacité de ce lieu à recevoir et accueillir de nouveaux projets en laissant d'autres quitter la structure sans que l'ensemble s'effondre.

Passer des intuitions à la modélisation spatiale du projet

Les premières présentations du groupe ont suscité beaucoup de débats et de critiques de la part du « jury » composé des organisateurs de la MasterClass et d'invités extérieurs reconnus dans le domaine. Les critiques portaient sur l'affirmation de « vérités » jugées fausses et d'approximations. Certaines impressions exprimées par des membres du groupe sur le projet ne collaient pas à la réalité des porteurs de projet dont l'action ne pouvait pas être réduite à une stratégie touristique ou de gentrification comme pouvaient l'affirmer certains des participants. La flexibilité envisagée semblait, aussi, peu compatible avec les contraintes des porteurs de projet³². Les propositions étaient donc tenues d'être les plus justes et réalistes possible même si elles ne devaient pas être effectivement opérationnelles. En suivant ce que nous apprend Jean-Louis Genard (2017) sur le travail de conception, les évaluations de ces premiers brouillons peuvent être vues comme des « épreuves d'exactitude »³³. Elles ont effectivement été éprouvantes pour plusieurs participants en ce qu'elles touchaient directement à leur compétence d'analyse, à leur talent, voire à l'identité même de celui qui était évalué. Il y aurait toujours une part de l'étudiant, de sa personnalité dans ses productions et réalisations. Pour Jean-Louis Genard (2017, p.110), les jurys organisés pour évaluer les productions sont souvent vécus comme de « véritables humiliations » qui peuvent se traduire par l'indignation, des moments d'énervement et de pression entre les participants. Ces objets ne garantissent pas toujours la grandeur ou la virtuosité de celui qui s'appuie dessus pour exprimer une

vision. Si l'usage de l'image peut manifester la compétence technique de son créateur et lui accorder une forme de reconnaissance, certaines esquisses peuvent aussi se rendre incompréhensibles, inaccessibles, illisibles pour ceux qui doivent les recevoir.

Lors de la présentation finale, le passage de brouillons à une présentation sur base de PowerPoint et l'atterrissage spatial des intuitions dans une proposition concrète et visuelle (voir Fig. 3 et 4.) ont suscité une sorte d'« émerveillement » de la part de certains membres du jury qui avaient suivi les différentes étapes et ajustements progressifs du raisonnement des participants. Ainsi, au fur et à mesure que le groupe s'équipait de ces éléments visuels, leur propos fut moins contesté et les réactions critiques semblaient s'apaiser. C'est une sorte d'emprise de la forme qui est apparue progressivement tout au long du travail et qui a été frappante lors de la dernière présentation. L'image du projet montrée dans ce contexte de présentation finale donne l'impression à l'audience d'une certaine cohérence de la proposition. La psychologie de la forme nous dit que les « objets ne laissent pas inchangé le milieu sensible dans lequel ils s'inscrivent » (Thibaud, 2015). Par ailleurs, l'ambiance de ces derniers moments de présentation joue un rôle important dans l'interprétation positive de ces images et l'impression d'un travail abouti. Il ne serait effectivement pas possible de distinguer ces formes et leur signification sans la médiation de ce qui constitue un arrière-plan, comme l'atmosphère d'une séance de clôture d'un exercice de design urbain réalisé en deux semaines (Bohme, 1993 in Thibaud, 2015). Cela se manifeste par les impressions générées à la vue de ces représentations finales (diagramme, spatialisation, « testing box », lexique photographique) qui ont été jugées sur le plan esthétique comme « *magnifiques* » ou « *merveilleuses* ». Jean-Louis Genard (2017, p.116) examine

31 Il s'agissait aussi de construire des ponts avec les énergies dépensées dans les Contrats de quartier Durable de la Commune et, par ailleurs, de développer un espace susceptible d'accueillir les initiatives et expériences qui n'ont pas pu être concrétisées par ce dispositif.

32 L'identification des partenaires culturels a effectivement été une des conditions initiales indispensables pour pouvoir obtenir le financement.

33 Notons la critique de la montgolfière représentée sur l'esquisse finale du groupe Abbaye supposée rendre compte du principe du festival pour l'animation du jardin intérieur de l'abbaye et la connexion avec les espaces publics extérieurs. Notons aussi, la critique du manque de prise en compte du contexte du projet qui a été plusieurs fois adressée aux propositions du groupe orientées vers l'idée de prise en compte de l'ensemble des « communautés » imaginées, idéalisées.

Figure 2. Testing Box par le groupe Abbaye

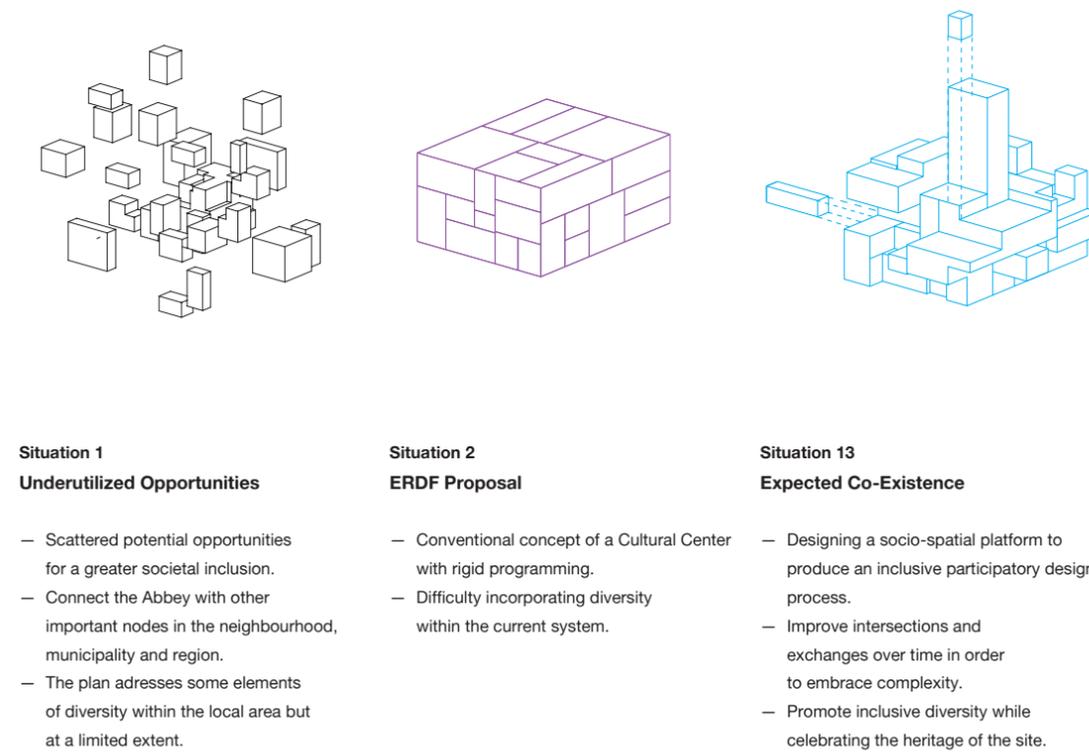


Figure 3. Esquisse de la proposition de festival

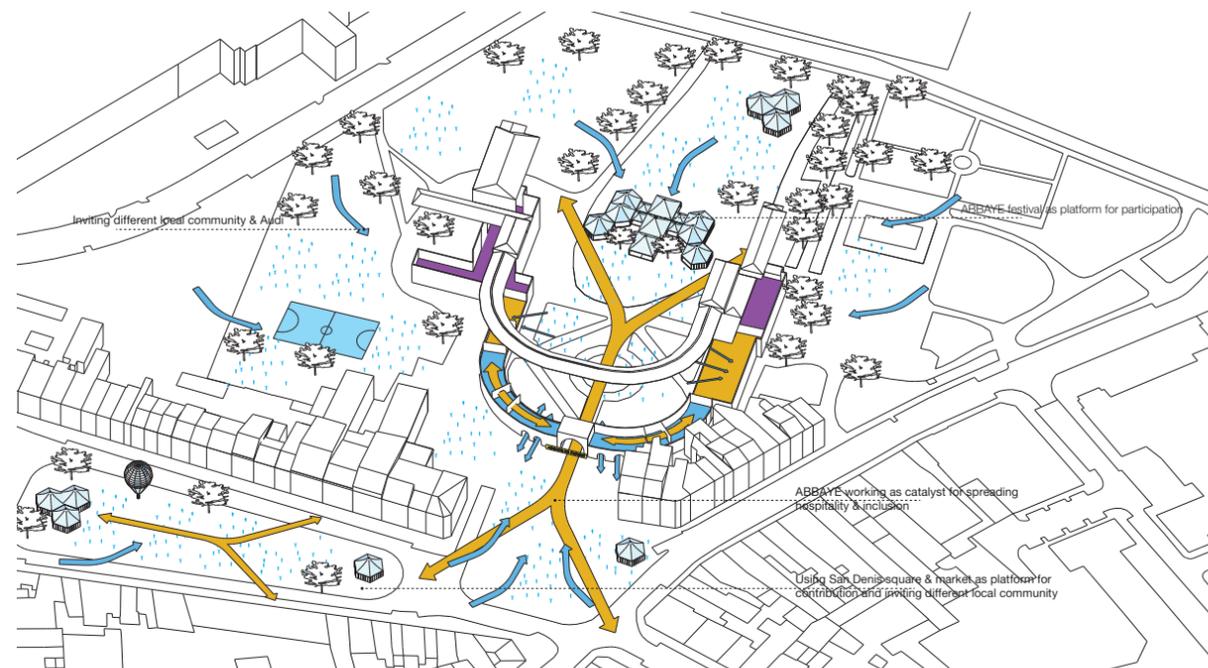
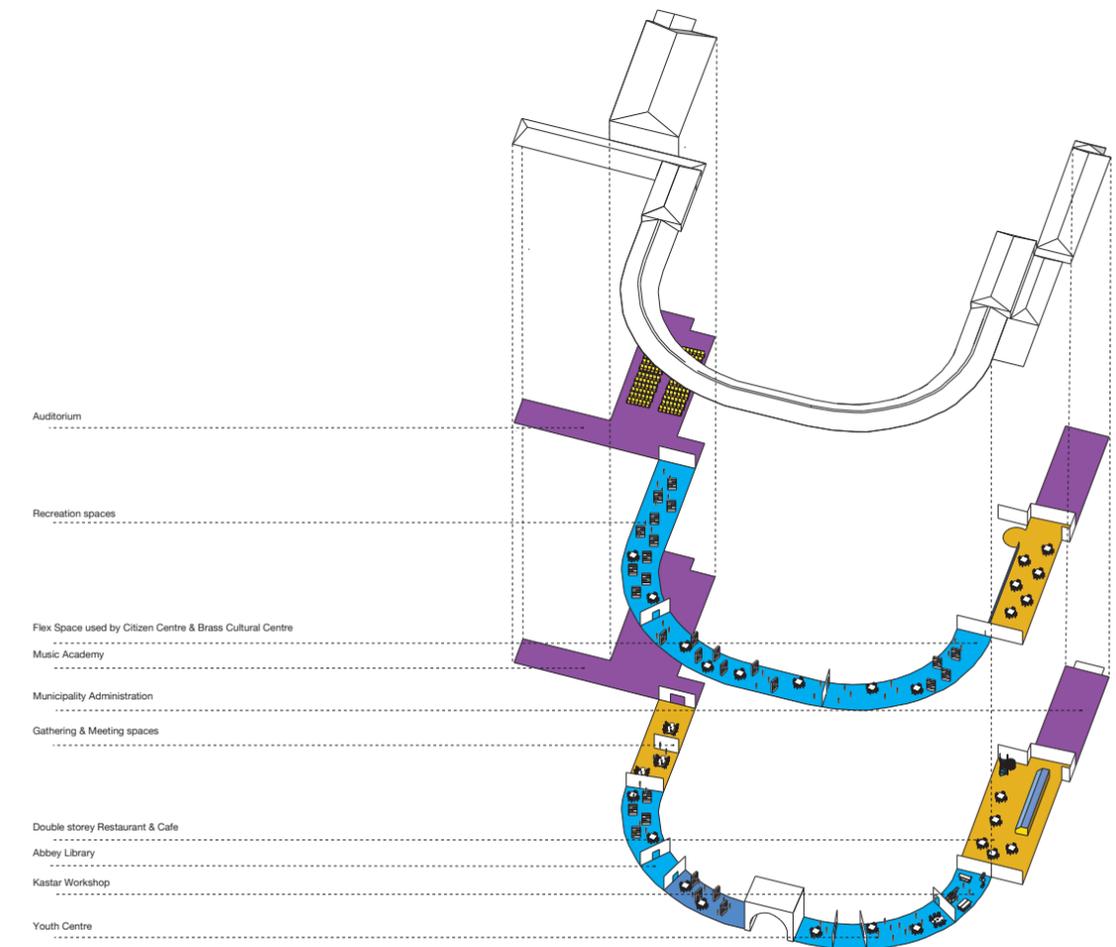


Figure 4. Représentation de la distribution des espaces de l'Abbaye selon le principe de flexibilité



avec beaucoup de finesse ce passage, cette « transition » entre des « premiers moments hésitants jusqu'à la production de quelque chose de satisfaisant, le cheminement vers une certaine félicité ». Il explique que les objets, lorsqu'ils sont produits, entraînent des « appréciations » soit de « nature technique », soit de nature plus subjective comme des « sentiments de satisfaction et d'insatisfaction ». Ces derniers « laissent penser que « ça ne va pas » ou [...] que cela s'améliore, que l'on progresse, que l'on touche au but... non pas seulement parce que le projet répond aux exigences de l'exercice, mais aussi parce qu'il semble porter en lui une sorte de nécessité, de justesse... » (Genard, 2017, p.111). Il ajoute que « l'accord qui se manifeste pour considérer qu'un projet est réussi ne se réduit pas à une soumission au meilleur argument [...] »

c'est dans la connivence des regards, dans la satisfaction des expressions, dans le « partage du sensible » que cela se manifeste » (Genard, 2017, p.114). Dès lors, l'adhésion ou l'enthousiasme d'un jury comme d'une assemblée par rapport à un projet se manifeste par « une satisfaction partagée, par un « emballement », une excitation et parfois, effectivement, comme un « vibrer ensemble » de la part du jury » (Genard, 2017, p.115). L'analyse de la *modulation* et *modalisation* des ambiances de ces moments de jury revient, dès lors, à réintroduire la dimension infra-sémiotique dans l'expérience interdisciplinaire du design, ce qui vient au-delà ou en deçà de la discussion, ce qui serait de l'ordre d'une « tonalité affective » : comme cet enthousiasme ou fatigue ambiant, ou cette impression que quelque chose prend ou ne prend pas.

Cette satisfaction partagée s'est propagée. Les productions réalisées par les participants ont effectivement eu un *écho* positif auprès des porteurs de projet qui étaient présents lors de la dernière présentation publique des résultats de ces deux semaines. Cela s'est traduit par l'expression du plaisir qu'ils éprouvaient de voir que ces propositions allaient dans le même sens que ce qu'ils avaient eux-mêmes en tête. Autrement dit, la vision de ces images entrainait en « résonance » (Thibaud, 2015) avec certains membres du jury et des responsables de la Commune. Elles leur rappelaient un des projets phares d'un ancien Contrat de Quartier dans lequel certains avaient été impliqués en 2009³⁴. Cette association à un projet qui fait office de référence positive et qui a été vécu comme une réussite pour la Commune et ses concepteurs semble, ici, avoir été favorable à la réception de la proposition du groupe. Les chercheurs de la Cellule ont, ensuite, été invités à venir présenter les résultats de ce travail auprès de l'ensemble des acteurs et partenaires concernés par le projet. Ces derniers ont exprimé leur souhait de s'inspirer de certains de ces outils, voire de les retravailler pour en augmenter la précision et en corriger certaines erreurs pour, ensuite, pouvoir les utiliser. Même s'ils ont pointé quelques manques dans les visuels, ils y ont aussi trouvé des « opportunités » pour alimenter leur propre réflexion. Il s'agissait pour eux de « prendre », dans les outils proposés, ce dont ils avaient besoin pour prolonger leur vision.

Les interférences d'une enquête à la marge du projet

Ces deux premières épreuves et un souci de symétrie vis-à-vis des publics enquêtés ont amené les chercheurs de la Cellule à relancer leur enquête sur l'étude des usagers des associations et des espaces publics autour

de l'Abbaye. La proposition des participants de la MasterClass était fortement limitée à l'aménagement du bâtiment en lui-même et laissait de côté, selon les chercheurs, les espaces publics alentour. Elle mettait toutefois en avant la présence de publics peu pris en compte dans ces dispositifs classiques de participation, mais pourtant bien présents sur le site concerné par le projet. La nécessité d'orienter l'enquête de la Cellule vers une nouvelle étape est donc apparue et son rôle de médiation entre les publics concernés par les changements envisagés et les porteurs de projet s'est donc renforcé. Les chercheurs ont, dès lors, souligné la nécessité de tenir compte de l'écologie sociale du projet et d'orienter l'analyse sur les modalités actuelles du « vivre-ensemble » entre les publics coprésents et cohabitants.

Il s'agissait, à présent, d'appréhender les ressentis et les besoins des publics concernés de près ou de loin par le projet et dont la présence dans les dispositifs participatifs existants faisait parfois défaut³⁵. L'effort devait aussi amener à un travail de définition de ces publics et de leurs espaces de vie. Pour les chercheurs, une attention particulière devait être portée aux modalités d'accueil et d'inclusion des problèmes qu'ils rencontrent. Il s'agissait de réfléchir à ce que ces publics particuliers pratiquent comme activités dans l'environnement du projet et à la façon dont ils pourront recevoir les bienfaits des nouveaux équipements du Centre culturel. Au même moment, le service en charge du projet est sur le point de désigner le bureau d'étude qui va réaliser une maquette et les esquisses des futurs aménagements de l'Abbaye avec les opérateurs culturels. Une procédure est également envisagée pour informer la population et faire participer les usagers potentiels du site à l'élaboration du programme d'activités.

34 Ce dernier visait également à concentrer des équipements et services au sein d'un même espace pour augmenter les dimensions inclusives et l'hospitalité des équipements proposés dans le territoire communal.

35 Comme certains habitants fragilisés, certains usagers ou travailleurs ne vivant pas dans le quartier, mais qui y fréquentent des associations, des commerces, des écoles.

L'ordinaire dans le dessin collectif des espaces de vie

Portés par leurs intérêts de recherche respectifs, les chercheurs de la Cellule décident de réfléchir à un dispositif d'enquête qui puisse prendre au sérieux la place des témoignages des usages actuels du site. Pour ce faire, les membres de la Cellule se sont, référés à une série de travaux célèbres dans le domaine de la géographie critique et sociale, de la sociologie urbaine ou de la recherche en architecture³⁶. C'est sur cette base qu'ils décident de réaliser des *ateliers cartographiques* pour étudier les occupations actuelles du site³⁷.

Au moment de réfléchir à l'organisation de ces ateliers, un différend sur l'usage et l'intérêt de la carte dans le processus est apparu au sein de la Cellule. Alors que certains, inspirés des méthodes de co-design, souhaitaient apporter un soin à leur rendu esthétique final qui ne laissait, dès lors, « pas de place pour inscrire le discours sur une carte » et entendaient donner un cadrage plus ludique à leur manipulation en atelier, les autres voyaient la carte d'abord comme un support parmi d'autres pour récolter des discours, des expériences, des ressentis. Sans régler le divergeant pour autant, ils s'accordent sur l'idée générale de rendre le dispositif le plus hospitalier aux usagers, à l'expression de leur trouble, de leur vécu et de leur expérience quotidienne. Il s'agissait d'être attentifs aux manières de sentir, de percevoir et de se déplacer dans les espaces du quartier. Ce qui importe pour

les chercheurs-animateurs de ces ateliers cartographiques était de faciliter l'expression de l'ordinaire des pratiques des usagers pour questionner l'hospitalité des lieux à leurs usages, leurs manières d'habiter, de se rapporter à leur voisinage. Autrement dit, à la façon dont ces usages trouvent refuge et cohabitent dans les espaces du quartier. Le dispositif devait, dès lors, permettre d'alimenter le projet en donnant une place à des publics habituellement peu entendus. Ainsi, ce qui compte pour les chercheurs, c'est la possibilité d'accueillir les voix de ces publics contrastés en étant attentifs aux groupes plus vulnérables, minoritaires ou exclus (chômeurs, femmes, jeunes, migrants exclus de la citoyenneté). Il s'agissait également de porter l'attention sur ce qui importe aux participants et à être ouvert à ce qui les meut et les émeut (Charles 2016). En bref, ce dispositif était susceptible de donner une plus grande visibilité de leur pratique et de créer une communauté orientée vers la production d'une carte collective.

Après avoir déterminé une méthode de travail, les chercheurs de la Cellule ont été à la rencontre de différents représentants d'associations ou collectifs du quartier afin de tester une première fois le dispositif envisagé et de constituer des groupes de participants, membres et bénéficiaires de ces associations. Les ateliers cartographiques ont été réalisés dans les locaux des associations contactées préalablement³⁸. Ces espaces familiers étaient susceptibles d'installer, selon les chercheurs-animateurs, une ambiance sécurisante pour ces

36 Pour ce faire, ils s'inspirent de méthodes qui ont déjà fait leurs preuves dans le milieu artistique ou de l'accompagnement social et associatif, tout en essayant malgré tout de s'en distinguer. Si ces approches plus artistiques ou associatives ont le mérite de vouloir rassembler des participants autour d'un projet commun, de les faire se rencontrer, elles ne se donnent pas l'objectif d'alimenter l'action publique et restent, parfois, dans une logique esthétique, poétique qui en limite la portée. Ces ateliers animés par des artistes, psychologues ou intervenants du secteur social sont placés dans le registre de la découverte, de la rencontre, du partage et de l'imaginaire.

37 Notons que la coordinatrice de la Cellule, dont l'expérience sur le terrain et les connaissances de la Commune en tant qu'habitante ont permis d'ouvrir de nombreuses portes et de donner à l'enquête un départ heureux, a aussi pu nourrir le travail par ses connaissances du contexte bruxellois et des théories sociologiques attentives aux modalités de coexistence dans l'espace public urbain.

38 Salle d'une école des devoirs, salle de réunion et de repas d'un groupe de femmes africaines, local d'une association d'accompagnement de personnes en demande de nationalisation, salle de réunion d'une maison de jeunes, salle de travail d'un centre culturel, etc. Les ateliers étaient la plupart du temps organisés avec les coordinateurs des associations et intégrés à leur programme d'activité ordinaire.

groupes³⁹. Les coordinateurs étaient présents durant les rencontres et prenaient une position de « porte-parole » du groupe, venant en aide aux personnes qui avaient le plus de difficultés à s'exprimer. Cette présence pouvait être vue comme rassurante par certains participants moins à l'aise.

Le but des ateliers était d'accéder aux pratiques et usages ordinaires de groupes plus ou moins homogènes, plutôt qu'à des pratiques considérées de façon individuelle⁴⁰. Lors d'une réunion de préparation, la coordinatrice de l'équipe précise le but des ateliers en une phrase qui synthétise bien ce que nous venons de mentionner : « *Il s'agit d'ateliers en public fermés, pas des gens qui ne se connaissent pas qui viennent des quatre coins, mais des gens habitués à se voir dans un autre cadre et qui ont déjà des relations d'interconnaissance. C'est l'avantage, c'est plutôt que d'avoir un individu, tu as un milieu* ». Les chercheurs s'invitaient dans un milieu ou y étaient invités et devaient, eux-mêmes, s'y adapter tout en y amenant un protocole⁴¹. Il s'agissait de faire parler les participants sur leurs expériences pour ensuite produire des analyses, des recoupements, des représentations collectives des espaces vécus afin d'alimenter les projets développés autour de l'Abbaye.

Une médiation improbable et des temporalités difficiles à conjuguer

Au début des ateliers cartographiques, les participants étaient invités par l'animatrice à « *dessiner et réciter leur quartier* » à partir d'une page blanche. Dans la mesure où les

participants ne savaient pas à l'avance ce qui allait leur être demandé, l'enjeu pour les chercheurs-animateurs était de parvenir à les rassurer à travers un premier exercice de dessin individuel qui devait engager les corps et apprêter la parole. Ce premier moment devait permettre aux participants de prendre le temps de retracer leurs trajets et de repenser à leurs activités quotidiennes. Le dispositif proposé ici se voulait hospitalier aux énonciations données à la première personne et visait, au fil du processus, à identifier les recoupements possibles entre ces expériences subjectives par l'inscription de symboles sur une carte collective. Par rapport à d'autres espaces qui visent à créer du commun, la particularité des « ateliers cartographiques » était de privilégier d'abord l'expression des émotions, expériences sensibles et attaches familières des participants et de favoriser l'usage de leur mémoire. En plus des récits personnels, les opérations réalisées consistaient surtout à dessiner, tracer, montrer, pointer ou, dans un autre registre, à évoquer, rappeler, recouper des informations. L'objectif de chaque atelier était donc de redonner une place à l'épaisseur sensible de l'expérience partagée et à la mise en commun des connaissances afin d'aboutir à la production collective d'une carte de l'espace de vie du groupe.

Les cartes mentales individuelles et la cartographie collective étaient vues comme des moyens potentiellement efficaces pour faire remonter ces expériences vécues et ces récits auprès des porteurs de projet. Plutôt que de passer par de longues descriptions ou par la retranscription des témoignages, ce

39 Il aurait été impossible de parcourir les espaces publics du quartier avec certaines femmes ou jeunes filles rencontrées qui ont exprimé le fait qu'elles ne restent pas dans ces espaces en raison des « commérages » que leur présence peut susciter. Ces femmes ont exprimé préférer des espaces plus intimes pour se retrouver. Les ateliers ont donc permis de toucher un public dont les déplacements et la mobilité dans le quartier semblaient aussi moins aisés en raison de certaines vulnérabilités (ex : handicaps physiques) ou en raison du contrôle social dont il pouvait faire l'objet.

40 L'espace de parole qui est créé par ce dispositif d'ateliers rassemble des individus sélectionnés et contactés personnellement par le coordinateur de l'association rencontrée en amont, les représentants des associations eux-mêmes ainsi que l'équipe de chercheur et d'un photographe.

41 Au risque, comme cela a été le cas pour l'un des ateliers, de ne pas savoir mener l'atelier selon le protocole prévu en amont. Le groupe en question avait convié les chercheurs à un repas organisé pour fêter la naissance du petit-enfant d'un des membres de l'association. La séance fut court-circuitée par l'arrivée progressivement d'autres femmes et hommes, par la préparation du repas en cuisine à laquelle les chercheurs ont participé. Ce repas a finalement réuni une bonne dizaine de personnes et contraint les chercheurs à adapter leur protocole en situation.

format semblait, selon les chercheurs, plus facile à transmettre et à recevoir. Le langage cartographique était supposé commun avec les porteurs de projet. Toutefois, plusieurs difficultés peuvent aujourd'hui être identifiées par rapport à la possibilité idéalisée par la Cellule que ces ateliers puissent effectivement jouer ce rôle de médiation entre porteurs de projet et usagers. Une première difficulté tient à la possibilité pour les usagers rencontrés d'influencer un projet urbain. D'où la réflexion engagée sur les productions des ateliers, les modalités de transmission des résultats de l'enquête, de leur réception et de leur reprise auprès des autorités publiques : Quels sont les objectifs de départ, les résultats attendus, le sens et les usages prévus de cette expérimentation méthodologique ? Ces questions étaient omniprésentes depuis le début du travail des chercheurs et revenaient fréquemment dans les ateliers comme le montrent les extraits sélectionnés ci-dessous :

Extrait de l'atelier # 1

L'atelier se déroule le 07/10/2017 dans une salle de réunion située dans un bâtiment d'une faculté d'architecture qui est également occupée par les bureaux d'une partie des chercheurs du laboratoire. Ce groupe de quatre habitants de la commune fait partie d'un collectif appelé « quartier durable citoyens » qui a reçu en 2012 un financement pour développer des projets liés à l'environnement dans le quartier.

La chercheuse-animatrice introduit

l'atelier : « on est une petite équipe et on travaille sur le projet de l'abbaye, qui vous le savez va se transformer en pôle culturel et s'inscrit dans d'autres politiques urbaines qui font qu'il va y avoir une transformation du quartier en général. On avait envie de travailler sur des usages actuels de l'espace pour mettre en confrontation la manière dont l'espace est vécu par les habitants et usagers et d'avoir un débat sur les plans et projets en tenant compte de la réalité existante dans le quartier. Vous savez que c'est un quartier où il y a des publics très différents sur le plan socio-économique ou culturel qui ne se rencontrent pas vraiment. [...] dans les

événements on voit bien qu'il y a des publics qui ont difficile à...

Un participant : ... à cohabiter

Chercheuse : cohabiter peut-être pas, mais qui ont difficile à partager les mêmes activités culturelles. Et on voulait identifier les espaces qui seraient partagés par ces différents publics ou au moins identifier les lieux où ces publics se croisent aujourd'hui dans Forest. On fait des ateliers carto avec différents types de publics, on passe par des associations.

Participant : et vous vous intervenez à quel stade ? Au niveau du diagnostic d'étude ou... ?

Chercheuse : On fait ça un peu de manière indépendante par rapport à la Commune, mais on a été les rencontrer plusieurs fois pour leur expliquer notre démarche et pour avoir accès à certains documents. Ils sont tout à fait au courant de ce qu'on met en place. L'idée c'est qu'après on organiserait une séance de présentation publique des résultats avec les participants des ateliers qui veulent venir et en présence de la Commune dans l'idée d'ouvrir le débat sur les usages actuels et comment les projets de transformation du quartier viennent modifier ce substrat social du quartier, en gros. Après on est dans une démarche... on est pas du tout familial... On a commencé à faire nos enquêtes chacun dans sa discipline et on n'a pas encore une idée hyper claire et définie du résultat global. »

On le voit dans cet extrait, ces questions étaient régulièrement « mises en suspens » (Berger et Romijn, 2016). Comme l'ont étudié M. Berger et F. Romijn (2016) dans le domaine médical, certaines interactions et certains mots utilisés peuvent révéler ou annoncer l'« improbabilité » de l'usage des résultats comme ce fut le cas aussi dans la première phase de la collaboration entre la Cellule et les porteurs du projet. Cette incertitude sur les résultats et les effets attendus s'est donc aussi révélée dans les ateliers par la prise de distance des chercheurs vis-à-vis du Service de l'Administration communale⁴².

42 Si, au départ, l'intention était que les porteurs de projet interviennent dans la rédaction des conclusions de l'étude, cette proposition n'a finalement pas été concrétisée.

Si l'intention de départ était de pouvoir animer une discussion autour du vivre-ensemble dans les espaces publics du quartier en se basant sur les résultats de l'enquête, les souvenirs d'expériences négatives vécues dans le passé ont embarrassé le traitement des questions de cohabitation de publics contrastés dans la ville et en restreignaient fortement les tentatives de description et de compréhension⁴³. Cette nouvelle forme donnée à l'enquête a, effectivement, ravivé de vieilles hantises et des « événements » du passé « difficiles à encaisser » (Stavo-Debauge, 2012) pour les porteurs de projet. Il fallait éviter de créer des frustrations de la part du public et de susciter les débordements. D'abord, l'enquête prenait place dans une période marquée par une campagne d'élection communale. Les porteurs de projet craignaient donc qu'elle contribue à mettre à mal la réélection des fonctionnaires actuels si elle pointait trop fortement des manquements dans les décisions prises durant les années précédentes. Ensuite, la temporalité des porteurs de projet qui se trouvaient à présent en phase de rédaction du programme ne permettait plus une remise en question des intentions initiales. L'enquête est, toutefois, venue troubler le rapport de force entre certaines associations qui n'étaient pas prises en compte au départ dans le projet et le Service revitalisation urbaine de la Commune. Selon ce dernier, le projet suscitait une « lutte de m² » entre les opérateurs culturels qu'il ne fallait pas attiser davantage. Suite à des échanges avec les chercheurs du laboratoire, les coordinateurs et animateurs d'une association de jeunes ont revendiqué une place dans le projet du pôle culturel. L'un des coordinateurs qui avait connu les événements de 1991 dans la Commune et qui avait une fine expérience du mécanisme des Contrats de quartier faisait craindre au Service communal d'envoyer

« les jeunes qui ont le verbe » pour faire une « petite révolte » s'ils n'étaient pas intégrés au projet.

Lors d'une Assemblée générale organisée pour informer les habitants, l'un des animateurs a aussi exprimé la nécessité d'associer les jeunes en recherche d'emploi. Cela révèle la forte attente de reconnaissance de ce public et de ses activités au sein de la Commune. Cela fait suite aussi à une série d'initiatives précédentes frustrées lors desquelles ce coordinateur expliquait avoir dû se battre pour être seulement pris comme partenaire de quelques projets. Il soulignait aussi l'impression de mépris qu'il pouvait ressentir par le décalage existant entre une sorte d'élite qui a le luxe de participer aux réflexions et à la délibération sur le quartier et un public plus vulnérable qui se trouve davantage dans une logique de survie et de nécessité comme le fait de devoir « remplir son frigo » et de chercher un emploi.

Suite à cet épisode, les porteurs de projet se sont montrés plus méfiants vis-à-vis du positionnement des chercheurs de la Cellule et leur ont demandé de ne pas toucher au projet de réhabilitation du bâtiment en lui-même pour éviter les interférences de l'enquête avec leur travail. Ils craignaient que celle-ci vienne casser leur tentative de créer cette « communauté » idéalisée et cet « enthousiasme » partagé sur le projet. Cela traduit aussi leur crainte que l'enquête soit une invitation à la critique et qu'elle vienne équiper l'expression des mécontentements⁴⁴. Finalement, les porteurs de projet semblent avoir pris au sérieux ces tensions liées à ces asymétries entre institutions et associations du quartier puisque l'association de jeunes a été intégrée dans l'esquisse du projet⁴⁵ réalisée par le bureau d'architecture fraîchement désigné et, a obtenu la garantie d'y avoir un espace dédié pour mener ses activités.

Cependant, alors qu'il avait même été

43 Sur ces « embarras topiques » voir les travaux de Joan Stavo-Debauge (2017).

44 Cette méfiance s'est aussi traduite par la présence d'une des architectes du service communal au premier atelier; l'interdiction pour les chercheurs d'utiliser le symbole du projet dans l'explication de l'enquête auprès des associations, des usagers, par des relectures des productions; des réunions de restitution; la réticence à faire part de certaines informations et une présence permanente à l'exposition finale des résultats.

45 L'esquisse représentait les différentes salles et les fonctions envisagées pour ce pôle culturel: s'informer, se former/faire et créer/jouer/se rencontrer et se reposer.

envisagé de représenter la Cellule parmi les acteurs impliqués dans le projet (entre expert indépendant ou contact de la maîtrise d'usage), les chercheurs ont finalement été contraints de se distinguer du projet et de l'autorité publique pour éviter les amalgames. C'est donc aussi la possibilité que l'enquête, elle-même, avait d'impacter sur le projet qui a été suspendue⁴⁶. Par ailleurs, cette prise de distance s'est avérée nécessaire pour faciliter l'entrée sur le terrain des chercheurs auprès des usagers. L'indépendance et la déconnexion de la Cellule vis-à-vis du projet étaient sans cesse rappelées en introduction de ces ateliers. Ainsi, à plusieurs reprises, les chercheurs-animateurs rappelaient qu'il ne s'agissait pas de parler de projets ou d'aménagements futurs, mais bien de la situation actuelle :

Extrait de l'atelier # 2

L'atelier se déroule le 27/11/2017 dans un local d'une association de cohésion sociale dans lequel un comité de quartier a pour habitude de se réunir une fois par mois pour discuter de l'amélioration du quartier et des conditions d'insalubrité des logements sociaux appelés les « blocs jaunes » dont une partie des habitants ont été délogés en vue de leur rénovation. Malgré leurs usages du quartier, les membres de ce comité font part d'un sentiment d'isolement et de mise à l'écart par rapport aux projets entrepris par les autorités locales. Alors que ce groupe de huit habitants discute de manière informelle, la coordinatrice de l'association ouvre le cadre de l'atelier.

La coordinatrice : Aujourd'hui c'est une réunion spéciale, ce n'est pas vraiment une réunion conseil de quartier

Une participante âgée : Ah bon ?

La coordinatrice : Si c'est conseil de quartier, mais je vous ai invité pour rencontrer le metrolab, pour que vous donniez toute votre expertise de quartier, toutes les informations que vous savez sur le quartier.

Ils vont vous expliquer pourquoi et comment [...] ils vont vous poser des questions, on ne va pas raconter tout tout tout.

Brève explication du dispositif. Plusieurs personnes disent qu'elles ne savent pas dessiner. Suite à notre explication, une femme demande « c'est où le bas de la Commune ? ».

La chercheuse A répond : en fait ce n'est pas nous qui définissons, c'est vous. Donc ça veut dire qu'on est parti du quartier, on a essayé de donner un périmètre large et après c'est selon les limites que vous vous donnez au quartier donc quels sont les espaces qui sont importants pour vous,...

Participante B : et qu'est-ce qu'on voudrait avoir aussi

Chercheuse A : Ce n'est pas tant sur qu'est-ce que vous vous voudriez avoir que sur comment vous vivez aujourd'hui les choses et du coup ce qui fonctionne, et ce qui ne fonctionne pas peut-être, mais plutôt basé sur votre expérience de maintenant quoi.

Participante C : de tous les jours quoi.

Chercheuse A : « parce que nous on n'a pas de pouvoir de décision, parce qu'on n'est pas la Commune donc on ne va pas commencer à vous demander qu'est-ce que vous imaginez comme projet pour le quartier, alors qu'on n'a pas de pouvoir de décision pour y répondre. Donc nous tout ce qu'on peut faire c'est interpellier le politique sur ce qui est important aujourd'hui pour les gens qui vivent dans les lieux en fait ».

Après ces premières explications sur le déroulement de l'atelier, il arrivait fréquemment que des participants demandent quelques précisions. Si certains semblaient amusés par le dessin (qu'ils pouvaient voir comme infantilisant), d'autres plus embarrassés, faisaient part de leur incapacité à représenter leur quartier sous ce format. Dans d'autres cas, certains participants avaient éprouvé une première fois l'usage de la carte lors d'ateliers

46 Si elle ne semblait plus pertinente pour le projet de réhabilitation de l'Abbaye, elle a toutefois été vue comme utile dans le cadre du Contrat de quartier Durable mené à la marge. Ce dernier devait préparer les usagers à l'aménagement des espaces publics situés dans les alentours de l'Abbaye.

similaires organisés par leur association⁴⁷. Il est aussi arrivé, dans l'un ou l'autre atelier, que des participants plus à l'aise avec l'exercice proposé par les animateurs dessinent eux-mêmes sur la carte collective. Par ailleurs, une légende réalisée en amont a été proposée pour élaborer cette mise en commun, synthétiser les propos par des symboles et orienter les discussions sur certaines dimensions comme les différentes fonctions (détente, logement, travail, rencontre...) et qualités (ennui, dégoût, attraction, passage, repère...) du site considéré. Cette légende a pu être améliorée et réappropriée par les participants eux-mêmes pour accueillir leurs attaches et expériences (« contrôle de police », les « cœurs », les « bulles », les « chaos »).

Toutefois, malgré les précautions prises par les chercheurs-animateurs pour apprêter les échanges, certaines difficultés à se raconter se font sentir durant les ateliers. Elles se traduisent, chez certains, par des énoncés succincts ou l'énumération des lieux fréquentés sans donner de profondeur sensible et affective. Ces difficultés se sont révélées aussi chez une des participantes par l'occupation intempestive de l'espace sonore de l'atelier, d'à-côté thématiques, de l'expression de revendications à faire porter auprès des autorités politiques. L'une des coordinatrices de l'association qui a vraisemblablement perçu ce désajustement entre la tonalité de l'atelier et l'intervention de la participante

l'invite à plusieurs reprises à laisser les autres s'exprimer et à attendre son tour.

L'exposition publique des tensions urbaines: du médium scientifique au médium artistique

La dernière étape de l'enquête de la Cellule a été un travail de traduction des expériences et de production de cartes de synthèse, de textes d'analyse, de sélection des verbatims et des photographies réalisées pour illustrer les espaces de vie des groupes rencontrés. Ces éléments ont été produits en vue de restituer les résultats de l'analyse aux participants de chaque atelier et aux porteurs de projet⁴⁸. Il y avait un nécessaire travail de traduction des analyses et de torsion des formats académiques pour qu'ils soient accessibles et saisissables (Uribelarra et Jouve, 2017). Sur base des résultats de l'enquête, les chercheurs souhaitaient faire émerger des recommandations sur les enjeux liés aux transformations du quartier et à l'agencement des populations. Dès lors, le dessin de synthèse qui ressort de leur analyse place la focale sur trois milieux de vie principaux dans lesquels les publics rencontrés se croisent, s'isolent ou s'évitent.

Un des formats de restitution des résultats de l'enquête a été l'organisation d'une exposition dans l'une des salles de l'Abbaye⁴⁹. Ce moment était vu comme une manière de restituer la parole donnée lors des ateliers, de croiser les regards et les points de vue

47 Ces derniers prenaient souvent la forme de « table de découverte, d'expression » ou de conversations. Sans se donner d'impératif de résultat, l'idée était surtout de mettre en commun des perceptions et connaissances sur le quartier afin d'élaborer un savoir collectif dans un temps présent à partir des savoirs et expériences particulières. Ce fut le cas d'un atelier de préparation organisé en vue de nos ateliers cartographiques par l'une des associations rencontrées. Ce premier atelier, qui s'inscrivait dans le cadre de « parcours citoyens », mené en parallèle du parcours d'intégration pour les étrangers en demande de nationalisation, avait comme but de préparer le groupe à dessiner leur quartier (ici à partir d'une nappe blanche disposée sur une table au centre des participants), mais également de créer une occasion de partager des connaissances et d'échanger des informations (les bons plans) sur les ressources disponibles dans cette partie de la commune. L'objectif de cet atelier était évoqué de la manière suivante par le coordinateur de l'association : « de quelle manière est-ce qu'on perçoit notre commune et ce qu'on peut se partager comme savoir, comme information sur notre « commune commune » ».

48 La Cellule a d'abord produit une brochure de soixante pages en format papier qui laissait une large part aux verbatims et à l'analyse des chercheurs. La manière dont ce document a été agencé devait permettre à chaque participant de resituer son apport spécifique au sein d'une enquête plus large. Les personnes-relais des associations rencontrées ont également été invitées par les chercheurs à y réagir et à vérifier les informations transmises.

49 Cette date a été concomitante avec un festival de chorale organisé dans les jardins et les espaces publics proches de l'abbaye.

des différents groupes afin de mettre en évidence les similitudes et les divergences⁵⁰. C'est après plusieurs réunions avec les membres de la Commune que le recours à ce médium artistique de l'exposition est apparu comme la forme la plus adéquate pour communiquer les résultats de l'enquête. Cela permettait aux chercheurs de prendre une place dans le projet en occupant physiquement l'Abbaye le temps d'une journée, mais sans interférer avec le processus participatif mené en parallèle sur les usages désirés dans le pôle culturel. En confrontant, par leur exposition, les perceptions et expériences du site, ce format de restitution permettait, en effet, d'ouvrir le dialogue autour des productions sans mener une discussion collective en plénière.

Un élément qui peut paraître anecdotique, mais qui a son importance pour comprendre les obstacles surmontés par la Cellule peut être mentionné ici. Quelques jours avant l'exposition, la salle était encore encombrée de vieux matériels appartenant à la Commune ou laissés par une association qui y organisait des ateliers de menuiserie, de travail manuel et artisanal. Les chercheurs ont passé plusieurs jours à vider, nettoyer et repeindre la salle pour préparer les lieux en vue de l'exposition. La scénographie et la place de chaque objet a aussi été pensée de façon minutieuse, jusqu'à mesurer à l'aide d'un logiciel les centimètres entre chaque image, chaque feuille de papier qui allait être accrochée au mur. Il s'agissait de réfléchir à l'agencement de l'espace pour que les objets puissent avoir du sens pour les visiteurs. Le dessin de synthèse des espaces de vie était associé à des photos, des citations, des cartes, des tableaux et des textes d'analyse. Ces différents documents constituaient les témoignages des usages de l'Abbaye et des perceptions de son environnement.

Ces formats étaient finalement des appuis nécessaires pour pouvoir décrire ce qui semblait « indicible » et « indescriptible » par la parole, pour aborder la question des coprésences et divisions au sein de la communauté imaginée, projetée, voire fantasmée par la Commune. Ils permettent de visibiliser un problème lié à un phénomène d'occupation dans certains espaces publics urbains⁵¹. L'analyse des ateliers soulevait effectivement un ensemble de thèmes liés à ces logiques de voisinage, d'« appartenance » et tensions de coexistence (Stavo-Debaugue 2007 ; 2017) souvent peu prises en considération dans les documents du projet. Les chercheurs ont ainsi relevé un ensemble de thèmes qui constituent ces impensés des projets de développement : les lieux refuges, ressources locales, invisibilité et visibilité de populations vulnérables, logiques de commérage et contrôle des interactions, vie communautaire et rapports ethniques, pratiques religieuses, conflits d'usage, occupations prolongées d'espaces publics et surveillance policière, sentiment d'exclusion sociospatiale, mobilité réduite et handicap, obstacles moraux et spatialité des rapports de genre⁵².

Pour résumé, en rendant visibles ces phénomènes de co-isolation, de connexion et séparation entre des espaces de vie, l'exposition permettait de donner une dimension publique et de rendre dicible les problèmes de coexistence du quartier⁵³. La carte qui reprend l'ensemble des milieux de vie étudiés montre clairement une logique de *séparation* et une logique d'*enchevêtrement* de ces espaces (Carlier, 2018). Pour les porteurs de projet, ces résultats risquaient de troubler le débat sur les évolutions possibles du site et les nouveaux usages désirés. Il fallait donc prendre une série de précautions sur les façons de les rendre publics. Pour

50 L'exposition a reçu près d'une centaine de personnes dont les chercheurs de la Cellule et du laboratoire, des travailleurs d'institutions situées dans le quartier, des passants curieux, des architectes de l'équipe porteuse du projet, des gardiens de la paix curieux du travail mené par les chercheurs et d'autres visiteurs anonymes.

51 Voir l'analyse proposée dans l'article de Louise Carlier de ce logbook.

52 Voir la brochure réalisée par la Cellule pour rendre compte des résultats des ateliers cartographiques.

53 Tonnelat, S., 2012, « La dimension sensible des problèmes publics : la plate-forme d'observation du bayou et la viabilité d'un quartier de la Nouvelle-Orléans » in Daniel Cefai et Cédric Terzi, éd., 2012, *L'expérience des problèmes publics*, Paris, Raisons Pratique n°22, Éditions de l'EHESS, p.163-190.



finir, on peut avancer que le format de l'exposition visait à pacifier le dialogue public et réduire la possibilité que l'enquête vienne susciter des controverses sur le projet à ce stade déjà avancé⁵⁴.

L'enquête de terrain de la Cellule a pris fin avec la réalisation de l'exposition, même si les objets produits et présentés ont été récupérés et circulent encore aujourd'hui sur d'autres scènes qui échappent à la maîtrise des chercheurs⁵⁵. Si l'enquête de la Cellule suscitait une certaine méfiance, elle a aussi été saisie pour alimenter le diagnostic sur le quartier. Elle a été réinterprétée par les porteurs de projet comme un moyen pour étudier les bénéficiaires des subsides communaux et comme une forme de «*sensibilisation des publics*», une manière de lancer le débat et de les préparer à la question de l'aménagement des espaces publics. De la sorte, le travail mené collectivement par les chercheurs est un exemple concret d'application d'un dispositif qui permettait d'«*apprêter*» les participants «*à encaisser les coups et les coûts du cheminement vers l'expression, démocratique et émancipatrice, d'une voix en public*» (Charles, 2016, 142). Pour les membres du Service revitalisation de la Commune, les ateliers n'avaient, dès lors, pas pour vocation de discuter du projet de reconversion de l'Abbaye, mais de donner à voir et à entendre l'expérience d'usagers du site, de résidents potentiellement concernés par les décisions prises et qui peinent à être présents dans les

espaces classiques de participation autour du projet. Même si des changements radicaux dans le projet ne peuvent pas être identifiés, certains déplacements traduisent malgré tout l'intégration d'une part du travail de la Cellule.

Conclusion

Tout au long de cet article, on a vu que les modalités de collaboration entre les chercheurs et les porteurs de projet se sont modifiées durant l'enquête. Elles sont d'abord passées par une forme de compromis, d'enthousiasme à collaborer; puis par un sentiment d'intrusion qui a abouti au rejet du travail; pour finalement arriver à une sorte d'absorption des résultats, de reprise. Le moment où l'échange interdisciplinaire est possible semble souvent se réduire aux différentes étapes qui précèdent les prises de décision, l'élaboration des projets qui sont encore réservés aux compétences d'architectes, d'ingénieurs, de politiques,... Dans l'article, j'ai tenté d'identifier plusieurs difficultés liées à la communication entre les scientifiques, les porteurs de projet et les usagers. Plutôt que de résoudre ces difficultés, des ajustements ont été trouvés en situation pour les contourner et les neutraliser.

Ces rassemblements sont toujours équipés d'objets visuels et matériels qui remettent en question l'idéal d'un échange qui passerait uniquement par des discussions en face à face. De manière synthétique, les chercheurs qui s'intéressent aux médiations, notamment en urbanisme, considèrent d'une part les

54 Plusieurs événements étaient effectivement organisés en parallèle de l'étude de la Cellule par les porteurs du projet (fêtes, AG, Journées idées) en vue de mener un débat sur les usages possibles et souhaitables de l'Abbaye et de mettre à l'épreuve l'esquisse du bureau d'étude avec les attentes du public. Lors d'une de ces «*Journées idées*» organisée en mars 2018, un des directeurs d'une association de la maîtrise d'usage expliquait la philosophie du projet telle qu'elle avait été rediscutée avec les porteurs de projet et le bureau d'architecture: il s'agissait de «*retrouver les volumes initiaux, de jouer sur le dedans et le dehors et surtout pas d'avoir les jeunes d'un côté, la bibliothèque de l'autre, etc. Tout doit circuler, se rencontrer et créer de nouvelles synergies. Le défi il est là! Créer de nouvelles synergies avec des initiatives citoyennes, plus on est ouvert, plus ce sera un succès absolu!*». L'architecte du bureau qui a réalisé l'esquisse explique aussi l'intention du projet de la manière suivante: «*idée d'avoir un espace ouvert panoramique, avoir des espaces le plus flexibles possible pour accueillir un maximum d'usages et d'activités, avoir des vues d'une activité sur l'autre, c'est des questions d'ouverture, de flexibilité, de transparence, de porosité, de générosité finalement*». À travers ces extraits, nous voyons ici l'inquiétude qui pèse sur les conduites des experts architectes de développer un espace en rupture avec son environnement et le souci qu'ils ont d'imaginer un projet hospitalier aux usages, qui s'ouvre à son extérieur avec un certain tact et des principes de base pensés sur le mode de la «*générosité*».

55 Ce fut le cas notamment lors d'une séance d'information et de participation, qui a marqué la fin de nos observations de terrain et qui était organisée dans le cadre du Contrat de quartier Durable adjacent et du réaménagement des espaces publics. Suite à la demande de l'association engagée pour animer la séance et faciliter les discussions, les objets produits pour l'exposition ont été montrés à côté d'autres enquêtes menées dans différents cadres.

médiations visuelles sous un angle négatif comme des outils d'assujettissement du discours, de la parole, d'aliénation de l'expérience ou comme des instruments de réification de la réalité. Ils sont généralement appréhendés comme des « contraintes » rigides qui s'imposent à la volonté des acteurs. À l'inverse, dans une conception plus positive, les visuels sont aussi entendus comme une des « ressources » de l'échange entre les partenaires d'une interaction. Pour ces approches, les images favorisent l'intercompréhension (Söderstorm, 2001). Ce sont en quelque sorte des « intermédiaires entre différents acteurs territoriaux, entre différentes formes de connaissance du territoire et, enfin entre différentes phases de l'activité urbanistique » (Söderstorm, 1996). Comme l'article a voulu le démontrer, les médiations circulent et tissent des liens entre des êtres qui ne se rencontrent pas forcément, qui ne sont pas spécialement dans un rapport direct de face-à-face. Selon Laurence Kaufman (2013), elles sont indispensables pour « faire collectif ». Elles peuvent effectivement relier « des personnes en gardant, en leur absence, la trace de leur point de vue » et de leur subjectivité (Söderström, 2001). Si pour certains l'augmentation de l'usage des images tend à contraindre l'expression de leur audience, d'autres montrent aussi qu'elles « créent » des formes de ressentir et d'agir et sont souvent pertinentes pour l'agir en commun.

La possibilité de laisser une trace dans la conception du projet de l'Abbaye était un enjeu qui a, semble-t-il, affecté et travaillé fortement les chercheurs de la Cellule. Cela s'est mêlé aussi à la crainte chez certains que les résultats de l'enquête soient instrumentalisés, qu'ils ne soient utilisés que pour montrer que des enquêtes sont réalisées. Toutefois, le fait d'exposer les résultats aux acteurs était aussi une façon de les rendre appropriables, de leur donner des prises pour qu'ils puissent les recevoir et les faire progresser. Cette instrumentalisation semble dès lors aussi être un moyen pour diffuser les résultats, atteindre l'audience, partager des connaissances nécessaires à l'action. De cette première ébauche d'analyse, il ressort que c'est par la production de divers supports et par leur circulation que les scientifiques peuvent espérer avoir un impact

dans le processus du projet et que les savoirs qu'ils produisent peuvent continuer à exister. Ce cadre théorique nous a permis de développer une critique des médiations de l'interdisciplinarité en situation qui ne postule pas a priori la possibilité de faire de l'*inter*, d'échanger ou d'intégrer de savoirs. Il nous a amenés à porter notre regard sur différentes scènes d'interaction structurées par différents médias et à questionner les impressions sensibles et tonalités affectives que déclenchent ces supports tout en tenant compte des contextes dans lesquels ils sont mobilisés pour appréhender d'une manière différente le travail de diagnostic interdisciplinaire. À travers ces médiations, qui fonctionnent comme « prises » pour l'expression de certains discours ou comme supports pour l'action, les acteurs tentent de saisir et délimiter l'environnement du projet.

Grâce au travail réalisé en collaboration avec les chercheurs de la Cellule, en examinant leur expérience de création, nous avons pu montrer qu'une place importante a été donnée au « faire ensemble ». L'analyse montre que dans la collaboration il y a quelque chose qui tient d'un ressentir et d'un vague sentiment « *que c'est possible de travailler ensemble* ». Cette approche part du postulat que la vie en commun et l'être-ensemble est « sous-tendue par des savoir-faire corporels exempts de toute délibération » (Thibaud, 2015, 49) et se rapprocherait d'une espèce de « chorégraphie » entre des corps. Si cet enthousiasme animait les premiers échanges, il semble aussi que l'interdisciplinarité en pratique passe par une série de moments d'incompréhension entre les chercheurs, de confusion, de malentendus... par l'impression de se casser la tête, des moments où « *on ne comprend plus rien* », et où on ne sait pas très bien ce que l'on est en train de chercher, si ce que nous faisons a du sens. L'accord qui semble émaner sur le type d'outils et d'images à produire est le résultat d'un processus marqué par de multiples incompréhensions et ajustements. Il ne représente pas un équilibre entre les intérêts de tous les agents, mais permet de cadrer un espace de possibilité. Cette « ambiguïté » du travail d'enquête est aussi ce qui permet de maintenir la collaboration et la communication. Elle permet de maintenir l'impression vague et fragile de partager les mêmes idées et d'avancer dans la même direction.

Bibliographie

- Berger, M. (2018). S'inviter dans l'espace public. La participation comme épreuve de venue et de réception. *SociologieS*.
- Berger, M. et Romijn, F. (2016). Participer ou presque : Préciser les ambiguïtés de la participation dans le domaine médical. *Questions de communication*, 30, 91-118.
- Berger, M., Moritz, B., Carlier, L. et Ranzato, M. (Eds.). (2018). *Designing urban inclusion*. Metrolab Series.
- Borch, C. (2013). Spatiality, Imitation, Immunization: Luhmann and Sloterdijk on the social. In A. la Cour et A. Philippopoulos-Mihalopoulos (Eds.), *Luhmann Observed. Radical Theoretical Encounters* (pp.150-168). Palgrave Macmillan.
- Brassac, C., Lardon, S., Le Ber, F., Mondada, L. et Osty, P.-L. (2008). Analyse de l'émergence de connaissances au cours d'un processus collectif. Re-catégorisations, reformulations, stabilisation. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2(2), 267-289
- Carlier, L. (2018). L'hospitalité urbaine : une lecture croisée des approches de Park et Joseph. *SociologieS* [En ligne]. <https://journals.openedition.org/sociologies/6840>
- Charles, J. (2016). *La participation en actes : entreprise, ville, association*. Desclée De Brouwer.
- Chateauraynaud, F. (1996). Essai sur le tangible. Entre expérience et jugement : la dynamique du sens commun et de la preuve. GSPR-EHESS. <http://www.gspr-ehess.com/documents/FC-Tangible.pdf>.
- Chateauraynaud, F. (2015). L'emprise comme expérience. Enquêtes pragmatiques et théories du pouvoir. *SociologieS*.
- Chateauraynaud, F. (2016). Pragmatique des transformations et sociologie des controverses. Les logiques d'enquête face au temps long des processus. In F. Chateauraynaud et Y. Cohen, *Histoires pragmatiques* (pp.349-385). Éditions de l'EHESS. Raisons pratiques.
- Chateauraynaud, F. et Torny, D. (1999). *Les sombres précurseurs : une sociologie pragmatique de l'alerte et du risque*. Éditions de l'EHESS.
- Devisme L. et Ouvrard P. (2015). Acteurs intermédiaires de la mobilisation territoriale : les enseignements des démarches de prospective-action. *Lien social et Politiques*, 73, 73-93.
- Ferarrese, E. (2007). *Niklas Luhmann. Une introduction*. La Découverte.
- Genard, J.-L. (2017). Penser avec Peirce la conception architecturale. *Cahiers de recherche sociologique*, 62, 109-135.
- Joseph, I. (2007). *L'athlète moral et l'enquêteur modeste*. Economica.
- Kaufmann, L. (2013). Les médiations de l'expérience. *EspaceTemps.net – Revue interdisciplinaire de sciences sociales*.
- Létourneau, A. (2008). La transdisciplinarité considérée en général et en sciences de l'environnement. [Vertigo] *La revue électronique en sciences de l'environnement*, 8(2).
- Luhmann, N. (1981). The Improbability of Communication. *International Social Sciences Journal*, 1(33), 122-132.
- Luhmann, N. (1999). *Politique et complexité. Les contributions de la théorie générale des systèmes*. Ed. du Cerf.

Malbois, F. et Kaufmann, L. (2015). De l'espace public comme organisation. L'architecture feuilletée des énonciations publiques. *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 6.

Mondada, L. (2008). Production du savoir et interactions multimodales. Une étude de la modélisation spatiale comme activité pratique située et incarnée. *Revue d'anthropologie des connaissances*, 2(2), 219-266.

Mondada, L. (2001). Intervenir à distance dans une opération chirurgicale : l'organisation interactive d'espaces de participation. In L. Gajo & L. Mondada (Eds), *Communiquer en milieu hospitalier : de la relation de soins à l'expertise médicale* (pp.33-56). Bulletin suisse de linguistique appliquée.

Pecqueux, A. (2009). Politiques du patrimoine proche : Comment reconstruire le Château de Lunéville ? In F. Cantelli, L. Pattaroni, M. Roca i Escoda, J. Stavo-Debauge (dir.), *Sensibilités pragmatiques. Enquêteur sur l'action publique* (pp.115-129), Peter Lang.

Pink, S., Akama, Y. et Sumartojo, S. (2018). *Uncertainty and Possibility. New Approaches to Future Making in Design Anthropology*. Bloomsbury Collections.

Sloterdijk, P. (2005). *Ecumes. Sphère III*. Maren Sell Éditeurs

Söderström, O. (1996). Sélectionner et projeter, *Espaces-Temps*, 62, 104-113.

Söderström, O. (2001). *Des images pour agir : le visuel en urbanisme*. Payot.

Stavo-Debauge, J. & Trom, D. (2004). Le pragmatisme et son public à l'épreuve du terrain. Penser avec Dewey contre Dewey. In B. Karsenti & L. Quéré (dir.), *La croyance et l'enquête. Aux sources du pragmatisme*. Éditions de l'EHESS.

Stavo-Debauge, J. (2007). L'invisibilité du tort et le tort de l'invisibilité. *EspaceTemps.net*.

Stavo-Debauge, J. (2012). Des « événements » difficiles à encaisser. Un pragmatisme pessimiste ». In D. Cefaï, C. Terzi (dir.), *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes*. Éditions de l'EHESS.

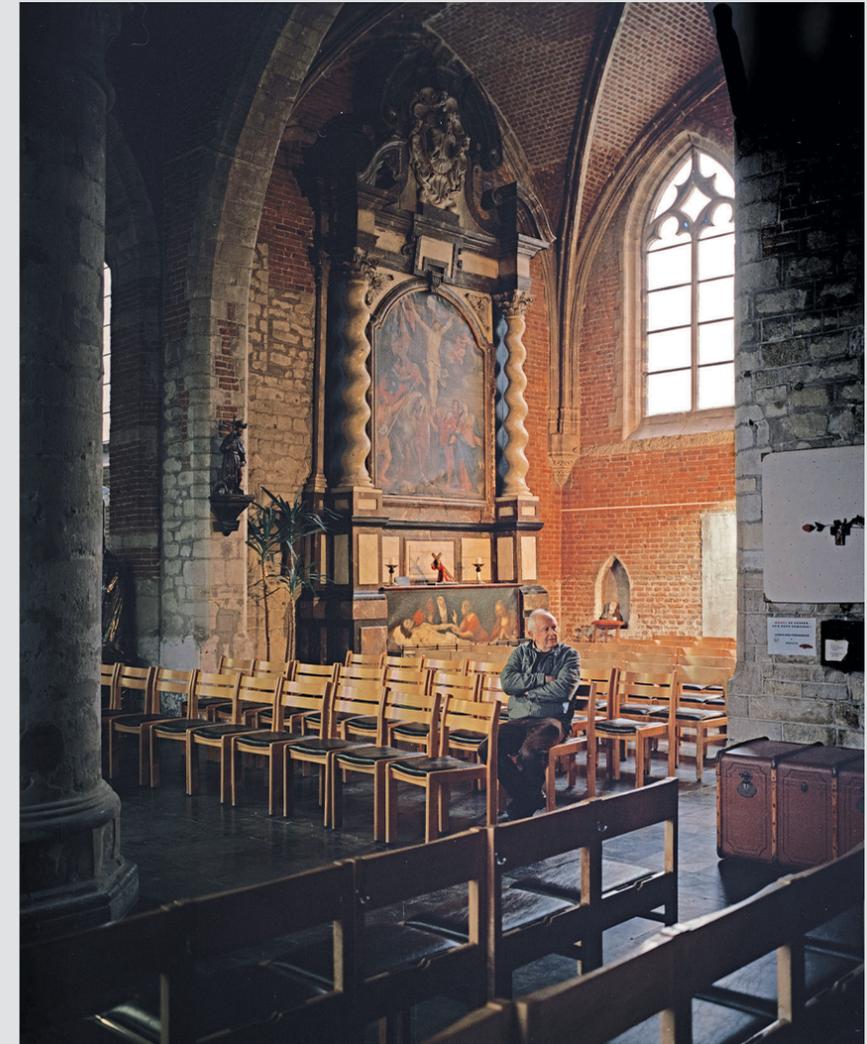
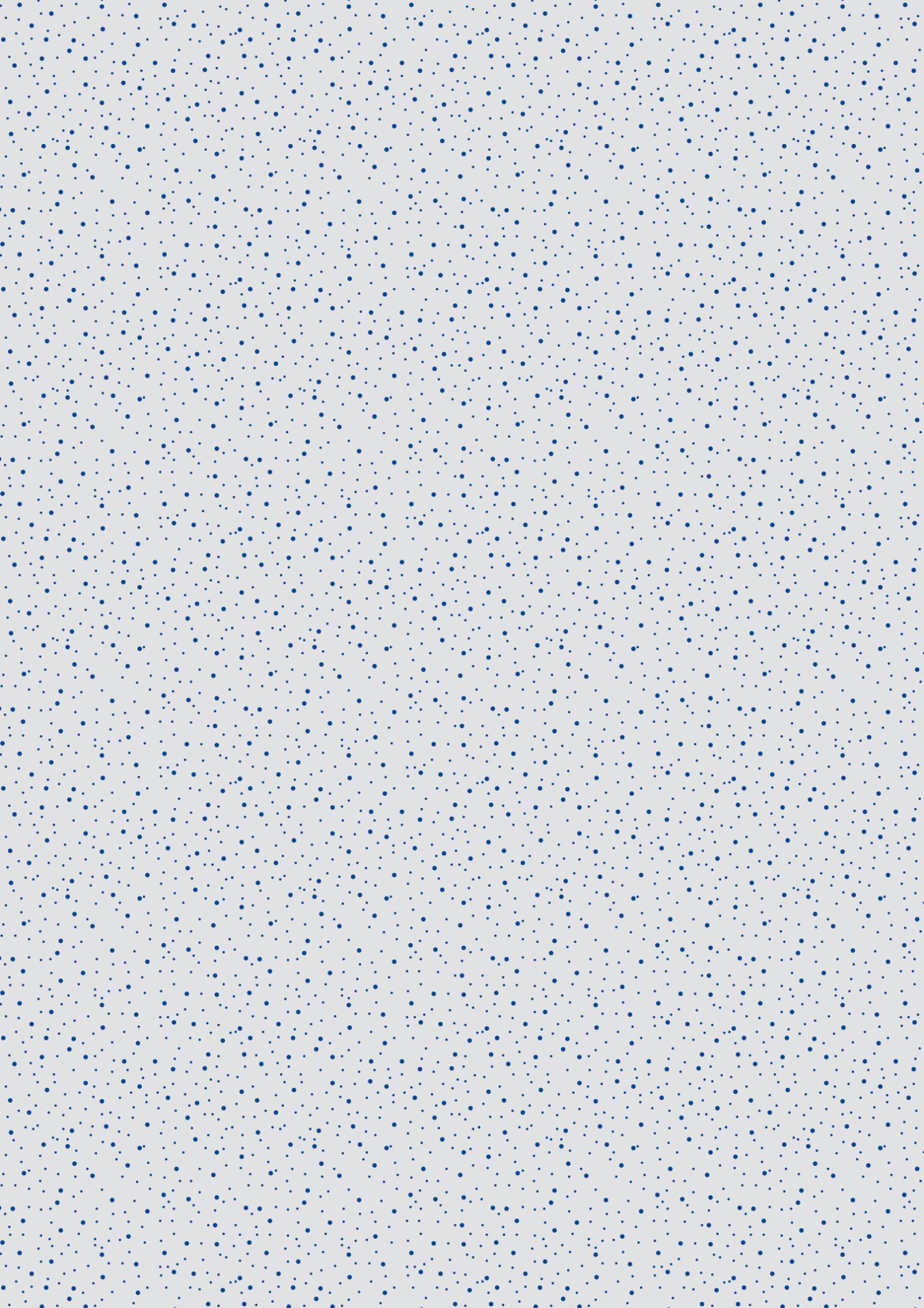
Stavo-Debauge, J. (2017). *Qu'est-ce que l'hospitalité ? Recevoir l'étranger à la communauté*. Éditions Liber.

Thibaud, J.-P. (2015). *En quête d'ambiances : éprouver la ville en passant*. MetisPresses.

Tonnellat, S. (2012). La dimension sensible des problèmes publics : la plate-forme d'observation du bayou et la viabilité d'un quartier de la Nouvelle-Orléans. In D. Cefaï, C. Terzi (dir.), *L'expérience des problèmes publics. Perspectives pragmatistes* (pp.163-190). Éditions de l'EHESS.

Tonnellat, S., Jolé, M., & Kornblum, W. (2007). Vers une ethnographie coopérative. Trouver sa place dans la ville « en train de se faire ». In D. Cefaï, & C. Saturno (Éds), *Itinéraires d'un pragmatiste. Autour d'Isaac Joseph* (pp.277-291). Economica.

Uribelarrea, G. et Jouve, E. (2017). Chronique d'une ethnographie coopérative. Retour sur une enquête embarquée dans un établissement médico-social. *Recherches Qualitatives*, 32(2), 112-132.



« À [l'église] Saint-Denis,
il y a plusieurs communautés.
D'abord, il y a la communauté des belges.
Ensuite, il y a la communauté africaine.
Il y a aussi la communauté mauricienne ! (...)
Oui ce sont les trois communautés (...).
Nous sommes très nombreux hein,
l'église le dimanche elle est full ! ».



« Quand il fait beau on se met sur la place, en face de l'arrêt de tram [pour discuter entre femmes du quartier] ».

« J'ai oublié quelque chose de très important, toujours à la place Saint-Denis. Tous les samedis, nous allons faire l'évangélisation. Toujours. C'est-à-dire que nous allons nous rencontrer, rencontrer toutes les personnes qui passent là, leur parler de Dieu. Leur dire: « Dieu vous aime! ». (...) Les gens disent: « Ah! ça m'intéresse pas, moi je n'ai pas besoin de Dieu, qu'il s'occupe des autres personnes », y'en a qui disent: « non, moi je suis athée » ou bien « moi je suis musulman ». Ils sont très gentils les musulmans, ils aiment bien discuter hein! (tu convertis les musulmans!) Non! on les convertit pas. Nous on ne convertit personne. On porte simplement l'amour. Mais ils sont très gentils. Et ils ne vous repoussent pas. Et ils aiment bien les discussions. Ils respectent. Ils ont beaucoup de respect pour les chrétiens ».



« J'ai envie une fois de rentrer dans un café où il y a que des hommes, de m'asseoir et de commander à boire ».

« Il n'y a que des gens qui boivent de la bière. Nous on ne boit pas. Si je dois aller dans des bars, je vais à la place Saint-Antoine (...) il n'y a pas de bars où on se sent à l'aise pour entrer ou boire un café ».



« [Le magasin bio place Saint-Denis] c'est chic j'aime bien (...) il y a quelques jours, je passais par là et je me suis dit: «tiens ils ont sorti les légumes et ils ont déposé les paniers par terre», je me suis dit: «tiens qu'est-ce que c'est? », je n'ai pas compris, je voyais des gens venir prendre leur panier sans payer alors j'ai demandé si c'était gratuit et si je pouvais en prendre un. On m'a expliqué que c'était des paniers bio, c'est la honte je suis partie [rire] »



« Je ne trouve pas ici qu'il y a des cafés où on peut vraiment rester pour boire un verre. C'est souvent pour les hommes. Alors les femmes n'ont pas accès. Quand tu as envie de rentrer pour t'asseoir ils te regardent bizarrement (...) les cafés, à Forest on n'y va jamais, on va ailleurs ».

« J'étais une très bonne cliente. Une fois par semaine, on va dire. Il y a deux ans, quand je suis revenue d'Afrique, j'ai appris qu'ils ne pouvaient plus servir mon verre de vin. Je les ai regardés avec des grands yeux en leur disant « quoi ? ». Ils m'ont répondu : « non, on a trop de problème avec les alcooliques ». (...) On ne peut plus ». Bon ok, à ce moment-là une autre friterie a ouvert de l'autre côté de la place et eux servaient de l'alcool, j'ai été en face. Et puis, deux mois plus tard, ils m'ont dit : « À la mosquée, ils ont dit qu'on ne pouvait plus servir d'alcool ». Donc ok c'est génial, on va aller, nous, de notre côté, et vous, de votre côté. Et comme ça tout le monde sera content dans le quartier. (...) Là, où avant je fréquentais des gens qui étaient pas ceux que je fréquente tous les jours, là au moins on discutait. (...) Mais voilà terminé ! C'est très très dommage. »

« [Le parc du Bempt] C'est un point de rencontre vraiment de toutes les filles du quartier. Comme c'est grand, on peut rigoler et il n'y a personne qui va nous dire arrêtez de crier et tout. Tu fais ce que tu veux (...) et même les garçons y vont là-bas, ils jouent au foot et tout ça. »



Ex Post

«Cartographier l'environnement social d'un projet urbain» est issu d'une recherche portée par un collectif interdisciplinaire du Metrolab, bénéficiant d'un fond de recherche lui octroyant une indépendance et une certaine temporalité pour mener l'enquête. Quelques réflexions peuvent être dégagées de cette expérience de recherche urbaine appliquée.

- l'interdisciplinarité permet d'intégrer différents formats et outils : dans ce cas, cartes mentales individuelles des participants, cartes collectives des usages, cartes thématiques et quantitatives, récits, entretiens, observations *in situ*, photographies, textes... qui ne sont pas seulement juxtaposés, mais mis en dialogue. Cette mise en dialogue est au fondement de la production collective de modes de visualisation croisant données et outils géographiques, architecturaux, sociologiques, urbanistiques... fruit de discussions, de débats, et d'ajustements internes.
- Ces différents formats et outils permettent d'intégrer différents modes d'expression (parole individuelle et collective, dessin, écriture, ...) relatifs à la dimension sociale des espaces, aux expériences et aux perceptions que s'en font les publics rencontrés, sous une forme qui cherche à intégrer une perspective critique – en évitant les écueils d'une esthétisation qui accompagne souvent les démarches focalisées sur la subjectivité.
- ces ateliers ont rendu exprimables des problématiques sociales et politiques souvent mises en sourdine dans les espaces publics de discussion : religion, rapports de genre, discrimination raciale, violence symbolique... Si elles se jouent dans les espaces urbains, elles débordent aussi le cadre des politiques urbaines, au sein desquelles elles sont souvent peu adressées.
- ces données qualitatives centrées sur les expériences, produites sous ces formats hybrides, peuvent être croisées aux données classiques sur les territoires, fondées sur des données quantitatives et objectivables : elles interrogent autrement les plans et outils des politiques urbaines.
- la mise en place de la méthode présentée suppose une accommodation au contexte : elle est déterminée par les modalités de collaboration avec les porteurs de projets et avec les associations locales. Le format fut adapté aux publics dont on visait la participation.
- ces ateliers permettent de rendre compte de la voix, individuelle ou collective, de différents publics concernés par le projet, mais qui échappent aux processus formels de participation et de communication, et dont l'implication requiert le temps de l'enquête – ainsi que parfois, l'informalité et la familiarité des espaces de discussion.

Colophon

Auteurs

Louise Carlier
Simon Debersaques
Marine Declève
Sarah Van Hollebeke
Marco Ranzato

Coordination

Louise Carlier

Productions cartographiques

Louise Carlier
Simon Debersaques
Marine Declève
Sarah Van Hollebeke
Marco Ranzato

Autres chercheurs Metrolab

impliqués

Pauline Varloteaux
Roselyne de Lestrangle
Anna Ternon

Photographies

Bruno Dias Ventura
à l'exception des photographies
p.117 (Marine Declève) et
p.174 (Louise Carlier)

Relecteurs

Mathieu Berger
Jean-Michel Decroly

Conception graphique

Els Vande Kerckhove
Something Els

Remerciements

FIREFEC
Maison des Jeunes de Forest
Quartier Durable Citoyens WIELS Wijk
PCS Bempt
CAIRN and Omar Khayam
Al Malak
Habitants de la Rue du Dries
Une maison en Plus
Kastar
L'équipe ABY de la Cellule
Revitalisation des Quartiers
de la Commune de Forest
La Maîtrise d'usage du projet
Bruno Dias Ventura
L'équipe du Metrolab
Et merci à toutes les personnes
qui, individuellement, ont accepté
d'échanger avec nous!

Certaines des images présentées
dans le livre sont déjà publiées
dans Carlier, L., van Hollebeke, S.,
Declève, M., Debersaques, S.,
et Ranzato, M. (2018), Ethnographie
du bas de Forest. Metrolab Brussels.
Pour plus d'informations sur l'analyse
des ateliers cartographiques,
voici le lien vers la publication:
[http://www.metrolab.brussels/
medias/1527065040-ethnographie-
basdeforest-web.pdf](http://www.metrolab.brussels/medias/1527065040-ethnographie-basdeforest-web.pdf)

Le FEDER (Fonds Européen de
Développement Régional) est un outil
politique régionale qui vise à
à créer de nouvelles opportunités pour
les citoyens européens et à réduire
l'écart de niveau de vie entre
régions. Entre 2007 et 2013, le
programme FEDER, à travers
l'intervention de la Région et de
l'Europe, a ainsi investi 108 millions
d'euros dans 32 projets de la Région
de Bruxelles-Capitale. Ces projets
concernent la garde d'enfants, des
mesures des mesures de réinsertion
professionnelle, des programmes de
formation mais aussi le développement
durable, le soutien aux activités
économiques, et le renforcement
de l'infrastructure et de la cohésion
sociale dans la zone du canal.

Le programme actuel (2014-2020)
contient 46 projets portant sur l'accès
à l'emploi, la recherche, l'économie
circulaire, l'innovation et l'amélioration
du cadre de vie. L'Europe et la Région
investissent 200 millions d'euros dans
ce nouveau programme.

Cette publication et les activités de
recherche ont été rendues possibles
grâce au soutien financier du Fonds
Européen de Développement Régional
(FEDER) (2014-2020) de la Région
Bruxelles-Capitale.

© 2021

Université Catholique de Louvain /
Université Libre de Bruxelles

Tous droits réservés. Aucune partie
de cette publication ne peut être
reproduite ou transmise sous quelque
forme ou par quelque moyen,
électronique ou mécanique, y compris
la photocopie, l'enregistrement ou
tout système de stockage et de
récupération d'information, sans
l'autorisation écrite des détenteurs
des droits d'auteur.

Toutes les déclarations contenues
dans ce rapport de recherche sont la
seule responsabilité de leurs auteurs.
Les éditeurs ont fait tout leur possible
pour retrouver les détenteurs de droits
d'auteur, mais si certains ont
été oubliés, nous nous ferons un
plaisir de procéder aux accréditations
nécessaires à la première occasion.

Chaque élément de l'identité visuelle
de Metrolab, y compris les marques,
logos et tout élément graphique
appartiennent exclusivement à
Pam&Jenny et sont protégés par les
lois sur la propriété intellectuelle.

Cette publication a été réalisée grâce
au soutien du Fonds Européen de
Développement Régional et de la
Région Bruxelles-Capitale.
Editor ID: 14.488
ISSN: 2593-7472
ISBN: 978-2-9602757-0-4



UCLouvain



La Région et l'Europe investissent dans votre avenir!
Het Gewest en Europa investeren in uw toekomst!





UCLouvain



La Région et l'Europe investissent dans votre avenir !
Het Gewest en Europa investeren in uw toekomst!

